
3 1761 03637 1862

LES NOUVELLES

FOUILLES D'ABYDOS

1895-1896

IMP. CAMIS ET Cie, PARIS. — SECTION ORIENTALE A. BURDIN, ANGERS.

MISSION AMÉLINEAU

LES NOUVELLES
FOUILLES D'ABYDOS

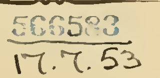
1895-1896

COMPTE RENDU IN EXTENSO DES FOUILLES,
DESCRIPTION DES MONUMENTS ET OBJETS DÉCOUVERTS

PAR

E. AMÉLINEAU

Avec Carte, Plans, Dessins et 43 Planches.



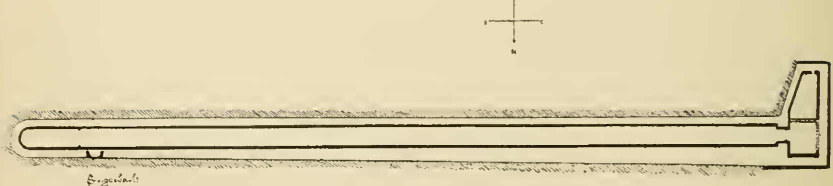
PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1899

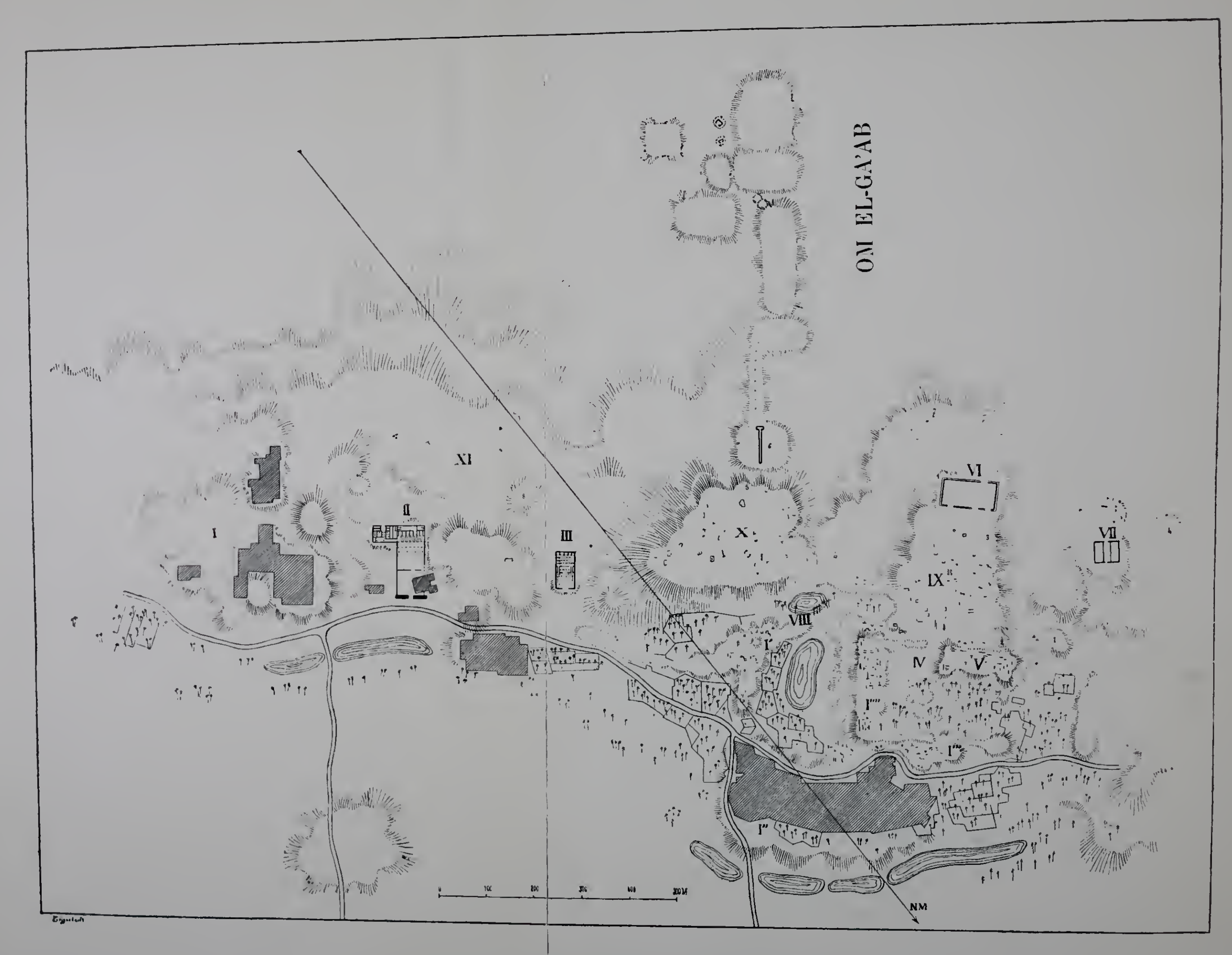
LÉGENDE

1. Fouilles au nord de Kom es-Soultan.
2. Fouilles à Kom es-Soultan.
3. Fouilles en avant de la Schounet ez-Zebib.
4. Fouilles à Ez-Zein.
5. Tombeaux de Mesmin et autres.
6. Tombeau d'Aououapta.
7. Puits à l'oust de la Schounet ez-Zebib.
8. Tombeau entre les deux temples.

Les chiffres romains indiquent les fouilles opérées par Mariette.



Plan du tombeau d'Aououapta.



Carte de la nécropole d'Abydos, d'après Mariette.

NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS

(1895-1896)

INTRODUCTION

Le seul titre de ce premier mémoire au sujet des grands travaux que j'ai eu l'honneur de diriger sur le site de la nécropole de l'antique Abydos, attirera de lui-même des souvenirs et des comparaisons. On ne peut, en effet, parler de la ville d'Osiris sans que tout aussitôt se présente à l'esprit la mémoire de l'illustre Mariette et des fouilles qu'il fit faire ou dirigea lui-même en Abydos. Il me semblait, après avoir lu les ouvrages qu'il a consacrés aux fouilles d'Abydos, qu'il ne restait plus rien à faire sur le site de la ville ancienne, des temples et de la nécropole, car il avait écrit ces mots qui donnaient à penser : « On se fait, en général, une idée exagérée des fouilles égyptiennes et de leurs résultats; il semble qu'en Égypte il n'y ait qu'à le vouloir pour trouver des antiquités et que chaque pelletée de terre ou de sable doive amener une découverte. On jugera de la valeur de cette opinion par le catalogue que nous publions. Une trentaine d'hommes ont été occupés pendant dix-huit ans aux fouilles d'Abydos, les temples ont été scrupuleusement déblayés; si vaste qu'elle soit, la nécropole a été remuée de fond en

comble; j'ajouterai que de toutes les ruines que nous avons explorées, il en est à peine une ou deux (Saqqarah, Tanis) qui aient aussi bien répondu à nos efforts. Et pourtant on a bien vite compté les monuments vraiment hors ligne que les fouilles d'Abydos nous ont mis entre les mains[1] ». Ces paroles sont par elles-mêmes assez significatives et, comme elles ont été imprimées en 1880, à peu près à la veille du jour où le fondateur glorieux du musée de Boulaq allait quitter l'admirable collection qu'il avait eu le talent de réunir des points les plus opposés de l'Égypte, elles étaient en quelque sorte comme le testament de ce grand homme sur Abydos. Aussi quand je sus qu'on m'avait appelé à diriger des fouilles à faire sur le sol de l'Égypte et qu'on avait choisi comme théâtre de ces fouilles la nécropole d'Abydos, je fus tout d'abord effrayé, et bon nombre de mes confrères l'ont été aussi, à mesure qu'ils ont appris mes travaux, et ne se sont pas fait faute d'avertir les hommes généreux qui payaient les frais occasionnés par les déblaiements qu'ils couraient à un insuccès complet. Fort heureusement que leur générosité ne s'est pas laissé effrayer par ces avertissements de mauvais augure et que l'inspection des lieux m'a eu vite détrompé sur la prétendue exhaustion du sol d'Abydos.

En effet, quand j'arrivai à Abydos le 29 novembre 1895, mon premier soin fut de me rendre compte du domaine qui m'avait été alloué par contrat passé avec l'administration des fouilles en Égypte; pendant trois jours je sillonnai en tous sens la vaste étendue de ruines qui s'étendait devant moi : les temples, la ville antique, la nécropole, tout y passa. Évidemment, l'inspection était hâtive, mais elle me parut suffisante pour voir plusieurs choses parfaitement visibles à qui veut les voir. Les temples ont bien été déblayés, comme l'a dit Mariette; celui de Ramsès II l'a été scrupuleusement, mais, si les autres l'ont été de même aussi scrupuleusement, il faut avouer que les déblaiements doivent être refaits sur un certain nombre de points, du moins en ce qui touche le temple de Séti Ier, la merveille d'Abydos et plus encore la merveille de

(1) Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos*, p. VI et VII.

l'Égypte. Dans ce dernier temple il reste en effet quatorze salles qui nécessitent d'assez grands travaux de déblayage. La ville ancienne a été fouillée autant qu'elle le pouvait être. Quant à la nécropole, la partie qui m'intéressait le plus directement, Mariette en a bien remué de fond en comble une partie qui ne laisse pas que d'être considérable, mais il ne faut pas plus de deux heures pour s'assurer que l'épuisement du site n'a pas été atteint et, en admettant que les dix-huit ans de fouilles dont il parle aient porté sur la dixième partie de cette vaste nécropole, il en restait encore les neuf dixièmes qui n'avaient pas été touchés. Par conséquent j'avais donc de la marge devant moi. D'ailleurs les dix-huit ans de fouilles à trente hommes par jour ne sauraient constituer un nombre aussi fantastique qu'on se le pourrait imaginer d'abord de journées de travail : il est vrai que le chiffre monte à 197.000 journées environ, si le travail a été ininterrompu pendant ces dix-huit ans, c'est-à-dire si tous les jours les trente hommes ont travaillé sans interruption. Pour qui connaît tant soit peu les mœurs locales, cette hypothèse semblera bien inadmissible, car une foule d'empêchements surviennent chacun à son tour qui s'opposent à ce que les fouilles soient continuées : tantôt c'est le froid, tantôt la chaleur, tantôt le vent du Nord qui souffle en tempête, tantôt le vent du Sud qui remplit l'air de sable, empêche la respiration et s'oppose à tout travail, tantôt le *Ramadan* avec les fêtes qui le terminent, tantôt la moisson qui occupe une partie des hommes valides, sinon la totalité, tantôt enfin l'inondation qui cause toujours un certain désarroi dans les habitudes du peuple égyptien, à Abydos comme partout ailleurs. Pendant les quatre mois que j'ai passés à diriger les nouvelles fouilles d'Abydos, j'ai employé en moyenne deux cents hommes par jour, si bien que ma campagne, par le nombre de journées, représente bien quatre ans de Mariette, sinon plus, défalcation faite des journées de chômage, car je faisais travailler tous les jours sans qu'un seul apportât interruption aux travaux commencés. Il va sans dire que, dans la somme des journées ainsi calculées, je ne fais pas entrer les déblaiements des temples qui ont dû nécessiter une autre somme de travailleurs. Donc, si l'une des campagnes nouvelles de fouilles repré-

sente quatre des anciennes, en cinq campagnes consécutives j'aurais achevé de fouiller la nécropole d'Abydos. Or, d'après mes prévisions, il faut encore au moins six ans pour avoir le dernier mot sur ce que contenait la nécropole lorsqu'elle était intacte, si elle l'a jamais été. Dans la partie fouillée par Mariette ou par ses hommes, la nécropole a été *remuée de fond en comble*, comme il l'a dit; cependant, on trouve de ci de là des îlots entiers qui ont échappé aux fouilleurs. Dans la carte compliquée des fouilles exécutées, ces îlots passeraient inaperçus; mais les fellahs d'Abydos sur le terrain ne s'y trompent aucunement : quand on leur demande de vous indiquer un tombeau qui n'ait pas été compris dans les fouilles exécutées par Mariette, s'ils ne veulent pas se moquer de vous, ils vous conduisent à un endroit entouré de tous côtés de tombes éventrées, d'ossements épars, et à l'endroit qu'ils indiquent on peut avoir confiance en eux et fouiller; on est certain de trouver un tombeau et dans ce tombeau des objets en rapport avec le rang et la richesse de celui ou de ceux qui l'occupaient. Ces îlots se trouvent aussi bien dans la nécropole du Nord, pour employer les expressions de Mariette, que dans la nécropole du Centre et dans la nécropole du Sud. C'est par ces îlots que j'ai commencé mes fouilles afin de me faire la main. De ce qui précède on peut déjà conclure que si les fouilleurs de Mariette ont remué de fond en comble les parties de la nécropole, cependant la nécropole tout entière n'a pas été remuée de fond en comble. Par ce qui va suivre on verra que la nécropole tout entière était bien loin d'avoir été fouillée et remuée sens dessus dessous. Je ne fus pas en effet un seul jour à parcourir la nécropole d'Abydos sans remarquer d'énormes *tumuli*, qui, sans raison apparente, se trouvaient épars dans la plaine qui constitue la nécropole et qui devaient avoir été formés par les déblais des excavations nécessitées pour les constructions des tombeaux. Dans une visite à Dahschour que, dès la première semaine de mon arrivée en Égypte, je fis avec M. de Morgan qui m'y emmenait pour me donner l'une de ces leçons de choses qui m'ont été si profitables, l'éminent Directeur général du service des antiquités et des fouilles en Égypte avait attiré mon attention sur les fragments de po-

terie, les éclats de calcaire parsemant le sol de la nécropole qui lui a donné de si éclatants succès, me disant que c'était à ces indices qu'il reconnaissait les parties occupées par des tombeaux. En effet, il est fort facile de comprendre que les ouvriers carriers qui ont excavé le plateau montueux de Dahschour, pour y construire les grands monuments que la sagacité et la persévérance géniale de M. de Morgan ont mis au jour, ont dû rejeter les gravats, débris, éclats qui s'opposaient à leur travail, non loin du lieu d'où ils les retiraient, sans prendre à tâche de les transporter au loin, ne prévoyant pas, du reste, que des travaux futurs dussent obliger à recommencer un travail de déblaiement qu'il eût été facile d'éviter, quoique pareille prévoyance eût demandé beaucoup plus de temps pour parfaire un travail soigné. C'est toujours d'ailleurs ainsi qu'en usent les Égyptiens, comme j'aurai l'occasion de le dire par la suite. On en peut donc conclure à coup sûr que dans le voisinage de ces *tumuli* d'éclats, de décombres et de gravats existait une de ces constructions souterraines que les Égyptiens avaient adoptées comme types de leurs tombeaux. Jamais l'événement n'a démenti cette espérance. Dans la nécropole d'Abydos, il n'existe pas de sous-sol en calcaire, ainsi que le savent tous les Égyptologues et les géologues ; le sous-sol de la nécropole entière est formé par ce que Mariette a nommé de la mollasse, mollasse cependant assez consistante parfois pour se laisser tailler et excaver à une certaine profondeur, de telle sorte qu'on puisse faire de véritables chambres souterraines. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver de nombreux éclats de calcaire indiquant le site des tombeaux : mais l'examen du sol de la nécropole montre d'abord qu'à côté des grands tombeaux existait toujours un tumulus formé par les débris de toutes sortes retirés des entrailles de la terre, et de plus, particularité qu'il faut toujours faire entrer en ligne de compte, surtout, hélas! quand il s'agit de la nécropole d'Abydos, le sol autour des tombeaux est parsemé de débris de vases en terre, en pierre dure, albâtre, pierre calcaire de toutes sortes, etc., de statuettes en terre cuite, de fragments de granit et de bien d'autres choses qui frappent d'abord les yeux, pour peu qu'on y fasse attention. Ces fragments ou ces débris de vases, tout autant que

les éclats de calcaire sont un indice certain, infaillible que, près de l'endroit où on les trouve en assez grande abondance, cela va sans dire, existait un tombeau dont ils ont été extraits par les profanateurs et les iconoclastes égyptiens. Le sol de la nécropole d'Abydos en certains endroits est couvert de ces indices révélateurs pour qui sait observer. Évidemment tous ces signes n'indiquent pas des monuments de même époque, mais le flair de l'archéologue avec ses habitudes scientifiques, a bientôt fait de déterminer d'une manière approchante l'époque à laquelle remontent les tombeaux. Si je ne parle pas ici des briques qui ont été la matière première en laquelle ont été construits tous les tombeaux d'Abydos sans aucune exception jusqu'ici[1], c'est que les briques ont été facilement recouvertes par le sable et que pas une seule n'apparaît à la surface du sol dans les parties de la nécropole encore vierges de tout travail des fouilleurs européens. Il ne m'était donc pas difficile, armé de ces premiers principes que je dois aux bienveillantes leçons de M. de Morgan, à mes lectures et à mon expérience qui a grandi de jour en jour, à mesure que mes travaux prolongeaient mon séjour dans l'antique Abydos, il ne m'était donc pas difficile, dis-je, de connaître les endroits respectés par ceux dont les fouilles ont précédé les miennes dans la nécropole abydénienne, un simple coup d'œil suffisait pour cela, et de savoir sur quels endroits de la nécropole allaient porter les travaux que j'avais été appelé à diriger.

Je n'allais pas en effet m'amuser à grappiller, vendanges faites, dans les parties fouillées par Mariette et ses successeurs pour chercher le petit bibelot échappé par mégarde à ses hommes ou les stèles qu'il avait laissées en place, ni même ces îlots de tombes oubliées dans les fouilles précédentes où je pouvais espérer de trouver des mobiliers funéraires

(1) Je dis jusqu'ici parce qu'il se pourrait que certains tombeaux aient été creusés dans la montagne et taillés dans ses flancs, j'ai souvent entendu exprimer l'opinion que ces tombeaux existaient et que c'étaient peut-être ceux dont parle Ramsès II dans l'inscription dédicatoire du temple de Séti Ier, son père ; pour ma part, jusqu'à plus ample informé, je ne saurais partager cette opinion : j'ai examiné la montagne, ainsi que je le dirai plus loin, et nul indice n'est venu signaler ces tombeaux à mes yeux.

(tels qu'on les comprenait à Abydos) à peu près au complet. Cette dernière alternative cependant était assez séduisante, car l'espoir aurait pu venir de trouvailles intéressantes, lucratives même puisque — il n'y a pas à le nier — Abydos est l'une des localités qui ont le plus fourni, non seulement aux musées européens, sans compter celui de Gizeh, mais encore à la soif quasi universelle des antiquités égyptiennes qui a causé le progrès fabuleux dans les prix devenant d'année en année supérieurs à ce qu'ils étaient l'année précédente. Malgré tout, pareille conduite ne convenait ni à mon caractère ni aux recommandations qui m'avaient été faites. Ceux qui m'envoyaient en Égypte avaient parfaitement compris que pour avoir des résultats sérieux, même dans le bibelot et les objets artistiques, il ne fallait pas marcher servilement sur les traces de Mariette pour ramasser ce qu'il avait laissé tomber à terre, mais s'attaquer autant que possible à des terrains non fouillés encore, du moins par les Européens. C'est donc ce que j'ai fait, et après la lecture de ce premier fascicule on pourra juger si le succès a couronné ou même dépassé mes espérances, ou si au contraire il n'y a pas répondu.

Maintenant, comment fallait-il entendre les fouilles à faire pendant la campagne 1895-1896? Deux méthodes s'offraient à moi, la méthode que je nommerai sporadique et au petit bonheur employée par Mariette et ses premiers successeurs dans la direction du Service des antiquités en Égypte ; et la méthode proprement scientifique d'abord employée avec bonheur par M. Petrie et ensuite avec plus de précision encore et si brillamment, avec un étourdissant succès, par M. de Morgan, le troisième successeur de Mariette dans la direction du Service des antiquités et des fouilles. La première, après un examen souvent superficiel du terrain, a été couronnée d'un succès relativement immense, parce qu'au moment où elle a été employée il était facile de trouver ce qu'on cherchait : les nécropoles quoique pillées, profanées, souvent démolies presque de fond en comble, n'en offraient pas moins, surtout à Abydos, l'aspect général des nécropoles : on y voyait des tombeaux émergeant du sol presque en entier et dès lors il n'était pas absolument difficile d'y appliquer la pioche des fouilleurs. C'est ainsi que dans leurs recherches

tous les fouilleurs depuis le commencement de ce siècle jusqu'à ces dernières années ont procédé, malgré les difficultés de toutes sortes qu'on leur apposait dans le pays; c'est ainsi qu'ont travaillé Belzoni, Passalacqua, Minutoli, Drovetti, etc. ou leurs chargés d'affaires, même Rosellini, Champollion. Nestor L'hôte, Lepsius et Prisse d'Avennes, quand leurs travaux ont exigé d'eux qu'ils fissent des fouilles. Les fellahs égyptiens, cela n'est pas surprenant, après avoir eu ces exemples sous les yeux n'ont pas fait autrement dès qu'ils ont eu vu le profit qu'ils pouvaient retirer de la mine précieuse que leur fournissaient les monuments et les tombeaux de l'ancienne Égypte, et, de ce côté, la science a perdu une énorme quantité de monuments précieux, comme d'ailleurs du côté des fouilleurs européens dont les premiers n'étaient que des chasseurs d'antiquités. Quand Mariette parut sur le sol d'Égypte, il se trouva en présence d'une situation qui existait officiellement depuis cinquante ans; tout ce qu'il pouvait faire d'abord, c'était d'en rendre les effets moins mauvais, moins funestes et pernicieux pour ces monuments auxquels le genre humain devrait attacher une importance prédominante. puisque ce sont eux qui nous permettent d'entrevoir les époques lointaines où les hommes s'essayaient à la civilisation et luttaient contre l'inimitié de leurs semblables d'abord, puis de tous les êtres organisés, contre l'inclémence des climats et les intempéries de l'air. Il suivit de lui-même la méthode qu'il avait trouvée employée avant lui, attiré à la fois par les sites les plus éloignés les uns des autres, fouillant en même temps à Saqqarah, à Meïdoum, à Tanis, à Abydos, à Denderah, à Thèbes, etc., voyant avec son coup d'œil très sûr qu'il y avait beaucoup à faire dans tous les lieux où il mettait ses ouvriers, pressé de faire le plus possible, d'extraire de tous les monuments qu'il mettait au jour la plus grande somme de renseignements et de documents afin de permettre à la science égyptologique de faire ces pas de géant qui, dans les sciences historiques, lui ont été particuliers. Il a réussi. En somme il n'avait pas si grand tort puisqu'il a suivi la voie habituelle à l'homme. Jamais une invention humaine ou même une œuvre humaine de longue haleine n'a eu des commencements parfaits. Il

n'est donc pas étonnant que dans le dépouillement des richesses historiques renfermées dans le sol de l'Égypte, on n'ait pas du premier coup employé la méthode la plus scientifique, même alors que ce dépouillement est entré dans la voie historique. Les deux premiers successeurs de Mariette ont suivi sa méthode, dans le petit nombre des fouilles qu'ils ont fait exécuter, il n'y a rien à dire de leurs travaux sans éclat, quoique non sans résultats.

En ce moment le temps d'employer cette première méthode est passé, car dès l'année 1882, dans ses fouilles de Naukratis, l'éminent archéologue anglais, M. Petrie, a inauguré la méthode vraiment scientifique, qu'il a depuis lors constamment employée avec des succès et des insuccès alternatifs, pour ce qui regarde le bibelot, mais avec un succès constant au point de vue historique. Cet hommage que la justice la plus élémentaire m'obligerait à lui rendre, quand même il ne me serait pas, comme il l'est, agréable de le témoigner, ne saurait aucunement m'engager à adopter sans examen les théories que M. Petrie a cru pouvoir émettre après les travaux qu'il a su conduire avec une science consommée : il peut y avoir une énorme distance entre l'archéologue entrepreneur de fouilles et le philosophe qui ne prend jamais une hypothèse pour une réalité et ne tire des conclusions rigoureuses que de faits absolument certains. Je ne veux pas dire ici que M. Petrie est un archéologue et non pas un savant; loin de moi la possibilité d'avoir une telle pensée, car il pourrait très bien se faire que mon jugement, si je l'émettais, fût l'expression d'une erreur et alors ce serait de mon affirmation que mes collègues et surtout la postérité pourraient rire à bon droit : j'explique seulement que l'admiration raisonnée que j'ai pour l'archéologue n'emporte pas nécessairement mon adhésion à toutes les théories de l'auteur et de fait je diffère de sentiment avec M. Petrie sur un assez grand nombre de points, ce qui lui importe sans doute peu, mais ce qui m'importe au contraire beaucoup. Depuis M. Petrie, un homme s'est trouvé placé tout à coup à la tête du Service des antiquités qui n'avait fait aucune des études que l'on s'accordait à regarder comme préparatoires à de si hautes fonctions; mais, comme l'avait déjà fait

M. Petrie qui, lui aussi, d'abord n'était pas égyptologue, M. de Morgan a su démontrer aux yeux les moins clairvoyants que dans la conduite des fouilles la science de cabinet n'était point indispensable, que ce qui était autrement important c'était le côté technique de l'ingénieur, l'activité scientifique générale et point du tout spéciale, et ses merveilleuses découvertes sont venues étonner le monde parce qu'il a employé dans ses fouilles la méthode scientifique dans toute sa rigueur. Cette méthode scientifique est au fond la plus simple, celle à laquelle il semble que tout le monde eût dû penser d'abord : elle épuise un terrain, un site avant de l'abandonner, elle est sujette à des insuccès éclatants, lorsqu'on a commencé des travaux importants sans examen suffisamment satisfaisant du sol, elle peut même dans le cas contraire faire longtemps attendre le succès qui légitime son emploi pour le gros public, car celui qui l'emploie sait ce qu'il en doit attendre, quelque longue que puisse être l'attente. Mais, lorsqu'on l'a rigoureusement employée, on sait ce que le terrain pouvait contenir dans ses entrailles. Pour l'employer, il faut avoir deux choses, du temps et de l'argent : elle n'est pas praticable aux gens pressés et à ceux dont les ressources sont trop limitées ou trop précaires. Grâce aux circonstances dans lesquelles je me suis trouvé placé, j'avais cinq mois de fouilles préliminaires devant moi et une somme suffisante pour employer cent hommes par jour, somme qui a été augmentée dès que je l'ai demandé, parce que j'estimais qu'un plus grand nombre d'hommes était nécessaire pour obtenir de plus grands résultats ou pour laisser l'œuvre entreprise en tel état que l'on n'eût pas à craindre des travaux illicites. Je ne pouvais donc pas hésiter un seul instant sur l'emploi de la méthode que j'avais à suivre : j'ai laissé de côté la méthode primitive et j'ai employé du mieux que j'ai pu la méthode proprement scientifique, dès que j'eus une connaissance suffisante de la nécropole.

L'emploi de la méthode scientifique comporte plusieurs séries d'opérations qu'il me faut expliquer ici, afin de permettre au lecteur de juger en toute connaissance de cause si je l'ai appliquée avec toute la rigueur voulue. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le terrain fouillé doit être com-

plètement épuisé avant de passer à un autre site; mais cela ne veut pas dire qu'on soit obligé de faire d'énormes tranchées ou de creuser le terrain jusqu'à 15 ou 16 mètres, comme l'avaient souvent fait les anciens habitants d'Abydos, puisqu'il s'agit de fouilles qui ont été pratiquées à Abydos. Le sondage est de première nécessité, quand l'examen du terrain a montré qu'il pouvait y avoir quelque monument. Pour être utilement employé, le sondage doit avoir une double qualité : d'abord être assez profond pour atteindre la montagne, comme disent les indigènes, voulant dire le sous-sol solide de quelque nature qu'il soit. Négliger la profondeur serait s'exposer à de graves oublis : on en verra un exemple frappant dans la suite de ce mémoire. D'ordinaire les indigènes savent très bien discerner quand on atteint le sous-sol; ils vous disent alors le mot sacramentel : *La montagne*, et alors ils passent à un autre endroit : sous ce rapport, comme sous bien d'autres, ils sont d'excellents ouvriers; mais cependant, il se peut faire qu'ils se trompent soit par ignorance, soit par surprise, soit de propos délibéré : par ignorance, lorsqu'ils n'ont pas été employés suffisamment à de pareils travaux ou même qu'ils ne l'ont jamais été, car alors ils ne peuvent pas avoir été initiés à ces phénomènes géologiques dont les vrais fouilleurs indigènes connaissent tous les secrets; par surprise et de bonne foi, lorsque réellement ils croient avoir enlevé la couche de sable et être arrivés au sous-sol géologique, mais le cas est excessivement rare; de propos délibéré, lorsqu'en fouillant ils se sont aperçus qu'ils avaient rencontré des objets de valeur, et pour eux la moindre antiquité a une valeur inappréciable, et qu'alors la tentation leur est montée au cœur de se l'approprier et par suite de dire qu'ils sont arrivés à la montagne, courant la chance que le surveillant occupé par d'autres ouvriers à un autre endroit autorisera le changement de place sans vérifier lui-même l'état des lieux. Ce dernier cas est beaucoup plus possible que les précédents, quoiqu'en réalité il soit assez rare, parce qu'il est très rare de rencontrer au premier ou presque au premier coup de pioche un endroit où l'on tombe sur les antiquités recherchées : cependant comme il se peut présenter et que peut-être il s'est présenté en réalité dans mes propres

fouilles, j'ai cru devoir le signaler ici. La seconde qualité que doivent avoir les sondages, c'est d'être assez rapprochés les uns des autres pour qu'il n'y ait pas possibilité de laisser un tombeau inaperçu. Un tombeau ne peut avoir moins d'un mètre de long et il est construit dans le sous-sol qui a été pour cela creusé préliminairement : en admettant donc pour un moment qu'aucun pli de terrain ne signalerait l'endroit à l'œil de l'observateur ou du fouilleur, ce qui est très rare et presque impossible à moins d'une antiquité très reculée, il serait de toute impossibilité que la tombe échappât à des sondages faits de mètre en mètre en quinconce ou en échiquier. Lorsque le sondage ne signale rien à l'attention, on passe; lorsqu'au contraire il descend, comme disent les indigènes, et que le sable fin qu'ils nomment *safy* صفى, fort différent du sable rouge qui constitue parfois le sous-sol, se trouve toujours sous leurs mains, alors on fait des fouilles proprement dites et l'on étend des recherches préliminaires. J'ai toujours fait de la sorte dans les terrains que j'ai fait réellement fouiller depuis le tombeau d'Aouonapta, fils de Scheschonq Ier, jusqu'à l'endroit où ont momentanément cessé mes travaux.

Il se peut que dès qu'une fouille sérieuse est entreprise, après révélation par le sondage, les premières couches de sable enlevées mettent à découvert des objets ou des fragments d'objets. Les premiers chercheurs d'antiquités ne prenaient que des objets très beaux, négligeant ceux qui ne leur paraissaient pas assez lucratifs, parce qu'ils n'étaient pas assez artistiques pour eux, et par conséquent négligeant les poteries grossières et les objets fragmentaires. L'idée qu'ils se faisaient de l'histoire était fort étroite; il n'y a donc pas à s'étonner que leur esprit mercantile ait été porté vers le lucre et qu'ils aient agi de la sorte. Ils ont encore même fait pis, si possible. Ils ont recueilli des objets en tous les endroits où la chasse à l'antiquité était fructueuse sans prendre soin de désigner le nom du lieu où une chose avait été trouvée, croyant que c'était assez pour eux d'avoir l'objet en main et que peu importait son origine du moment qu'il avait été trouvé en Égypte et qu'il avait une apparence égyptienne. Pour eux l'Égypte, en toutes les périodes de sa

longue histoire et dans toutes les villes qui, à travers les périodes historiques, avaient grandi, décliné et quelquefois disparu, pour eux, dis-je, l'Égypte ne formait qu'un seul bloc et ils ne concevaient pas que des villes différentes pussent avoir des mœurs différentes, des traditions et des industries artistiques différentes, des coutumes locales soigneusement conservées. Cette persuasion, aussi antiphilosophique qu'on peut le souhaiter, a eu cours assez longtemps, même parmi les esprits éclairés ou qui se croyaient tels; on a employé des mots qui ont paru suffisants pour exprimer ce qu'on ne prenait pas la peine de penser, comme le mot *hiératique*, par exemple, que l'on a employé dans presque tous les sens possibles, excepté dans le sens qu'il a vraiment, et l'on a cru être réellement profond parce qu'on exprimait des pensées fausses avec des mots impropres. N'est-il plus personne qui parle de l'immobilité presque rigide de l'Égypte dans les arts et tout le côté matériel de sa civilisation ? Si l'on ne rencontre presque plus d'hommes vraiment éclairés qui se contentent encore de cette expression surannée, cela n'empêche point que ce ne soit le seul jugement que l'on enseigne aux enfants. Et cependant un pareil jugement est l'expression de ce qu'il peut y avoir de plus contraire à la vérité : l'Égypte n'a pas pu être immobile, être opposée à tous progrès, parce que le progrès était la condition première de sa subsistance et qu'il en existe une bonne preuve, c'est qu'elle a duré plus de six mille ans, âge qu'aucun autre État, du moins en Europe, ne peut revendiquer; de même elle n'a pas pu avoir un seul mode, une seule école d'art, parce qu'elle est habitée par des hommes et qu'il n'y a rien de plus dissemblable à un homme qu'un autre homme, bien qu'on l'appelle son semblable. De là l'importance absolue de savoir l'origine des objets, c'est-à-dire la localité où ils ont été trouvés, en attendant que les critiques d'art soient assez avancés pour connaître avec une certitude approximative celles où ils ont été fabriqués. Donc, en ce point, il n'y a pas de méprise possible : tous les objets qui ont été trouvés dans les fouilles nouvelles d'Abydos, tant ceux que j'ai laissés au musée de Gizeh que ceux que j'ai été assez heureux pour rapporter avec moi, sont bien d'Abydos, puisque trouvés

à Abydos, à l'exception d'un seul que j'ai acheté pour la collection particulière de l'un de mes mandants. De ce côté donc, il y a eu progrès. Mais il y a encore un point sur lequel j'ai suivi les usages de mes prédécesseurs immédiats. Je n'ai absolument négligé aucune chose que les fouilleurs rencontraient parmi le sable qu'ils enlevaient : si je n'eusse pas agi de la sorte, je n'aurais presque rien trouvé, car malheureusement, ainsi que je le dirai au cours de cet ouvrage, tous ou presque tous les objets trouvés étaient fragmentaires. J'ai fait ramasser soigneusement tout ce qui sortait du sable, et j'ai fini par remplir presque toute une chambre, celle-là même où je dormais, de débris de vases en pierre dure de toutes sortes : ce sont ces fragments qui me seront le plus utiles pour faire l'histoire d'une partie de la civilisation en l'époque à laquelle ils appartiennent. Pour moi, je l'ai déjà dit bien souvent et je le redis encore puisque l'occasion s'en présente — car une vérité, ou du moins ce qui me paraît être une vérité, ne saurait être répétée trop souvent et c'est ici le lieu de répéter le mot célèbre : Ce que vous avez entendu dans le secret, répétez-le et criez-le dans les places publiques — pour moi donc l'histoire ne consiste aucunement dans la liste des rois qui trop souvent ont été les tyrans de l'humanité, dans le récit des batailles qu'ils ont livrées, des crimes qu'ils ont commis contre l'espèce humaine et contre les individus, dans la science de dates approximatives ou mal calculées; tout cela n'est que le cadavre de l'histoire qui alors, si l'on s'en tient à ces mesquines données, reste un corps sans vie, parce qu'il n'a plus de nerfs, de muscles, de chairs et de téguments, parce qu'il ne coule dans cet ensemble d'ossements aucun sang généreux qui vivifie le cadavre : il faut en plus, et surtout pour écrire l'histoire des pensées humaines se développant, montrer comment les premiers hommes ont su vaincre la matière et tous les obstacles qui s'opposaient à l'obtention de leur fin, c'est-à-dire la plus grande somme possible de bonheur individuel pendant leur courte vie, parler des moyens qu'ils ont pris pour parvenir à cette fin, il faut en un mot faire disparaître le côté individuel pour mettre en relief le côté général. La liste des rois et les connaissances qu'elle suppose ne doivent être considérées que comme un

rouage important sans doute, mais qui ne doit pas usurper pour lui seul le nom de la machine et s'enorgueillir comme s'il constituait tout l'appareil. Et encore cette connaissance des souverains n'est-elle point complètement indispensable, mais c'est un moyen commode pour mettre de l'ordre dans nos idées : on pourrait très bien en effet s'en passer sans se soumettre à aucun préjudice, car il y a bien d'autres moyens pour juger de la chronologie dans le développement des mœurs, des institutions et de l'industrie humaines; mais elle constitue un moyen de repère si précieux, parce que si commode, que l'homme s'est facilement habitué à la regarder comme indispensable. De plus l'histoire humaine ne doit pas consister seulement dans la connaissance des mœurs des grands personnages d'une société, quelle qu'elle soit, mais encore dans le savoir aussi étendu que possible des coutumes morales et des mœurs industrielles de tous les membres de cette société, du plus petit jusqu'au plus grand. Malheureusement de ces mœurs et de ces coutumes, pour ce qui regarde spécialement la famille humaine au commencement de l'époque historique, sa constitution intime, ses moyens de vivre, de se loger, de se vêtir et beaucoup d'autres choses qu'il serait fort intéressant de connaître, nous ne pouvons parvenir à les connaître en Égypte que par l'induction historique dont l'emploi est toujours fort risqué ou par des comparaisons qui manqueront presque toujours de base solide, qui sont moralement certaines, mais qui ne peuvent pas l'être physiquement parce que tous les monuments de cette époque lointaine qui nous feraient connaître les premiers âges de l'humanité sont irrévocablement détruits : raison de plus pour se rattacher avec empressement aux plus petits fragments qui peuvent nous éclairer sur quantité de choses d'une époque que nous ne connaissons pas encore ou que nous ne connaissons que fort imparfaitement : c'est ce que j'ai fait, suivant en cela le louable exemple de M. Petrie et de M. de Morgan. De ce côté donc encore je crois avoir gardé les véritables traditions scientifiques et m'être efforcé de tirer des objets découverts la somme la plus grande possible d'utilité. Les fragments mêmes qui ne m'auraient pas semblé intéressants pou-

vaient peut-être présenter de l'utilité à quelque confrère ou à quelque autre savant travaillant sur des sujets que j'ignore presque complètement ou tout à fait complètement. Je ne veux pas dire cependant que j'aie rapporté en France la moitié des fragments rencontrés dans les fouilles : il eût été complètement inutile d'agir de la sorte, mais je les ai fait tous ramasser et porter à la maison que j'habitais ; j'ai fait mon choix, et peut-être quelque fragment qui aurait pu être utile à d'autres m'a-t-il échappé, quoique j'aie étendu le plus possible les limites de mon choix ; tout ce qui restait, je l'ai enterré au milieu de la cour de ma maison, selon le conseil que m'avait donné M. de Morgan dont je me suis fait un devoir scrupuleux de toujours prendre l'avis quand l'intérêt du Musée de Gizeh se trouvait en jeu.

Un troisième point auquel j'ai donné toute mon attention, c'est la conservation des monuments que je découvrais. Et à cette occasion je dois dire quelques mots de la manière dont s'exécutaient les fouilles que j'ai conduites. Trop souvent, hélas ! et spécialement en Égypte, les fouilleurs grands ou petits ont été les destructeurs des monuments qu'ils découvraient. Les uns animés par la soif du gain ne regardaient comme vraiment dignes d'intérêt que les objets qui avaient une valeur marchande ; les autres poussés par l'amour des objets scientifiques ne s'attardaient pas à déplorer ou à prohiber la perte des monuments que leurs ouvriers saccageaient, pourvu qu'ils découvrissent des textes, des stèles ou d'autres objets qu'ils pourraient placer dans leurs musées. C'est par suite de ces ravages malheureux que quantité de monuments ont disparu. Ainsi, pour ne parler que d'Abydos, une partie de cette nécropole présentait encore au commencement et jusqu'à la moitié de ce siècle une série de tombeaux dont la construction était due à la combinaison du mastaba et de la pyramide de l'Ancien Empire égyptien : blanchies à la chaux, elles s'offraient à la vue comme une armée de tentes alignées dans la plaine, selon le témoignage de Mariette qui les avait encore vues[1]. Aujourd'hui il n'en reste plus une seule, et ce fait est

(1) Mariette, *Fouilles d'Abydos*, II, texte

excessivement regrettable, car dans la petite pyramide en briques qui s'élevait sur le sol du mastaba étaient de petites niches dont la partie supérieure était taillée en forme ogivale, et cela dès la XIIe dynastie : les dessins qu'en a publiés Mariette sont là pour le montrer[1]; mais il est malheureux que nous ne puissions plus vérifier la chose même sur le monument.

Quant à moi, j'ai soigneusement évité toute destruction, j'ai recommandé à mes surveillants après mes chefs de fouilles et par eux à tous les ouvriers que j'employais, d'éviter soigneusement toute destruction. Et de fait, sauf quelques légers accrocs, les ordres donnés par moi et reçus par mes employés ont été strictement observés. Les monuments que j'ai découverts peuvent se ranger, sous le rapport de la construction, en deux parties : monuments dont la forme était connue, monuments dont la forme était au contraire inconnue. J'aurais pu, sans grand inconvénient pour la science, autoriser la destruction partielle des premiers pour faciliter les fouilles; j'ai préféré rendre les fouilles plus difficiles à exécuter et conserver les monuments. Dans cette première catégorie rentrent tous les tombeaux auxquels il n'y avait accès que par un puits dont la profondeur variait, mais n'était jamais moindre de 10 mètres environ et atteignait quelquefois 16 ou même 17 mètres. Ces puits donnaient accès à une, deux ou même cinq et six chambres où les diverses générations d'une même famille s'étaient donné rendez-vous dans la mort. Il était bien rare que l'on trouvât quelque chose dans le puits à moins que ce ne fût quelques têtes de canopes brisés, quelques fragments de stèles ou même quelques stèles entières ou quelques montants de porte, jetés par les spoliateurs en cet endroit, alors qu'ils évacuaient le tombeau qu'ils avaient pillé autant que cela leur avait convenu. Les chambres au contraire, où quelquefois les momies étaient entassées les unes sur les autres jusqu'au plafond, demandaient à être soigneusement déblayées et le sable devait être enlevé avec les débris de toutes sortes. Pour faire ce déblaiement, deux ou trois hommes, des plus fidèles, y compris le *reis* des fouilles, Ouasef Salib, entraient dans

(1) *Ibid., dernières planches.*

les chambres, y restaient dans une atmosphère surchauffée, dans des ténèbres parfaites, avec une petite lampe au pétrole qui leur permettait cependant de voir suffisamment ce qu'ils faisaient, et cela pendant des journées entières; car, lorsqu'une tombe ne laissait plus rien à rechercher, une autre était là qui les réclamait. Quand ils sortaient de ces hypogées, ruisselants de sueur, couverts d'une épaisse couche de poussière fine, ils n'étaient plus reconnaissables. Et malgré ces difficultés inséparables de leurs humbles fonctions, ils ne se plaignaient jamais. Ils n'étaient pas les plus à plaindre. Pour enlever les déblais des tombeaux on les transportait dans les puits, et au bas de ces puits on en remplissait des couffes qui étaient montées à bras d'hommes. Pour ce faire, les hommes s'étageaient les uns au-dessus des autres, cinq ou parfois six selon la profondeur du puits, les pieds placés dans des entailles préalablement faites dans les briques de chaque côté d'un angle du puits; c'est là qu'ils se tenaient du matin au soir, se baissant de leurs reins souples pour prendre la couffe que leur passait celui qui était sous eux, se relevant ensuite et élevant la couffe qu'ils avaient reçue à celui qui était au-dessus d'eux, et cela pour un salaire que nous trouverions dérisoire de proposer à un ouvrier européen, chantant pendant leur travail au milieu d'une poussière infecte, recevant le sable qui tombait sur leurs têtes, glissait sur leurs habits ou s'infiltrait le long de leur corps, sans jamais se plaindre, se trouvant heureux de pouvoir gagner leur vie et celle de leur famille, donnant parfois des exemples dont auraient pu profiter les enfants de nos familles européennes. Ils ont toujours été habitués à agir de la sorte et ils suivent naturellement la pente de leurs habitudes. Quand il s'agit de les en faire sortir, c'est tout autre chose, ainsi que je le dirai bientôt.

Je ne dois pas oublier dans cette première catégorie tout un ensemble de tombeaux qu'on a d'abord fouillés et qui ont tous été détruits, ou à peu de chose près. Pendant les quinze premiers jours en effet, j'ai laissé les indigènes qui fouillaient agir à leur guise. Ils avaient choisi comme lieu de leurs fouilles un de ces îlots dont j'ai parlé plus haut et qui était situé un peu au nord du Kom es Soultan. Dans cet îlot qui

avait échappé aux fouilleurs de Mariette, comme indigne sans doute de retenir leur attention, il y avait deux et quelquefois trois étages de tombeaux posés les uns sur les autres, tombeaux des dernières époques égyptiennes au-dessus de tombes plus anciennes, mais ne remontant pas au delà de quatre ou cinq siècles, si même, avant Jésus-Christ. L'entrée des premières était facile à trouver et les hommes y arrivaient avec une dextérité merveilleuse; mais celle des autres exigeait plus de travail et pour la trouver on était obligé d'abattre complètement un ou deux murs de la tombe supérieure. Elles étaient construites en briques grossières, ne présentaient aucune particularité intéressante d'art architectural, se composaient d'une ou quelquefois, mais rarement, de deux chambres, n'avaient que peu ou point de mobilier funéraire, du moins il n'en restait que fort peu, et pour trouver les rares bibelots qu'elles possédaient, il fallait passer au tamis la poussière des cadavres mélangée à celle du sol. Des secondes, toutes celles où nul indice ne prévenait de l'existence d'une troisième tombe encore plus ancienne ont été conservées, mais non pas intactes, car pour savoir s'il y avait un troisième étage de tombes, il fallait d'abord sonder le sol et par conséquent détruire en partie le tombeau. D'ailleurs les tombes plus anciennes n'offraient pas plus d'intérêt que les modernes, quoique le mobilier funéraire fût moins rare. Qu'il y eût deux ou trois étages de tombes les uns au-dessus des autres, seule la tombe inférieure avait été creusée dans le sol, les autres étages avaient été entièrement construits en briques : c'est pourquoi les tombes supérieures ne pouvaient être conservées. Les tombes inférieures ont été par ailleurs entièrement comblées avec les débris de la terre qu'on enlevait des tombes voisines ou aux alentours, car les indigènes jettent les débris au premier endroit venu, quitte à recommencer une fois, deux ou même trois fois, un travail qui aurait pu être évité avec un peu de clairvoyance. Agissent-ils ainsi par ignorance ou se rendent-ils compte des conséquences avec leur esprit astucieux? Peut-être les simples manœuvres ne réfléchissent-ils point à ce qu'ils font; mais certainement les chefs de fouilles se rendent bien compte de ce qui doit arriver nécessairement avec un pareil système. D'abord le

travail dure plus longtemps, par conséquent ils gagnent plus de cet argent qui est leur unique dieu, et ils savent fort bien que des îlots entiers de tombes peuvent échapper aux fouilles en raison de cette conduite, que les tombes échappées ainsi leur procurent les moyens de faire plus tard des fouilles illicites, de trouver des objets qu'ils vendront le plus cher possible aux touristes, s'ils sont habiles, ou dont ils se laisseront dépouiller par le premier marchand venu qui en tirera seul de gros bénéfices, s'ils sont stupides et ont l'intelligence peu ouverte, ce qui est le cas le plus fréquent. La preuve qu'ils savent bien ce qu'ils font, c'est comme je l'ai déjà dit, qu'ils portent dans la tête la carte de tous ces îlots parsemés dans l'immense nécropole, et que s'ils ont besoin pour une cause ou pour une autre de trouver des antiquités, ils savent fort bien où s'adresser et ne se trompent jamais. Et leur indolence prend le dessus au bout d'un certain temps; chose curieuse! ils éprouvent le besoin de trouver d'autres objets que ceux qu'ils ont déjà trouvés et délaissent les îlots oubliés, parce que ces îlots ne leur apportent plus d'émotion nouvelle ni de lucre nouveau.

Cette question occupait déjà Mariette dans son catalogue des monuments d'Abydos, car il dit : « Je sais que le mode d'exploration en usage est pour quelque chose dans la lenteur des résultats obtenus. Quand on pourra procéder avec système, partager en zones les lieux à explorer et ne quitter une zone que pour passer à la suivante qu'après l'avoir épuisée à fond ; quand on pourra porter au loin les terres ou les sables au lieu de les amonceler à quelques mètres de la fouille, en un endroit d'où il faudra peut-être les déplacer encore une fois demain, il est certain qu'avec l'aide de surveillants instruits, diligents et honnêtes, avec des ouvriers mieux façonnés aux opérations souvent très délicates des fouilles, on obtiendra des résultats plus rapides [1] ». Le transport des matériaux est en effet de capitale importance pour la bonne marche du travail. Les ouvriers indigènes, comme je l'ai déjà dit, ont l'habitude invétérée de déposer les déblaiements où les y porte leur fantaisie pri-

1. Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos découverts pendant les fouilles de cette ville*, p. VII.

mitive; en avant, en arrière, à droite ou à gauche, des quatre côtes à la fois souvent, et en ce cas, si besoin est d'étendre les travaux en avant, à droite où à gauche, comme le cas se présente fréquemment, il faut refaire complètement le travail sur ces trois points. C'eût été notamment le cas de tous les jours dans les fouilles méthodiques entreprises à Abydos et que je conduisais, si je n'avais pas employé un moyen qui, d'ailleurs, m'avait été instamment recommandé par M. de Morgan : c'est de fouiller constamment dans la même ligne et de rejeter tous les déblais en arrière, puique je ne pouvais aucunement songer à transporter les déblais dans un endroit où il n'y avait aucune tombe, non parce qu'un semblable endroit n'existe pas, mais parce que je n'avais aucun outillage spécial et qu'il ne fallait pas le moins du monde penser à faire exécuter pareil travail par mes ouvriers, car la dépense eût été formidable et je n'eusse pas fait le cinquième du travail que j'ai fait, même en employant un nombre d'ouvriers triple ou quadruple de celui que j'occupais. Il semblera au lecteur qu'il est fort facile d'employer ce moyen en réalité si simple et peut-être pensera-t-il que l'intelligence la plus commune eût pu facilement le découvrir : de fait, l'emploi de ce moyen m'a causé les plus grandes difficultés que j'aie eues à surmonter au cours de cette première campagne. Certainement il ne fallait qu'une intelligence ordinaire pour comprendre que rejeter en arrière ne signifiait pas rejeter en avant, à droite ou à gauche ; mais l'intelligence des indigènes surveillants ou simples ouvriers, si elle est assez vive, ressemble assez à une table de marbre sur laquelle l'eau glisse et ne séjourne pas : ils comprenaient fort bien les ordres que je leur donnais, les exécutaient pendant trois ou quatre minutes au plus et revenaiemt le plus naturellement du monde à leurs premières habitudes et à leurs premières amours. Il fallait être constamment près d'eux pour surveiller ce qu'ils faisaient et leur crier constamment : *ouarak*, en arrière de toi, en arrière de toi, et souvent ils prenaient l'avant pour l'arrière s'ils exécutaient des sondages, parce qu'ils se retournaient dans le trou qu'ils faisaient et quand on le leur avait fait observer, ils riaient comme des enfants en montrant leurs belles dents blanches. Si Mariette eût pu constamment être

sur les lieux qu'il faisait fouiller, il eût bien vite changé les coutumes de ses hommes, parce qu'il en eût parfaitement vu les inconvénients, et il eût sans doute trouvé le moyen d'y remédier, mais il était par sa position et ses travaux multiples éloignés les uns des autres, obligé de rester au loin ou de multiplier sa présence sur les points les plus divers de l'Égypte : la présence et l'œil du maître sont aussi nécessaires sur un champ de fouilles que dans une étable à bœufs où les cerfs vont se réfugier. En effet, pour peu qu'on tourne le dos et que la surveillance se relâche, ouvriers et contremaîtres font ce que bon leur semble. Il est facile de s'imaginer dès lors ce qu'on devait faire quand le chef n'était jamais sur les lieux ou qu'il n'y était qu'en passant. Pour parvenir à leur faire exécuter mes ordres, il a fallu souventes fois que je leur montrasse comment ils devaient s'y prendre, et alors parmi ces pauvres gens c'était à qui ferait montre de son zèle et qui s'appliquerait à faire de son mieux, à qui se précipiterait vers moi pour s'opposer à ce que je souille mes mains en touchant le sable. Ils me croyaient sans doute d'une nature supérieure à la leur, d'une race si différente et si élevée que le travail n'était pas fait pour moi! C'est en les surveillant ainsi et en agissant de la sorte pendant longtemps que j'ai pu les amener à faire ce que je voulais, mais je suis bien certain que quand la prochaine campagne m'aura fait reparaitre sur mes chantiers d'Abydos, je retrouverai mes ouvriers retournés à leurs mauvaises habitudes qu'il faudra de nouveau faire disparaître. Je dois dire ici que j'ai toujours trouvé les plus précieux concours dans le surveillant que m'avait choisi M. de Morgan, Mohammed Ahmed effendi Daher : ce témoignage de satisfaction que je consigne en ce mémoire est de la justice la plus élémentaire; mais ce que je ne saurai jamais assez lui montrer, c'est la reconnaissance que je dois avoir pour ses loyaux services : Mohammed effendi Daher qui est maintenant inspecteur des fouilles à Abydos est l'un des hommes les plus honnêtes que possède actuellement l'Égypte.

Comme conséquence de cette façon d'enlever les déblais des fouilles, il est résulté que presque tous les monuments que j'ai découverts, sont encore à l'heure actuelle recouverts par le sable, comme ils l'étaient

auparavant, bien que ce ne soit plus par les mêmes grains de sable. Des collines entières ont été formées où elles n'existaient point auparavant et ont été enlevées des endroits où elles se trouvaient primitivement. Dans le contour de la nécropole sur laquelle ont porté une grande partie de mes travaux, l'apparence de ce contour, et partant la topographie, est complètement changée. Cette méthode nécessaire enlève conséquemment, et j'estime que la chose est assez malheureuse pour moi, toute possibilité d'examiner les fouilles que j'ai faites et de juger, si oui ou non, elles ont été conduites d'après la vraie méthode scientifique. Il sera nécessaire, pour celui qui en doutera et voudra s'en rendre compte, de refaire à nouveau les travaux ou partie des travaux que j'ai dû moi-même faire exécuter; mais je peux bien lui prédire ici que son doute sera dissipé en faveur de l'affirmative et qu'il ne sera récompensé de ses labeurs que par ce résultat mesquin, qu'il ne rencontrera dans ses fouilles que les rares fragments qui auront échappé à mes ouvriers. Il n'a pas toujours été facile de faire rejeter les décombres en arrière à cause de la configuration du terrain : par exemple, la dernière butte que j'ai attaquée, de forme à peu près circulaire, ne pouvait pas contenir le nombre des ouvriers dont je disposais pour la faire attaquer de plusieurs côtés à la fois, par trois, comme je l'ai fait faire; il a fallu préparer deux de ces côtés, afin d'y pouvoir jeter les décombres sans crainte de laisser passer inaperçue quelque tombe, même de minime importance. Quand tout le terrain avoisinant eut été exploré, ce qui me demanda un long temps, car l'un des deux côtés contenait à fleur de sol des tombes anciennes et fort importantes, dont quelques-unes sont les plus importantes que j'aie trouvées, alors le travail que j'avais fait momentanément interrompre sur le premier côté, recommença des trois côtés à la fois, le quatrième restant pour la fin, car il contenait le chemin qui nous amenait à cet endroit. Cependant, une fois je n'ai pu employer cette façon d'agir : c'était au tombeau d'Aououapta. Ce tombeau, qui a presque 100 mètres de long, est formé par un long corridor en briques qui, lorsque je l'ai fait examiner, était rempli et recouvert de sable; il était matériellement impossible de faire travailler plus de trois

ou quatre ouvriers entre ses murs rapprochés et l'on n'aurait jamais pu parvenir au fond en de semblables conditions. J'ai donc dû employer une autre manière d'agir et faire ce qu'avaient déjà fait les anciens ouvriers d'Abydos, alors qu'ils avaient creusé le tombeau dans le sous-sol. Ils avaient déposé les décombres qu'ils enlevaient du sol sur l'un des côtés qui était occupé par les matériaux extraits : l'autre côté était resté inoccupé ; après avoir fait exécuter des sondages préliminaires afin de m'assurer que je ne couvrirais aucun mouvement, je fis déposer les déblais sur le côté nord, puisque le côté sud était déjà recouvert par des débris anciens. Sauf cette exception, dans toute la couche qui s'étend de ce tombeau d'Aonouapta jusqu'à l'endroit où j'ai conduit les fouilles, c'est en ouest, j'ai employé le moyen que j'ai indiqué précédemment. Présentement, tous les monuments que j'ai mis au jour sont recouverts par le sable, car le vent a comblé ceux qui restaient béants.

La grande difficulté des fouilles faites dans la nécropole d'Abydos provient du sable et des éléments. Tant que les éléments sont dans le calme, le travail avance avec assez de rapidité, si la surveillance est incessante ; mais, dès que le vent du nord se met à souffler avec quelque force, et il est bien rare qu'il ne se lève pas après-midi quand il ne s'est pas levé auparavant, il soulève le sable et remplit les tombeaux au fur et à mesure que les ouvriers les vident. Quand il souffle en tempête, ce qui est beaucoup trop fréquent et ce qui arrive en moyenne un jour sur dix, les ouvriers ont grand'peine à travailler et ils ne font à peu près rien qui vaille. Je ne parle pas ici des tourbillons dont nous avons eu cinq ou six pendant la campagne dernière, car en ce cas tout travail est impossible : l'immense nécropole est balayée par les souffles furieux du vent qui a bientôt fait de remplir l'atmosphère entière de sable ; en cette circonstance, les ouvriers ne peuvent faire qu'une seule chose, se couvrir le visage de leur *tôb*[1]. Dans les circonstances dont je parle,

(1) Le *tôb* est une pièce d'étoffe ayant au moins 3 ou 4 mètres de longueur sur environ 0m,60 ou même 0m,80 de largeur que les indigènes portent d'ordinaire sur leurs épaules en se le passant deux ou trois fois autour du cou. Le nom de ce vêtement est, en arabe, ثوب.

ils s'en couvrent le visage presque complètement en ne laissant que les yeux à découvert afin de pouvoir se conduire ou fuir vers leurs demeures. Un soir vers cinq heures vingt minutes, au moment de l'appel des ouvriers, un de ces tourbillons se leva avec une telle violence qu'en un instant l'atmosphère entière fut remplie de sable : les grains de sable pénétraient partout, me frappaient au visage, sur le cou malgré le casque dont j'avais la tête couverte : je ne pouvais faire un seul pas ni me faire entendre des ouvriers ou des surveillants tellement les sifflements étaient aigus et stridents ; si je cherchais à me détourner vers mes suivants, je présentais le visage en plein au vent et la douleur que me causait la projection des grains de sable contre le visage et jusque dans les yeux était telle que je ne demandais plus qu'à me retourner du côté du sud. Mes chefs de fouilles réussirent à s'approcher de moi et pour me garantir du sable, ils m'enveloppèrent dans un *tôb* qu'ils eurent grand'peine à maintenir. La tourmente dura vingt minutes ou à peu près : si elle eût duré une heure ou une heure et demie, il y a lieu de penser que nous eussions tous été enroulés à moitié dans le sable. Je compris en ce moment l'étonnant récit du bon Hérodote racontant que l'armée de Cambyse fut anéantie dans les sables du désert à la suite d'une semblable tourmente de vent du sud. Il est inutile de dire, je crois, qu'après de pareilles tempêtes les tombeaux sont remplis au moins d'un mètre de sable de plus qu'avant le tourbillon. C'était à recommencer. J'ai dû faire ainsi recommencer trois fois le déblaiement du tombeau d'Aououapta, et comme ce tombeau avait 100 mètres de long, ce n'était pas petit travail. Il n'en est pas d'ailleurs des fouilles opérées dans un terrain sablonneux, ou dans le sable, comme de celles qui sont opérées dans des terrains ordinaires où même dans la montagne proprement dite ; celles-ci sont d'un travail plus difficile, mais jamais l'on n'est obligé de déblayer une superficie plus grande que celle du monument découvert. Dans le sable, c'est tout le contraire, le travail est fort facile, il ne demande que tout à fait rarement l'emploi de la petite hachette dont les fellahs se servent avec une adresse étonnante[1],

(1) Ils nomment cette hachette تورية, touriah : c'est le nom ancien passé dans l'arabe vulgaire de la Haute-Égypte, car le mot تورية n'est que le copte ⲧⲱⲣⲓ.

mais en fin de compte il est plus pénible que l'autre. On ne peut pas se contenter de déblayer la superficie du monument que l'on cherche à remettre au jour, car le sable n'a aucune consistance, il glisse et, pour arriver à faire des tranchées, il faut pouvoir établir de longues pentes et par conséquent doubler l'aire du monument. Les indigènes ont une assez jolie expression quand il veulent signaler les effets du sable : ils disent que le sable ressemble au fleuve, c'est-à-dire au Nil : comme l'eau, à l'époque de l'inondation, s'étend à la surface de la vallée et atteint les lieux les plus éloignés sans qu'il soit presque possible de voir le progrès de sa course, de même le sable quand il a commencé de s'ébranler. Je me suis souvent amusé à considérer les effets de cet ébranlement, et j'ai pu constater qu'en effet il y a des flots de sable comme des flots du Nil, que les uns et les autres se déplacent sans interruption là où ils ne rencontrent pas d'obstacles et qu'ils coulent uniformément. La seule différence est que l'œil ne peut pas saisir les lignes que forment les flots du Nil, tandis que les traces de celles formées par les flots du sable subsistent et montrent de vastes échancrures, de hardis promontoires, des édifices tout entiers qui restent intacts jusqu'au moment où un ébranlement général nécessité par les ébranlements particuliers et successifs, vient à les faire disparaître à leur tour. A côté de cette première difficulté en est une seconde à laquelle il est bien difficile de remédier : quand le piocheur a rempli de sable la couffe qu'il avait entre les mains, il la passe derrière lui au porteur qui l'élève sur son épaule et la porte au lieu où il doit la vider. Il est bien rare que dans ces divers mouvements, le porteur ne perde pas un bon quart, sinon un tiers du contenu de sa couffe; c'est autant de travail à recommencer, sans qu'on puisse raisonnablement espérer de trouver un moyen quelconque d'empêcher pareil inconvénient, même par les moyens mécaniques dont l'emploi serait beaucoup plus dispendieux et beaucoup plus délicat que celui des fellahs. C'est pourquoi, comme je l'ai souvent entendu dire à des voyageurs qui avaient vu les diverses fouilles faites en Égypte en cette année et que je conduisais visiter mes chantiers, les fouilles d'Abydos ne peuvent être comparées à aucun autre mode d'opération usité dans les autres

chantiers : il est à la fois plus facile et plus difficile, il est surtout plus dispendieux, parce qu'il doit être refait au moins deux fois, et souvent trois ou quatre fois.

Le lecteur sera maintenant en mesure de se prononcer sur la manière dont j'ai conduit mes opérations sur le champ de fouilles d'Abydos. Je vais de plus lui apprendre quels sont les points de la nécropole que j'ai fouillés et ceux sur lesquels j'appelle spécialement son attention.

J'ai commencé mes fouilles, ainsi que je l'ai déjà dit, par un petit îlot situé un peu au nord-ouest de la butte nommée *Kom es-Soultan*. J'ai fait déblayer en cet endroit un certain nombre de tombes, peut-être une centaine. De là, je me suis rapproché du village d'El-Kerbeh, et j'ai fait enlever pas mal de terre dans l'enceinte du Kom es-Soultan lui-même et du temple d'Osiris, situé encore plus au nord, parce qu'on m'avait signalé l'existence de tombeaux en cette partie, ce que j'avais trouvé en parfaite conformité avec les renseignements que me fournissaient les précieux livres de Mariette, car j'avais eu grand soin de les emporter avec moi, mais ce qui, dans le cas particulier qui m'occupe, ne m'a pas fourni grand'chose. Me portant alors en avant vers l'Ouest, j'ai fait quelque sondages sur le plateau qui s'étend entre la partie Nord du Kom es-Soultan et la forteresse connue sous le nom de *Schounet ez-Zébib*, le magasin aux raisins secs, d'abord plus près du Kom es-Soultan, puis plus près au contraire de la Schounet ez-Zébib. Ces deux endroits m'ont occupé à peu près deux semaines, exactement douze jours, du 30 novembre au 11 décembre. C'était une période d'essais où je me faisais la main. Comme à chaque instant diverses gens venaient me proposer des sites de fouilles, m'affirmant que j'y trouverais beaucoup d'objets, désirant surtout se faire payer leur information plus ou moins exacte et obtenir un bon *bagschisch*, c'est-à-dire un beau présent en espèces sonnantes, j'envoyais toujours mon surveillant général, le fidèle Mohammed effendi Daher voir ce qu'il en était, et quand son rapport était favorable, j'y allais moi-même. L'un de ces hommes me frappa par la précision des informations qu'il présentait et je savais qu'il connaissait admirablement la nécropole qu'il avait fouillée dans tous les sens, d'abord licitement

pendant cinquante ans, prétendait-il, comme surveillant dans les grandes fouilles de Mariette, puis illicitement dans des travaux clandestins pour son compte personnel : il se nommait Abd er-Rabou et il riait aux éclats quand on l'appelait le plus grand voleur de Harabât (c'est le nom moderne d'Abydos), trouvant dans l'application à sa personne de cet adjectif peu flatteur chez nous, un sujet d'enorgueillissement, car, il faut bien le dire, en Abydos la morale se présente sous un aspect quelque peu différent de celui qu'elle a dans le reste de l'Égypte, et surtout de celui qu'elle a en Europe, et les hommes d'Abydos ne se regardent comme vraiment dignes du nom d'hommes que s'ils ont montré par quelque action d'éclat qu'ils savent fort bien comment on s'y prend pour faire passer en sa possession le bien d'autrui, de ceux qui ne savent pas défendre ce qui leur appartient et qui par conséquent ne sont pas dignes de posséder. Les informations d'Abd er-Rabou méritaient donc d'être prises en sérieuse considération, et je décidai de suivre ce guide nouveau qui s'offrait à moi. Il me conduisit alors directement au sud de la grande coulée par laquelle les eaux de la montagne se déversent dans la plaine entre la Schounet ez-Zébib et l'endroit où j'avais fouillé en premier lieu, à la pointe extrême ouest de la nécropole du centre, à l'endroit même où Mariette avait interrompu ses fouilles. C'est pendant que l'on exécutait les travaux nécessaires pour arriver d'abord à trouver les puits, puis à les débarrasser des décombres qui les remplissaient, que je fus frappé d'une longue dépression qui existait en avant de l'endroit où étaient occupés les ouvriers, vers l'ouest, et que je fis exécuter les fouilles qui me conduisirent à la découverte du tombeau d'Aououapta, découverte qui eut lieu le 16 décembre, le jour même où M. de Morgan était venu me voir à Abydos. M. de Morgan et moi, nous parcourûmes la nécropole d'Abydos en tous les sens et je profitai autant que cela m'était possible de son expérience et de ses conseils. Le lendemain je quittais la cité abydénienne pour commencer une tournée dans la Haute-Égypte, afin de voir par moi-même comment les autres fouilleurs s'y prenaient et les travaux qui étaient ou exécutés déjà ou en cours d'exécution. Avant de partir, j'avais donné des ordres pour que les travaux ne

fussent pas interrompus, j'avais marqué les parties où il fallait faire des sondages et il semblait que le travail indiqué suffirait amplement, et même davantage, pour le temps que devait durer mon absence, c'est-à-dire une quinzaine de jours. Mais, après mon départ, les sondages qui furent exécutés avec beaucoup d'intelligence et avec la plus grande ponctualité, ne firent découvrir aucun monument, et les ouvriers eurent fini le travail au bout de cinq ou six jours. Il fallait occuper les ouvriers jusqu'à mon retour, et Mohammed effendi Daher auquel j'avais donné des instructions pour cette éventualité et auquel j'avais bien recommandé de ne pas licencier les ouvriers sous aucun prétexte transporta les travailleurs à la pointe ouest de la nécropole du nord où quantité de puits funéraires attendent encore qu'on les ouvre. Il devait seulement chercher les puits et les faire déblayer jusqu'à une certaine profondeur, n'ouvrir aucun tombeau, sous quelque prétexte que ce pût être, avant mon retour. Il exécuta ponctuellement ses instructions, et, quand je fus de retour, je trouvai de quinze à vingt puits qu'on ouvrit de suite. Ce fut là un premier dérangement dans le plan que j'avais dès lors conçu et que je voulais exécuter.

Dès mon retour, je ne laissai que quelques ouvriers ouvrir les puits, j'en occupai quatre-vingts environ au déblaiement du tombeau d'Aououapta, et avec ce qui me restait je fis exécuter des sondages dans le grand axe de ce tombeau jusqu'à un ensemble de buttes, les unes petites, les autres grandes que les indigènes désignaient sous le nom d'Om el-Ga'ab, la *mère aux petits pots*, parce que la plupart des buttes étaient couvertes de petits pots. Je fus d'abord assez heureux dans mes recherches, comme je le dirai plus tard dans ce mémoire. Vers le 8 février tous mes hommes étaient réunis à Om el-Ga'ab. J'attaquai bientôt le plateau qui séparait la première butte de la seconde, où je n'espérais faire que des sondages; je fus amené à faire de longues et infructueuses fouilles, car le plateau était rempli de tombeaux intéressants sans doute pour la science, mais qui non seulement ne me fournissaient aucun objet, mais qui ne m'offraient aucun renseignement : je n'y rencontrais que des vases de poterie grossière que je ne pouvais attribuer

à aucune époque. J'en étais là quand M. de Morgan, retournant de la Haute-Égypte, passa quelques jours à Abydos, et fut lui-même étonné que mes fouilles n'eussent pas produit davantage. Il me conseilla, si je ne voulais pas lâcher mes fouilles d'Om el-Ga'ab que je m'obstinais à défendre et sur lesquelles je comptais toujours; il me conseilla, dis-je, de mener de front deux chantiers, et comme je voulais trouver quelques objets qui pussent récompenser les sacrifices de mes commettants, je mis vingt hommes d'abord, puis ensuite quarante à mesure que le nombre de mes ouvriers augmentait, à la disposition du *reis* des fouilles qui eut pour mission de chercher des objets artistiques. Le premier endroit qu'il fouilla fut une partie de la nécropole que les indigènes nomment Ez-zein : elle fait partie de la nécropole nord, au nord-est du monastère de Moyse. Puis au bout d'un certain temps, il transporta ses ouvriers dans l'un de ces îlots dont j'ai déjà parlé, situé entre le temple de Ramsès II et le temple de Séti Ier. Allant encore plus au sud, il entreprit, sur mon ordre, de faire cesser les fouilles illicites qui se faisaient non loin du canton connu dans le pays sous le nom de Scheikh Mohammed, et en effet il réussit, car il n'y a pas eu meilleur moyen pour arrêter ces tentatives que de ne rien laisser à ceux qui voudraient chercher ce qu'ils ne rencontreront pas. Sur ces entrefaites, je reçus une lettre dans laquelle M. de Morgan me demandait de faire exécuter des fouilles à El-'Amrah, village situé au sud d'Abydos, à environ une lieue et demie ou deux lieues : j'y transportai une escouade de cinquante hommes que j'y occupai pendant environ quinze jours. Ce fut là le dernier terme de mes opérations à Abydos ou aux environs.

Le lecteur trouvera souvent employée dans ce mémoire l'expression suivante : mes fouilles ou mes opérations d'Abydos; je vais l'avertir du sens que j'attache à cette expression. Je ne renie aucun des travaux que j'ai dû exécuter pendant mon séjour de quatre mois dans la ville sainte d'Osiris; mais je dois avouer que j'ai un faible pour les travaux que j'ai fait exécuter depuis le tombeau d'Aouoapta jusqu'à ceux des buttes d'Om el-Ga'ab où j'ai cessé le travail et pour ceux d'El-'Amrah. Ce sont eux que je comprends sous l'expression de mes fouilles d'Abydos ou

de mes opérations d'Abydos, parce que ce sont eux qui m'ont donné le plus de résultats imprévus. C'est pendant que je les faisais exécuter que j'ai le plus souffert : à un certain moment, vers le départ de M. de Morgan en sa seconde visite, j'étais presque complètement désespéré : depuis près de quatre semaines je n'avais absolument rien trouvé, et j'aurais abandonné les travaux si je n'eusse été soutenu par le secret espoir d'arriver à faire une découverte importante. Tout le monde autour de moi m'y exhortait. Chaque soir après l'appel des ouvriers, quand ils s'étaient dispersés, allant chacun vers son humble demeure, les surveillants se réunissaient près de moi et s'apitoyaient sur notre malheur commun, me suppliant de ne pas dépenser tout mon argent en pure perte, m'affirmant que, si je les laissais faire, ils me trouveraient amplement de quoi à payer les sacrifices que je faisais au nom de ceux qui m'avaient envoyé, et chaque soir ils se rendaient à mon obstination peut-être irraisonnable et irraisonnée. Je leur faisais croire que j'étais enchanté de ce que nous trouvions, je leur assurais que ces grossières poteries et les petits fragments de vases brisés par le fanatisme étaient cent fois plus précieux à mes yeux que les plus beaux objets qu'ils auraient pu me trouver. Mais secrètement je ne pouvais me dissimuler que le désespoir m'envahissait peu à peu, et le moment arriva où je ne devais pas, me sembla-t-il, laisser ignorer plus longtemps la situation à mes commettants. Or, par un curieux hasard, le jour même où j'avais exhalé mes plaintes et mon désespoir, on recommença à trouver des objets, et les deux premiers vases datent de ce bienheureux jour. Depuis, jusqu'à la fin des fouilles, c'est-à-dire jusqu'au 20 mars, chaque jour de travail amena la découverte d'objets qui me semblent très précieux. Il est dès lors facile de comprendre pourquoi et jusqu'à quel point ces fouilles me sont chères; — ce qui précède s'applique seulement aux travaux d'Om el-Ga'ab, car ceux qui furent exécutés à El-'Amrah répondirent de suite aux espérances que je pouvais avoir et les dépassèrent même de beaucoup.

Il y a parmi les objets découverts pendant cette campagne de l'hiver 1895-1896 deux grandes catégories : d'abord les objets qui appartiennent

sûrement à des époques connues, puis ceux qui appartiennent à une époque qui ne me semble pas connue, que cette époque soit ou non aussi reculée que je la suppose. De cette grande division qui est obvie, même à l'œil le moins exercé, il me semble résulter que je dois en ce mémoire établir dans l'ordre des matières à traiter une division parallèle. Par conséquent je traiterai d'abord de celles des époques connues que les travaux faits cette année dans la nécropole d'Abydos ont atteintes par quelques monuments, puis je m'efforcerai de rassembler dans une série de chapitres tous les renseignements que j'ai à donner sur les objets découverts à Om el-Ga'ab, appartenant ou non à l'époque reculée à laquelle je crois qu'ils appartiennent. J'exposerai simplement dans quelles circonstances ils ont été découverts sans cependant passer complètement sous silence les raisons qui me semblent militer en faveur de mes convictions; mais ce que je cherche avant tout, c'est fournir aux savants mes confrères des matériaux nouveaux sur lesquels ils pourront exercer leur habileté scientifique, et cela dans tous les ordres de sciences auxquels ressortent les objets que j'ai eu le bonheur de trouver.

Pour mettre mes collègues à même de remplir leur mission le mieux qu'ils pourront, rien n'a été négligé dans la facture de cet ouvrage. L'énorme majorité des monuments sont reproduits ici mécaniquement par la photographie d'abord, par la phototypie ensuite. Il m'a semblé que c'était le seul moyen à employer, car personne ne pourra dire que les monuments ont été mal reproduits, mal dessinés, que le dessinateur a interprété le monument comme il lui semblait le voir, mais qu'en réalité, il l'a mal vu, que par conséquent ses dessins ne signifient absolument qu'une chose, à savoir qu'il a vu les objets de telle ou telle façon, en tout cas d'une façon différente de celle dont d'autres hommes les auraient vus. Puisque maintenant nous sommes assez heureux pour avoir à notre service, où et quand nous le voudrons, les agents de la lumière elle-même, nous serions impardonnables de présenter une figure des objets obtenue par des moyens qui ne seraient pas absolument justes. Quand on voit comment les dessinateurs les plus habiles ont travesti les monuments égyptiens, on reste confondu devant l'impuissance ma-

nifeste qu'ils ont témoignée d'une manière qui n'est que trop éclatante. Je connais, comme tous les égyptologues, les grands ouvrages qu'on a publiés sur les monuments de l'art égyptien : je dois dire qu'il est bien rare de trouver, même chez ceux qui ont été faits avec le plus de soin, des reproductions qui donnent une idée tant soit peu éloignée des tableaux que nous offrent les monuments de l'Égypte : tout y est fait d'après une manière uniforme, si bien que les critiques d'art, en voyant les publications dont je parle, ont pu, avec une apparente justice, rendre le jugement qui condamnait l'Égypte à une perpétuelle immobilité dans ses arts, comme d'ailleurs dans toute sa civilisation et dans tous ses dogmes. Ce jugement qu'on résumait dans ces mots dédaigneux : L'immuable Égypte est aussi faux pour la civilisation industrielle que pour les doctrines morales, pour les arts que pour les sciences. Il est antiphilosophique, partant antiscientifique et antihistorique au premier chef : l'Égypte ne pouvait pas rester immuable, elle devait au contraire progresser. Elle n'a pas failli à sa tâche et l'histoire est là pour montrer à qui veut comprendre qu'elle n'est pas restée immobile et qu'elle a progressé de tous les côtés. Pour toutes ses raisons je diviserai donc ce mémoire en deux grandes parties, d'abord les fouilles qui ont rapport à des époques connues, puis celles qui, au contraire, ont donné des documents sur une époque encore inconnue, quelque avis que l'on doive adopter sur l'antiquité de cette époque. Je subdiviserai chacune de ces deux parties selon les besoins de mon travail. Dans la seconde partie, je ferai d'abord la description des fouilles et des découvertes, puis je décrirai les objets qui permettront de faire l'histoire de cette époque autant que me le rendront possible les monuments que j'aurai présentés au lecteur.

CHAPITRE PREMIER

FOUILLES PRÉLIMINAIRES

En arrivant le 29 novembre 1895 sur le site d'Abydos, j'ignorais complètement la ville sainte d'Osiris, c'est-à-dire que je n'en connaissais que ce que peuvent en apprendre les livres. Je savais son histoire, telle qu'on la connaissait, je n'ignorais point qu'elle renfermait des monuments magnifiques dont les voyageurs et les savants admiraient l'art merveilleux, que ces monuments avaient été déblayés par Mariette, lequel avait en plus fouillé la nécropole pendant dix-huit ans, j'avais lu les livres qu'il avait publiés ; mais, pendant les trois ans qu'a duré mon premier séjour en Égypte, je n'avais pas vu Abydos, comme hélas! beaucoup d'autres lieux célèbres dans l'histoire et les fastes de la science : je n'avais été qu'une fois dans la Haute-Égypte et ce voyage avait eu lieu dans des circonstances difficiles, avec peu de moyens de transport, car c'était l'année où l'on se battait sur le Haut-Nil et celle où Khartoum fut pris par les Mahdistes. L'année suivante je ne pus retourner dans la Haute-Égypte et je restai au Caire. J'étais donc tout à fait novice en la connaissance des lieux et je ne pouvais faire autre chose que ce que l'on m'avait d'ailleurs recommandé de faire, c'est-à-dire d'accepter momentanément la direction de ceux qui connaissaient la nécropole, d'utiliser de mon mieux les services du *reis* des fouilles à Abydos et de m'en rapporter complètement à son flair et à sa chance. C'est ce que je fis pendant les douze premiers jours.

Le lieu où s'opérèrent ces premiers travaux est situé un peu au nord-

ouest et faisait partie de la nécropole nord fouillée par Mariette, tout près de la butte connue sous le nom de *Kom es-Soultan*, c'est-à-dire le monticule du Sultan, et au nord. Il y avait là un de ces îlots dont j'ai parlé, qui avaient été oubliés par les fouilleurs de Mariette, sans doute de propos délibéré, afin de se réserver quelque site pour des fouilles ultérieures. Cet îlot était formé par une série de petits monticules, dont le plus haut avait peut-être 3 mètres de hauteur. Ces monticules étaient nécessairement séparés les uns des autres par de petits vallons : ces vallons étaient formés par des tombes fouillées ; car dans aucun îlot la totalité des tombes n'était intacte. Les fouilleurs employés par Mariette étaient gens trop habiles pour laisser un emplacement encore considérable sans y avoir pratiqué quelques fouilles : le spectacle qu'eût présenté à la vue un tel emplacement eût trahi du premier coup leur but et leurs méfaits aux yeux vigilants de Mariette. Ils préféraient de beaucoup ouvrir çà et là quelques tombes, déplacer en quelque sorte l'îlot et dire ensuite qu'ils n'avaient rien trouvé d'important et qu'ils avaient passé outre. Ils fouillaient assez mal, s'il faut en croire les nouvelles qui sont colportées dans Abydos ; car depuis leur travail on a trouvé de très beaux objets qui ont été vendus au musée de Gizeh ou aux voyageurs. Et de fait, s'ils ont mis en avant cette raison qu'on ne trouvait pas d'objets de valeur dans cet état, ils ne se sont guère trompés, car je n'y ai rencontré que de menues antiquités, des scarabées, des vases de terre, des amulettes de terre cuite et un seul objet d'albâtre, un vase de toilette assez long, mais de diamètre tout petit. Les tombeaux fouillés pendant la première semaine étaient de plusieurs sortes selon qu'ils étaient plus ou moins anciens. Il est facile en effet de comprendre que les familles d'Abydos qui avaient leur sépulture en cet endroit, ayant employé le terrain dont elles pouvaient disposer, aient cherché par des constructions supérieures faites sur un premier étage de tombeaux, à rapprocher dans la mort ceux qui avaient fait partie d'une même famille continuée à travers les âges. L'antiquité du premier étage de tombes ne devait pas être très reculée. Rien n'est venu indiquer l'âge de ces tombeaux par quelque renseignement que ce soit : je n'y ai en effet rencon-

tré aucun de ces objets qui servent d'ordinaire à dater un monument ou un objet quelconque, c'est-à-dire aucun cartouche, aucune méthode artistique trahissant l'époque à laquelle elle avait été employée. Les tombes elles-mêmes étaient des plus pauvres. Bâties en briques, elles n'avaient qu'une seule chambre, rarement deux ; dans le dernier cas, la première des chambres, celle qui servait au culte du double, c'est-à-dire celle où se rassemblaient les membres de la famille, était très petite, à peine $1^{m},50$ en longueur sur $1^{m},10$ ou $1^{m},20$ en largeur. Le plafond en était assez bas et les gens qui y pénétraient devaient s'y tenir accroupis, à moins de n'être encore que dans l'enfance, ou de n'avoir qu'une taille toute petite, ce qui ne fut guère le cas si l'on en juge par la taille actuelle des habitants d'Abydos. Au-dessus de la porte d'entrée, dans la chambre même, il y avait parfois une petite niche réservée dans l'épaisseur de la muraille pour contenir une stèle de petites dimensions. Assez souvent le plafond était cintré et construit en forme de voûte. La seconde salle contenait les cadavres. Ces cadavres reposaient quelquefois dans des cercueils en bois, car on en a trouvé des fragments à demi-rongés par l'action du sable et de l'humidité; le plus souvent ils ont dû être posés sur le sol de la tombe, enveloppés des bandelettes réglementaires, mais sans aucun de ces maillots compliqués dont on connaissait l'usage ailleurs, et sans doute aussi en Abydos. Il y avait plusieurs cadavres dans la même salle, et presque point de mobilier funéraire. L'emploi de la momification pour les cadavres avait été aussi sommaire que possible, lorsqu'il ne s'était pas réduit à la seule salaison. Le fait est que pas une seule fois il n'a été trouvé trace de natron. Les bandelettes de ces toiles n'ont été trouvées qu'en très petite quantité, et toutes les fois ce n'a été que par très petits fragments. Pas un seul vestige de papyrus. Au fond, tous ces tombeaux du premier étage avaient été construits en quelque sorte artificiellement : il n'y avait pas en cet endroit d'éminence naturelle dans laquelle on ait pu creuser la tombe : il a donc fallu la bâtir. D'ailleurs le sous-sol d'Abydos n'est pas favorable en cet endroit à la conservation.

Le second étage de tombes a été bâti sur le premier et, pour parvenir

à celui-ci, les ouvriers avaient bientôt fait de ménager un trou dans l'épaisseur du plafond afin d'y introduire la main et de juger ainsi s'il y avait quelque chose en dessous. Il est facile de comprendre que ce second étage de tombeaux ait contenu des monuments encore plus misérables que le premier. En effet, le temps avait marché et les conditions de la vie ne s'étaient pas améliorées pour les habitants de la ville d'Osiris : tombée dans une pauvreté dont rien n'a pu la relever depuis, la ville sainte était habitée par des gens pauvres qui n'avaient aucunement les ressources nécessaires pour construire de grands et magnifiques tombeaux; il leur fallait nécessairement être modestes dans leurs goûts. Encore les gens dont les tombes ont été fouillées en cet endroit étaient-ils des gens relativement riches ; les simples fellahs ne pouvaient aucunement aspirer à cet excès d'honneur. Les tombes de cet étage devaient donc être encore plus pauvres que celles du premier, et elles l'étaient. Elles ne consistaient guère qu'en une seule chambre construite en briques crues. Facilement abordables par tous les côtés, quand la porte en était bouchée, elles n'avaient échappé aux spoliateurs de tous les temps qu'en raison même de leur pauvreté. Cependant, comme toutes les tombes construites par les Égyptiens, quelle que fût leur élévation dans l'échelle sociale, elles contenaient certains objets de culte ou d'ameublement funéraire : surtout les amulettes étaient en nombre considérable. On les recueillait au milieu de la poussière formée par les cadavres, et pour cela on passait toute cette poussière au crible. Mes fouilleurs recueillaient jusqu'à la moindre perle de verroterie. Les cadavres étaient quelquefois déposés dans une caisse en bois dont on retrouvait des fragments à peu près inutilisables, tellement le sable et parfois l'humidité les avaient rendus à cet état de vétusté où, dès qu'on voulait les saisir, ils tombaient en poussière. L'un d'eux cependant avait conservé quelques traces des peintures dont il avait été primitivement décoré : ces peintures représentaient les assesseurs d'Osiris rangés autour du tribunal saint sur lequel devait siéger le Dieu des morts. Les inscriptions étaient celles qu'on trouve d'habitude en compagnie de ces représentations, c'est-à-dire la seconde partie du chapitre CXXV du *Livre*

des Morts : le nom du défunt ne se trouvait pas sur ces misérables restes. Les stèles forment la plus grande partie de ce que j'ai recueilli en cet endroit, puis viennent les scarabées, petits et grands; ces derniers avec garniture, c'est-à-dire avec les deux ailes et avec les quatre génies funéraires attachés deux aux ailes, le troisième à la partie antérieure, le quatrième à la partie postérieure de l'insecte sacré. Parmi les petits objets, on ne trouva rien qui vaille la peine d'être noté, à moins que ce ne soit les petits rectangles en calcaire ou en plâtre recouverts d'une couche très mince d'émail bleu sur verre. Il faut ajouter à ces stèles quelques tables d'offrandes en grès ou en calcaire, même en terre cuite, lesquelles n'offrent pas grand intérêt pour la science. Je ne dois pas oublier qu'en cet endroit, il fut trouvé quelques silex, une quinzaine environ, de forme assez grossière, mal taillés, mal éclatés, et que je remis à M. le directeur général du Service des fouilles en Égypte, dont la compétence à ce sujet est très grande, tandis que la mienne était nulle ou à peu près. Je dois aussi mentionner les coquillages petits et grands : les petits sont surtout des cauris, les grands des coquilles nacrées encore très brillantes. Des premiers, j'ai recueilli plus d'une centaine, des seconds environ une quinzaine. La poterie est aussi représentée parmi les objets trouvés dans cette partie de la nécropole, poterie grossière, mais vernissée, ayant des formes très curieuses sur lesquelles je reviendrai. Les vases en albâtre se réduisent à un seul, qui fut trouvé le 5 décembre.

Avant d'avoir épuisé tout l'îlot situé au nord-ouest de Kom es-Soultan, mes ouvriers m'avaient demandé d'envoyer quelqu'un d'entre eux un peu plus à l'ouest, au commencement du plateau sur lequel Mariette a rencontré ce qu'il a nommé la nécropole des *Chanteuses d'Amon*, dans la direction de la *Schounet ez-Zebib*. Ils eurent bientôt mis à jour un tombeau de forme circulaire, comme une citerne, ayant un revêtement de briques cuites, le seul exemple que j'aie trouvé de semblables tombeaux durant l'hiver dernier. La citerne était comblée de sable et de gravats : les ouvriers en les déblayant ne découvrirent absolument rien. Ayant achevé le déblaiement de la partie circulaire, ils trouvèrent deux petites ouvertures taillées dans la molasse, l'une située vers

l'ouest, l'autre du coté sud. Ces deux ouvertures donnaient accès dans deux chambres sépulcrales très étroites, où l'on pouvait placer un cadavre et même plusieurs, mais non pas côte à côte, il fallait les déposer l'un sur l'autre. De fait on trouva des ossements dans les chambres, mais aucun autre objet. Cette tombe était d'époque romaine. Elle avait $4^{m},60$ de diamètre et elle était profonde de $1^{m},45$. Les ouvriers m'indiquèrent encore une autre tombe beaucoup plus rapprochée de la *Schounet ez-Zebib* que la citerne mortuaire dont je viens de parler; mais quand trois ou quatre hommes y eurent été envoyés et y eurent travaillé environ une demi-journée, ils revinrent tout désappointés en disant qu'ils n'avaient rien trouvé. La raison en est facile à comprendre: c'est en avant de la *Schounet ez-Zebib* que Mariette avait trouvé la nécropole des femmes attachées au service d'Amon, sur le plateau qui s'étend depuis la nécropole nord et qui fait partie de la nécropole du centre, ayant plus de 157 mètres de longueur et environ 50 mètres de largeur [1]. Les tombes de ces chanteuses lui ayant fourni un assez grand nombre de stèles fort curieuses par les représentations qu'elles contiennent et les textes avec les titres qu'elles ont conservés, il a fait explorer à peu de chose près tout le plateau, à l'exception de la tombe circulaire dont je viens de parler, car cette tombe n'avait pas été fouillée depuis des siècles, ce qu'il est facile de reconnaître pour peu qu'on ait observé les travaux des fouilleurs, et cela pour une bonne raison, à savoir qu'elle était et est encore située en avant de l'endroit où commence la nécropole des *Chanteuses d'Amon*. Comme Mariette, ou ses ouvriers, était passé par là et qu'il avait recueilli ou fait recueillir tous les monuments intéressants qui se trouvaient sur ce plateau, je n'avais plus qu'à le quitter, car les ouvriers m'affirmaient, et je pouvais m'en assurer moi-même, qu'il ne restait plus un seul de ces îlots dont j'ai parlé.

Cette tentative de fouilles avait eu lieu pendant les derniers jours que j'avais consacrés à explorer l'îlot situé au nord de Kom es-Soultan;

(1) Le chiffre exact de la longueur relevée au rouleau est de $157^{m},90$; je n'ai pas relevé le chiffre de la largeur, parce que je n'en avais pas besoin.

comme elle n'avait absolument donné aucun résultat, je retirai mes ouvriers et je les transportai vers le sud, en cette même butte de Kom es-Soultan où je devais trouver un meilleur terrain au dire de mes ouvriers, car, affirmaient les chefs, jamais Mariette n'avait fouillé en cet endroit et il y restait quelques tombeaux. Qu'il y restât quelques tombeaux, le fait n'avait en soi rien d'étonnant pour celui qui connaissait l'histoire du monument d'après Mariette. Ces tombeaux devaient être riches, car seulement les grands personnages avaient pu se faire inhumer dans ce lieu, très voisin du grand temple d'Osiris et qui le touchait au nord. La butte est énorme, elle a bien plus de 15 mètres d'élévation au-dessus du terrain actuel d'Abydos dans sa partie la plus élevée, sur laquelle les gardiens ont construit une petite cachette dont ils se servent comme d'observatoire pour inspecter une grande partie de la nécropole. Les grands murs qui, à l'ouest et aussi à l'est, bordaient cette butte montraient qu'elle était factice, ouvrage des hommes, et en admettant provisoirement qu'elle ait en effet servi de citadelle aux anciennes dynasties, comme la tendance générale des égyptologues à l'admettre permet parfaitement de le supposer, comme on s'était fait enterrer dans la *Schoumet ez-Zebib* rien n'empêchait qu'on ne l'eût fait dans l'enceinte du *Kom es-Soultan*. Les ouvriers l'affirmant, je n'avais plus qu'à tenter l'épreuve, et c'est ce que je fis le 6 décembre.

La réputation de *Kom es Soultan* près des fellahs d'Abydos, comme lieu où l'on trouve des objets antiques est immense : c'est là, disait-ils, qu'on trouve le plus d'objets et les plus beaux objets. De fait Mariette y a trouvé un grand nombre des stèles qu'il a cataloguées dans le troisième volume de son ouvrage sur Abydos. Sans doute ils avaient déjà dit à Mariette ce qu'ils me disaient, car les fouilles de cet homme illustre se sont arrêtées à quelques mètres du mur d'enceinte ouest. Il avait pensé un moment y trouver le tombeau d'Osiris qu'il a tant cherché, mais sur ce point ses fouilles ont été muettes et ne lui ont pas fourni le plus petit renseignement.

Les fouilles que j'ai fait faire en cet endroit, sur une bande de terrain d'à peu près 5 mètres de large, tout ce qu'il restait, n'ont pas donné

à proprement parler de résultats : les objets qu'on y a trouvés ne sont pas intacts, ils sont généralement coupés par le milieu et ils ne présentent pas un grand intérêt. Cependant on y a trouvé deux pagnes en cheveux très bien tressés, des cheveux d'hommes blonds : ils ressemblent à ceux que dans l'Afrique centrale les petites filles portent encore pour cacher leur nudité. Ce sont les seuls objets trouvés intacts. Les fragments fournis par les fouilles à cet endroit sont très peu nombreux :

1° Une petite stèle d'une facture excellente, très finement sculptée, entière si l'on considère seulement la matière, fruste si l'on s'attache à la décoration, car il ne reste plus que la partie supérieure de cette décoration, le sable ayant dévoré toute la partie inférieure ;

2° Un petit fragment de porcelaine émaillée ;

3° Un fragment de statue accroupie, en calcaire : la statue a été coupée par la moitié dans le sens longitudinal. Ce qu'il en reste est couvert de textes ;

4° Un silex grossier et très mal travaillé, si l'on considère ceux qui seront découverts plus tard à *Om el-Ga'ab* ;

5° Un fragment de stèle gravée sans doute sous le Moyen Empire ;

6° Une petite statuette d'Osiris, à laquelle il manque la tête ;

7° Un ostracon démotique ;

8° Un petit scarabée, le seul que j'aie trouvé au *Kom es Soultan* ;

9° Une pointe de flèche en bronze ;

10° Un petit œil mystique d'Osiris ;

11° Un ostracon contenant quelques mots de copte ;

12° Un petit groupe de deux hommes en train de commettre un acte de sodomie. Ce groupe n'est pas entier.

Ce sont là tous les objets qu'en cinq jours de fouilles j'ai rencontrés en employant environ cent hommes par jour. Les ouvriers avaient remué une petite montagne de terre cultivable qui se trouvait là je ne sais comment : ils pensaient être rendus à la montagne, je le croyais aussi, bien que je fusse assez novice à cette époque. Pour plus de sûreté, j'ordonnai de creuser plus avant et l'on arriva certainement ainsi à la montagne. D'un autre côté, comme on était arrivé au mur d'enceinte, j'arrêtai les

fouilles, car déjà, j'étais à peu près fixé sur l'endroit qui devait être et qui a été le théâtre des travaux que je devais faire exécuter.

Le 11 décembre je transportais mes hommes à l'extrémité nord-ouest de la nécropole du centre, à l'endroit même où s'était arrêté Mariette. Un vieillard dont j'ai parlé dans l'Introduction de ce mémoire, qui disait avoir été *reis* des fouilles de Mariette pendant cinquante ans, quoique Mariette n'ait eu en Egypte qu'une carrière de trente ans environ, et qui connaissait admirablement, non seulement la nécropole d'Abydos, mais encore toutes celles des environs, depuis les villages au nord d'Abydos jusqu'à Farschout, ce vieillard, dis-je, m'avait indiqué l'emplacement comme pouvant être bon, et, comme il se trouvait non loin de l'endroit que j'avais l'intention de fouiller, j'y transportai donc les ouvriers que j'employais. Mariette n'avait certainement pas poussé ses fouilles si loin de ce côté : la chose était visible, car le terrain en cet endroit était uni et ne présentait aucun de ces petits monticules de décombres créés par les fouilleurs qui y ont déversé leurs couffes. De plus, à peine eut-on fait quelques travaux qu'on trouva des briques très larges et très grandes qui d'elles-mêmes donnaient l'idée d'un monument important. Malheureusement ce monument avait été spolié et démoli, et l'on avait élevé par-dessus ou dans l'enceinte même un autre tombeau d'époque probablement romaine, ou en tous cas beaucoup plus rapprochée de nous que celle du premier monument qui datait, je le devais savoir le lendemain, du temps de Ramsès II. Je venais de découvrir le tombeau d'un grand prêtre d'Anhour, Dieu du nome Thinite, lequel grand prêtre s'appelait Mesmin.

Ce tombeau offre le seul exemple jusqu'ici connu dans la nécropole d'Abydos d'un tombeau composé d'un puits avec chambres souterraines auxquelles le puits donnait accès et ayant en avant du puits une chambre maçonnée en briques avec un revêtement en pierre calcaire. J'ai en effet trouvé un certain nombre des pierres du revêtement primitif de cette salle, — environ une cinquantaine de fragments qui sont bien loin de former un tout complet, — dans un autre tombeau situé à quelques mètres, quatre environ, du puits qui donnait entrée dans les chambres

sépulcrales. Les briques qui composaient les murs de cette chambre avaient été conservées, enduites d'une sorte de couleur jaune-rose, à ce qu'il m'a paru, mais qui primitivement devait avoir une autre teinte, et les pierres du revêtement primitif avaient été employées pour faire les montants des portes ou le pavé. Quelques-unes avaient été taillées pour former des colonnes rondes : elles étaient en demi-cercle ou en quart de cercle, et l'on n'avait taillé à nouveau que le côté circulaire, sans toucher au reste : en mettant ainsi deux de ces pierres, ou quatre, on obtenait un fût de colonne arrondi. Ce qui me fait reporter jusqu'à l'époque romaine peut-être la construction de cette seconde tombe, c'est qu'on y a trouvé une stèle démotique écrite du côté non retaillé et qui est l'une des plus grandes inscriptions démotiques connues, en exceptant les grands decrets des Ptolémées, puisqu'elle contient dix-sept lignes. On s'était servi d'autres pierres pour former le pavé du nouveau tombeau, et celles qu'on n'avait pas ainsi utilisées avaient été jetées pêle-mêle en avant de la tombe, puis recouvertes par le sable dans les jours de tourmente. Le puits était situé au nord de cette chambre à l'existence de laquelle je crois et qui devait servir aux réunions de la famille. Ce puits était profond d'une quinzaine de mètres environ : il était à peu près carré, quoique l'un des côtés fût au premier coup d'œil moins grand que l'autre [1]. Il avait été taillé dans la molasse à peu près d'équerre, puis il avait été revêtu de briques afin d'éviter les éboulements toujours à craindre en pareil cas. A environ un mètre du fond, on avait arrêté le revêtement, parce qu'on n'avait plus à craindre d'éboulements. Et ce n'est pas là une particularité du puits de Mesmin, c'est une règle générale. Afin que les ouvriers pussent commodément descendre au fond de ce puits, creuser les salles souterraines et enlever les débris, on avait creusé du côté nord et du côté ouest, presque à l'intersection des deux murs des endroits pour appuyer les pieds des ouvriers qui devaient descendre et de ceux qui devaient enlever les décombres. C'est encore de la même manière qu'ont agi les ouvriers

(1) J'ai par mégarde égaré les mesures que j'ai prises de ce tombeau.

pour opérer le déblaiement, et parmi les décombres ils ont trouvé la partie supérieure de la stèle que s'était fait faire le grand prêtre d'Anhour, Mesmin.

Les excavations souterraines avaient porté sur cinq chambres d'inégales dimensions, dont la partie supérieure et les murs est et ouest de l'excavation totale n'avaient pas été terminés. De ces cinq chambres, quatre étaient destinées à recevoir le mobilier funéraire qui, s'il était considérable, a dû disparaître au moment de la spoliation, car il ne restait plus que des fragments de statuettes et quelques vases très grands. Ces chambres étaient orientées, la première, celle où l'on entrait par la porte au fond du puits, du nord au sud, les quatre autres d'est en ouest. La quatrième renfermait le couvercle d'un grand sarcophage de forme anthropoïde : la cuve avait été brisée et les morceaux remplissaient les chambres voisines et aussi celle-ci. La matière du sarcophage, autant qu'il m'a semblé dans l'obscurité qui m'environnait, était de granit. Je suis en effet descendu dans le puits et les chambres, non pas comme les indigènes, mais grâce à une échelle faite avec une corde de *saqieh* retenue par en haut et jetée dans le puits. Elle adhérait presque à la paroi du puits et, comme je ne suis pas un très fort gymnaste, j'avais toutes les peines du monde à trouver les échelons qui étaient loin d'être équidistants. Je me trouvai malgré tout au fond du puits et j'entrai dans les chambres où tout était dans le plus grand désarroi. Les spoliateurs après avoir fait leur choix parmi les objets qu'ils pouvaient emporter, parce qu'ils pouvaient leur être utiles, ont brisé tout le reste avec une fureur extraordinaire. Et cependant il y avait de bien jolies choses. C'est alors que je constatai, par les irrégularités de l'excavation, que les tombes semblables ne pouvaient en rien être comparées à celles de la nécropole thébaine, par exemple : la molasse n'est pas faite pour recevoir des sculptures, ni même des peintures, et il n'y avait pas trace de revêtement. Donc les pierres que j'avais trouvées en haut du puits appartenaient à une autre partie du tombeau qui était parfaitement accessible à tous ceux qui voulaient aller rendre leurs devoirs au *Double* de Mesmin.

Le sarcophage, qui devait être fort lourd, n'avait pas été introduit par le puits, mais bien par une sorte d'escalier primitif taillé dans la montagne, à l'est en ouest. Lorsque je descendis dans le tombeau, le déblaiement de la cinquième chambre n'avait pu être fait parce qu'on s'était aperçu que le sable arrivait de l'extérieur à mesure qu'on l'ôtait de l'intérieur, et, malgré toute la bonne volonté qu'ils y mettaient et l'endurance qu'ils y apportaient, je ne pouvais songer un seul moment à faire déblayer cette cinquième salle en de pareilles conditions. Je chargeai donc les ouvriers d'enlever le sable en dehors du tombeau, à peu près vers l'endroit où devait se trouver la crevasse qui laissait entrer le sable dans cette chambre du tombeau. Après une demi-heure environ de recherches ils trouvèrent une tranchée dans la montagne; elle descendait régulièrement jusqu'à la profondeur nécessaire pour entrer dans la chambre susdite. Mais on n'avait aucunement eu besoin de faire un long escalier, d'abord parce que la montagne à l'endroit où on l'avait commencé était beaucoup plus basse que le niveau du puits, 3 mètres environ, et que les marches de l'escalier qu'on trouva bientôt étaient très hautes. La largeur de la tranchée était assez grande pour qu'on y pût descendre le sarcophage, à en juger par la partie qui avait survécu à la destruction, et alors l'utilité de cet escalier primitif m'apparut : c'est par là que le sarcophage avait été descendu dans la tombe. S'il y avait été descendu, il pouvait en être remonté : je donnai l'ordre à cinq ou six reprises différentes et jamais on ne le voulut exécuter; on me renvoyait toujours au lendemain, et le lendemain apportait toujours quelque motif de dilation. Au fond nous manquions de cordages : le morceau était très lourd et la hauteur très grande relativement et presque à pic : les ouvriers craignaient sans doute que les cordes de la saqieh ne résistassent pas et qu'il n'y eût quelque accident. Le couvercle de ce sarcophage est donc resté dans le tombeau d'où le feront sortir les fouilles de l'année prochaine, où j'aurai avec moi les instruments nécessaires. Il va sans dire que le cadavre n'a pas été retrouvé, ni vestige de cercueil si petit que ce soit : tout avait disparu, car tout ce qui avait été susceptible d'être incendié avait été brûlé.

Je fis encore ouvrir à l'est et au nord du tombeau de Mesmin trois autres puits avec l'espérance d'y trouver quelques monuments intéressants, si quelque chose avait échappé aux dévastateurs. Mais ils ne donnèrent absolument rien. L'un d'eux même n'avait été qu'une simple amorce de puits. Les ouvriers en creusant ont trouvé à une profondeur d'environ six mètres un gros bloc de pierre qu'ils n'ont pu retirer; ils ont pris alors le parti de le faire éclater et ont allumé du feu par-dessous. Soit que le feu n'ait pas été assez violent, soit que la pierre ait été trop dure, le bloc a résisté, et les ouvriers n'ont pu continuer leur travail : ils ont abandonné le puits en y laissant encore des charbons à demi-consumés, qui ont été retrouvés au moment où mes fouilleurs sont arrivés à la profondeur voulue. Il n'y avait aucune chambre d'excavée, ni même de tentative d'excavation, parce qu'on n'était pas arrivé à la profondeur nécessaire, et cependant déjà sur ces quatre côtés on avait construit les murailles en briques devant prévenir les éboulements.

C'est ainsi que finirent mes fouilles préliminaires. Sauf quelques objets qui seront décrits plus loin et les bas-reliefs échappés à la destruction du tombeau de Mesmin, elles n'avaient pas produit grand' chose. Sur le moment cependant, j'avais été fort satisfait de ce succès initial, et j'espérais bien que l'avenir me récompenserait plus amplement de mes travaux. On va pouvoir juger si mon espoir a été déçu.

CHAPITRE II

TOMBEAU D'AOUOUAPTA

Pendant qu'on fouillait le tombeau de Mesmin et surtout qu'on déblayait l'escalier qui avait servi à descendre le sarcophage dans la tombe, j'avais eu tout le loisir d'examiner une petite butte et, au nord de cette butte, une dépression parallèle qui courait pendant environ cent mètres. Près de finir, la butte faisait un coude vers le sud et la petite vallée de la dépression s'élargissait pendant une dizaine de mètres. La butte était composée d'éclats de calcaire à moitié taillé, de gravats et d'un peu de sable : la dépression me semblait uniformément être recouverte de sable. Cette configuration du terrain m'intriguait énormément et, quoique l'on m'assurât que les tombes de la nécropole n'allaient pas plus loin que le tombeau de Mesmin, je ne résistai pas à l'envie de savoir si la chose était vraie, ou si au contraire on ne découvrirait pas quelque monument ou trace de monument. Distrayant une dizaine de fouilleurs des ouvriers occupés à déblayer l'escalier du tombeau de Mesmin, je leur dis de faire des sondages à une dizaine de mètres environ de l'escalier, un peu au nord-ouest. Ces dix ouvriers creusèrent toute la journée sans rien trouver autre chose que du sable et toujours du sable. Des sondages dans le sable ne sont pas très faciles à faire, parce que, à mesure que la profondeur du sondage augmente, on est obligé d'incliner davantage l'espèce de talus en plan incliné que l'on a été obligé de faire primitivement, et cela tout autour de la circonférence, si le sondage est de forme circulaire, comme il doit l'être dans le sable.

Ce premier essai n'ayant pas donné de résultat et ne devant pas sans

doute en donner de suite, car on était tombé juste sur le couloir de la tombe qui fut découverte par la suite et le sol ne se trouvait qu'à une dizaine de mètres environ, je pris le parti de faire exécuter une tranchée en suivant le grand axe de la dépression, jusqu'au moment où cette dépression cessait. Je traçai moi-même la ligne suivant laquelle la tranchée devait être exécutée et j'indiquai le point terminus où elle devait s'arrêter. Les ouvriers exécutèrent aussi scrupuleusement qu'ils le pouvaient l'ordre qui leur avait été donné : on ne doit guère espérer qu'un fellah suivra une ligne droite, quoique jalonnée ; il y eut bien quelques zigzags à droite, non à gauche, faits sur la ligne jalonnée, mais le jalon suivant les remettait dans la direction. Pendant plus de cent mètres ils suivirent ainsi la ligne, et le sable toujours se présentait à eux. J'avais ordonné de ne donner qu'un mètre de profondeur environ à la tranchée, pour éviter les inconvénients qui s'étaient produits la veille et arriver plus vite à savoir quelque chose de positif. A l'endroit terminus que j'avais indiqué, la tranchée porta sur un mur en briques à peine recouvert d'une couche de sable de $0^{m},50$: enfin se révélait ce que je cherchais à savoir.

Puisque le mur était trouvé, il n'y avait plus qu'à le suivre de chaque côté pour savoir où il menait. C'est ce que l'on fit. Du côté sud, on le suivit jusqu'à l'intersection avec le mur sud ; mais on s'aperçut bien vite que le mur sud avait été démoli et que de ce côté-là on ne trouverait pas de délimitation à l'aire de la tombe. Du côté nord le mur était complet ; l'angle trouvé, le mur courait dans la direction de l'est. Il était complètement inutile de vouloir d'abord déblayer le tombeau dans toute sa longueur ; il s'agissait d'abord de trouver quelque indice révélateur de ce que pouvait être un édifice semblable, car il semblait tout à fait vraisemblable que les habitants d'Abydos, à quelque époque de leur histoire que ce fût, ne s'étaient pas amusés à bâtir des murs en briques pour le simple plaisir de construire et de prouver ainsi à la postérité le degré d'avancement où ils étaient arrivés dans l'art de la construction. On fit donc un très large sondage à l'angle nord-ouest. Quand on fut arrivé à environ deux mètres de profondeur, on trouva la montagne. Il y

eut un moment de désespoir; mais il ne dura pas longtemps et j'ordonnai bien vite de continuer le déblaiement un peu plus à l'est. C'est ce qu'on fit et, après trois jours de travail, on commença de mettre à jour le revêtement d'un mur en granit rose couvert d'hiéroglyphes peints d'une couleur bleue qui, sous l'effet de l'humidité, avait tourné au vert-de-gris clair.

Le jour où fut faite cette découverte, M. de Morgan était venu me voir dans ma nécropole d'Abydos. Avant son arrivée, l'importance du monument s'était manifestée à plusieurs reprises, par des blocs de granit rose qu'on avait découverts dans les décombres. Sur l'un de ces blocs, j'avais même cru voir les deux rainures parallèles d'un cartouche et sa fermeture. Le grain du granit était très gros, il renfermait beaucoup de paillettes de mica qui brillaient au soleil : il n'était pas facile de dire ce qu'il y avait sur le morceau de granit, ni s'il y avait vraiment quelque chose. J'avais conçu de grandes espérances sur ce tombeau, et au premier abord, quand j'eus aperçu le cartouche de Scheschonq Ier, la pensée me vint que c'était peut-être le tombeau du célèbre spoliateur du temple de Jérusalem, celui qui avait enlevé et emporté dans son pays les trois cents boucliers d'or que le roi Salomon avait fait déposer dans le temple élevé à Jéhovah. Le lendemain, après que les fouilleurs furent descendus plus bas et eurent mis à jour de nouvelles pierres sur le même mur nord, une bande horizontale qui séparait les registres montra clairement que cette sépulture avait été construite pour un fils de Scheschonq nommé Aououapta. Elle n'en était pas moins importante, car ce n'est pas dans les tombes royales de cette époque et des époques précédentes qu'on peut s'attendre à trouver des textes à peu près historiques : la chose n'arrive que pour les tombes des simples particuliers qui, n'étant pas de famille solaire, n'avaient aucun autre droit à la félicité d'outre tombe, telle qu'ils se la figuraient, que les actes qu'ils avaient pu poser pendant leur vie au service du Pharaon. Selon la coutume établie depuis de longs siècles, elle ne pouvait contenir que des textes religieux, et en effet les textes qui avaient été gravés sur les parois de la tombe d'Aououapta étaient religieux.

La tombe avait été sondée le 12 décembre et c'est le 17 de ce même mois qu'on avait été fixé sur le nom de celui qui avait dû l'habiter. Je savais ce que je voulais savoir, et comme ce jour même je partais sur la dahabieh de la Direction générale du Service des antiquités en Égypte, je fis reboucher la partie de la tombe qui avait été déblayée, car j'allais rester une quinzaine de jours absent et remonter le Nil jusqu'à Philée, curieux de voir par moi-même les travaux qu'on avait faits depuis onze ans qu'avait eu lieu mon premier voyage, surtout les temples qui avaient été déblayés d'une manière aussi rapide qu'admirable depuis quatre ans Avant de partir, j'avais indiqué à Mohammed effendi Dâher, qui me servait de second en même temps que de surveillant, ce qu'il aurait à faire faire pendant mon absence. Par une cruelle ironie du sort, tout le travail que je lui avais indiqué en comptant bien qu'il trouverait quelques tombeaux fut exécuté en trois jours : alors il reporta le petit nombre d'ouvriers dont il disposait sur un autre point de la nécropole, comme je le lui avais dit par acquit de conscience avant de partir, car je me figurais que cela ne serait pas utile. Bien m'en prit cependant de le lui avoir dit. De plus, comme j'avais ajouté qu'on devait se borner à de purs travaux de déblaiement, sans ouvrir une seule tombe tant que je serais absent, le fidèle surveillant exécuta les ordres qu'il avait reçus. Je ferai connaître quels résultats sont sortis de cette seconde série de fouilles intermédiaires dans le chapitre suivant.

Le 2 janvier 1896 j'étais de retour à Abydos où je trouvai tout en ordre. Les chantiers marchaient bien, on avait déblayé des puits jusqu'à une certaine profondeur, mais pas un seul n'avait été ouvert. Le lendemain je fis recommencer aussitôt les travaux de déblaiement qui devaient mettre à nu le tombeau du prince avec tout ce qui en dépendait. Ces travaux durèrent longtemps, un mois jour par jour, puisqu'ils furent terminés le 3 février. Ils avaient occupé une moyenne de soixante-dix hommes par jour. Les ouragans de vent le recomblèrent par trois fois, et il trois fois fallut recommencer le travail. C'est aussi pendant cette période, dans la nuit du 12 au 13 janvier, que des malfaiteurs, munis de leviers en fer et de cordages se rendirent au tombeau qui avait déjà une

réputation non seulement dans Abydos, mais dans la Haute Égypte tout entière, et démolirent neuf des pierres du mur sud de la chambre revêtue de granit. Au moyen de fortes pesées ils détachèrent les pierres de leur position, puis ils essayèrent d'en briser quelqu'une sans le pouvoir, ils en écornèrent seulement une ou deux, les renversèrent sur le pavé de la salle et se retirèrent sans avoir pu les emporter à cause de leurs poids. L'ordre des scènes gravées sur ce mur était dérangé, mais il sera facile de le rétablir quand on le voudra, puisque les textes gravés donnent le livre connu d'abord sous le nom de *Livre de l'hémisphère inférieur*, nom fort inexact, mais qui valait encore mieux, je crois, que celui de *Livre de l'Hadès* qu'on lui a donné depuis. Et maintenant que j'en ai dit assez sur l'historique de la découverte et du déblaiement de ce tombeau, j'arrive à la description.

Ce tombeau n'avait point de porte, ni même quoi que ce soit qui pût fournir un moyen commode d'entrer. Les ouvriers qui l'ont creusé devaient y descendre comme descendaient ceux que j'employais à le déblayer. La descente à mesure qu'on creusait se faisait en tombant dans le trou, ou plutôt en se laissant descendre peu à peu le long du talus que formaient les gravats amoncelés, jusqu'au second mur et de là en sautant à l'intérieur du couloir ou de l'espace qui était destiné à servir de couloir. Un ordre parfait avait dû présider à l'excavation, car tous les décombres se trouvaient sur le côté sud; il n'y en avait pas trace sur le côté nord, le tombeau étant orienté d'est en ouest. Il était situé à une très petite distance de l'escalier du tombeau de Mesmin : une dizaine de mètres tout au plus. La montagne, au point initial du couloir, avait été creusée en arc de cercle, puis on avait continué d'est en ouest d'une manière presque perpendiculaire. L'excavation avait été faite à deux étages superposés, sans doute pour une autre raison que de prévenir les éboulements. Le premier mur devait servir d'enceinte, le second devait être revêtu de briques. La partie creusée en arc de cercle sur ce point n'était pas creusée en étage : elle était entièrement à pic. Le second mur excavé était en retrait sur le premier et le plus haut de 0^{m},93. Évidemment ce chiffre a souffert quelques variations au cours

de l'ouvrage ; mais il donne à peu de chose près la moyenne générale du côté sud. Près de l'extrémité de l'arc de cercle, le mur de briques semblait infléchir au sud et laissait l'espoir de trouver une entrée ou une sorte d'escalier rude conduisant plus ou moins doucement jusqu'au sol du tombeau. Mais des sondages répétés montrèrent qu'un pareil escalier n'existait pas.

A une distance de $1^{m},25$ environ de l'arc de cercle, les murs du revêtement en briques commençaient de courir parallèlement jusqu'à la chambre sépulcrale. Ces deux murs étaient construits au point initial en manière de gradins, comme un escalier, puis couraient vers l'ouest pendant $5^{m},23$. Alors ils rentraient intérieurement de $0^{m},21$ pendant $0^{m},21$, et ce rapprochement des deux murs formait une sorte de porte large de 2 mètres. Les deux murs s'écartaient alors après une distance de $1^{m},01$, et s'avançaient parallèlement pendant $94^{m},15$. La largeur intérieure du couloir est de $2^{m},50$ en moyenne, car jamais les maçons de l'Égypte n'ont su conduire deux murs exactement parallèles, quoique ceux de ce couloir semblent aussi bien conduits que possible à première vue. La hauteur moyenne du mur ne dépassait pas $2^{m},50$ — ce chiffre restant contrôlable — et le premier mur excavé et non revêtu de briques avait une hauteur de $1^{m},60$, ou même davantage, ce chiffre étant également contrôlable, car j'ai perdu cette partie de mes mesures.

A l'extrémité occidentale du couloir, il y a une rentrée des murs et la largeur du couloir descend à $2^{m},29$, cela pendant $9^{m},02$. Puis commence le revêtement en pierre de granit et la largeur n'est plus que de $1^{m},06$; ce passage se rétrécit encore à cause de la présence de deux pierres à l'abord de la porte : il n'est plus que de $0^{m},90$. La baie de la porte est de $1^{m},12$ en largeur. Le sol du corridor et celui de la chambre sépulcrale ne sont pas à la même hauteur, la chambre ayant été creusée plus basse que le corridor, et la pierre du seuil formant une marche de $0^{m},25$ de hauteur. Pendant tout ce corridor et de même pour tout ce qui regarde la chambre à l'exception des pierres de granit, la profondeur des murs d'appui est de $0^{m},55$.

La chambre sépulcrale était, comme je l'ai déjà dit, entièrement revê-

tue de granit rose, à une hauteur de 2 mètres environ. Des murs il ne restait plus d'intact que le mur nord qui avait 5^{m},95 de long. Le mur ouest était presque entièrement démoli, car il ne restait plus qu'une seule pierre ayant 0^{m},44 en sol; les autres, celles qui avaient été maçonnées par-dessus, étaient beaucoup plus petites. Le mur du côté nord-est était à peu près complet : il ne manquait qu'une pierre ou deux; la partie sud-est était beaucoup plus endommagée et les pierres supérieures avaient été enlevées. Ce mur, en comptant la baie de la porte avait 3^{m},73, la partie nord-est ayant 1^{m},32 et la partie sud-est seulement 1^{m},29. Le mur sud n'avait conservé une partie de son revêtement que sur une longueur de 2^{m},20; le reste avait été presque complètement rasé, comme pour le mur ouest.

Le granit employé, je l'ai déjà dit aussi, était à gros grain, renfermant des paillettes de mica en nombre considérable. Il avait été taillé du mieux qu'on l'avait pu, mais non certes comme on avait su le tailler à la XVIIIe ou à la XIXe dynastie, même à la XXe. En un assez grand nombre d'endroits les pierres qui étaient de dimensions fort différentes avaient éclaté et comme on n'avait pas sous la main des matériaux suffisamment nombreux, on avait employé, malgré les éclats, tout ce qu'on avait eu, en ayant soin de boucher les intervalles avec une sorte de ciment. Ce ciment de couleur roussâtre, on l'avait employé d'abord pour retenir les petits éclats qu'on avait utilisés en les mettant dans le mur à la place qu'ils avaient occupée; puis pour remplir les vides encore assez nombreux qui existaient dans le mur, par suite de la mauvaise taille du granit; le ciment devenu extrêmement dur, l'on y avait gravé des caractères hiéroglyphiques, selon le besoin du texte. La gravure des hiéroglyphes sur ce granit avait été nécessairement très difficile ; aussi les artistes égyptiens chargés de l'exécuter ne lui avaient-ils donné qu'une très petite profondeur. Pour mieux faire ressortir les caractères, on les avait recouverts avec assez de finesse d'une très légère couche de peinture bleue, aussi bien ceux qui avaient été gravés dans le ciment que ceux qui l'avaient été sur le granit, avec cette différence cependant que ceux-ci avaient beaucoup mieux retenu la couleur que ceux-là.

Toute cette salle était ceinte d'un second mur en briques qui entourait aussi une seconde salle située au sud de la première et qui n'avait jamais été achevée. En effet, le sol de cette seconde salle était à environ un mètre au-dessus du sol de la chambre revêtue de granit rose; il n'était pas égal, certaines parties ayant été creusées plus que d'autres, et pas une n'ayant été conduite jusqu'à parfait état. Partout on retrouvait la molasse compacte de la montagne, signe bien certain que rien n'avait été achevé. Le mur d'enceinte qui l'entourait était complet du côté ouest, celui du côté nord était formé par le mur sud de la chambre première; le mur sud présentait une particularité : à environ 2m,40 du côté de l'ouest, on voyait comme une amorce de porte, mais la porte n'existait point. Du reste à cet endroit la montagne était très élevée, presque de niveau avec le haut du mur de revêtement, et par conséquent c'était une bonne preuve que l'excavation n'avait pas été achevée. Le mur sud était à peu près parallèle au mur nord, mais plus long, car à son extrémité la partie du mur est qui allait rejoindre le couloir était oblique : la longueur totale était de 11m,15. La raison de cette obliquité est que, la seconde salle n'ayant pas été creusée complètement, le sol de ce qui a été creusé est, à l'extrémité est, de plain-pied avec le retrait qui existe dans les autres parties, ou pour mieux dire encore, les ouvriers n'ont pas arrêté assez tôt leur travail pour que ce retrait pût exister. De là l'obliquité du mur d'enceinte est. D'ailleurs cette chambre n'eût jamais été régulière, que ce retrait eût existé ou non. Du côté nord, le mur d'enceinte dépasse la première chambre de 3m,26.

Dans la description qui précède, le lecteur aura observé qu'il n'a point été question de puits funéraire ou de sarcophage. C'est que je n'en ai pas rencontré la plus petite trace que ce soit. Le sarcophage, si sarcophage il y avait, ne pouvait pas être dans la seconde chambre qui n'avait jamais été terminée; il n'était pas dans la première puisque je ne l'ai pas trouvé, ni remarqué la place où il aurait pu être, ni rencontré le plus petit fragment qui en indiquât la présence. J'ai trouvé dans la salle plusieurs fragments de granit rose qui provenaient à n'en pas douter des pierres qui manquaient dans les murs démolis; j'ai même rencontré

deux pierres entières, mais pas le plus petit morceau qui me prouvât l'existence du sarcophage. Je n'ai rencontré non plus aucun indice qu'il y ait eu un mobilier funéraire quelconque. Dans les autres tombeaux de catégorie analogue à celui-ci, je n'ai pas toujours pu trouver la momie, et le plus souvent la momie ne reposait pas dans un sarcophage, même en un sarcophage en bois de forme anthropoïde ; mais toujours j'ai trouvé des traces du mobilier funéraire, des fragments d'ustensiles ou des ustensiles entiers, des statuettes, des amulettes, etc. Dans le tombeau d'Aououapta rien de pareil, pas un seul petit fragment qui pût montrer la présence antérieure d'un mobilier, pauvre ou somptueux, ni dans la chambre ni dans les cent mètres du couloir. Il n'y avait absolument rien.

Ce fait avait dû se présenter avec les mêmes conséquences aux spoliateurs anciens, car n'ayant rien découvert qui pût être emporté et se disant sans doute que pareil tombeau avait un air trop riche pour qu'il ne renfermât pas quelque objet précieux, ils s'étaient imaginés que la momie reposait sous le dallage de la chambre, et, sous le seuil en granit rose, ils avaient fait une excavation en vue de savoir si ce pavé célait une cachette quelconque. Au bout de 1 mètre ou 1m.50 ils s'étaient arrêtés, soit par frayeur, soit parce que leur travail leur sembla inutile. Comme je voulais savoir au juste à quoi m'en tenir, je fis desceller et briser des pierres du pavé : sous le pavé, il n'y avait qu'une couche de sable épaisse de 0m,30 à 0m,40, puis sous le sable venait la molasse ordinaire dans la nécropole d'Abydos. Il était clair qu'il n'y avait point là de sarcophage. Je me rejetai alors sur le puits et je le cherchai partout où il aurait pu être, même dans les endroits où il ne pouvait pas être, en raisonnant selon les habitudes égyptiennes. Nulle part je ne rencontrai quoi que ce soit. C'est pourquoi j'en conclus que ce tombeau construit et décoré à grands frais, n'a jamais été occupé par celui auquel il était destiné. Il aurait pu l'être dans une seule hypothèse, à savoir celle d'une spoliation si bien conduite, si soigneuse qu'on eût enlevé tout sans aucune exception, hypothèse qui est possible mais qui n'est pas vraisemblable, car les spoliateurs égyptiens dans la nécropole d'Abydos brisaient en mille pièces tout ce qui ne leur semblait pas de quelque utilité et, quand on

découvre une tombe quelconque dans quelque partie de la nécropole que ce soit, on s'aperçoit du premier coup au spectacle qu'on a sous les yeux que les spoliateurs sont passés par là.

En finissant cette description, je dois attirer l'attention sur deux particularités. La première est que le mur d'enceinte ouest des deux salles qu'on avait eu d'abord l'intention d'excaver, contenait, en son milieu, une large place où était creusée comme une niche. On a pensé que ce pouvait être là la place de la stèle, mais je ne saurais partager cet avis, car ce n'est pas dans un mur d'enceinte que se plaçait la stèle, mais bien dans la chambre funéraire. Par conséquent, ce ne saurait être là un motif de regret. La seconde est d'un intérêt beaucoup plus grand pour la science : au-dessus de la petite porte du couloir, après les 5m,25 de ces retraits qui la séparent de l'arc de cercle dont j'ai parlé, il y a dans la partie de la montagne faisant rentrée entre le mur d'enceinte et le second mur, une petite construction en terre longue de 1m,85, large de 0m,89 et haute de 1 mètre, dont le toit est en ogive et pour laquelle on a dû agrandir la partie qui sépare le premier mur du second. Elle est bâtie en briques, et à l'intérieur il n'y avait absolument rien. A quoi a pu servir cette petite cabane ? Je ne saurais le dire, mais je dois citer ici l'explication qu'en donnaient mes ouvriers : ils disaient que c'était une petite loge destinée au *ghafir* du tombeau, à celui qui devait le garder, et vraiment l'explication est fort admissible. Les Égyptiens de la XXIIe dynastie auraient donc prévu et voulu prévenir le pillage des tombeaux. Somme toute, le tombeau d'Aouapta qui avait fait concevoir de grandes espérances, n'a pas répondu à l'attente que j'avais ; il n'a donné que des textes, et des textes connus par ailleurs ; mais il a prouvé que la nécropole d'Abydos contenait de grands tombeaux, et ce ne fut pas la chose qui frappa le moins mes ouvriers, car ils disaient et répétaient entre eux : Jamais on n'avait vu semblable chose à Abydos. Le fait est que cette tombe immense ne ressemblait que très peu aux tombes bâties ordinairement dans la nécropole de cette ville.

CHAPITRE III

FOUILLES INTERMÉDIAIRES : LES AUTRES TOMBEAUX

Le lecteur se rappellera que, pendant l'absence nécessitée par mon voyage en Haute-Egypte, des tombeaux avaient été découverts par les ouvriers que j'employais, qu'on avait déblayé les puits jusqu'à la moitié de la profondeur et que pas un seul de ces tombeaux, conformément aux ordres que j'avais donnés, n'avait été ouvert en mon absence. Il y en eut à peu près une vingtaine de fouillés dans cet endroit qui était situé à l'amorce de la Schounet ez-Zebib, à l'extrémité ouest de la nécropole. Plus tard, pour des raisons dont il est inutile d'entretenir le public, je dus faire exécuter des sondages dans une autre partie de la nécropole nommée Ez-Zein, située au nord-est du couvent de Moyse. Plus tard encore, mon *reis* tint à fouiller un îlot laissé par les fouilleurs de Mariette : cet îlot se trouvait entre les deux temples de Ramsès II et de Séti Ier, un peu plus rapproché de celui de Ramsès, en tirant vers l'ouest. C'est de ces fouilles que je dois entretenir le lecteur. Les tombeaux dont il s'agit en premier lieu sont tous du même type : un puits plus ou moins profond donnant entrée sur une ou plusieurs chambres où l'on avait déposé les momies en nombre plus ou moins considérable, en raison de la capacité des appartements funéraires.

Les travaux nécessités pour le déblaiement du tombeau de Mesmin et de celui d'Aouonapta avaient fait renvoyer à une époque ultérieure l'exploration d'autres tombeaux qui se trouvaient près de celui de Mesmin, le grand prêtre d'Anhour. L'exploration en fut faite dès mon retour, le

3 et le 4 janvier. Dans le premier qui portait le nº IV, les trois premiers numéros ayant été attribuées à celui de Mesmin, au tombeau situé au sud du premier et à celui où l'on n'avait rien rencontré qu'un bloc de pierre montrant que les ouvriers l'avaient abandonné sans l'avoir achevé, on fit une constatation assez singulière. Ce puits avait une ouverture considérable jusqu'à une certaine profondeur, 2 mètres environ; puis il se partageait en deux, car il existait un mur taillé dans la montagne et recouvert à sa partie supérieure d'un petit mur en briques, consistant en quatre lits superposés. Le premier compartiment déblayé de ce puits en double donnait entrée sur une seule chambre située au sud. La chambre explorée, on constata que les spoliateurs y avaient déjà passé, qu'ils n'y avaient rien laissé après eux, sauf une jolie tête de canope peinte en bleu et recouverte d'une feuille d'or. Les ossements du cadavre n'avaient pas été épargnés, à peine si l'on en put retrouver deux ou trois. Près de la tête de canope était un vase en terre grossière. Le second compartiment du puits nº IV montra la même spoliation. Il contenait également une chambre située au sud, ce qui montre que le mur de séparation partait du nord pour aboutir au sud. La chambre ne contenait qu'un très grand sarcophage en bois, d'une épaisseur vraiment extraordinaire, dont le couvercle était en dos d'âne. Le sarcophage avait été brisé à l'une de ses extrémités, peut-être à la tête, pour permettre d'en arracher la momie qui était sans doute dorée, car dans un vase trouvé à l'intérieur du sarcophage, il y avait des fragments dorés, lesquels provenaient bien d'une enveloppe recouvrant la momie. Ce sarcophage se composait primitivement de onze pièces : d'abord le fond qui était fait d'une seule planche de bois de sycomore; de chacun des grands côtés s'adaptait par un tenon dans une rainure la première moitié des côtés, sur laquelle venait se poser la seconde maintenue avec la première par un tenon s'enfonçant dans la mortaise. A chaque extrémité des côtés et du fond, le bois était travaillé d'une manière spéciale : on y avait fait ce que les ouvriers du bois appellent actuellement queue d'aronde, dans lesquelles des tenons travaillés aussi d'une manière spéciale et correspondante venaient s'emboîter, ce qui rendait l'assemblage très solide. Le

couvercle en dos d'âne se posait à plat sur les côtés : il était fait d'une seule pièce de bois comme le fond, évidée dans la partie inférieure, et taillée en dos d'âne à la partie supérieure; il n'avait et ne pouvait avoir aucune cheville. Pour le retenir, on avait imaginé de placer par-dessus à chaque extrémité une pièce de bois rectangulaire qui avait été évidée de manière à le recouvrir et à le dépasser. De la sorte, on avait pallié les inconvénients qui auraient résulté de la vue du couvercle se posant à plat sur les côtés et laissant visible l'ouverture provenant de l'évidement. Telle qu'elle se présente à la vue, cette forme de sarcophage est tout à fait massive, peu élégante et sans autre beauté que celle de sa masse. A l'intérieur et à l'extérieur, il avait été entièrement recouvert d'un vernis noir. La décoration n'existait point à l'intérieur, et celle de l'extérieur consistait seulement en deux lignes blanches tracées parallèlement sous le couvercle, descendant perpendiculairement à chaque extrémité des côtés, des grands et des petits. Le milieu des grands côtés était aussi décoré par des lignes verticales faites de la même manière et de même couleur. Les lignes parallèles contenaient des inscriptions verticales ou horizontales selon les cas. Ces inscriptions sont presque complètement illisibles par la cause suivante : quand les spoliateurs eurent terminé leur œuvre de destruction et de vol, ils mirent vraisemblablement le feu au sarcophage ou près du sarcophage. La chaleur de l'incendie fit craquer le vernis, en désagrégea les couches et transporta les hiéroglyphes d'une manière très inégale d'un côté et d'autre, une partie en avant du signe, une partie en arrière, si bien que le tout n'offre plus qu'une sorte d'inscription informe. Mais, comme l'incendie s'éteignit de lui-même, les ravages dont il fut la cause furent peu considérables pour ce qui regarde particulièrement le sarcophage.

De quel âge date ce monument ? C'est ce que rien ne permet de savoir directement. S'il fallait entièrement localiser l'emploi des hiéroglyphes coupés par la moitié, nous aurions ici une preuve irréfutable qu'il remontait à la XIIe dynastie, où les et les sont réduits à leur partie supérieure, comme dans les monuments qui ont été découverts à Dahchour[1];

(1) J. de Morgan, *Fouilles à Dahschour*, I, p. 101-106.

mais il est bien difficile de prétendre à fixer une époque sur le simple dessin des hiéroglyphes, quand ce dessin n'offre pas des particularités archaïques ou autres très prononcées. Le nom du possesseur du sarcophage ne nous avance pas beaucoup plus, car c'est un de ces noms qui ont pu se porter à toutes les époques; ce possesseur était une femme et une femme de sang royal, puisqu'elle était [hiéroglyphes] fille royale; elle se nommait [hiéroglyphes] : les beautés de Toum. Ce nom ne me semble donc pas fournir un argument bien sérieux, non plus que les particularités hiéroglyphiques; d'ailleurs il serait bien étonnant que toutes les stèles de la XIIe dynastie cataloguées par Mariette dans son *Catalogue général des monuments d'Abydos* [1], sans aucune exception, proviennent de la nécropole du nord, tandis que le sarcophage dont il s'agit a été trouvé au fond d'un puits à l'extrémité de la nécropole du centre, à côté de tombeaux de la XIXe et de la XXIIe dynastie. La chose peut cependant avoir eu lieu à la rigueur.

La description des fouilles du puits n° IV étant terminée, je continue par celle des puits situés à l'extrémité du plateau qui, partant de la Schounet ez-Zebib, va perpendiculairement à la montagne. En partant de l'angle sud-ouest de ce monument, si l'on se dirige vers le tombeau n° V on parcourt une distance de 195 mètres environ. Ce puits étant semblable à ceux que j'ai déjà décrits ne mérite pas une description spéciale, non plus que les autres dont la mention va suivre. Je n'en dirai que ce qui me paraîtra intéressant. Le puits n° V était double et conduisait à la chambre sépulcrale du prophète d'Amon, Hora; il renfermait de nombreuses statuettes dont il sera question au chapitre qui traitera des objets et des textes trouvés. Les tombeaux VI et VII avaient été si bien pillés qu'il ne restait plus rien que des fragments inutilisables, soit dans les puits, soit dans les chambres qui étaient très nombreuses, puisqu'il y en avait huit. Les noms des hommes inhumés dans ces tombes n'ont pas été retrouvés. Le VIIIe tombeau avait deux cham-

(1) Mariette, *Catalogue général des monuments découverts pendant les fouilles d'Abydos*, p. 109-373.

bres et le propriétaire en était un certain Nespanouterdjer : on n'y a rencontré que des statuettes en terre cuite émaillées. Le puits n° IX ne contenait que de petits objets sans grande valeur : il était la propriété d'un prêtre nommé *Djethoraufônekh*, nom qui indique d'une manière assez précise l'époque à laquelle vivait celui qui le portait, car il nous reporte vers la XXIIe dynastie, époque pendant laquelle l'Égypte n'était pas très riche, et sans doute les tombeaux avoisinants en cette même région de la nécropole remontent à la même période. Au fond, tous les prêtres dont les cinq tombeaux qui précèdent contenaient les restes, étaient des gens d'un caractère moyen, soit que les fonctions sacerdotales qu'ils exerçaient ne fussent pas trop élevées, soit qu'elles ne fussent pas trop rétribuées, tout en étant élevées. Les deux derniers tombeaux étaient remplis de corps momifiés : il y avait toute une famille et je fis ramasser les crânes en cas qu'on en eût besoin pour des études de craniologie. Ils sont restés à Abydos.

Les puits n^os X, XI et XII étaient construits d'une manière identique. Ils étaient assez profonds et avaient deux chambres, l'une située vers le sud, l'autre vers le nord : ces tombeaux étaient un peu plus riches que les précédents. Les objets trouvés y dénotaient un luxe que je n'avais pas rencontré chez les autres. On commença d'y trouver une tête de canope, celle à tête d'épervier; malheureusement le bec de l'oiseau était brisé. Les perles en verroterie abondaient, les scarabées recommençaient à se montrer et l'on trouva un joli vase en albâtre rubané : il était heureusement intact. Le tombeau XIII avait quatre chambres, deux au nord et deux au sud : il fournit un miroir en bronze, douze pointes de flèches également en bronze, et des bagues, dont l'une en cornaline, plus certains amulettes de très petite dimension. Je ne compte pas la poterie en terre. Le XIV ne donna aucun objet, sauf des statuettes en grand nombre — il y en avait quatre pleines couffes — et de la plus mauvaise terre. Le XV comprenait sept chambres, une au nord et six au sud. Celles du sud avaient été totalement spoliées par les indigènes qui y étaient entrés, à une époque inconnue, par un autre tombeau situé à côté, dans la muraille duquel ils avaient percé une galerie ; au contraire,

la chambre du nord n'avait pas été visitée, ni par conséquent spoliée. Les spoliateurs s'en étaient servis pour y accumuler les décombres enlevées des six chambres du sud, et c'est à cette circonstance que nous devons la conservation du mobilier funéraire; aussi fournit-elle un nombre relativement considérable d'objets; d'abord : un scarabée, deux petits bracelets en or, deux boucles d'oreille de même métal, deux grands miroirs de bronze, cinq petits pots à kohol dont deux avec leurs styles, un chevet tout vermoulu qui tomba en poussière dès qu'il fut à l'air, des perles en or et divers autres petits objets. Cette chambre donna encore un vase fermé par un bouchon en terre qui avait si bien durci qu'on ne put le détacher qu'avec beaucoup de difficulté. Il était rempli de cendre avec une matière noirâtre à laquelle était mélangé du natron : évidemment c'était quelque partie du cadavre qu'on y avait déposée. Chose étrange, le vase avait été si bien bouché et la température de la chambre souterraine est si élevée dans la nécropole d'Abydos que la cendre contenue dans ce vase, ainsi que je le fis constater dès que je m'en fus aperçu, était tiède et d'une chaleur supérieure à celle de l'air sur le plateau où nous nous trouvions, quoique cette chaleur fût déjà passablement élevée. Cette chambre donna encore une certaine quantité de statuettes portant toutes le nom de la dame.

Le puits qui conduisait dans la chambre du tombeau n° XVI donna une petite statue malheureusement brisée, mais tenant en avant des mains une plaque en calcaire contenant une scène sculptée dans la partie supérieure et dans la partie inférieure un hymne au soleil dans le nom de *Mahou*, scribe royal. Ce monument me semble être une copie postérieure de l'hymne fameux d'El-Amarna. Dans le tombeau était un magnifique œil mystique d'Osiris, en cornaline et portant au revers le cartouche prénom d'Aménophis II, un joli vase en albâtre et des ustensiles de toilette en bois. On y a trouvé également une statuette au nom d'un certain Ramès, scribe des offrandes divines et chef de la maison d'Osiris. Le tombeau n° XVII contenait plusieurs momies désignées par leur nom. D'après les objets trouvés en déblayant le puits, les *reis* des fouilles et les ouvriers avaient cru pouvoir conclure que nous nous

trouvions en présence d'un tombeau qui n'avait pas été violé depuis l'antiquité et ils espéraient y trouver des objets intéressants. Ce puits présentait en effet dans les décombres qui le remplissaient, une anomalie assez singulière : il était comblé avec une quantité extraordinaire de tessons de pots et de pots entiers : de ces derniers, il y en avait environ deux cents. Tous ces pots étaient en terre grossière et de forme parfaitement connue, parce qu'elle était très usitée dans l'ancien temps, et même de nos jours. Il m'a semblé inutile d'en recueillir même un petit nombre. Ce tombeau ne contenait qu'un très petit nombre d'objets, entre autres choses un scarabée servant de bague, un œil attaché à un anneau de bronze très grand, un autre scarabée en lapis lazuli, trois pieds de tabouret en bois, un petit ciseau en bronze, une coupe en bronze également, et un petit vase en terre vernissée avec des dessins assez jolis autour du col. Ce tombeau fournit en plus de petites plaques d'émail sur verre d'une très jolie couleur et d'un bel effet. Il était composé de deux chambres, l'une au sud, l'autre au nord. Celle du nord contenait quantité de cercueils en bois, datant probablement de la XXVI[e] dynastie, ou tout au moins d'une époque assez tardive. Les cercueils étaient assez pauvres d'apparence et même en réalité : ils sont tous tombés en poussière dès qu'ils ont été soumis à l'action de l'air, ou bien les débris qu'on en a pu recueillir étaient tout à fait informes; cependant, sur l'un d'eux on a pu dire le nom de . Pakhar (le Syrien). Une statuette portait encore le nom d'Ouonnofer, et une femme Tabakkhonsou, le premier sur une statuette de terre émaillée, le second sur une statuette de porcelaine. Les momies devaient être couvertes de réseaux de perles, au moins l'une d'elles, car le tombeau a fourni une quantité considérable de perles en verroterie : malheureusement les fils qui servaient d'attache ont été rongés par l'humidité. Les perles étaient rondes ou cylindriques; les couleurs étaient différentes. Il y avait des perles bleues, vertes, rouges, roses. On trouva encore de petits vases en bois et un Bès également en bois. Parmi les objets qu'on retira de cette tombe étaient des morceaux de charbon de bois : le fait n'était pas nouveau, je l'avais déjà observé

dans plusieurs autres tombeaux ouverts précédemment et dans lesquels, certainement, on n'avait pas allumé d'incendie. D'où provenait le charbon de bois? Sans doute on avait fait dans les tombes dont je parle la cérémonie décrite par M. Maspero d'après le tombeau de Montouhikhopeschef[1] : du moins c'est ce qui paraît assez vraisemblable. Ce même tombeau me fournit encore toute une série, petite à la vérité, d'objets semblables, à savoir, des pectoraux en terre émaillée; ces pectoraux étaient la plupart brisés, mais il y en avait d'intacts. Les scarabées ou les cœurs qui se plaçaient au milieu des pectoraux ont aussi été trouvés, mais non pas tous, plus un bâton de collyre (?) pour les yeux, ce qui est loin d'être certain.

Un fait touchant me fut révélé par l'examen de l'une des chambres où il y avait un assez grand nombre de cadavres sur lesquels on ne trouva absolument rien que de légères feuilles d'or de très petites dimensions. Parmi ces cadavres était celui d'une petite fille que ses parents n'avaient pas voulu laisser partir pour l'autre monde sans la munir au moins d'un scarabée et d'un autre amulette, voulant préserver leur petite enfant des dangers du grand voyage. Pauvres gens!

Le tombeau nº XVIII ne fournit autre chose que quatre petits sujets en terre vernissée, très habilement et très délicatement faits. Les travaux furent arrêtés le 13 janvier et ne furent repris que le 28 février en cette partie de la nécropole. Il restait encore trois puits à fouiller. Je tenais beaucoup à la faire finir, car pendant mon absence de la fin de décembre 1895, en déblayant la partie supérieure des puits, on avait trouvé un vase en verre émaillé de la plus grande beauté, quoiqu'il fût de petite forme. J'aurais voulu trouver d'autres vases semblables et je fis faire des recherches en ce sens; malheureusement je ne trouvai que des fragments, mais des plus intéressants. C'est pourquoi je fis ouvrir les trois puits commencés déjà depuis longtemps. Ces puits, les nºs XIX, XX et XXI donnèrent un certain nombre d'objets rituels, mais non pas en verre émaillé : deux vases en albâtre, des statuettes en grand nombre, des têtes de canopes, des fragments de statuettes, etc. Tous les tombeaux

(1) *Mémoires de la Mission française permanente au Caire*, tome V, fasc. III.

ouverts en cet endroit ne semblent pas pouvoir être attribués à la même époque. Comme le disait Mariette, il y a eu infiltration. Les noms qui se trouvent sur certaines statuettes nous ramènent à la XXIIe dynastie ; d'autres objets au contraire, par l'habileté de la sculpture et de la gravure nous reportent vers la XVIIIe ou la XIXe. C'est dans l'un de ces tombeaux que furent trouvés les trois morceaux de calcaire qui devaient faire partie d'un montant de porte et sur lesquels se trouvaient les cartouches de Kaschto et de Piankhi, le conquérant éthiopien de l'Égypte.

Entre temps, pour céder à des observations qui m'avaient été présentées et à des objurgations qui m'avaient été faites, j'avais autorisé mon *reis* des fouilles à employer une quarantaine d'hommes à faire des fouilles sur d'autres points de la nécropole : ce pauvre homme, ainsi que tous mes ouvriers d'ailleurs, était consterné de voir qu'à *Om el-Ga'ab*, l'endroit où j'employais alors plus de 300 ouvriers avant d'en employer 450, je ne trouvais rien qui me payât de mes peines, à ses yeux du moins. Tout heureux de la permission que je lui avais octroyée, il transporta ses 40 hommes au nord-est du monastère de Moyse, à un endroit de la nécropole connu sous le nom d'Ez-Zein, puis au sud du temple de Séti Ier, à un endroit où avaient lieu des fouilles illicites et qui est désigné par le nom d'un santon récemment élevé qui se trouve auprès, Scheikh Mohammed. Ce fut même par ce dernier endroit qu'il commença, sans y découvrir autre chose que des statuettes en terre, ce qui fait que je n'en parlerai pas plus longuement; d'ailleurs ce lieu sera fouillé plus méthodiquement par la suite, et cette année je n'ai voulu que mettre en fuite ceux qui avaient envahi le terrain qui m'avait été concédé.

La partie de la nécropole connue sous le nom d'Ez-Zein se trouve au nord-est du couvent copte connu sous le nom *Deir Abou Mesis*, ou couvent de Moyse, et au sud du petit village nommé Salmanieh; elle touche les terres cultivées. Les tombeaux y étaient disposés de deux manières bien différentes, les unes avec puits, les autres sans puits. Ces derniers consistaient en une simple chambre oblongue, naturellement plus longue que large, où les cadavres avaient été déposés sans cercueils, étendus simplement sur la terre; les premiers au contraire, au bas du

puits qui avait une profondeur variant entre 4 et 6 mètres, contenaient des chambres plus ou moins meublées. Ces chambres étaient dans le plus triste état, non par suite de la spoliation, car la spoliation semble avoir été moins désastreuse en cette partie de la nécropole qui était pauvre que dans les autres, mais par suite de l'infiltration des eaux. La colline d'Ez-Zein se trouve en effet près du passage des eaux qui arrivent de la montagne d'un côté, et de l'autre, à l'est, près des terres cultivées : d'un côté, l'eau qui descend de la montagne aux jours de pluie, de l'autre l'inondation du Nil chaque année, qui atteint presque la hauteur de la petite colline très peu élevée ont causé les plus grands ravages : la montagne perméable n'a pas conservé les cadavres qui lui ont été confiés. Les tombeaux ouverts pendant les trois jours qu'ont duré les recherches ont donné un certain nombre d'objets appartenant à deux époques fort distinctes : les uns d'époque pleinement historique, les autres rappelant les fragments que l'on trouvait au même temps à *Om el-Ga'ab*; mais les cadavres n'avaient pas la même position qu'en ce dernier endroit. Je ne peux donc pas me prononcer sur l'âge des tombeaux de cette seconde catégorie; quant à ceux qui avaient un puits, ils ont donné des objets qui montrent une industrie très développée, notamment des fragments de vases en verre émaillé très beau, des têtes de canopes, des vases en albâtre finement travaillés, mais d'une matière tout à fait différente de celle que l'on rencontrait alors à *Om el-Ga'ab*, de sorte qu'on ne peut établir entre eux aucune comparaison.

Je n'ai plus à parler que d'un seul endroit où l'on ait fait des fouilles sporadiques, situé entre les deux temples de Séti Ier, au sud-est, et celui de Ramsès II au nord-est. Un tombeau avait été oublié par les fouilleurs de Mariette, ou réservé par eux : on me l'indiqua et je le fis ouvrir. Ce tombeau, comme tous ceux de cette partie de la nécropole centrale se composait de chambres sans puits : le déblaiement prit deux jours et l'on y trouva deux petits vases en albâtre et quelques autres menus objets.

En somme toute, ces fouilles préliminaires ou secondaires n'avaient pas produit grand'chose : de jolis objets en tout petit nombre et quantité d'objets secondaires qui n'avaient pas grande importance en raison

même de leur nombre. A part deux ou trois tombeaux qui ont fourni des renseignements historiques et des objets d'art, la grande foule des renseignements recueillis et des objets trouvés me semblent d'importance fort secondaire. Mais comme il ne faut rien passer sous silence, même ces objets qui me paraissent peu importants, mais qui peuvent être utiles à d'autres, un quatrième chapitre contiendra les textes trouvés et la description des objets rencontrés pendant les fouilles.

CHAPITRE IV

TEXTES FOURNIS PAR LES FOUILLES PRÉLIMINAIRES

Ces textes sont en très petite quantité, si l'on excepte ceux du tombeau d'Aouonapta, et le plus souvent ils sont dans un état déplorable, non pas par suite des mauvais matériaux employés, mais par la faute des spoliateurs qui ont brisé tout ce qu'ils ont pu briser.

Les textes que j'ai trouvés ont été fournis par des stèles, des bas-reliefs, des statuettes, des tables d'offrande, une tablette hiératique et quelques ostraca. Je pourrai donc former autant de paragraphes distincts, décrire les objets et transcrire les textes ici.

I. — Stèles

Un très grand nombre de stèles ont été trouvées pendant les deux premiers jours des fouilles, appartenant toutes à une époque récente pour l'Empire égyptien et n'offrant que peu d'intérêt. Toutes ces stèles de très petite dimension allant en moyenne de 0m,50 en longueur à 0m,40 en largeur étaient en calcaire et arrondies par le sommet. A l'exception d'un très petit nombre, elles étaient peintes et la peinture s'est effacée tellement qu'on peut à peine voir le profil des personnages. Les textes, quand il y en avait, ont été complètement ou presque complètement effacés. Si l'on en juge par quelques-uns qui sont datés par les sujets représentés, les stèles fournies par les onze premiers jours des fouilles et par conséquent la nécropole où elles ont été rencontrées

dateraient de l'époque grecque et de l'époque romaine. De ceux qui les ont faites, les uns étaient restés fidèles aux traditions de l'art national, mais n'étaient pas habiles; les autres s'étaient efforcés d'allier les traditions de l'art égyptien avec les formules grecques, ils avaient voulu faire quelque chose de neuf et n'avaient réussi qu'imparfaitement, parce qu'ils n'étaient pas plus habiles que les premiers. Malgré tout ils ont laissé des œuvres intéressantes parce qu'elles témoignent de l'effort fait pour se tirer des entraves de la tradition, mais ces œuvres sont de décadence.

Voici le catalogue détaillé des stèles que j'ai crues dignes d'entrer dans cet ouvrage à quelque titre :

1° Le dieu Amon ithyphallique est représenté dans la forme ordinaire et coiffé des deux plumes; au-dessus de cette représentation, deux lignes verticales d'inscription, disant : . Derrière Amon est un Horus hiéracocéphale avec la légende suivante : (*sic*). Puis la représentation du défunt est accompagnée des deux lignes suivantes : . En bas de la stèle, sous les personnages, a été amorcée une inscription qui n'a pas été achevée; voici ce que l'on a écrit : . L'an 1, le 4e mois de la saison de Schât ;

2° Sur une autre stèle également peinte et dans un état si déplorable que tout est effacé, la défunte est représentée paraissant devant Osiris et Isis, portant des fleurs sur la tête et suivie d'une autre femme ayant la même coiffure avec les mêmes fleurs;

3° Un Osiris debout, avec ses attributs ordinaires et quatre lignes d'inscription verticale : (*sic*). Puis en dessous, on lit le nom des enfants; d'abord : ; puis un groupe de trois enfants. 1° : 2° : 3° ; 4° ; 5° :

4° La quatrième stèle est peinte et tout est effacé ;

5° La cinquième est dans le même état.

D'autres stèles ont été trouvées qui sont au musée de Gizeh : la plupart sont des stèles de très basse époque avec des inscriptions démotiques ou grecques.

II. — Bas-reliefs.

Tous les bas-reliefs que j'ai à signaler ici proviennent du tombeau de Mesmin. Ils étaient dans le plus déplorable état, sans ordre, cassés pour être employés dans un autre tombeau et par conséquent ne peuvent pas être jugés par ce qui nous en est parvenu. En voici la description, telle que je l'ai prise sur les lieux et dans l'ordre où ces cinquante-trois fragments me sont passés sous les yeux :

1° Le bas d'un personnage dont les jambes sont dans un autre fragment. Il tenait le sceptre dont la partie supérieure a disparu. Deux lignes d'inscription verticale ne nous ont pas conservé en entier son nom et sans doute celui de sa femme. Voici ce qui en reste : et . D'où l'on peut conclure que ce personnage s'appelait Ounnofer ;

2° Fragment de stèle. Au milieu ; à droite l'œil symbolique ; à gauche le chacal sur son piédestal devant le vase surmonté de l'eau, . Dans la partie gauche se voit Osiris sous un naos; il est coiffé de la couronne blanche, enveloppé dans son maillot dont les deux mains sortent tenant le et le : derrière sa tête est la bandelette qui servait sans doute de cordon pour serrer le maillot. Le naos est ouvert. Osiris est appelé . Devant le dieu étaient cinq lignes verticales dont la première seule est à peu près lisible et dont deux autres n'ont

conservé que quelques signes, la dernière n'ayant absolument rien. Les voici telles qu'elles sont :



3° La châsse dans laquelle reposait le chef d'Osiris, élevé sur un naos. De chaque côté est un personnage : à droite, un dieu sans doute, car il a la queue d'animal derrière, et à gauche un personnage faisant le geste de l'adoration ;

4° Encore le reposoir où était la tête d'Osiris, à l'extrémité droite. A l'extrémité gauche, d'abord un dieu hiéracocéphale coiffé du *pschent* ; puis derrière un personnage dans la posture de l'adoration. On voit encore les derniers signes de trois lignes verticales ;

5° En haut de ce fragment et au milieu ; à droite le chacal sur son piédestal ; à gauche l'œil symbolique suivi sans doute de deux . Dans la partie inférieure, Osiris sous un naos ayant la porte ouverte, avec le , le et le dans ses deux mains qui sortent du maillot qui entoure le dieu momifié : il est coiffé du *pschent*. A droite sont sept lignes verticales incomplètes :



6° Sur ce fragment on ne voit que les noms d'Osiris, d'Isis avec la légende verticale et de Horus hiéracocéphale avec la légende , sans doute Horsiîsit. A gauche, on voit encore les restes du titre et sur une seconde ligne ;

7° Partie supérieure d'un bas-relief séparé en deux. A gauche, sur son trône est le dieu Osiris, momifié, ayant au cou un collier terminé par deux uræus; il tient de sa main droite le bâton pastoral passé sur l'épaule gauche, et en la gauche la massue. Les inscriptions qui accompagnaient cette représentation sont détruites. A droite, le même dieu, , dans la même posture et avec les mêmes insignes, ayant au-dessus de sa tête un épervier volant. Il a devant lui une porte ainsi faite suivie d'un naos dont la porte est ouverte. Cinq lignes verticales d'inscription, mutilées, mais intéressantes, accompagnent cette représentation. Les voici en lignes horizontales :

8° Le huitième fragment contenait une scène qui est détruite. A droite on voit encore des traces d'inscription, sans qu'aucun signe puisse être recueilli; à gauche, on lit encore à la fin de la première ligne le titre .

9° Le neuvième fragment est complètement détruit, sauf les lignes d'inscription, encore ces lignes ont été si mal gravées que les signes ne ressortent pas à cause du peu de profondeur du relief. Voici ce qu'il en reste :



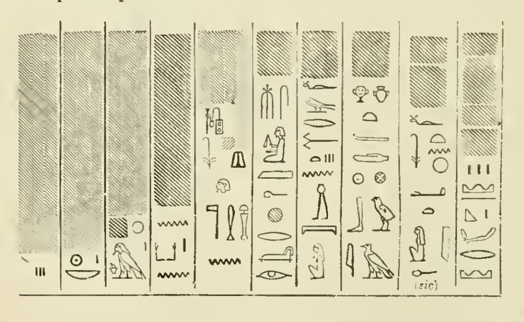
10° Un fragment très mutilé où l'on voit encore en haut les restes d'un chacal et plus bas la tête d'Osiris coiffé du *pschent*. Restes d'inscription

en trois lignes verticales : [hiéroglyphes]

11° Fragment où l'on voit deux personnages, l'un agenouillé, l'autre (c'est une femme) assise sur ses talons de chaque côté de [hiéroglyphe]. Il n'y a que la partie supérieure de quatre lignes verticales que voici : [hiéroglyphes] (*sic*) [hiéroglyphes]

12° Un dieu debout près d'une table d'offrandes. Par devant une ligne d'inscription mutilée, disant : [hiéroglyphes]; puis on voit encore les signes [hiéroglyphes] à la fin de la ligne suivante. Sous le dieu, on distingue encore le nom de trois des génies funéraires [hiéroglyphes]. Devant ces noms, à droite, le titre [hiéroglyphes].

13° Le défunt et sa femme en adoration. Au-dessus des personnages, dix lignes verticales très mutilées et dont il ne reste presque rien pour les quatre premières.



Sur le côté qui est près de la femme, on voit gravées deux scènes : D'abord le défunt avec la peau de panthère; les légendes sont détruites; puis la femme ayant cette légende verticale devant elle : [hiéroglyphes]. En dessous est le défunt avec

la légende suivante disposée en trois lignes verticales : (*sic*).

14° Sur le côté de ce fragment, un prêtre en grand costume; derrière lui cette légende verticale : . Au-dessus on voit ce fragment de cartouche , et en avant du cartouche, sur une bandelette on lit . Sur la face principale est le bas du reposoir où repose la tête d'Osiris, et l'on voit la robe d'un personnage qui était devant lui, puis les restes d'une ligne verticale mutilée . Puis, sous le reposoir on lit une ligne horizontale : .

15° Le défunt est devant Osiris qui a Horus derrière lui. Le défunt est . Devant le dieu Osiris, on lit ; au-dessus de Horus : . Puis derrière Horus il y a . Devant la légende d'Osiris se trouve un hymne en sept lignes verticales;

sic exit

16° Ce fragment ne contient qu'une main; laquelle tient un bouquet de fleurs;

17° Ce fragment contient six personnages dont le premier a la croix ansée à la main

droite et le sceptre à la main gauche : les cinq autres ont la croix ansée à la main droite et laissent tomber la gauche. Il ne reste plus des inscriptions qui accompagnaient ce tableau que à la fin de deux lignes. Devant le premier dieu on voit encore la robe d'un prêtre : c'était le défunt.

18° Un petit fragment où l'on voit une tête d'homme. En dessus trois lignes verticales d'inscription dont il reste : 1° 2 3 .

19° Restes de sculptures montrant la jambe d'une femme ou d'une déesse ;

20° Reste de sculpture dont on ne peut distinguer le sujet ;

21° Le défunt en adoration : il reste quelques signes de l'inscription , puis .

22° Restes d'une main ;

23° Un personnage agenouillé devant un dieu monté sur un piédestal. Il reste une ligne verticale d'inscription que voici : .

24° Personnages adorant : il ne reste plus que le bas des lignes : .

25° Ce fragment ne contient que les signes suivants en grands hiéroglyphes : (Ouonnofer);

26° Rien que des rainures et le signe ;

27° Un tout petit fragment où il n'y a que deux commencements de lignes : 2 ;

28° Reste d'un dieu qui tenait la croix ansée ;

29° Restes du cou d'un personnage qui avait un magnifique collier : la sculpture est très finie ;

30° Grand montant de porte avec deux lignes verticales d'inscriptions incomplètes dans la partie supérieure. Les voici :

31° Un Osiris , avec une ligne par devant .
Derrière Osiris une ligne verticale : .

32° Quelques restes des bordures d'un tableau ;

33° Montant de porte ayant conservé une ligne verticale d'inscription ; la voici : .

34° Trois lignes verticales d'inscriptions incomplètes à la partie supérieure : .

35° Trois lignes verticales incomplètes dans la partie supérieure comme les précédentes : .

36° Le mort conduisant la barque devant le reposoir d'Osiris. Au-dessus du mort : ;

37° Le bas d'un reposoir ;

38° Anubis devant une table ;

39° Petits fragments de sculpture ;

40° Un tout petit fragment représentant une femme dans la posture de l'adoration ; on y peut lire encore et c'est tout ;

41° Restes de deux lignes verticales d'inscription : ;

42° Le défunt adorant ; on aperçoit encore la fin de quatre lignes d'inscription : .

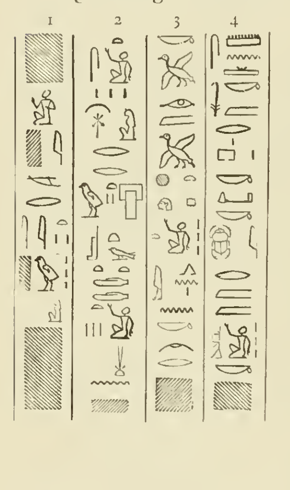
43° Le défunt reçoit le signe des souffles des mains d'Anubis, pendant qu'il présente des objets non identifiables à un dieu dont la tête est effacée;

44° La tête du défunt avec des restes insignifiants d'inscriptions : un ou deux signes en bas de chacune des trois lignes encore visibles;

45° Le bras d'un personnage;

46° Osiris avec deux restes de lignes : ;

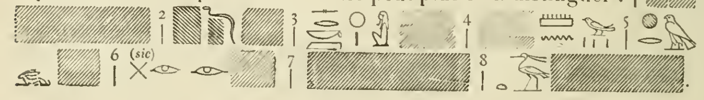
47° Quatre lignes mutilées d'inscription verticale ;



48° Une table d'offrandes avec six lignes verticales, plus ou moins mutilées. Les voici :



Sous ses six premières lignes, il y a vestiges de huit autres lignes dont il ne reste plus que quelques signes en haut de chaque ligne, sauf la première et la septième où l'on ne peut plus rien distinguer :



49° Les restes d'un grand tableau où l'on voit un dieu coiffé des grandes plumes. Restes de quatre lignes verticales :
Puis venait la déesse léontocéphale ;

50° Restes de six lignes horizontales mutilées : 1°

51° Sept morceaux de corniche où sont les titres du défunt. Les voici tous tels qu'ils sont, sans répéter ceux qui sont répétés :



III. — Statuettes

Les statuettes trouvées dans ces fouilles préliminaires sont en presque totalité des objets en terre émaillée de la plus grossière espèce, affectant un grand nombre de formes : un très petit nombre sont en porcelaine, et encore avaient-elles été toutes cassées en deux ou plu-

sieurs morceaux : on a pu en reconstituer quelques-unes. Quelques rares statuettes en calcaire coloré de jaune avaient des inscriptions proprement dites, et toutes contenaient le chapitre VI[e] du livre connu sous le nom de *Livre des morts* avec la légende ordinaire du défunt.

La première catégorie de statuettes ne contenait que la légende du défunt : j'ai dû examiner une à une sept à huit cents statuettes ou débris de statuettes pour trouver en tout vingt-sept légendes différentes que je donne ici :

Cette dernière est fort incorrecte, et en général toutes ces légendes, qui ne valent pas grand'chose ; mais il m'a paru bon de rassembler ici les titres des dignités, entre autres celles des *chanteuses* d'Amon, comme on dit d'ordinaire, car elles n'étaient pas toutes enterrées à l'est de la Schounet ez-Zebib, puisque les statuettes de celles-ci ont été trouvées à l'ouest, c'est-à-dire entre ce monument et la montagne.

Viennent ensuite d'autres statuettes de plus grande importance, dont cinq d'un prince de l'Oasis. La première est une grande statuette en terre recouverte d'une peinture noire. Elle est assez jolie et porte l'inscription verticale suivante : . Les cinq statuettes de Nebmehi, prince de l'Oasis du sud, sont de diverses grandeurs, mais elles portent toutes le chapitre VI[e] du *Livre des morts*. Ce chapitre, tel qu'il est gravé sur ces statuettes, comporte des variantes, les unes fautives, les autres peut-être justes, en tous cas curieuses, ce qui fait que je les donne ici.

La première comprend neuf lignes horizontales : .

La seconde comprend six lignes d'inscription horizontale que voici :

La troisième contient également six lignes d'inscription horizontale :

(*sic exit*).

La quatrième comprend six lignes horizontales que je transcris :

La cinquième statuette comprend également une inscription composée de six lignes horizontales, que voici :

Outre ces cinq statuettes se rapportant au même personnage, il y en avait une sixième en terre cuite, contenant la légende suivante :

Les statuettes trouvées dans le tombeau de Mesmin, quoique brisées sont des plus importantes pour l'histoire de l'art : rarement on en a trouvé de plus belles. Je ne peux songer à les donner ici et je me bornerai à transcrire les textes. La première contient les cinq lignes suivantes : (sic) (sic) (sic)

Les autres lignes sont perdues. La partie postérieure était aussi décorée d'une ligne verticale au milieu; il en reste : . Sur les épaules sont deux petites inscriptions verticales de chaque côté; à droite : . A gauche :

La seconde n'a conservé que les cinq premiers signes de la ligne du milieu dans la partie postérieure : ils sont tels que dans la précédente.

La troisième est à peu près complète pour ce qui a trait à l'inscription :

. La ligne du milieu dans la partie postérieure contient la légende acéphale suivante : . La première et la troisième de ces statuettes se complètent l'une l'autre.

Il y a une statuette au nom d'un certain Ouonnofer. En voici le texte : (sic) (sic) (sic) (sic) (sic) (sic) (sic).

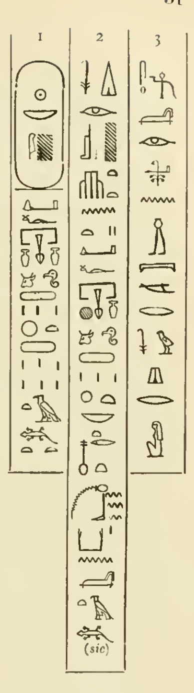
Une autre est au nom d'un certain Anhour; en voici la légende : (sic) (sic exit.)

Une autre est au nom d'Amonemapet, prêtre d'Osiris. En voici le texte : (sic).

La statuette suivante change de formule initiale : (sic).

Entre ces statuettes, il y en a trois autres qui n'ont que la ligne du

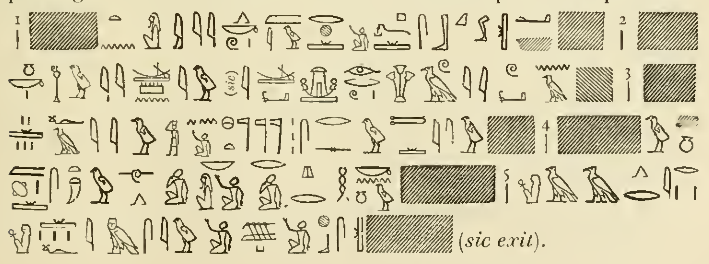
milieu. Les voici :



Avec ces statuettes, on trouva à Kom es-Soultan une statue en calcaire accroupie, cassée par le milieu en sens longitudinal. Les genoux et tout le pourtour étaient couverts de textes; par malheur, ces textes sont nécessairement très mutilés. J'ai copié tout ce qu'on en pouvait lire. Sur le devant, il y avait quatre lignes verticales très mutilées; voici ce qui en reste : 1 … 2 … (?) … (?) … 3 … 4 … (*sic exit*).

Sur le socle on lit deux lignes d'inégale longueur : 1 … 2 … (?) … (?) ….

Sur les côtés, l'on voit les restes de cinq lignes horizontales dont une grande partie est tombée par suite du séjour prolongé du monument dans le sable. Voici ce que l'on en peut lire :



Canopes.

L'un des tombeaux de cette première série fournit plusieurs vases canopes brisés où il y avait des inscriptions en hiéroglyphes bleus sur fond jaune. En voici un spécimen : .

Planchette.

On découvrit aussi une planchette bois de sycomore où l'on avait gravé l'inscription suivante dont les hiéroglyphes avaient été rehaussés de couleur blanche : .

Je ne dois pas oublier une tablette de calcaire contenant une inscription hiératique que le lecteur trouvera parmi les planches.

Outre ces monuments, on découvrit dans un tombeau en forme de puits deux montants de porte en grès portant les inscriptions qui vont suivre.

Le premier contenait deux lignes verticales que voici : .

Le second contenait une scène où l'on voit une femme présentant quelques offrandes et l'inscription suivante : .

D'où l'on peut conclure que la fille de Kaschto, qui était décédé, était

l'épouse de Piankhi, avait pour mère la reine Pabama et se nommait Peksatro ou Peksater. Kaschto était donc le premier roi de la dynastie éthiopienne qui est la XXIVe des dynasties qui régnèrent sur l'Égypte, et Piankhi fut son gendre. Cela bouleverse les théories historiques ayant cours.

Enfin, j'ai parlé du tombeau d'Aouapta, à la XXIIe dynastie. Comme je ne peux le publier tout entier, car je n'ai pu copier les textes et les photographies ne sont pas assez lisibles, je donne ici les titres de l'occupant : . Ces titres sont à peu près les mêmes que ceux qui ont été gravés à Karnak ; ils suffiront jusqu'au moment où je pourrai donner *in extenso* tous les bas-reliefs et les inscriptions de ce magnifique tombeau.

CHAPITRE IV

OBJETS SANS INSCRIPTIONS DÉCOUVERTS PENDANT LES FOUILLES PRÉLIMINAIRES

Un assez grand nombre de petits objets funéraires ou autres ont été mis au jour pendant les fouilles préliminaires. Comme la plus grande partie de ces objets ne sont pas nouveaux, je me contenterai de les passer rapidement en revue sous certaines rubriques spéciales.

I. — Objets en bois

Les objets en bois sont en assez grand nombre. Ce sont ou des restes d'objets ou des objets entiers. Ces derniers sont ou des pots qui servaient à la toilette, des amulettes représentant des divinités ou des masques de momies, etc. Les petits vases en bois sont de deux sortes, simples ou sculptés : il n'y a même qu'un seul objet qui se trouve dans ce cas. C'est une sorte de petit pot représentant un dieu Bès, les mains appuyées sur ses cuisses, les jambes courtes et écartées, grimaçant de son mieux : le couvercle du vase devait sans doute consister dans la coiffure du dieu et l'intérieur de la tête est creux. Les amulettes nous font aussi voir deux représentations du dieu Bès en bois, avec la coiffure : la posture est la même dans les deux cas. Le dieu semble accroupi, les deux poings sur ses cuisses, écartant les jambes et les bras, une sorte de queue entre les jambes. Les masques de momies sont des plus gros-

siers et je n'y insiste pas. Les amulettes ont été trouvées du côté d'Ez-Zein, c'est-à dire dans la partie nord de la nécropole d'Abydos, au nord-est du monastère encore existant de Moyse, dont l'histoire nous a appris qu'au nord de son monastère il y avait encore au VIe siècle de notre ère un temple dédié au dieu Bès [1]. Il ne peut paraître étonnant dès lors de rencontrer dans la partie de la nécropole avoisinant ce temple des objets représentant ce dieu dans une des poses qu'il semble avoir affectionnées, ou, pour mieux dire, dans laquelle les artistes de l'Égypte le représentaient avec une fidélité très grande au type reçu des ancêtres.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans les objets en bois sont les morceaux disparates et incomplets qui peuvent nous renseigner sur l'industrie du bois en Égypte, l'art de travailler telle ou telle pièce, les essences employées par l'industrie. A ce point de vue l'un des objets rencontrés dans les fouilles est très instructif, car il contient dans l'épaisseur du morceau comme une suite de dents dont je ne puis déterminer l'usage. Des pieds de fauteuil ou de tabouret avec leurs inscriptions d'ivoire et leur forme sont aussi un exemple très intéressant de la manière dont on tournait le bois et dont on l'ornait sous la XXIIe ou la XXIIIe dynastie, peut-être même avant. Je ne dois pas oublier une sauterelle en bois habilement sculptée.

II. — Objets en métal

Les objets en métal sont tous des objets en bronze. Un grand vase sur son support est intéressant parce que sans doute c'était une gargoulette; une coupe offre de même quelque intérêt par l'anse mobile qui est à droite : ces deux objets sont d'une épaisseur très minime. Je n'insiste pas sur les miroirs très ordinaires que j'ai trouvés. Ces miroirs avaient leur manche, les uns en bois sculpté, les autres en ivoire : tous

(1) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux IVe, Ve, VIe, VIIe et VIIIe siècles de notre ère*, dans les *Mémoires de la Mission permanente du Caire*, tome V, IIe fascicule.

étaient brisés. Les pointes de flèche ou de lance que j'ai rencontrées ne sont pas autrement remarquables, de même que deux styles; je ferai cependant exception pour un d'eux qui est d'une conservation admirable. Un autre objet montre une sorte de petit essieu avec deux écrous primitifs.

III. — Objets en pierre dure ou tendre

Ces objets sont très rares; ils se bornent, sauf quelques tout petits objets en agate, en cornaline et en autres pierres, à des têtes de canopes et à des casse-tête qu'on trouvera dans tous les musées d'Europe et au Musée de Gizeh. Les têtes de canopes indiquent une fantaisie extraordinaire de sculpture, surtout l'une d'entre elles qui est représentée dans l'une des planches de cet ouvrage. Les curieux des diverses formes artistiques trouveront ample matière à réflexion. Elle frappe d'une manière extraordinaire par la hardiesse de la conception, plus encore que par l'éclat des couleurs. Un artiste qui jouit de quelque considération parmi les peintres de notre époque, M. Clairin, en a été si frappé qu'il l'a dessiné sous tous ses aspects, car il était avec moi au moment où on l'a trouvé. Une autre, avec sa figure d'homme finement sculpté, à l'air désenchanté, a été trouvée dans le tombeau de Mesmin.

Les casse-tête sont de deux sortes : les uns ont la forme circulaire avec un tranchant à l'extrémité la plus grande, renflés au milieu pour permettre d'y adjoindre le manche; l'un d'eux est la simple masse d'armes.

IV. — Objets en terre cuite

Les objets en terre cuite sont les plus nombreux que les fouilles préliminaires aient produits. Je vais énumérer rapidement les principaux.

D'abord il y a les têtes de canopes. Évidemment ces vases canopes n'appartenaient pas à de trop riches familles. Quelques-uns sont en

terre rouge, d'autres en terre grise. Malgré le peu de richesse qu'ils annoncent, un certain art a présidé à leur confection.

Après ces têtes de vases canopes se présentent les pectoraux ; un premier renferme un cœur et est orné de diverses plantes et de divers dessins ; un second renferme un scarabée ; un troisième est seulement orné au milieu d'un chacal. Tous les trois et d'autres encore, complets ou fragmentaires, sont percés de trous pour rendre la suspension possible. L'un de ces derniers était découpé à jour et représentait une barque, sans doute celle dont l'âme devait savoir tout le gréement, la barque des enfers dont il est question dans le Livre des Morts ; malheureusement elle est fragmentaire.

Au nombre des objets en terre cuite doivent être rangés un très grand nombre d'amulettes en terre émaillée d'un très curieux travail. Je ferai surtout observer au lecteur les diverses représentations du dieu Bès qui se trouvent parmi ces amulettes, et une chatte : cette chatte a dix petits chats sous elle, autour d'elle et sur elle. La fantaisie égyptienne ne connaissait pas de borne. Le cynocéphale est quatre fois représenté parmi ces amulettes. Puisque je parle d'amulettes je dois dire que j'ai trouvé des objets minuscules travaillés avec une finesse admirable, en cornaline, en terre émaillée, notamment un petit lion en cornaline et un hérisson en terre émaillée qui sont de pures merveilles.

Dans deux tombeaux anonymes on rencontra des terres émaillées découpées comme seraient les membres humains d'un corps disséqué. La tête était encastrée au milieu de la poitrine. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu de semblables objets. Sans doute, en les mettant dans la tombe, on avait voulu obvier à la destruction totale ou partielle de la momie.

Les scarabées ont été trouvés en assez grand nombre, petits et grands. Les petits appartiennent à toutes les époques : ils sont au nombre de soixante-onze. On trouva aussi dans les premiers tombeaux qui furent fouillés, une trentaine de grands scarabées, avec les ailes et les génies funéraires.

Certains autres objets en terre émaillée ou simplement en terre ont été

trouvés, comme un vase et deux petites couffes que je n'ai vues nulle part ailleurs, et enfin un plat et un fragment de plat en terre émaillée décorés de poissons nageant au milieu de lotus.

V. — Objets divers

Je rangerai sous cette rubrique les objets en ivoire, d'abord deux mains qui servaient peut-être de castagnettes, avec leurs longs doigts effilés et les huit ou neuf rainures qui annoncent le poignet. Je dois aussi mentionner un petit vase en ivoire sculpté, avec la tête de la déesse Hathor sur le manche; puis un petit cœur en marbre et une tête dorée. J'ai aussi rencontré un autre cœur; sur un petit caillou a été sculptée la tête d'une femme avec sa coiffure

En fouillant à la butte nommée Kom es-Soultan on trouva dans les décombres deux pagnes en cheveux. Ces cheveux sont blonds et très habilement tressés : ils ne peuvent appartenir à des Égyptiens.

VI. — Poterie en terre ou en pierre

Les vases trouvés pendant ces premières fouilles n'ont pas été en grand nombre. Les vases en pierre qui sont au nombre de treize, et tous fort petits, à l'exception d'un seul, sont en albâtre et quelques-uns sont fort jolis. Un seul est en une autre matière et décoré de spirales assez habilement faites. Parmi les formes des vases, je ferai remarquer une petite bouteille en albâtre.

Les vases en terre sont de grosse poterie ou de poterie assez fine. On y trouve quelques-unes des formes en honneur dans la Grèce et connues en Égypte longtemps auparavant. D'autres sont remarquables par leur ornementation polychromée.

La poterie grossière est représentée par les vases communs. L'amphore avec deux anses y domine. L'une d'elles contenait de l'huile très bonne destinée au service du défunt. Ces vases ont été faits au tour,

comme l'indiquent les raies parallèles qu'on aperçoit encore sur quelques-uns. Je ferai remarquer un vase en forme de tonneau et j'ai vu cette forme encore en usage parmi les paysans de la Vendée pendant mon enfance.

VII. — Verrerie

Les objets en verre n'ont pas été très nombreux et tous étaient fragmentaires, à l'exception d'un seul. Parmi les vases se trouve un vase presque complet, trouvé en morceaux et reconstitué à Paris : il a exactement la forme de nos rince-bouche actuels. Presque tous les autres fragments sont en verre émaillé, et celui qui les considérera de près verra la grande perfection atteinte par les artistes de l'Égypte. Ces artistes, on ne peut le nier, avaient le goût très sûr et très fin. Ce goût sautera aux yeux si l'on veut considérer le seul vase intact que j'aie trouvé : non seulement la forme est admirable, mais les couleurs de l'émail sont fondues entre elles avec la meilleure entente de la coloration.

Tels sont les objets trouvés pendant les fouilles préliminaires : ils sont nombreux et peu remarquables. J'ai cru bon cependant de les faire connaître : un moment j'avais cru que je les pourrais publier; mais les frais élevés de la publication n'auraient pas été compensés par l'intérêt des objets. Je peux maintenant passer à ce que je regarde comme mes vraies fouilles.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

TOPOGRAPHIE DE LA NÉCROPOLE D'OM EL-GA'AB

Il me faut traiter maintenant de la partie vraiment neuve des fouilles que j'ai dirigées pendant l'hiver 1895-1896 dans la nécropole d'Abydos. Jusqu'ci j'ai rendu compte des fouilles que j'ai appelées préliminaires et des résultats qu'elles ont donnés; mais le lecteur se sera aperçu de lui-même qu'à part les textes non publiés du tombeau d'Aouoaapta et deux ou trois autres renseignements péniblement glanés à travers tout ce qui a été trouvé, au fond ces travaux n'ont pas donné grand résultat. Il va en être tout autrement des fouilles dont il me reste à faire l'exposition : celles-ci ont porté sur un terrain tout à fait nouveau, et ont donné des résultats qui promettent d'être inappréciables pour la science, non seulement pour l'histoire de l'Égypte en particulier, mais pour l'histoire générale de l'humanité. Ces résultats, il est vrai, ont été déjà contestés, on a voulu ne faire remonter les monuments dont il me reste à parler qu'à la XI[e] dynastie, c'est-à-dire au Moyen Empire; je ne peux partager cette manière de voir et j'en donnerai, je crois, de bonnes preuves qui ne pourront laisser aucun doute dans l'esprit de tous ceux qui sont de bonne foi. Je ne chercherai d'ailleurs pas plus ici que dans mes ouvrages précédents à en

imposer au public savant : de telles manières d'agir ne sont ni dans mon caractère, ni dans mes habitudes : je dirai tout uniment ce que je crois être la vérité, et l'avenir se chargera de démontrer si j'ai eu tort ou raison. Si j'ai tort, je le reconnaîtrai moi-même le premier tout haut; aucun faux orgueil ne viendra s'interposer entre la vérité et moi. D'ailleurs sur un sujet aussi nouveau, aussi difficile, qui ne peut être encore embrassé dans son entier parce que toute la nécropole d'Om el-Ga'ab n'a pas été fouillée complètement et qu'il en reste à explorer au moins les deux tiers, il serait bien improbable que du premier coup je fusse arrivé à des résultats tels que les fouilles ultérieures ne fissent que confirmer cette première vue : il est bien plus probable au contraire qu'un certain nombre d'autres résultats secondaires seront modifiés, mais j'espère que la thèse générale restera vraie.

L'importance de ce qu'il me reste à faire passer sous les yeux du lecteur est donc tellement grande que j'ai cru bon de donner ici une description aussi détaillée qu'il m'est possible de la faire du site sur lequel ont été exécutées les fouilles pendant l'hiver de 1895-1896. Le lecteur sera ainsi mieux à même de juger de l'ensemble du travail et de voir combien ce site sur lequel on n'avait jamais exécuté de grands travaux était et est encore important.

En se reportant à la carte des fouilles de Mariette augmentée de la détermination des sites que j'ai fouillés moi-même, le lecteur verra que presque tous les points sur lesquels j'ai fait porter les travaux dont il me reste à parler sont situés à l'ouest du tombeau d'AouOuapta, dans le grand axe prolongé de ce tombeau. Si en effet on part du mur d'enceinte ouest de ce tombeau en marchant perpendiculairement à la montagne, on traversera presque en son milieu la nécropole d'Om el-Ga'ab. Ce nom paraîtra bizarre à ceux qui n'auront pas vu les lieux, car il signifie *La mère aux pots*. Cette nécropole était en effet remarquable, même de loin, par une série de buttes couvertes d'innombrables poteries rouges, très grossières, cassées ou entières, qui lui donnaient une physionomie toute particulière. Il y avait des millions et des millions de pots de toutes les formes, de toutes les grandeurs, de toutes les façons, les uns

petits, les autres grands, les uns ventrus, les autres allongés, les uns accusant une façon très soignée, les autres au contraire la négligence apportée à son ouvrage par le potier, ou bien son inexpérience. La totalité des buttes d'Om el-Ga'ab en contenait au moins une dizaine de millions. Les habitants d'Abydos, du moins les chrétiens, car je n'ai pu réussir à savoir si les musulmans faisaient de même, quoique cela soit bien probable, avaient et ont encore l'habitude de se rendre en pèlerinage à cette partie de la nécropole d'Abydos, le jour du vendredi saint, et de remporter avec eux dans leurs maisons de petits vases qu'ils donnent à leurs enfants comme jouets. On en fait même le commerce. D'ailleurs j'ai pu moi-même constater le fait bien souvent pendant le temps qu'ont duré les fouilles : chaque soir un grand nombre des enfants que j'employais remplissaient leurs couffes de ces petits vases qu'ils avaient rencontrés intacts, et, quand je leur demandais pourquoi ils emportaient ainsi ces vases, ils me répondaient que c'était pour les donner ou pour les vendre comme jouets. En effet, ils ne peuvent guère servir à autre chose : ils sont trop pauvres et trop vieux pour garder de l'eau ou des liquides, ils ne peuvent garder que du sable, de la terre ou des objets solides. Dès lors, il est facile de comprendre qu'on puisse les donner aux enfants pour s'amuser. Ce commerce paraîtra sans doute bien extraordinaire à nos habitudes et à nos idées ; mais le lecteur ne doit pas oublier que les fellahs d'Abydos, comme tous les fellahs de l'Égypte, ne sont que de grands enfants qui ont tout juste de la civilisation les goûts primitifs des anciens habitants de la vallée du Nil, qui n'ont pas fait de progrès depuis des milliers d'années et qui ne sont pas près d'en faire, à moins que l'on ne s'occupe d'eux, ce qui n'arrivera sans doute pas tout de suite.

Les poteries grossières de terre rouge et mal cuite, rappelant celles qu'on ramasse autour des tombeaux de la nécropole memphite, ne sont pas les seules qu'on trouvât à la surface du terrain d'Om el-Ga'ab : il y avait en plus des fragments de vases en pierre dure semés sur presque toutes les parties de la nécropole, sans compter des fragments de granit, beaucoup plus rares à la vérité, mais qui, cependant, devaient

être pris en considération. C'est à la suite de l'examen de cette partie de la nécropole et pour toutes les raisons que je viens de dire que je me résolus à fouiller cet endroit qui évidemment était vierge de toutes fouilles européennes et où, par conséquent, je pouvais m'attendre à trouver quelque chose d'intéressant, s'il y avait des tombeaux, et il devait y en avoir, car comment expliquer la présence des fragments de vases en pierre dure ou de granit que j'avais observés?

La nécropole d'Om el-Gaab se composait d'une série de petites buttes plus ou moins éloignées les unes des autres, séparées entre elles par des plateaux ayant des dimensions plus ou moins grandes. Il y avait cinq grandes buttes avec des renflements de terrains parsemés de poteries en terre rouge. Les plateaux venaient s'interposer entre ces buttes et ces renflements, et il s'y trouve quelques petites vallées qui ne sont pas naturelles et qui annoncent la présence de tombeaux importants. Après les travaux opérés dans l'exploration des buttes qui ont été fouillées, l'aspect des lieux n'est plus le même, mais il était bien tel, je peux l'affirmer en toute sécurité de conscience, avant les travaux que j'ai dirigés. Cette nécropole s'étendait environ sur un kilomètre et demi : je dis environ, car je n'ai fait le relevé que des lieux explorés en cette première campagne, laissant le reste pour une autre année.

La première butte d'Om el-Gaab est séparée du tombeau d'Aououapta par un plateau long de 340 mètres en ligne droite jusqu'à l'endroit où commence la première colline. Cette première butte est située un peu au nord-ouest par rapport au grand axe du tombeau d'Aououapta. Elle n'avait guère que 2 ou 3 mètres de hauteur en sa plus grande élévation[1] : naturellement elle avait sa déclivité, moins grande du côté de l'ouest que du côté de l'est, car à l'ouest le plateau qui suivait était plus élevé que le plateau qui précédait cette butte. La forme en était oblongue ou plutôt elliptique et le grand diamètre atteignait 91 mètres dans le sens de la largeur et seulement 51 dans le sens de la longueur. Toute la superficie de cette première butte était couverte de poteries en terre

(1) Je ne puis pas dire au juste la hauteur de la butte, parce que je ne l'ai pas mesurée;

rouge, entières ou cassées : rien ne faisait supposer qu'on dût trouver des antiquités sous ces décombres, sinon l'aspect des décombres même, et il pouvait très bien se faire qu'il n'y en eût pas.

Cette première butte était suivie, en allant vers l'ouest, d'un second plateau long de 261 mètres, jusqu'à la quatrième butte. Avant cette quatrième butte en existaient deux autres, dont la seconde commençait à 229 mètres de la première après le premier plateau : à elles deux, sans compter la distance qui séparait la troisième de la quatrième, distance qui était de 12^{m},88, elles n'avaient que 20 mètres environ de longueur, encore dans ce chiffre est mesurée la petite vallée qui existait entre les deux. Au fond, comme les fouilles devaient me le montrer, ces deux buttes, la seconde et la troisième, étaient formées par les pots et le sable qui cachaient plusieurs tombeaux, trois ou quatre au plus. La largeur totale du plateau était égale à la largeur de la première butte, soit 51 mètres environ. L'aspect du plateau était complètement désolé, on ne voyait partout que la montagne, à ce qu'il semblait, et en quelques rares endroits du sable. Jamais il ne serait venu à la pensée que sous cette apparence trompeuse étaientdes tombes très importantes pour l'histoire de la civilisation, et cependant il en existait, et des plus curieuses. Seules, les deux buttes à l'extrémité sud du plateau étaient couvertes de vases et de débris de vases et avaient l'aspect de la première : sur tout le plateau, pas la moindre apparence de poterie rouge.

La quatrième butte avait 73 mètres de longueur et 173^{m},50 de largeur ; elle avait 8 ou 9 mètres dans sa plus grande hauteur environ[1]. Elle était entièrement formée de pots en terre rouge de toutes formes, de toutes dimensions, amoncelés les uns sur les autres, depuis des siècles, et maintenus dans un état de solidité qui nécessita l'emploi de la hachette dont se servent les fellahs à cause du sable qui s'était glissé dans les interstices des pots[2]. Je ne me tromperai pas beaucoup, je crois, en éva-

(1) Pour la même raison que plus haut.

(2) Le nom de la hachette employée est en arabe طورية, ce qui nous donne le mot copte ⲧⲱⲣⲉ en dialecte thébain, ⲧⲱⲣⲓ en dialecte memphitique. Par conséquent, c'est bien hachette ou hache qu'il faut traduire ce mot, et non pas *hoyau* ou houe. Le fer est de petite dimension, le manche à peine plus long que le fer.

luant à près de huit millions le nombre des vases entiers ou fragmentaires qui avaient formé cette colline. Elle était en cet état depuis des siècles et des siècles, car, comme je le dirai plus loin, elle n'avait été fouillée au commencement du VIe siècle de notre ère, que dans son milieu, ainsi qu'il est facile de le comprendre après coup. Sur le sommet de cette butte et précisément sur la partie déblayée autrefois par les spoliateurs, apparaissaient à l'état sporadique des fragments de granit rose, de granit noir, de vases de toute pierre dure qui promettaient beaucoup. Ce fait se pouvait observer si l'on remarquait la cuvette, existant au milieu de la butte, plus rapprochée de l'ouest que de l'est, où le sable dominait sans aucun fragment de poterie en terre rouge. Cette cuvette était naturellement plus basse que les parties de la butte où elle avait été creusée, et c'est cette différence de niveau et cette composition diverse qui m'ont fait dire que cette partie médiane avait été fouillée jadis sans qu'on eût touché aux autres parties de la butte. A son extrémité sud, cette quatrième butte descendait doucement pour finir par être de niveau avec les plateaux environnants où se faisaient voir des renflements de terrain recouverts de ces mêmes poteries rouges.

Derrière cette butte, en suivant l'axe vers l'ouest, était un second plateau long de 103m,95 et large de 147m,15. L'aspect du plateau vers le nord-ouest témoignait qu'on y avait fait des fouilles récentes, mais sur un très petit nombre de tombes où j'appris plus tard que l'on avait trouvé des vases en pierre dure que l'on avait ensuite revendus au Musée de Gizèh où je les avais vus. Peut-être avait-on essayé de faire des fouilles clandestines dans les autres endroits; mais la profondeur de la couche de sable rencontrée avait effrayé ceux qui devaient les conduire à bonne fin. En tout cas on ne s'était pas douté que les plus grands tombeaux de cette partie de la nécropole se trouvaient en cet endroit, je veux dire les plus grands tombeaux que j'aie déblayés jusqu'à ce jour, car ce qui me reste encore à déblayer peut parfaitement me montrer des tombes plus grandes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à part les légers monticules de terre, de décombres et de sable provenant des fouilles récentes, tout le plateau était uni et non parsemé de fragments ou de vases entiers

en terre rouge, sauf la bordure ouest sur une étendue de 2 mètres environ.

Au sud de la grande butte s'étendaient deux petits renflements de terrain en forme elliptique irrégulière : le premier avait 89 mètres de longueur, 33^{m},70 dans sa plus petite largeur et 68^{m},85 dans sa plus grande. La largeur est prise du nord au sud et la longueur de l'est à l'ouest. Le second de ces renflements était un peu moins irrégulier; il mesurait 70^{m},05 de longueur sur 114^{m},60 de largeur. Ce ne sont là que des mesures approximatives prises dans le sens de la plus grande largeur ou longueur; il m'a semblé qu'elles suffisaient amplement au but que je me propose. Le second de ces renflements aboutissait vers le sud à une cinquième butte dont l'aspect était quelque peu bizarre, puisque la partie est n'offrait que des fragments de calcaire, ou même de grosses pierres, tandis que la partie ouest était couverte des mêmes poteries en terre rouge, intactes ou fragmentaires, que l'on pouvait observer ailleurs et que j'ai déjà mentionnées en parlant des buttes précédentes, et cela à une profondeur de cinq ou six mètres. Les deux renflements qui menaient à cette dernière butte étaient parsemés, eux aussi, de tessons rouges, mais à une très petite profondeur, car la couche ne dépassait pas 0^{m},20 au plus.

Au sud du même plateau, celui qui s'étendait à l'ouest de la quatrième butte, étaient deux petites dépressions de terrain dans lesquelles se trouvaient deux tombeaux dont il sera question au deuxième chapitre. Plus au sud, vers la montagne qui s'avance de ce côté et s'écarte brusquement vers l'ouest, faisant presque un angle droit, le terrain redevient le même que partout ailleurs, et rien ne fait soupçonner l'existence de tombes creusées de main d'hommes, quoique de temps en temps un monticule vienne rompre l'uniformité de la plaine déserte. Ce n'est pas à dire cependant que je doive m'en tenir à cet aspect premier et m'en rapporter à ce jugement *a priori*; je compte, au contraire, faire exécuter des sondages qui me diront si, oui ou non, les habitants d'Abydos, à quelque époque de leur histoire que ce soit, ont usé de ces terrains immenses pour y enterrer leurs morts, ou si la montagne n'a jamais été employée aux usages funéraires. Derrière ce même plateau, en tirant un

peu vers le sud-ouest, existent des parties qui, certainement, contiennent des tombeaux et des tombeaux importants : un œil tant soit peu exercé ne s'y trompe guère. Tout d'abord, il y a deux dépressions dont l'aspect annonce des tombes; puis ensuite, par ci par là, apparaissent les mêmes poteries rouges qui recouvraient les buttes, et, ce qui est plus grave encore, ces fragments de vases en pierre dure qui révèlent les tombes riches de cette partie de la nécropole. Ces signes sont bien plus sporadiques à mesure qu'ils marchent vers le sud-ouest, et d'ailleurs le terrain descend toujours jusqu'à ce qu'il arrive aux premières pentes de la montagne. Ces premières pentes ne conduisent point toutefois à la montagne même, qui s'élève presque à pic, mais à une sorte de contrefort qui précède la montagne et s'élève à une grande hauteur, trente ou quarante mètres environ, en partant du pied : il y a là comme un grand mur de sable qui s'étend en avant de la montagne occidentale et parallèlement à elle. Derrière ce mur est une sorte de vallée haute qui précède immédiatement la montagne sur une longueur de plusieurs hectomètres. Le mur est composé de sable en apparence, mais ce sable doit cacher d'autres parties invisibles, car, si ce mur n'était formé que de sable, le vent du nord l'aurait balayé en grande partie, tandis qu'il reste toujours à sa place. Pour savoir s'il y a quelque chose par-dessous, il faudrait faire des fouilles immenses qui nécessiteraient beaucoup d'hommes et d'argent, et, jusqu'à nouvel ordre, il est plus sûr de respecter le secret que cache la montagne, si elle en cache un. Dans la haute vallée qui s'étend entre le mur et la montagne, on aperçoit, à certains endroits, des tessons de pots rouges en si grand nombre que, naturellement, l'attention est attirée d'elle-même sur l'origine de ces poteries cassées. Peut-être y a-t-il là des traces de tombes; c'est ce que des sondages opérés dans les campagnes suivantes nous apprendront.

Telle est, aussi brièvement qu'il m'a semblé utile de la faire, la description du site sur lequel ont eu lieu les fouilles que j'ai eu l'honneur de diriger en cet endroit pendant l'hiver 1895-1896. Je n'ai pu, pendant les cinq mois qu'a duré mon séjour en Égypte, explorer toute cette partie de la nécropole qui est désignée par les indigènes d'Abydos sous

le nom d'Om el-Ga'ab : la superficie était trop vaste et il fallait compter trop de temps pour explorer à fond ce champ immense, car, à chaque instant, sous les couches de décombres enlevées, apparaissaient des tombeaux qui parfois atteignaient une grande profondeur et qui exigeaient des travaux durant une semaine et plus. Je dois donc faire connaître maintenant sur quels points ont porté les travaux de la campagne de l'hiver dernier.

Tout le plateau qui s'étend à portée du tombeau d'Aouonapta jusqu'à la première colline a été exploré ; de même la première butte tout entière, ainsi que le plateau qui sépare la première de la seconde butte. Cette seconde butte avec la troisième sont venues ensuite. Pour la quatrième, il m'était complètement impossible de l'attaquer d'un seul côté, car j'employais alors 450 hommes environ : pour l'attaquer de plusieurs côtés à la fois, il fallait avoir sondé les terrains à l'ouest et au nord pour pouvoir rejeter les décombres en arrière, afin de ne pas être obligé de recommencer le travail. C'est ce qui fait que tout le plateau situé derrière la quatrième butte a été exploré. Du côté nord, on a pu facilement rejeter les décombres en arrière après quelques sondages préliminaires, car le terrain n'avait jamais été creusé pour y construire des tombes. Le déblaiement du plateau me tint trois semaines environ, et je ne pouvais plus penser à terminer la quatrième butte qui, vu sa hauteur, demandait beaucoup de temps. J'ai donc laissé cette quatrième butte explorée environ au tiers de sa surface.

Sur les côtés, j'ai fait sonder les deux renflements de terrain qui conduisent à la cinquième butte et j'ai fait travailler 100 hommes pendant un jour à cette cinquième butte que j'ai ordonné d'abandonner ensuite, parce qu'il me fallait terminer le plateau dont il vient d'être question et que je voyais un travail considérable devant moi. De même les deux tombeaux au sud de ce plateau ont été explorés. Là se sont bornés mes travaux pour l'hiver dernier. Tout le reste n'a pas été touché. Je crois avoir exploré le tiers environ de cette partie de la nécropole, et si les deux autres tiers restants me fournissent autant que le premier, je ne devrai pas me plaindre.

CHAPITRE II

LES FOUILLES A OM EL-GA'AB : LES TROIS PREMIÈRES BUTTES

Les opérations des fouilles commencèrent le 8 janvier par des sondages exécutés de chaque côté du tombeau d'Aouoùapta sur une étendue totale de 50 mètres envion. Elles ne donnèrent aucun résultat, puisque partout on trouva la montagne ; mais elles m'apprirent du moins qu'il n'y avait absolument rien dans les endroits sondés et que je pouvais aller de l'avant sans crainte aucune de laisser derrière moi des monuments qui eussent mérité d'être déblayés. Le lendemain, les ouvriers furent mis sur le plateau qui était en avant du tombeau d'Aouoùapta et pendant trois jours ils sondèrent ce plateau dans la direction du grand axe du tombeau, perpendiculairement à la montagne. Le soir du troisième jour, les ouvriers étaient arrivés près de la première butte, en infléchissant un peu vers le nord-ouest, afin de sonder tout le terrain environnant. Près d'arriver à la première butte, les ouvriers rencontrèrent de petits vases en poterie rouge et très grossière, mais en très petit nombre, analogues à ceux qui recouvraient le petit monticule que j'appelle la première butte. Les sondeurs, vingt-cinq les deux premiers jours et seize le troisième, avaient parcouru 340 mètres de terrain, en faisant des sondages rapprochés d'un mètre, ou même moins, sur une largeur de 91 mètres environ, les uns profonds d'un mètre environ, les autres plus, les autres moins, selon qu'ils avaient plus ou moins de peine à rencontrer le sable rouge de la montagne, et non plus celui qu'ils appellent *safy*. Toute cette bande de terrain était mamelonnée des petits tas de sables qu'ils avaient déposés en arrière selon mon expresse recommandation.

Partout on rencontra encore la montagne, sans le moindre indice qu'il y avait dans l'espace parcouru une tombe quelconque creusée dans cette montagne.

Le 12 au matin, je fis attaquer la première butte qui avait 51 mètres de longueur d'est en ouest et 91 mètres de largeur du nord au sud. Les hommes occupés à cette butte commencèrent par faire des sondages, comme ils avaient fait jusqu'alors. A deux heures de l'après-midi, ils n'avaient encore rien trouvé et leurs sondages n'avaient donné que des résultats négatifs. En ce moment j'étais sur le lieu des fouilles et je considérais le sondage que faisait près de moi l'un des ouvriers : au bout de quelques instants j'entendis le mot sacramentel : *La montagne.* Je regardai le terrain avec plus de soin que je n'avais fait jusqu'alors et le résultat de mon examen fut que je n'étais pas du tout persuadé que l'on fût arrivé à la montagne et j'ordonnai à l'ouvrier de continuer l'excavation commencée. Il se soumit fidèlement à l'ordre donné et, de mon côté, je me rendais à une autre excavation, lorsque, ayant à peine tourné le dos, je fus rappelé par mon surveillant général : le fellah en donnant un coup de pioche avait mis au jour un petit objet en métal qu'il se hâta d'ailleurs de déposer entre les mains de son *réis*. Celui-ci sauta aussitôt dans le trou, gratta avec sa main à l'endroit où le fellah avait mis au jour son objet de métal, et au bout de quelques secondes, il retirait une petite statuette en bois qui avait sur la figure une feuille d'or la modelant et sur le devant de beaux hiéroglyphes bleus : quoique légèrement endommagée par le sable et l'humidité, elle était encore de bonne facture. Le *réis* dit alors qu'il ne restait plus rien. Je lui demandai où se trouvait cette statuette : « Dans un vase », répondit-il. J'ordonnai alors de déterrer le vase brisé, et bien m'en prit, car ce vase contenait toute une série de petits objets minuscules qu'on aurait dits avoir été fabriqués pour servir de *ménage* à une poupée. Les objets contenus en ce vase étaient les suivants : 1° une petite briche en métal, ayant à chacune de ses extrémités une petite couffe suspendue et, entre les couffes, une hache et une houe également en métal, tous ustensiles nécessaires pour accomplir les opérations décrites dans le VIe chapitre du *Livre des Morts*,

c'est-à-dire pour transporter le sable dans les couffes, ou peut-être pour arroser, la hache avec la spatule de métal pour faire les travaux difficiles du labourage, la houe en bois pour piocher la terre dans les endroits faciles; 2° la petite statuette dont il vient d'être question; 3° un plateau, ou plutôt une coupe en métal, celle qui a donné l'hiéroglyphe ; malheureusement elle était brisée; 4° un petit vase en métal ayant la forme de la gargoulette actuelle; 5° un vase à vin en métal également; 6° le grand vase à libation , en émail bleu de forme très petite; 7° trois petits vases en albâtre ayant encore leur couvercle et dont l'un était fermé : il ne contenait d'ailleurs que du sable. Quelques heures après, on avait trouvé un second vase également cassé, rempli de sable et contenant : 1° deux petits vases en albâtre; 2° une coupe de métal non brisée; 3° une gargoulette sans support, le tout en métal; 4° un vase de vin en métal; 5° un couteau en métal ; 6° un rasoir, ou quelque chose d'approchant, en métal; 7° un vase en émail bleu : il n'y avait pas de statuette. Malgré cette absence qui est très explicable, on put conjecturer assez plausiblement que tout ce petit mobilier était destiné aux besoins de la statuette.

Et ce ne fut pas seulement de petits objets que fournirent les sondages de ce jour : tout près de l'endroit où avaient été trouvés ces deux vases, les sondeurs mirent au jour un petit édifice ayant environ 1 mètre de long sur 0m,75 de large ; il était bâti en briques et contenait des rudiments de colonnes rondes. On trouva aussi des vestiges de seuils en calcaire, avec soubassements de mur; puis sous les murs on trouva une belle table d'offrandes en granit rose portant quatre cartouches et entourée d'une inscription. Les cartouches étaient ceux du dernier roi de la XIe dynastie et ceux du deuxième roi de la XIIe dynastie, Rasônekhka-Mentouhôtep VI et Kakhoperra Ousortesen Ier. Pour porter cette pierre à la maison que j'habitais, à une distance de 2 kilomètres et demi environ, les hommes allèrent chercher un traîneau primitif, s'y attelèrent au nombre d'une vingtaine et malgré les difficultés du chemin, malgré les monticules et les trous qui se rencontraient à chaque instant, elle arriva sans encombres. Devant ces monuments trouvés en de telles condi-

tions et d'une manière aussi inattendue, je n'avais qu'un parti à prendre, faire fouiller la colline de fond en comble jusqu'à la profondeur voulue pour trouver la montagne. C'est ce que je commandai le lendemain matin et ce qui fut exécuté à la lettre. On commença par le côté nord, afin de pouvoir rejeter tous les débris en arrière et l'on continua en allant vers le sud. Le travail dura deux jours et produisit environ trois cents ou trois cent cinquante objets, tous dans le genre de ceux qu'on avait trouvés le premier jour, des objets minuscules ou de gros monuments. On rencontra un troisième vase, bouché celui-là et intact; il contenait outre une statuette en bois reposant dans un petit sarcophage également en bois qui se disloqua aussitôt qu'il parut à la lumière et que j'eus soin de lier, une statuette en albâtre, des objets en métal, une briche en or avec les deux couffes et les deux instruments de labourage. D'autres vases donnèrent d'autres statuettes, une seconde en albâtre et une en bois qui tomba en poussière sitôt qu'elle fut mise à la lumière : elle avait non plus la figure couverte d'une feuille d'or, mais toute la partie antérieure et la feuille d'or portait des hiéroglyphes : malheureusement aussitôt que la statuette tomba en poussière, la feuille d'or se morcela d'elle-même et, quand on eut ramassé les fragments, les caractères avaient disparu pour la plus grande partie. Avec la statue étaient treize petits scarabées en terre bleue émaillée. On rencontra de même des fragments de briche de plus grande taille que les autres; une même aurait été complète, s'il n'eût manqué une couffe à l'une de ses extrémités. Parmi les objets en métal, on trouva le socle d'une statue avec les deux rectangles pour placer l'attache des pieds : j'espérai en vain trouver la statue, elle n'y était pas. Parmi les autres gros monuments, je mentionnerai deux tables d'offrandes sans aucun texte, l'une grande, l'autre assez petite et de façon grossière, et une belle stèle en calcaire, rectangulaire, ayant contenu des hiéroglyphes à sa partie supérieure et où l'on distinguait encore qu'elle avait été faite en l'honneur d'un grand prêtre d'Osiris dont le nom avait disparu. Cette stèle qui a été laissée sur place avait ceci d'intéressant que le champ de la stèle, à l'exception de la partie supérieure, était occupé par une grande porte à deux van-

taux fermée par les deux verroux. C'est tout ce que renfermait en son sein cette première butte, soit à fleur de terre, soit sous une couche de sable et de pots épaisse d'un mètre et plus. De tombeau, je n'en trouvai aucun et pas un seul ossement humain, ce qui me sembla très étonnant de prime abord, car ce n'est guère l'usage que dans une nécropole on trouve des mobiliers funéraires et aucun cadavre, aucun tombeau. A quoi pouvait donc servir cette première butte?

J'y ai beaucoup réfléchi et je pense, sans vouloir l'affirmer, que cette première butte était un lieu de pèlerinage où les habitants d'Abydos allaient déposer les témoignages de leur piété filiale envers leurs ancêtres entrés pour jamais dans l'indigence et la solitude de la tombe. Le culte des ancêtres, culte qui n'a pas encore été étudié d'aussi près qu'il le mériterait, a eu la plus grande importance dans la vie des habitants de l'Égypte, une importance aussi grande qu'actuellement en Chine. La taille des petits objets indique assez que nous nous trouvons en présence d'objets votifs; la fréquence de ces mêmes objets vient à l'appui de cette assertion, car pourquoi faire déposer dans la terre ou dans de misérables poteries trois cents petits vases ne pouvant rien contenir, à peine creusés pour la plupart, de forme tout à fait rudimentaire, ne pouvant servir à quoi que ce soit des usages de la vie ordinaire, si ce n'est pour donner aux morts le témoignage de la piétié filiale conservée au sein des familles pauvres, — sinon envers des morts misérables, du moins envers les vivants, — qu'on n'oubliait pas sur terre le bien-être de ceux qui avaient achevé leur vie et que l'on croyait vivre à nouveau dans un monde en tout semblable à la terre et dans lequel le défunt devait avoir un mobilier pour pouvoir le faire servir à ses usages? Remarquez en plus que les objets énumérés ci-dessus ont leur destination tout indiquée, les vases, les miroirs, les couteaux; la briche elle-même répondait aux actions énumérées dans VIe chapitre du *Livre des Morts*. En outre, les gros monuments confirment encore cette manière de voir : les stèles et les tables d'offrandes en sont même une preuve directe. Pourquoi le roi Ousortesen Ier offre-t-il la table en granit rose en cet endroit à son ancêtre Rasônekhka Mentouhôtep VI, sinon pour faire preuve de sa

piété filiale? Car ni les rois de la XIe dynastie ni ceux de la XIIe n'avaient leur sépulture à Abydos. Je ne m'étendrai pas davantage pour le moment sur ce point, car il me faudrait parler de faits que je n'ai pu encore faire connaître et le moment est venu de dire pourquoi on avait choisi cette première butte d'Om el-Ga'ab pour y déposer les objets votifs dont j'ai parlé. En effet, quand nous saurons par la description des fouilles complètes de cet hiver quels étaient les rois dont cette nécropole contenait les tombes, alors les questions qui nous semblent présentement embarrassantes s'expliqueront d'elles-mêmes. Le fait qui me semble capital pour le présent, c'est l'absence complète de tombeaux et de momies, avec cadavres, quel qu'ait été le mode de sépulture et d'inhumation qu'on ait employé; par conséquent l'endroit avait reçu une autre destination. Peu importe que les objets rencontrés en cette butte soient des époques les plus diverses, que la table en granit rose soit de la XIIe dynastie et les statuettes en albâtre de la XVIIIe; cette diversité même vient à l'appui de l'explication que je donne ici et dont j'apporte les preuves, à savoir que cette première butte était un lieu de pèlerinage où l'on déposait des objets votifs se rapportant au culte des morts.

L'exploration de la première butte avait duré trois jours; le quatrième, c'est-à-dire le 15 janvier, je mis une partie de mes ouvriers à explorer le plateau élevé qui la reliait aux autres. La chose me semblait devoir aller très vite et je ne comptais pas trouver sur ce plateau des sépultures dont je n'avais aucune idée et qui me déroutèrent complètement d'abord. C'est cependant ce qui arriva. Tout ce plateau, long de 261 mètres sur une largeur de 91 mètres environ, renfermait des tombes de toutes formes, de toutes dimensions, non apparentes, car elles ne se révélaient que grâce aux sondages. Le premier jour donna des résultats inespérés. Tout près de la première butte, un peu au sud-ouest, on trouva dans le sable cinq statuettes en calcaire d'un travail très soigné, dont quatre étaient intactes, pendant que la cinquième avait eu toute la figure mangée par le sable. Cette trouvaille n'était pas faite pour me faire perdre courage, mais je dois dire dès à présent que ce fut la seule que me réser-

vait ce plateau pour des objets d'art : j'allais passer trois semaines en ne trouvant rien que des tombes violées, pillées, incendiées avec la plus grande sauvagerie; le désespoir m'envahissait peu à peu et, si j'avais voulu écouter les conseils qu'on me prodiguait de tous les côtés, j'aurais abandonné Om el-Ga'ab et je serais allé chercher fortune ailleurs. Mais la ténacité naturelle de mon caractère, jointe à la curiosité qui me poussait à savoir quelles étaient les tombes que je trouvais sur ce plateau, l'emporta sur toutes les autres considérations qui venaient m'assaillir en foule et me rendaient très malheureux : je restai, je continuai l'œuvre commencée, quelque petits que dussent en être les résultats, et ma persévérance devait être récompensée à la longue.

Les tombes qui avaient été creusées dans ce plateau avaient toutes le même type, sans aucune exception. C'était une chambre rectangulaire de dimensions fort variables, construite de la même manière, d'une profondeur à peu près constante, $1^{m},10$ ou $1^{m},15$ le plus souvent. On les avait construites de la manière suivante : d'abord on creusait la chambre dans la molasse qui forme le sous-sol d'Abydos, puis on faisait un revêtement des murs en brique grossière et on lutait le tout, je veux dire qu'on couvrait tous les murs d'une couche de mortier en terre qui a résisté jusqu'à nos jours. Dans ces sortes de tombes, l'art de la construction est encore tout à fait rudimentaire : les murs ne sont pas d'équerre, ils rentrent ou sortent un peu au petit bonheur, quelquefois d'une manière surprenante et qu'on ne croirait pas possible, mais qui est réelle. C'est dans des salles du même genre qu'on couchait le mort au milieu des vases en poterie grossière qui étaient alors un des plus grands luxes que les hommes connussent, puis on remplissait le tombeau de sable, de décombres de toute sorte, et le mort pouvait dormir tranquillement le grand sommeil.

Malgré cette unité de plan primitif, les tombeaux de ce plateau étaient d'une grande diversité : on avait varié le plus qu'on avait pu le thème primitif, et je dois entrer à ce sujet en d'assez longs détails, d'autant mieux que nous aurons à constater plus tard que toutes les tombes explorées dans la suite avaient été faites sur le même modèle, bien

que ce modèle ait eu ses variations, et c'est une preuve que toutes appartiennent bien à une seule et même époque, quelle que soit cette époque. La diversité vient le plus souvent de ce que plusieurs tombes sont accolées les unes aux autres, ou de ce que dans la chambre rectangulaire on a construit d'une manière très irrégulière de petites cases qui servaient soit à mettre des vases, soit même à déposer des cadavres, ou à d'autres usages que je ne peux pas déterminer parce que je les ignore.

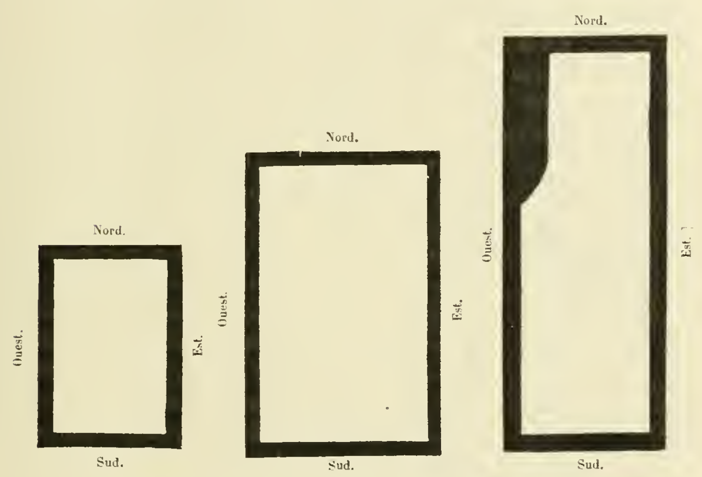


Fig. 1, 2 et 3. — Tombeaux à plans simples du premier plateau d'Om el-Ga'ab (1).

La tombe la plus simple est celle qui se trouve seule et qui n'a qu'une chambre. J'en donne ici trois spécimens, l'un plus petit, l'autre plus grand, le troisième enfin tout à fait irrégulier. Le premier a $3^m,30$ en longueur du nord au sud, et $2^m,19$ en largeur d'est en ouest; le second a $5^m,25$ en longueur d'est en ouest et $3^m,25$ de largeur du nord au

(1) Tous ces plans de tombeaux sont dans la proportion d'un centimètre par mètre et la réduction de la galvanoplastie est nulle ici.

sud : tous les murs de ces tombeaux sont en talus, non pas qu'on l'ait voulu ainsi, à ce que je crois, mais parce qu'on ne savait pas encore construire d'une manière régulière. Le troisième a 7m,25 de longueur du nord au sud et 2m,60 de largeur d'est en ouest à l'extrémité sud de la tombe; mais à l'extrémité nord le mur au lieu de 2m,60 n'a plus que 1m,95 de largeur. La cause de cette différence vient de ce que le mur est, à peu près aux deux tiers de sa longueur à partir du sud, ressorti d'une manière extraordinaire, comme s'il eût pris à tâche de décrire un arc de cercle à très grand rayon et de le couper avant que cet arc n'eût décrit un quart de cercle. Je ne crois pas qu'on puisse demander un exemple plus frappant de construction irrégulière.

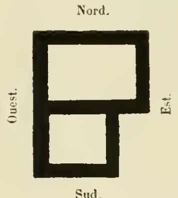


Fig. 4. — Tombeaux à deux chambres du premier plateau d'Om el-Ga'ab.

Un second agencement nous montre deux tombeaux si c'étaient des tombeaux, ou mieux deux chambres placées côte à côté, de manière à ce que du côté ouest il n'y eût qu'un seul mur terminal, tandis qu'à l'est la chambre nord est plus longue que la chambre sud et a ainsi exigé que les murs fussent coupés à angles droits, autant que possible. La chambre sud a 1m,10 de longueur et 0m,95 en largeur ; la chambre nord a 1m,65 en longueur et 1m,05 en largeur. Un autre groupement nous montre trois chambres, disposées deux dans le sens de la longueur d'est en ouest, et la troisième dans le sens de la largeur du nord au sud. Toutes sont très irrégulièrement bâties. Du côté est, la largeur du tombeau dans son entier est de 3m,04, à l'ouest de 3m,15; la longueur totale est de 5m,17. D'est en ouest, la largeur du tombeau est coupée en deux par un mur longitudinal qui va aboutir à un mur transversal qui du côté ouest coupe aussi le tombeau dans sa largeur, de manière à former deux chambres séparées entre elles par un mur de 0m,30 d'épaisseur. La chambre du sud est plus large que la chambre du nord, et aussi plus longue, par suite du défaut de régularité dans la construction : la première a 2m,89 en longueur et 1m,37 en largeur; la seconde n'a en son mur nord que 2m,84 et seulement 1m,28 en largeur.

La chambre formée par le mur transversal a 1m,99 en largeur et 3m,15 en longueur ; le mur transversal a lui même 3m,10. On pourra voir en comparant ces chiffres les uns aux autres qu'évidemment à cette époque, sur d'aussi petites étendues, les constructeurs faisaient des erreurs assez grossières de mesures. A la vérité, de tout temps les constructeurs égyptiens, architectes ou maçons, n'ont jamais ou presque jamais pu faire une construction exactement régulière : mais c'était alors sur de vastes dimensions ou parce que les matériaux qu'ils taillaient s'y prêtaient mal, ou encore à cause de l'extrême difficulté d'un travail fait dans les ténèbres ou à peu près ; mais ici, en supposant que le creusement de la tombe, cependant fait en pleine lumière, n'ait pas pu être fait d'une manière régulière à cause des ébranlements qui pouvaient se produire pendant l'opération, il était fort facile aux maçons, en tendant une simple corde, de faire des murs à peu près réguliers, qu'un simple coup d'œil aurait jugés réguliers ou irréguliers, et de plus, le revêtement de briques aurait dû faire disparaître toutes ces anomalies, tandis qu'au contraire il n'a fait que les accentuer. Et cependant, à cette époque, quelle qu'elle soit, on devait choisir pour faire de semblables œuvres, parmi des hommes habitués à ce genre de travail, les plus habiles et les plus compétents. Or, le travail que ces hommes ont exécuté, et cela pour des grands seigneurs, pour des rois, ainsi que nous le verrons bientôt, dénote une habileté d'enfant : c'est donc que les constructeurs en étaient encore à cet âge de l'humanité où l'homme s'essayait à faire les œuvres qu'il concevait, ou qu'on avait choisi pour faire ce travail les ouvriers les plus malhabiles que l'on pût rencontrer. Je laisse le choix au lecteur entre ces deux jugements sur la cause qui a fait les monument dont je parle actuellement.

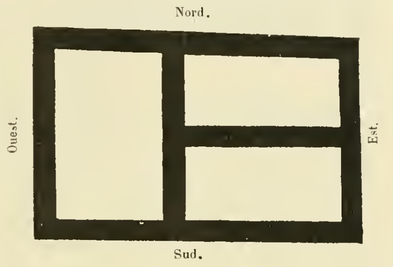


Fig. 5. — Plan de tombeau à trois chambres du premier plateau d'Om el-Gaab.

Ce groupement de trois chambres donna lieu à des diversités de plan très curieuses, comme le suivant. A une chambre rectangulaire à peu près orientée d'est en ouest, on accola deux autres chambres, l'une au sud, l'autre au nord, n'ayant ni la même longueur ni la même largeur. La chambre sud était un rectangle de 5m,72 de long sur 2m,02 de large. La chambre du milieu était partagée en trois chambres par deux murs transversaux : elle avait dans sa longueur totale 6m,90 et 1m,50 de largeur seulement. A 1m,55 à partir du mur est était le premier mur transversal, puis 1m,35 plus loin le second mur, et il restait 3 mètres pour la chambre ouest. Le mur ouest du tombeau tout entier était d'une seule ligne qui mesurait 5m,17 : sur cette dimension la troisième chambre, celle au nord, en réclamait pour elle seule 1m,65 pour sa largeur, pendant que sa longueur était de 3m,60. Elle était également partagée en deux par un mur transversal placé à 2m,45 du mur est et à 1m,15 du mur nord. Tous ces murs, je le répète encore, étaient irréguliers.

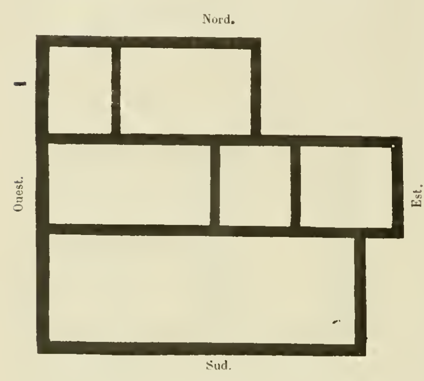


Fig. 6. — Plan d'un tombeau à six chambres du premier plateau d'Om el-Ga'ab.

Je ne dois pas oublier ici une forme de tombeau très curieuse que j'ai rencontrée sur ce plateau. La tombe était formée par une chambre longue de 4m,55 d'est en ouest et large de 3m,32 du nord au sud. A 0m,58 du mur nord-est on avait bâti un mur longitudinal d'une épaisseur moyenne de 0m,37, qui allait rejoindre le mur ouest, sauf une petite ouverture dont je parlerai tout à l'heure; mais la distance initiale de 0m,58 était réduite à la fin à 0m,55. Les petits murs transversaux bâtis entre le mur nord et ce mur longitudinal avaient formé de petites cases irrégu-

lières au nombre de cinq; la première en partant de l'est a 0m,85 en longueur et 0m,60 en largeur; les quatre autres ont la même longueur à peu près, puisque les deux murs sont à peu près parallèles avec une différence de 0m,03; elles ne devraient guère différer qu'en longueur, la seconde ayant 0m,52, la troisième 0m,61, la quatrième 0m,66 et la cinquième 1m,05. Mais en réalité le second mur a 0m,50, le troisième 0m,53, le quatrième 0m,54 et la partie du mur du fond ou mur terminus de la tombe a 0m,55. On ne pourrait constater une plus grande irrégularité. Tous les murs ont une épaisseur inégale. Cette cinquième case a une ouverture dans le mur parallèle au mur nord, à côté de la quatrième case : elle a d'ouverture la différence entre les 0m,59 du mur et la longueur totale de la chambre 1m,05, ce qui donne 0m,46.

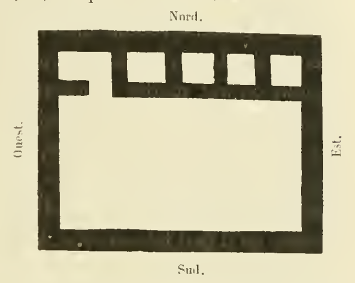


Fig. 7. — Plan d'un tombeau avec petites petites chambres murées du premier plateau d'Om el-Ga'ab.

Telle est la forme générale des tombeaux trouvés sur ce plateau. Je dois ajouter, pour lui donner toute l'exactitude possible, que vers l'extrémité ouest, du côté du sud, il y avait toute une série de tombes orientées d'est en ouest[1], situées sur le bord du désert, sur deux rangs parallèles l'un à l'autre. Elles étaient juste assez longues pour que l'on y pût déposer un corps de taille moyenne, et si elles n'avaient pas été trop larges pour pouvoir être comparées avec nos fosses modernes, on aurait pu dire qu'elles ressemblaient aux fosses que l'on creuse encore aujourd'hui dans tous nos cimetières, avec cette seule différence que les murs de la fosse avaient reçu un revêtement de briques. Une autre particularité, c'est que dans l'intérieur des murs on avait mis quelques vases en poterie grossière, rouge, ayant reçu en plus une sorte de vernis, ou

(1) Quand je dis *orientées*, je veux seulement faire comprendre que le sens de la longueur va d'est en ouest : aucune des tombes de ce plateau n'a de porte.

recouvertes d'une couche de calcaire poussiéreuse qui ne disparaît que fort difficilement. Quelques-uns de ces vases étaient intacts et je les ai soigneusement ramassés.

On a pu observer pour quelques-unes des dimensions que j'ai données qu'il était radicalement impossible de déposer des cadavres dans ces sortes de cases, ou même dans certaines des chambres, comme le groupement de deux chambres pour ne former qu'une seule tombe dans laquelle on pût mettre plusieurs cadavres. En effet, même un cadavre d'enfant de trois ans ne pourrait être étendu dans des cases qui n'ont que $0^{m},50$ en longueur ou $0^{m},52$ en largeur; de même un cadavre d'homme fait, de taille moyenne, ne pourrait trouver une place suffisante dans une chambre n'ayant que $1^{m},10$ de long et même $1^{m},65$ en comptant l'espace qu'il faut laisser vide, à la tête comme aux pieds, pour faire entrer le cadavre et le disposer commodément dans la tombe, même sans cercueil, à moins d'admettre que les hommes de ce temps étaient des nains ou avaient une taille très peu élevée. Il faut donc admettre d'abord que les cases ne servaient pas à l'inhumation des cadavres, et que même les chambres de la longueur que j'ai indiquée plus haut, chambres qui constituent la grande majorité des tombes trouvées sur ce plateau, ne pouvaient recevoir le cadavre étendu de tout son long, ainsi que nous inhumons maintenant nos morts et ainsi que l'Égypte le faisait déjà dès la IIIe dynastie. Aussi ne les déposait-on point dans ces tombes couchés comme on le fit plus tard et comme nous le faisons toujours, et c'est là, je crois, un signe de très haute antiquité. Les cinq ou six squelettes que j'ai rencontrés sur ce plateau étaient repliés sur le côté, les genoux ramenés à la hauteur du visage, les bras étendus en face et au-dessus de la tête Pour enterrer un cadavre dans cette position, il ne fallait pas grand espace, et de fait j'en ai vu de mes propres yeux dans cette posture dans un tombeau qui n'avait pas $0^{m},90$ de longueur. J'en parlerai plus longuement quand je décrirai les fouilles d'El-'Amrah, car là j'ai trouvé des squelettes entiers dont j'ai pu recueillir les ossements, tandis que sur ce plateau d'Om el-Ga'ab je n'ai jamais pu saisir le fait moi-même et je fus fort étonné quand on me dit que les quelques squelettes qui avaient échappé

à la spoliation et à l'incendie des tombes avaient cette position. Dès que je fus averti du fait, je donnai des ordres pour que, le cas échéant, on laissât le squelette en place afin que je pusse, de mes propres yeux, constater la position qu'il occupait; mais le malheur voulut que de toutes les autres tombes qui furent ouvertes par la suite, aucune ne renfermât d'ossements. Je n'ai donc pas vu moi-même les squelettes occupant cette position dans la nécropole d'*Om el-Ga'ab*, et j'enregistre ici le fait qui m'a été signalé par mes ouvriers et mes surveillants. Je sais fort bien qu'en agissant ainsi, je m'expose à des critiques malveillantes; mais je passe outre, parce que je dis ce qui est et non ce qui n'est pas. D'ailleurs quel intérêt aurait-on eu à me tromper? Aucun. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire aux indigènes d'Abydos que les corps de cette partie de la nécropole fussent inhumés dans telle ou telle position : cela ne les rendait ni plus riches, ni plus savants; ils y étaient habitués, car on trouvait des squelettes en cette position ailleurs que dans la nécropole d'Abydos; le fait ne les avait pas surpris et ils ne me l'avaient même pas mentionné, car ce ne fut que d'une manière tout à fait incidente que je l'appris quand il était trop tard. Peut-être avaient-ils entendu parler des fouilles que M. Flinders Petrie en 1893 fit à Neggadeh, car tout se sait en Égypte; mais certainement ils ignoraient les conclusions qu'on en peut tirer et, quand plus tard, je fis exécuter des fouilles à El-'Amrah pour trouver précisément des squelettes dans cette position, ils ne me ménagèrent pas les avertissements en me disant que cela ne valait rien, pas même une piastre, que personne ne voudrait acheter ces ossements et entre eux ils déploraient mon aveuglement et mon obstination, car ils voulaient trouver quelque chose pour me faire plaisir, et la simple trouvaille d'une perle valait à leurs yeux les vingt squelettes que j'ai ramassés à El-'Amrah. Ils ne comprennent rien à nos raisonnements, à nos inductions et même à nos observations scientifiques les plus simples : pour eux, il est bon de trouver ce qui a une valeur, ce qui peut se vendre une piastre, une guinée ou vingt livres turques, mais de ce qui ne s'achète pas ils n'ont pas le moindre souci. Dans ces conditions, — et ce que je viens de dire est réel, sans la moindre exagération — quel intérêt au-

raient-ils eu à me signaler un fait dont la réalité n'eût existé que dans leur imagination trompeuse et mensongère, dont ils se seraient servis uniquement pour me tromper? Aucun, je le répète. Si donc ils m'ont signalé ce fait, c'est parce que ce fait existait. Je l'ai dit, tel que je l'ai cru : j'ignore l'art de donner des entorses à la vérité, ou ce que je crois être la vérité. D'ailleurs, le lecteur observera que je ne me sers point ici de ce fait comme d'une preuve péremptoire, je le consigne simplement et j'attendrai pour en tirer une conclusion ferme que je l'aie pu constater de mes yeux.

Je ne veux pas dire ici que ces squelettes en la position que je viens d'indiquer aient été placés debout dans des vases et que ces vases aient pu être déposés dans les sortes de cases dont il a été question. Quoique j'aie d'abord eu la pensée à Abydos que ces corps avaient été traités comme les momies péruviennes et avaient pu être enfermés dans des vases — et de fait j'en ai rencontré plus tard deux qui avaient exactement cette position, ainsi que je le dirai — je ne crois pas qu'il en ait été ainsi et je suis d'avis que les corps étaient déposés sur le sable ou sur la couche de terre ou de molasse constituant le sous-sol d'Abydos. Maintenant quelle pouvait être la destination de ces cases? C'est ce que j'ignore, car je n'ai rien observé qui pût me mettre sur la voie. Un moment j'ai pu penser que c'est là qu'on déposait les grands vases dont il sera bientôt question, et que je trouvais épars dans les tombes ; mais j'en ai trouvé de plus grands encore enfoncés dans le sable et maintenus debout par le sable amoncelé exprès, sans qu'il y ait eu besoin de ces cases. Je préfère donc avouer ici que je ne peux aucunement savoir quelle était leur destination.

Les tombes que j'ai trouvées sur ce plateau ont fait naître en mon esprit les hypothèses les plus bizarres. Tout d'abord, frappé de la nouveauté des tombeaux que je mettais au jour, j'ai cru que je pouvais me croire en présence d'une nécropole non égyptienne. Deux hypothèses se présentaient à mon esprit : ou bien ces tombes auraient été celles que se seraient construites les garnisons enrôlées à une époque très postérieure de l'histoire égyptienne pour défendre la vallée du Nil contre

les innombrables pillards qui en voulaient à ses richesses, et notamment contre les Blemmyes; puis plus tard à mesure que je trouvais des objets évidemment primitifs, je pensai que ce pouvait être la nécropole des envahisseurs, Blemmyes ou autres, qui avaient pu momentanément posséder Abydos. Je le répète, je cherchais à m'expliquer la nouveauté de ces tombes. J'avais vaguement entendu parler de la *new race* que M. Flinders Petrie avait rencontrée dans ses fouilles de Neggadeh, et je dois dire encore qu'à l'heure où j'écris[1], je n'ai pas d'autres renseignements positifs sur le résultat de ces fouilles; je ne pouvais me tourner avec sécurité de ce côté que j'ignorais et que j'ignore encore. Je mentionne seulement ces hypothèses que j'ai dû abandonner depuis devant l'importance des faits qui sont venus s'offrir à moi, pour montrer que la théorie que je m'efforcerai d'établir plus loin, n'est pas une de ces théories que j'aie embrassée tout d'un coup sans le moindre examen, ou après un examen tout à fait superficiel : au contraire, j'ai beaucoup réfléchi aux problèmes que mes fouilles soulevaient, j'ai imaginé toutes les hypothèses possibles, quoique je n'en aie mentionné que deux, et si j'ai eu la pensée de l'époque reculée à laquelle je crois que ces tombeaux remontent, c'est après beaucoup de réflexions. Ce paragraphe n'a d'autre valeur ici que d'indiquer la marche lente de ma pensée au milieu des découvertes qui se produisaient journellement.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, le type de tombeau rencontré de beaucoup le plus fréquemment est la chambre oblongue simple. Les autres tombeaux sont beaucoup moins fréquents et le dernier est, je crois, seul de son type sur ce plateau. Combien y en a-t-il en tout? Je ne saurais le dire, mais je ne me tromperai pas beaucoup en disant que leur nombre s'élevait entre cent cinquante et cent soixante. Ces tombes, excepté celles qui étaient groupées ensemble, étaient assez éloignées les unes des autres, pour celles qui étaient réunies en groupes. Quand il y avait groupement, je ne compte le groupe que pour une unité, de

(1) Ces mots ont été écrits en juillet 1896. Je n'ai pas voulu y changer quoi que ce soit.

sorte qu'il y avait cent cinquante ou cent soixante tombes isolées ou groupes de tombes.

Que contenaient ces tombeaux? Rien autre chose que des vases en poterie grossière et rouge, des vases de prix entiers ou fragmentaires en pierre dure, pas un seul objet artistique. Voici d'ailleurs, d'après le relevé de mon journal, les objets qui furent rencontrés pendant les cinq jours que durèrent les fouilles sur ce plateau.

Le 15 janvier, au début des travaux sur le plateau, on trouve d'abord les statuettes dont j'ai parlé plus haut et je trouve mentionnée la découverte de vases en ces termes : « Dans la plupart des tombeaux ouverts en ce jour on n'a rien trouvé; dans les autres on a trouvé des pots placés dans le sable à 1^{m},15 sous terre. De ces pots les uns ne contenaient que du sable et des cailloux, d'autres étaient remplis de cendres avec quelques traces de charbon ou de natron, d'autres renfermaient des graines et du blé (?). Quelques-uns de ces pots étaient en terre cuite rouge très grossière; d'autres, au contraire, étaient en terre beaucoup plus habilement pétrie et déjà vernissés. Quelques-uns d'entre eux ont une forme remarquable à cause de sa rareté. Ces pots étaient disposés sans ordre apparent aux quatre coins du tombeau. »

Le 16, je note : « Aujourd'hui on a trouvé toute une série de gros vases en terre, peut-être plus de cinquante ou soixante, de toutes les formes, et quelques-uns d'entre eux avec des ornements qui les rendent dignes de la plus grande attention. Ils étaient remplis de terre, de sable, de cailloux, et certains d'entre eux de feuilles d'arbres, de graines qui étaient tellement desséchées qu'elles tombaient en poussière dès qu'on voulait les prendre. J'ai fait rapporter tous ceux qui n'étaient pas cassés, et même même quelques-uns de fendus, à cause de l'étrangeté et de la nouveauté de leurs formes. L'évènement de la journée a été la trouvaille de deux petits vases en albâtre avec des attaches d'or. » Puis plus loin j'ajoute : « J'ai oublié de mentionner hier parmi les objets trouvés une sorte d'os taillé en forme de main d'une manière très grossière et primitive, absolument comme les ossements sculptés trouvés dans les cavernes de l'Europe. » Cet os a été remis avec tous les silex que je devais

trouver à M. de Morgan, directeur général des Antiquités en Égypte, pour lui servir de preuves dans l'ouvrage qu'il consacre à l'Égypte préhistorique[1].

Le 17, je note encore : « On n'a trouvé aujourd'hui que des vases primitifs comme ceux d'hier, puis d'autres vases de forme conique renversée et d'autres de forme un peu différente. » Et c'est tout.

Le 18, j'ai écrit laconiquement en tête de la journée : « On n'a rien trouvé aujourd'hui, sinon des débris de vases en albâtre et en deux autres pierres dures. » Plus loin dans ce même jour, j'explique un peu la trouvaille de ces débris, en ces termes : « D'ailleurs, plus on approche de la seconde butte, plus on rencontre de débris de beaux vases en albâtre. Aujourd'hui dans une tombe, on a rencontré une vingtaine de fragments tous différents des vases splendides en toute espèce d'albâtre, tous taillés avec une grande finesse de travail. Il y avait entre autres une table d'albâtre avec un pied qui devait entrer dans un support, d'un travail magnifique. D'autres fragments, au-dessous du rebord, ont un filet très léger, fort artistement fait. » Et je me demandais avec tristesse qui avait pu faire des actes de vandalisme aussi stupide que ceux qu'il avait fallu pour réduire en pareil état les œuvres des hommes d'autrefois! Et déjà venait sous ma plume le nom des moines qui avaient saccagé Abydos au commencement du VIe siècle de notre ère : je n'en savais absolument rien, ainsi que je le notais, et j'ignorais que plus tard je découvrirais un nom de chrétien sur les fragments qui restaient d'un vase en albâtre.

Le 19 enfin, je note en tête de la journée : « J'ai trouvé aujourd'hui quatre petits silex taillés, un grand silex de forme recourbée, une table d'offrandes avec trois trous au milieu en forme d'une petite auge oblongue, et divers fragments de vases en albâtre portant des caractères. » Ces caractères se composaient d'abord d'un épervier monté sur une enseigne, ou ce qu'on nomme encore abusivement une bannière, et ce qui est réellement une habitation plus ou moins habilement figurée.

(1) Il ne s'en est pas d'ailleurs servi.

Les premiers fragments étaient justement brisés à l'endroit où auraient dû se trouver les caractères contenus dans la partie de la maison qui leur était réservée. Ce n'était pas avoir de chance. Déjà précédemment, le 16, on avait rencontré un essai de caricature, ou simplement de dessin, gravé sur une petite plaque d'ivoire. On y voit deux hommes se donnant la main en faisant des contorsions. Le lendemain, dans l'une des tombes ouvertes en ce jour, on avait trouvé des objets qui me parurent alimentaires, en forme de cônes : je crois que c'étaient des pains et on pouvait les couper au couteau. Ils étaient dans des vases dont ils avaient pris la forme, et si c'étaient des pains, ainsi que je le croyais, ils avaient dû être cuits dans le vase même où on les avait trouvés. M. le professeur Friedel, professeur de chimie organique à la Faculté des sciences à la Sorbonne et membre de l'Institut, avec la plus grande amabilité a bien voulu analyser les substances trouvées dans ces vases et d'autres qui devaient être rencontrées dans la suite des fouilles.

Au bout de ce plateau était la seconde butte d'Om el-Ga'ab qui n'était qu'une légère éminence, de peu d'étendue et formant presque un ovale. Elle était entourée de tombeaux au nord, à l'est et au sud ; du côté ouest, elle descendait graduellement jusqu'à une toute petite dépression précédant la troisième butte. Cette seconde butte ne se présentait pas comme la première : elle était bien plus factice que la précédente ; elle était formée, pensais-je, de débris de vases et de sable aggloméré. Tous ces débris, environ à un mètre dans la plus grande profondeur, sortaient sans doute de tombeaux qui apparemment ressemblaient à ceux qui venaient d'être explorés sur le plateau. Quand on eut enlevé tous les débris qui formaient la colline, on se trouva en présence d'un seul tombeau ayant de beaucoup plus grandes dimensions que ceux qui avaient été jusqu'alors explorés dans cette partie de la nécropole d'Abydos. Ce tombeau avait été creusé dans la montagne, comme tous les autres de cette nécropole, en forme de chambre rectangulaire, mais le revêtement était un véritable mur mesurant plus d'un mètre d'épaisseur. La construction était beaucoup moins irrégulière que dans les tombes du plateau et, à première vue, en raison même du soin qu'on

avait apporté à l'édification de ce tombeau, on sentait que le personnage inhumé après sa mort avait été pendant sa vie un plus riche, partant un plus grand personnage. Il était orienté du nord au sud. Du côté de l'est, le mur avait été détruit sur une assez grande dimension; du côté ouest et nord il était intact; du côté sud, il avait également en partie subi la destruction. Les dimensions de cette tombe étaient de 8 mètres de longueur, sur $4^{m},75$ en largeur et il n'avait pas moins de $3^{m},20$ de profondeur. Il avait donc fallu enlever plus de 115 mètres cubes de sable dans des conditions très pénibles, puisqu'il n'y avait pas de porte, par conséquent pas d'escalier.

A voir les murs de brique dans la partie supérieure, on aurait cru que les constructeurs ne s'étaient pas servis du crépissage en terre, car il n'y en avait pas vestige; mais, à mesure que l'on descendit en profondeur, le crépissage reparut et il était bien tel que je l'avais observé précédemment. Ce tombeau présenta un phénomène curieux dont je dois ici parler : la colline qui le surmontait était formée, je viens de le dire tout à l'heure, de débris de poteries rouges et de sable aggloméré, et ces débris avec le sable se retrouvaient à l'intérieur du tombeau jusqu'à 1 mètre ou $1^{m},10$ de profondeur; à partir de cette profondeur, du sable et rien que du sable, ce que les indigènes appellent le sable vierge et qu'ils sont très heureux de rencontrer, car la présence d'une semblable couche de sable indique d'ordinaire que la spoliation s'est arrêtée à la surface et a respecté les profondeurs de la tombe. Aussi quand ils eurent vu cette couche de sable prétendu vierge, leur facile imagination conçut les plus grandes espérances et ils m'en firent part. J'avais été déjà bien souvent désappointé, et j'avais pris la résolution de ne plus former d'espérances, et, de tout ce qu'ils me disaient, je n'admettais qu'une chose, à savoir que dans leur vie passée tout entière à opérer des fouilles dans la nécropole d'Abydos, ils n'avaient jamais rien rencontré de semblable ainsi qu'ils me l'avaient dit déjà à propos du tombeau d'Aououapta et comme ils devaient me le répéter souvent encore. Bien m'en prit, car sous cette couche de sable où l'on ne trouva pas un seul débris de poterie, un seul fragment de vase en pierre dure,

quand on eut creusé environ un mètre plus bas, les débris de poterie reparurent et en nombre vraiment prodigieux, et les fragments de vases en albâtre avaient disparu : on n'avait trouvé de ces fragments que dans la couche supérieure des débris ayant comblé le tombeau et seulement du côté sud-ouest. Dans la couche inférieure, on trouva à l'état isolé un assez gros fragment de granit rose : il se trouvait à un mètre environ dans la couche inférieure et avait été apporté là, je ne sais encore d'où, par les spoliateurs, au milieu d'innombrables fragments de poteries grossières.

Une seconde particularité que m'offrit le déblaiement de ce tombeau consiste en la présence de deux trous, aux angles nord-est et nord-ouest. Ils étaient de forme elliptique; le premier avait dans son petit axe $0^m,59$ de largeur et dans son grand axe $0^m,85$; il avait été creusé à une profondeur de $1^m,02$. Le second avait $0^m,58$ en son petit axe et $1^m,46$ en son grand : il n'était profond que de $0^m,95$. A quoi avaient pu servir ces trous? n'étaient-ce que de simples sondages faits par les ouvriers constructeurs de la tombe qui auraient voulu descendre encore plus bas dans la montagne? Mais alors, ils n'auraient pas fait de trous semblables seulement en ces deux angles du tombeau, surtout à une telle profondeur. Étaient-ce des trous destinés à recevoir quelque partie du mobilier, et particulièrement la plus précieuse? Cela serait possible, mais en ce cas, il faut dire que si telle avait été la destination de ces trous, les spoliateurs de la tombe avaient si bien enlevé tout ce qui s'y trouvait qu'il n'y est absolument rien resté. Une troisième hypothèse se présente aussi à l'esprit, c'est que peut-être les spoliateurs ont eux-mêmes fait ces deux trous fort irréguliers pour sonder le terrain et voir si l'on n'y avait pas caché d'objets précieux. Cela est encore possible : aussi, comme je ne puis me prononcer en ayant une raison quelconque de le faire plus d'un côté que de l'autre, je laisse au lecteur le choix de l'hypothèse qui lui sera plausible, même la faculté de faire des hypothèses nouvelles, si celles-ci ne lui semblent pas en nombre suffisant.

Les trouvailles faites en ce tombeau se sont bornées à des objets qui n'avaient aucune valeur, à des poteries grossières, à une foule de petits

vases comme ceux qu'on trouve dans toutes les nécropoles de l'Ancien Empire : ce sont ces petits vases trouvés intacts dont les enfants remplissaient le soir leur couffe et qu'ils emportaient chez eux pour les donner ou en faire commerce. Outre ces vases et les fragments de vases en albâtre, qui furent rencontrés à l'endroit indiqué plus haut, le tombeau contenait certainement des squelettes et des restes semblant avoir reçu une préparation quelconque, car l'atmosphère de la tombe était imprégnée d'une forte odeur de résine; mais on n'y retrouva pas le plus petit ossement. On y rencontra cependant deux fragments de bois : l'un de ces fragments est arrondi et contient à l'extérieur une série de petits ornements qui me semblent très curieux pour l'histoire du travail. Il était paré sur les deux autres côtés. Ce fut aussi dans ce tombeau que je trouvai pour la première fois deux exemplaires d'un objet qui m'intrigua pendant très longtemps. C'étaient deux cônes en terre grisâtre : sous la base du cône était enchâssée dans la terre une sorte d'assiette également en terre cuite : la terre du cône était mélangée de touffes de ce qui paraissait être du poil, du poil de chameau comme assuraient les indigènes, du poil de chameau, de vache, de chèvre ou de gazelle, comme je l'imaginais, mais en réalité c'étaient des fibres de palmier, ainsi que l'analyse microscopique faite par M. Piot-bey l'a démontré d'une manière irréfutable. La composition de ces touffes, je ne le sentais que trop, devait avoir une importance extrême pour déterminer l'âge des tombes que j'avais explorées : si c'était réellement du poil de chameau, elles ne pouvaient guère remonter au delà de la XXVI[e] dynastie, parce que cet animal devait avoir été acclimaté en Égypte pour fournir ainsi les poils qui étaient entrés dans la composition de ces bouchons en terre, — car c'étaient des bouchons tout simplement; — si c'était du poil de chèvre, de gazelle ou de vache, l'emploi de ce poil ne contredisait en rien la plus haute antiquité : l'analyse microscopique en démontrant que c'était des fibres de palmier a apporté un témoignage qui n'est point contre, qui semble au contraire pour l'hypothèse de la plus haute antiquité. On avait passé trois jours à déblayer ce tombeau.

Je ne dois pas ici oublier de parler d'un fait qui semble détruire au

premier coup d'œil l'hypothèse d'une haute antiquité de ces tombeaux : dans les décombres qui étaient au pied de la seconde butte, on trouva une table d'offrandes très finement sculptée et d'un sujet charmant; malheureusement il en manque presque la moitié. Malgré tout, ce qu'il en reste suffit amplement à montrer que cette table d'offrandes par la matière dont elle a été faite, par la manière dont le sujet a été compris et rendu, ne peut aucunement être d'une époque reculée, puisqu'elle appartient sans doute à la XVIII[e] dynastie, ou peut-être à la XIX[e]. Comment cette table d'offrandes se trouvait-elle en cet endroit? Je ne m'arrête pas un seul moment à considérer qu'elle pouvait être contemporaine des tombeaux près desquels elle a été trouvée et qui ne dateraient ainsi que de la XVIII[e] ou de la XIX[e] dynastie. Ce n'est pas la présence d'un seul monument, détonnant au milieu de tous les autres trouvés dans un rayon encore assez étendu, qui peut empêcher de conclure scientifiquement à un âge beaucoup plus reculé pour les monuments autres que le premier, car ce monument unique a parfaitement pu être apporté d'ailleurs. La preuve qu'il l'a pu être, c'est qu'on a trouvé le fragment de granit rose dans la couche la plus profonde du tombeau situé sous cette colline, que ce fragment est aussi unique, qu'il n'y avait pas trace de granit dans le tombeau où il a été rencontré, que par conséquent il provient d'ailleurs. D'où provient-il? peut-être de la quatrième butte où l'on en a rencontré de semblables sur la couche supérieure des décombres qui recouvre ce tombeau ; je ne peux pas l'assurer, parce que je n'ai pas déblayé complètement cette butte; mais, s'il n'en provient pas, il peut provenir du grand tombeau de Den lequel était entièrement pavé en granit rose. Or la quatrième butte est à peu près à 10 mètres de la deuxième, et le grand tombeau de Den à 150 mètres environ. De plus, pour la quatrième butte, la partie supérieure des décombres contenait en nombre relativement assez grand des monuments qui avaient été placés en cet endroit — je tâcherai plus loin d'établir pourquoi — et je n'ai aucune peine à admettre que cette table d'offrandes faisait partie des monuments qui se trouvaient sur cette quatrième butte.

Ce tombeau devait encore fournir un monument très curieux, mais malheureusement cassé : c'était un petit fil en métal, large environ de 0m,008, assez long, environ 0m,30, qui se pliait en tous les sens sans se casser, parce qu'il était éminemment ductile. A ce propos, j'avais noté dans mon journal : « Ce ne peut être de l'or, ce ne peut être du bronze, c'est sans doute de l'argent. » Et, en effet, l'analyse qu'a bien voulu en faire M. Friedel a montré que c'était une sorte d'électrum où l'argent dominait d'une manière très notable. Je ne pus quitter ce tombeau sans opérer des sondages dans les murs pour voir si l'épaisseur ne cachait pas l'un de ces *serdab* usités sous l'Ancien Empire dans la nécropole de Memphis, et dont Mariette avait cru trouver un exemple dans la nécropole d'Abydos [1]. Je fis sonder les quatre murs et rien n'apparut sous les sondages; les quatre murs étaient pleins et il fallut abandonner l'espoir de trouver autre chose que ce que nous avions trouvé.

Je passai donc à la troisième butte qui, à la rigueur, aurait pu être considérée comme faisant partie de la précédente, s'il n'y avait eu entre elles une petite dépression de terrain large d'environ 2 mètres. Cette troisième butte était plus longue du nord au sud que la précédente, et ce n'est pas seulement un tombeau qu'elle recouvrait, mais plusieurs. Comme j'avais été obligé de fouiller de fond en comble la butte précépente, je devais l'être encore pour cette troisième. Les décombres qui provenaient des travaux nouvellement entrepris servirent à combler le tombeau voisin dont je n'avais plus que faire, car il s'agissait d'aller de l'avant, si bien qu'ici, comme pour la première et la seconde butte, j'ai dû changer complètement la configuration du terrain. A l'ouest du tombeau précédent, dans une ligne presque parallèle, on trouva un nouveau tombeau situé à peu près à une distance de 2 mètres du précédent. Les travaux nécessités pour l'exploration de cette troisième butte commencèrent le 23 janvier et durèrent jusqu'au 7 février inclusivement, car au sud et au nord de cette butte s'étendaient des terrains d'une assez vaste superficie qu'il fallait nécessairement explorer avant de penser à atta-

(1) Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos*, p. 13.

quer la quatrième butte. Ce fut la période la plus difficile de mes fouilles, celle où je ne trouvai absolument rien qui correspondît au but des fouilles que j'avais entreprises et le désespoir commençait de m'envahir. Tous les soirs du 23 janvier au 7 février, je n'avais qu'à répéter le même mot en tête de mon journal : Rien trouvé aujourd'hui. Et malgré tout, il me semblait entendre une voix qui me disait : Ne perds pas courage, tu finiras par trouver. Et j'écoutai cette voix, et je résistai de mon mieux à tous les conseils qui m'étaient donnés, je fis continuer avec une sorte de sourde rage des travaux qui ne me donnaient absolument rien, pour lesquels j'employai beaucoup d'hommes qu'il fallait payer au bout de la semaine! Mon entêtement fut supérieur à mes craintes et le 8 février vint apporter une lueur d'espoir dans ce ciel sombre.

Mais, si pour ce qui regarde les objets, je n'avais absolument rien trouvé, j'avais pu faire quelques constatations qui m'amenaient tout doucement, il est vrai, à connaître l'époque à laquelle remontaient les tombeaux, jusqu'au jour où la découverte des stèles royales vint me permettre de formuler une hypothèse que je crois encore juste en ce moment. Aussi dois-je rendre compte des travaux que je dus faire exécuter sous cette troisième butte, au sud et au nord, pour achever le plateau, car au sud on voyait clairement qu'il y avait un tombeau au pied de la quatrième butte, et comme les deux buttes, la seconde et la troisième, étaient situées au sud-ouest du plateau, tout le nord restait à explorer. C'est à quoi furent consacrés les deux semaines et les deux jours que durèrent les travaux.

Le tombeau situé sous la troisième butte avait été complètement incendié : cela fut visible dès qu'on fut arrivé à trouver les murs qui limitaient la tombe. Tout le revêtement de terre et le premier lit de briques, quand ce revêtement n'existait pas, étaient cuits : certaines briques étaient rouges, d'autres noircies par la fumée, tous signes que l'action du feu avait existé en un certain jour. D'ailleurs la preuve de l'incendie ne tarda pas à devenir manifeste. A mesure qu'on approcha du fond, on découvrit du charbon de bois en quantité si considérable que, sans exagération aucune, je puis dire qu'il y en avait au moins deux cents

kilos. On pouvait parfaitement l'utiliser, et je dois dire qu'en effet je l'utilisai : on en fit la cuisine pendant plus de quinze jours. Ce charbon avait été fait comme on le fait encore aujourd'hui en France : on avait allumé le feu qui avait dévoré le bois, mais comme, aussitôt l'incendie allumé, on avait rempli le tombeau de sable, le feu avait couvé et le bois s'était maintenu compact, réduit seulement de volume. Quelques parties du tombeau avaient échappé à l'incendie qui n'était pas complètement allumé : dans ces parties, on trouva des morceaux de bois vermoulu et le crépissage de terre n'était pas cuit, ni par conséquent les briques sous le crépissage. Or, d'où pouvait venir ce bois ? Évidemment il était travaillé, car il avait été parfaitement égalisé, raboté comme on dirait actuellement, quoique les Égyptiens n'aient jamais connu le rabot. Sur l'un des morceaux trouvés je crus même distinguer un tenon encore attaché à la pièce de bois. Je dois dire ici que d'abord je conçus une hypothèse d'après laquelle on aurait réuni en ce tombeau tous les cercueils trouvés dans le voisinage et qu'on les avait brûlés ensemble. J'ignorais encore complètement l'époque de ces sépultures, rien ne me semblait impossible dans cette hypothèse et j'aurais eu l'explication de ce fait, à savoir que je n'avais presque pas rencontré de cadavres dans les tombes environnantes, puisqu'on les aurait brûlés en cet endroit. Mais cette hypothèse est inadmissible depuis que j'ai rencontré d'autres tombeaux dans le même genre et que j'y ai constaté une chose que je ne crois pas avoir jamais été constatée encore, à savoir que le tombeau tout entier était pavé en bois, de telle sorte que le bois adhérait aux quatre murs et que tout le terrain était recouvert comme d'un plancher. La coutume est fort curieuse et comme l'Égypte n'a jamais passé pour un pays où l'on pût trouver des planches de bois assez bonnes pour pouvoir être travaillées et assez grandes pour pouvoir remplir la longueur du tombeau, il me semble que la présence de ce bois était un signe évident de richesse.

Les indigènes donnaient une explication de la présence de ce charbon qui est vraiment curieuse et que je rapporte ici parce qu'elle m'a été dite par des Européens. Ils disaient d'abord n'avoir jamais rien vu de

semblable — c'était la troisième fois — et que sans doute c'était en cet endroit qu'on avait fait cuire les innombrables pots que les fouilles mettaient au jour à chaque instant. Malheureusement la chose était démontrée impossible, d'abord parce qu'on n'installe pas une poterie ni des fours de cuisson en plein désert, à près de trois kilomètres des endroits habités actuellement, à plus de deux des endroits où les anciens habitants d'Abydos avaient leurs logements; ensuite parce que, pour cuire leurs poteries, les potiers de cette époque n'auraient pas employé du bois travaillé aussi parfaitement qu'on le pouvait alors. Par conséquent

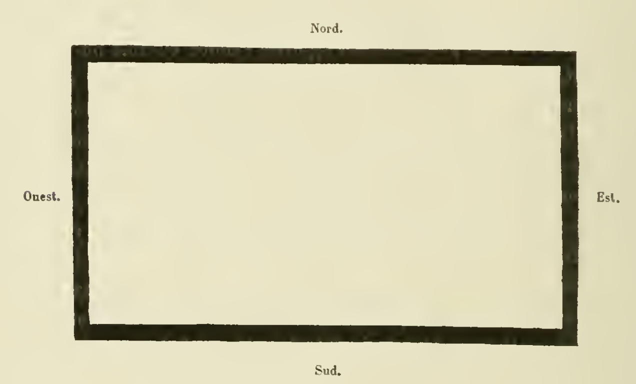


Fig. 8. — Plan du tombeau trouvé sous la troisième butte d'Om el-Ga'ab.

cette hypothèse n'était pas susceptible un seul moment de résister à un examen quelque peu sérieux.

Ce tombeau mesurait $9^m,20$ de longueur du nord au sud, 5 mètres de largeur de l'est à l'ouest et avait une profondeur de $4^m,15$. C'était, on le voit, une œuvre considérable. Il ne fournit qu'un seul petit monument, à savoir une tête de félin sculptée sur bois d'ébène, et cette tête devait faire partie d'un petit récipient de toilette. Malheureusement, après avoir passé un si long temps dans le sable, elle se fendit en plusieurs morceaux que j'ai dû faire recoller depuis. Dans ce tombeau encore, je

trouvai des fragments de cônes en terre avec des dessins géométriques, et peut-être quelques lettres. Je rencontrai également des fragments de vases en albâtre ou en pierre dure, et sur l'un de ces vases était un épervier au-dessus d'un rectangle, c'est-à-dire sur une maison ; mais encore cette fois la cassure avait emporté les signes hiéroglyphiques devant exister dans le rectangle. Ce n'était pas avoir de chance. Par contre, je trouvai un fragment de vase en albâtre avec des caractères grecs tracés au charbon sur la blancheur du vase. Ces caractères étaient incohérents, et peut-être y avait-il un mélange de signes égyptiens ou des imitations d'inscriptions anciennes. Quoi qu'il en soit, c'était une lueur qui me donnait un indice non pas sur l'âge des tombeaux, comme je me le dis d'abord, car j'étais encore féru de l'hypothèse que ces tombeaux pouvaient appartenir à une colonie militaire composée de mercenaires d'origine grecque, mais sur l'époque à laquelle on avait spolié et incendié ces tombeaux. D'ailleurs le jour n'était pas loin où je devais trouver sur un fragment semblable un nom chrétien écrit tout au long. Enfin au dernier moment on découvrit une petite plaquette de bois où l'on voyait quelques caractères inscrits : ces caractères semblaient former un tout et c'était la première inscription que je rencontrais.

Au nord de ce tombeau s'en trouvait un autre qui avait complètement été démoli. Les spoliateurs furieux sans doute de n'avoir rien trouvé ou poussés par une rage féroce, avaient complètement détruit les murs, soit uniquement pour détruire, soit pour faire des sondages, ainsi que je l'avais fait pour la tombe recouverte par la seconde butte, afin de voir si par hasard les murs ne renfermaient pas quelque cachette. Ils en avaient été pour leurs frais. On ne trouva rien autre chose dans ce tombeau que deux fragments de poterie, où avaient été tracés des caractères coptes. Ainsi cette fois, on pouvait à peu près sûrement prouver que les Coptes étaient passés par là, et il n'était peut-être pas impossible de connaître ce qu'ils y étaient venus faire.

Je ne dois pas oublier ici la trouvaille d'un vase presque complet, en albâtre grossier, qui fut trouvé dans ce tombeau. C'était une sorte de mortier d'une épaisseur extraordinaire, dont presque toute la partie

supérieure avait été brisée. Il mesurait 0^m,45 de diamètre en la partie existante, avait une hauteur de 0^m.50 environ et était très lourd. Il ne portait aucune inscription et avait été relégué au fond du tombeau, sans doute à l'emplacement même où il s'était trouvé jadis. Je ne sais pas à quoi avait pu servir ce vase énorme, dont je devais trouver plus tard un second exemplaire portant cette fois-ci le nom de son propriétaire.

Pour achever l'exploration des autres tombeaux qui me restaient à fouiller avant d'attaquer la quatrième butte, je n'en dirai absolument rien autre chose qu'ils ressemblaient aux autres tombes dont j'ai déjà décrit l'exploration pour le lecteur. Cependant, parmi les objets qu'on rencontra, apparaissaient déjà des fils de bronze dont je ne m'expliquais pas encore l'usage, et cela en assez grande quantité. Je devais l'apprendre bientôt, cet usage, et j'en parlerai en son lieu.

Telle est la manière dont furent explorés le plateau et les deuxième et troisième buttes d'Om el-Ga'ab. Et maintenant avant de passer plus loin, il me faut résoudre une question qui se pose d'elle-même et pour la solution de laquelle j'ai en ce moment la presque totalité des éléments nécessaires. Qui a dévasté la nécropole d'Om el-Ga'ab ?

La réponse à cette question ne semble pas trop difficile au premier abord, mais cependant elle pourrait entraîner en de longs développements. Une double hypothèse semble d'abord pouvoir être admise : ou ces tombeaux ont été spoliés et dévastés à une époque précédant notre ère, ou ils l'ont été pendant notre ère. Le fait que j'ai fait observer plus haut, à savoir que, sous une couche de pots cassés et de débris de toute sorte, était une couche de ce sable que les indigènes appellent sable vierge, semblait au premier coup d'œil militer pour l'hypothèse que les tombeaux ont été spoliés à une époque très ancienne, je veux dire antérieure à notre ère. Or, une pareille spoliation n'aurait pu avoir lieu qu'à une époque à laquelle on aurait pu la faire impunément, car si le culte des morts n'était pas rendu quand les familles remontaient à une antiquité trop reculée, ou même était abandonné quand la famille était éteinte, cependant on poursuivait toujours les profanateurs de sépultures et toujours dans la confession négative faite par devant Osiris et

ses quarante-deux assesseurs par l'âme qui arrivait de la terre, il y avait cette négation : je n'ai pas spolié les tombeaux. C'est donc pendant une révolution politique, où il ne serait plus resté vestige d'autorité, que la spoliation aurait pu avoir lieu, et nécessairement avant l'introduction du christianisme dans la vallée du Nil. On pourrait peut-être penser à la conquête assyrienne, ou mieux à la conquête persane, ou peut-être même remonter encore plus haut, à un changement de dynastie quelconque s'étant fait avec des bouleversements politiques. On pourrait aussi penser à ce que dit Ramsès II de l'état dans lequel il trouva les tombes royales qui étaient dans la nécropole d'Abydos et au soin qu'il prit de les faire restaurer, si l'on ne savait par avance d'une manière péremptoire que de pareilles restaurations comportaient seulement parfois la gravure des cartouches d'un roi sur un monument qui lui avait plu. Dans ce cas, il faudrait admettre une double spoliation, la première ayant eu lieu sous la période ancienne de l'histoire d'Égypte, la seconde ayant eu lieu sous la période chrétienne.

Mais cette hypothèse ne tient pas debout, si l'on veut bien se rappeler que, dans le même tombeau où se trouvait la couche de sable dont il vient d'être question, il y avait par dessous une couche inférieure de tessons de poteries et de fragments de vases en pierre dure, que précisément sur l'un de ces fragments il y avait des caractères grecs, que dans le tombeau voisin on a trouvé aussi un fragment de vase avec des caractères grecs mélangés à des caractères d'origine égyptienne, c'est-à-dire avec des caractères employés par les Coptes pour transcrire les mots de leur langue. De plus, — je peux m'en servir déjà pour vider cette question, quoique je ne l'aie trouvé que plus tard —; de plus, on a rencontré dans un tombeau voisin et appartenant à la même époque un fragment de vase avec cette inscription : IωANNHC, Jean. Du coup c'est bien un nom chrétien, car je ne crois pas que les Juifs hellénisants se soient trouvés en nombre dans la ville d'Abydos à l'époque où s'est faite cette sauvage dévastation. Par conséquent ce sont bien les chrétiens qui ont fait cette vilaine œuvre, laquelle a duré des mois et des années. Après avoir fait un exploit aussi agréable à Dieu, après avoir allumé l'incendie,

ils se sont servis de tisons ou de charbons à peine éteints pour écrire leurs noms, dessiner leurs dessins grossiers sur les fragments de tout ce qu'ils avaient brisé avec la fureur la plus idiote. Pauvres gens! ils ont été bien coupables, leur fanatisme était aveugle et ils ne s'occupaient pas le moins du monde de l'intérêt que pouvaient offrir pour l'histoire de l'humanité les monuments qu'ils traitaient de la sorte. S'ils n'eussent pas fait ainsi, j'aurais trouvé dans cette nécropole des objets entiers qui auraient été admirables, qui auraient fait pousser des exclamations sonores et qui auraient démontré victorieusement que l'art humain et l'industrie humaine raffinée sont évidemment plus anciens sur notre globe qu'on se l'imagine. Fort heureusement d'ailleurs, les fragments de ces vases ou de ces objets que j'ai pu ramasser suffisent à faire la preuve, car ces fragments supposent des objets entiers.

Est-il possible de pousser plus loin encore l'élucidation de cette question? Je le crois. Jusqu'au VIe siècle de notre ère, Abydos ne semble pas avoir contenu un grand nombre de chrétiens : le culte officiel continuait toujours d'être célébré dans le temple d'*Apollon*, ainsi que le nommaient les Coptes après les Grecs, c'est-à-dire dans le temple de Séti Ier. Un nombreux clergé était encore attaché à ce temple, puisqu'au jour de la destruction il y eut meurtre de vingt-trois prêtres et de sept hiérodules. Si la chose était ainsi pour le temple de Séti Ier, rien n'empêche que le même fait ne se soit produit pour les autres temples de la nécropole, notamment pour celui de Ramsès et pour le grand temple d'Osiris. Or, nous savons tous ces détails d'une manière certaine depuis trois ans, et je les savais pour ma part depuis bien plus longtemps, car dans les fonds coptes de la *Bibliothèque nationale* et de la *Biblioteca nazionale* de Naples se trouvent des fragments de la Vie d'un moine sur lequel doit retomber la plus grande part de la responsabilité encourue par la destruction des édifices religieux d'Abydos. Ce moine s'appelait Moyse et j'ai publié dans les *Mémoires de la Mission du Caire* tous les fragments de sa Vie qui nous sont parvenus[1]. Cette

(1) E. Amélineau, *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux* IVe,

Vie malheureusement n'est pas entière, et. dans le *Synaxare* où les Coptes ont conservé la mémoire de leurs saints et l'abrégé de leur vie, son nom ne figure pas, du moins dans les exemplaires connus. Je m'étais dit que s'il devait y avoir un abrégé de sa vie, cet abrégé devait exister dans le monastère qu'il avait élevé à Abydos et qui existe toujours. J'ai fait des recherches et le *gommos* Yousouf s'y est prêté avec la meilleure grâce : j'ai en effet trouvé mention du nom de ce moine, mais au lieu de rencontrer l'abrégé de sa vie comme le fait a toujours lieu, je n'ai rencontré que des phrases vides de sens où l'on faisait des exclamations sur ses faits héroïques. Toutefois, je crois que les passages qui nous sont parvenus dans les fragments coptes suffisent amplement pour montrer quelle fut la conduite de ce Moyse en la montagne d'Abydos. On y a raconté tout au long les précautions qu'il prit pour réussir dans sa tentative contre le temple de Séti Ier, et comment au nord de son monastère il renversa un temple de Bès, dont on n'a pas encore retrouvé les traces. Dans le récit de la destruction du temple de Séti Ier, il est couramment parlé de la montagne, et par la montagne il faut entendre ici la partie sablonneuse qui s'étend entre la partie cultivée de la vallée du Nil et la montagne proprement dite : d'ailleurs les fellahs indigènes n'ont pas encore d'autre expression pour désigner cette partie dans laquelle est la nécropole. C'est dans la montagne qu'ils dressent leurs embuscades. C'est dans la montagne que le combat s'apprête contre leurs adversaires, que ceux-ci semblent s'être préparés à la lutte[1]. De même le temple de Bès était situé dans la montagne, mais au nord du monastère de Moyse[2]. De plus le site d'Om el-Ga'ab n'est pas trés éloigné du monastère de Moyse, et quand on se rend compte de la puissance qu'avait Moyse, de la facilité qu'ils trouvaient près des grands[3], on ne peut guère douter que celui qui détruisit le temple de Séti Ier ne

v^e^ *et* vi^e^ *siècles*, dans les *Mémoires de la Mission archéologique française du Caire*, t. IV, fasc. 3, p. 672-705.

(1) *Ibid.*, p. 685-687.

(2) *Ibid.*, p. 689-690.

(3) *Ibid.*, p. 702-703.

soit celui qui dévasta la nécropole d'Om el-Ga'ab. Et il y avait à cela une raison : c'est que cette nécropole était un lieu de pèlerinage, qu'on y rendait un culte aux anciens rois de l'Égypte, que ce culte devait irriter les adeptes furieux du christianisme et qu'ils ne trouvèrent pas d'autre moyen meilleur que de tout briser, tout incendier, et de détruire autant que possible ce qui ne leur agréait pas. Ils le firent sans vergogne, croyant faire une bonne œuvre et commettant un grand crime : ils avaient pour eux leur aveuglement et ils ont signé leur œuvre dévastatrice, sans penser qu'un jour viendrait où, les idées ayant changé, ce qui leur paraissait œuvre méritoire serait regardé comme un forfait contre l'humanité.

CHAPITRE II

DÉBLAIEMENT DES PLATEAUX ADJACENTS A LA QUATRIÈME BUTTE ET D'UNE PARTIE DE CELLE-CI.

Ce fut le 3 février que les travailleurs attaquèrent les premières pentes de la quatrième butte; mais on s'aperçut bientôt que l'on ne pouvait continuer ainsi et qu'il fallait tout d'abord explorer les terrains d'alentour, car il était complètement impossible de procéder en toute sécurité et scientifiquement, si l'on continuait comme il avait été possible de le faire jusque-là sur un emplacement qui s'y prêtait de lui-même. La méthode scientifique doit se plier avant tout aux exigences du terrain. Nous avions affaire avec une butte proéminente du côté est, qui s'avançait comme un promontoire, et dont le côté n'était pas assez large pour pouvoir y employer tous les ouvriers dont je disposais alors et surtout dont je devais disposer quinze jours plus tard, puisqu'ils atteignirent le chiffre de 450 hommes. J'avais déjà vu que si je me contentais de 100 hommes que j'avais employés jusqu'alors, je ne pourrais rien faire, que je laisserais un ouvrage inachevé et j'avais demandé à mes commanditaires de me permettre d'employer un plus grand nombre d'ouvriers, ce à quoi ils accédèrent avec une très bonne volonté. Et la preuve que je ne pouvais pas arriver à explorer tout ce qui s'offrait à moi, c'est ce que, même avec ce nombre considérable d'ouvriers, je n'ai pas pu le faire puisque j'ai rencontré de l'autre côté de la quatrième butte des tombeaux beaucoup plus grands et plus profonds que ceux dont il a été question dans le chapitre précédent. Mais j'ai eu soin de prendre les précautions nécessaires pour éviter les fouilles des indi-

gènes pendant mon absence. Les indigènes ne fouillent pas en effet quand les fouilles exigent un grand nombre d'hommes et qu'il faut transporter des quantités très grandes de sable et de débris, ici plusieurs milliers de mètres cubes ; ils fouillent au contraire les tombes qui sont en quelque sorte à fleur de terre, assurés qu'ils sont d'en avoir fini très vite et de trouver des antiquités qui n'auront pas exigé grand travail, s'il y en a, et leur flair les porte presque toujours aux endroits où leurs peines peuvent être récompensées par d'heureuses trouvailles.

Je fis donc explorer d'abord les deux petits renflements situés au sud de la quatrième butte et du grand plateau à l'ouest de cette butte. Le premier avait une superficie d'environ 8.000 mètres carrés, le second de 4.500 mètres carrés environ. Ces deux plateaux renflés étaient recouverts d'une couche peu épaisse à la vérité de ces tessons et poteries rouges qui rendaient cette nécropole si aisément reconnaissable. Je fis exécuter des sondages à un mètre environ de distance, de telle sorte que rien ne me pouvait échapper. Partout les sondages révélèrent un terrain vierge de toute œuvre humaine, et cela à une très petite profondeur. Il n'y avait donc là aucune sépulture, pas même la plus petite qu'on puisse imaginer d'une manière vraisemblable. Je pouvais donc aller de l'avant.

Je fis faire un travail analogue du côté nord et du côté nord-ouest, et partout dans les racines en quelque sorte de la colline on trouva absence complète de tombeaux. Du côté nord-est, il existait quelques tombes et ces tombes me donnèrent de précieuses indications. On trouva des restes de bronze, des vases, un cône en terre avec des fibres de palmier, orné avec des dessins qui paraissaient réguliers. Dans l'un de ces tombeaux je rencontrai un squelette qui n'était pas étendu sur le sol, mais placé à la manière des momies péruviennes dans leurs vases : le premier os que l'on trouva était un os du fémur planté debout, puis le second un os des bras assez écarté du premier, relevé au-dessus de la tête dans le même sens. Cette fois, je ne pouvais plus douter du fait que mes fouilleurs m'avaient signalé, les corps du premier plateau avaient bien pu être dans cette position, puisque celui-ci s'y trouvait. Il n'y

avait pas trace de momification quelconque, les ossements étaient dans le sable, adhéraient tellement au sable qu'il était quelquefois nécessaire de les briser. Or, en ce moment même, M. de Morgan qui avait eu l'amabilité de venir me voir à Abydos et d'accepter mon hospitalité, fit faire pendant son séjour trois journées de fouilles au village d'El-'Amrah, situé au sud d'Abydos : il trouva des sépultures analogues, il en avait trouvé précédemment à Toukh el-Gebel, et depuis mon départ Mohammed-effendi Daher en a trouvé d'autres semblables sur la rive droite du Nil en face d'Abydos. M. Flinders Petrie avait précédemment trouvé des tombes semblables dans ses fouilles de Neggadeh. Donc, sur plusieurs points de l'Égypte apparaissaient à la fois des sépultures qu'on n'avait pas encore trouvées, qui, à première vue, remontaient à une antiquité très reculée, quelle que soit d'ailleurs cette antiquité. On m'a dit que M. Flinders Petrie avait cru d'abord se trouver en présence de sépultures de soldats étrangers à l'Égypte, sans doute de soldats mercenaires. Il est évident à l'heure qu'il est que cette hypothèse n'est plus admissible et même digne d'être sérieusement examinée, car, si la présence de ces soldats peut aisément s'expliquer à Neggadeh et aussi à Abydos, elle reste inexplicable à El-'Amrah où il n'y avait point de forteresse, ni quoi que ce fût qui méritât une garde particulière, et surtout sur la rive droite du Nil en face d'Abydos, où la montagne ne présente aucun interstice par lequel eût pu se produire une invasion de nomades. Donc, il ne s'agit pas d'une nécropole de soldats. Ceci écarté, le champ se limite singulièrement et il se limitera encore plus à mesure que nous allons avancer, car les monuments vont se produire en grand nombre. Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà affirmer que, si ces tombes n'appartenaient pas à une race étrangère, elles appartenaient à une race autochtone, que cette race était assez avancée dans la civilisation, puisqu'elle connaissait les métaux, qu'elle savait tailler les pierres dures et l'ivoire, travailler et sculpter le bois d'ébène, faisant déjà usage de l'écriture, était constituée en société puisqu'elle reconnaissait des chefs, toutes choses fort utiles à connaître et qui étaient prouvées par les monuments trouvés dans la nécropole d'Om el-Ga'ab.

Le 6 février, dans un des tombeaux que je faisais déblayer à l'est de la quatrième ou grande butte, on trouva enfin une stèle en calcaire blanc. C'était un morceau de calcaire qui semblait n'avoir reçu aucune préparation préalable, pas même le polissage qu'il aurait été vraisemblable que la pierre eût dû recevoir. La pierre n'avait point été équarrie, elle était d'une forme tout à fait irrégulière et composite : le haut en était pointu, la partie inférieure plus large, elle allait de droite à gauche, puis descendait ensuite presque perpendiculairement. Elle portait, à ce qu'il me semble, un titre et un nom : le titre a été retrouvé le même sur d'autres stèles et le nom était déterminé par une femme accroupie. Les caractères avaient un aspect archaïque très prononcé. Les stèles de simples particuliers que je découvris plus tard avaient exactement le même aspect, les mêmes irrégularités, les mêmes caractères archaïques, et toujours les caractères étaient disposés dans un ordre quelque peu primitif. Cette découverte, quoique solitaire, me souriait et me semblait du plus agréable augure.

Le lendemain les choses s'annoncèrent encore mieux; on découvrit des vases rouges de formes nouvelles, entiers, des fragments admirables de vases en pierre dure, et trois ou quatre morceaux de cristal de roche, formant cuvette, d'une transparence et d'une limpidité surprenantes. On trouva de même deux aiguilles en bronze d'une très belle grosseur, et un fragment d'ivoire, avec des dessins : c'était le pendant de celui qu'on avait déjà trouvé en avant de la seconde butte. Il représente un homme revêtu d'une robe pointillée, d'un dessin tout à fait primitif; puis en dessous était un second personnage dont malheureusement il ne reste plus que la coiffure. De même, on trouva une sorte de plateau en ivoire composé de deux morceaux qui se pouvaient coller et qu'on a en effet collés, mais qui ne redonnaient pas le plateau tout entier: une sorte de plaque en ivoire percée au milieu du côté supérieur d'un petit trou et ayant un petit rebord ; un fragment de petit vase en ivoire avec un petit ornement au-dessous du bord, et enfin un autre morceau d'ivoire ayant une forme assez semblable à celle du bambou.

Tous ces objets avaient été trouvés dans un seul et même tombeau

qui se trouvait au sud-est, au pied de la quatrième butte. Ce tombeau nous fournit encore des fragments de vases en cristal de roche, en toute espèce de pierres dures, dont l'un en calcaire était couvert de caractères ayant l'apparence de caractères grecs, mais ne présentant aucun sens. J'y trouvai aussi un morceau de bois d'ébène qui me semble avoir fait partie d'un siège. Ce tombeau était également entièrement pavé en bois ; il avait été aussi incendié avec une férocité sauvage et l'on avait jeté du sable sur l'incendie allumé. Mais le feu fut arrêté dans son œuvre de destruction, ou du moins ne la fit pas complètement : il ne brûla que le milieu et des pièces de bois, encore assez volumineuses, purent échapper à l'incendie. Elles étaient attachées les unes aux autres grâce à des fils de cuivre encore passés dans des trous comme ceux que l'on fait pour y placer des chevilles et j'en ai rapporté deux pour montrer cette attache ingénieuse mais primitive. Le métal abondait en ce tombeau : j'y trouvai des spirales dont je n'ai pu découvrir l'usage. Cette même tombe donna encore 324 pointes de flèches en silex, dentelées pour la plupart et quelques-unes barbelées, toutes taillées avec le plus grand art. Elles étaient fixées à des flèches en roseaux, malheureusement encore le feu avait trop bien accompli son œuvre, quelques-unes cependant n'avaient été que calcinées, mais dès qu'on voulut mettre la main dessus, elles tombaient en poussière. Il devait sans doute y avoir aussi des arcs ; mais malgré les recherches attentives que je fis faire, on ne put rien découvrir qui rappelât tant soit peu l'arc : le feu avait tout dévoré. Enfin je retrouvai encore des cônes comme ceux dont j'ai parlé, mais portant en plus des ornements rappelant à s'y méprendre les bannières royales, ou ce qu'on entend par bannières royales, car elles étaient surmontées de l'hiéroglyphe 𓅃, l'épervier, indice infaillible de la dignité de celui qui pouvait le mettre au-dessus de son nom. Ce tombeau, orienté du nord au sud, et sans porte toujours, mesurait $8^m,03$ de longueur, sur $5^m,75$ de largeur et $4^m,95$ de profondeur, ce qui donne le joli chiffre de 320 mètres cubes de sable qu'on dût enlever, en comptant les deux mètres de pots cassés qui recouvraient le tombeau. Au nord de ce tombeau il y en avait d'autres qui fournirent des vases en terre rouge d'une forme nouvelle

pour mes fouilles : ils avaient deux petites oreilles, placées parfois immédiatement sous l'orifice, et d'autres fois presque au milieu de la panse.

Avec ces tombeaux furent terminées du côté est les opérations préparatoires à l'exploration de la quatrième et grande butte. Il fallait faire la même chose du côté ouest, mais le travail devait être bien difficile et bien plus long, car j'allais me trouver en présence de tombes considérables, sans que je pusse m'en douter. C'est cette partie ouest située derrière la grande butte que j'ai appelée le second plateau : il avait 123^m,95 de longueur sur une largeur de 147^m,15. Il se divisait à première vue en deux parties : l'une située au nord renfermant de petites tombes qui avaient été récemment fouillées et où l'on avait trouvé des vases en pierre dure qui ont été achetés par le Musée de Gizeh ; l'autre, au contraire, au sud où le terrain était intact. Par le plus extraordinaire des hasards, si c'est un pur hasard, les indigènes qui avaient exécuté ces fouilles illicites s'étaient précisément attaqués à un endroit où ils trouvèrent des objets et avait systématiquement laissé de côté les endroits où il aurait fallu faire des travaux importants qui ne leur auraient pas rapporté grand'chose : cependant s'ils étaient tombés sur les grandes stèles royales qui ont été trouvées sur ce plateau, ils auraient probablement su tirer avantage de leur trouvaille. Or il faut leur supposer un flair dont ils ne semblent point doués, ou supposer au contraire l'existence de traditions qu'ils se sont passées de père en fils et qui leur donnent des renseignements presque certains sur les gisements d'antiquités, si je peux employer cette expression.

Dès le premier jour où j'attaquai ce plateau, on trouva deux vases en une pierre calcaire très belle : ils étaient entiers et presque intacts. On trouva aussi d'autres objets intéressants et une nouvelle stèle archaïque. A partir de ce jour qui était le 9 février jusqu'à la fin des fouilles qui eut lieu le 18 mars, il ne se passa presque point de jour sans qu'on trouvât quelque monument intéressant. Aussi je vais abandonner l'ordre chronologique que j'ai suivi jusqu'ici dans cette seconde partie pour la description de mes fouilles pour suivre désormais un ordre différent. En effet jusqu'ici les tombeaux, quelque considérables qu'ils aient été,

avaient pu être explorés en un ou deux jours, trois jours au plus avec une trentaine d'hommes; mais les tombeaux de ce plateau, au lieu de n'exiger que ce court espace de temps, allaient demander des semaines entières de travail et l'emploi de deux cents hommes au moins sur le côté ouest, et cent sur chaque côté, pour le sud et le nord. C'était donc environ quatre cents hommes qu'il fallait occuper, surveiller et diriger : ce n'était pas petite besogne, et si je devais suivre le même ordre que j'ai suivi jusqu'ici dans cette seconde partie, le lecteur risquerait de ne plus pouvoir se retrouver au milieu des trois escouades de travailleurs que j'employais.

D'ailleurs ici survint une autre difficulté, les tombes n'étaient plus rangées dans un ordre symétrique presque toujours le même : il semble que l'ordre dans lequel elles étaient rangées sur ce second plateau était quelque peu composite. A ce sujet, je dois entrer dans quelques considérations générales. Je crois que la plupart des égyptologues admettent maintenant que, pour l'Ancien et le Moyen Empire, les tombes royales sont accompagnées, dans une certaine proportion plus ou moins grande, des tombes des grands officiers de leur cour. Ainsi à la XIIe dynastie, les fouilles de Dahschour viennent de le montrer péremptoirement, l'enceinte même de la pyramide comprenait une série de tombes destinées aux membres de la famille royale et occupées par eux; puis, en dehors de l'enceinte, étaient groupées plus ou moins intimement les tombes des grands officiers morts sous le règne du prince ayant sa pyramide en cet endroit. Si l'on avait besoin du terrain déjà occupé précédemment, on ne se gênait guère pour reléguer ailleurs les premiers occupants. Sous la VIe dynastie il en était encore de même au moins pour les grands officiers, car jusqu'ici on ne s'est pas encore occupé des princes et des princesses de sang royal enterrés dans les précincts d'une pyramide quelconque : on peut presque à coup sûr juger de l'âge d'une tombe trouvée dans le voisinage d'une pyramide quand on connaît l'âge de cette pyramide. De même sur le plateau de Gizeh, à la IVe dynastie, les tombes des grands officiers étaient rangées sur ce plateau, ainsi qu'en témoignent les cartouches qu'on y a rencon-

trés, et peut-être les tombes des princes et princesses de sang royal y étaient-elles aussi, comme le donnerait à penser la présence de la pyramide affectée à la sépulture d'Honetsen, fille de Khéops, pyramide située jadis en face de la grande pyramide élevée par ce pharaon.

Il en était de même sur le plateau dont je parle à Om el-Ga'ab et sous la grande butte. A côté des grandes tombes dont je vais avoir à parler, il y avait des séries de petites tombes parallèles mesurant presque toutes de 1^m,50 à 1^m,75 en longueur, de 1 mètre à 1^m,50 en largeur et de 1 mètre à 1^m,15 de profondeur. Elles étaient rangées symétriquement par groupes parallèles de six ou sept, et il y avait ordinairement deux rangées parallèles, quelquefois trois, et cela aussi bien au nord et à l'est qu'au sud. Quelques-unes de ces tombes étaient pavées en bois et c'est même dans l'une d'elles que j'ai pu voir en entier ce pavé, nouveau pour moi, exactement adapté aux parois de la tombe. Le parallélisme dans lequel étaient rangées ces tombes nous avait tous frappés, et les ouvriers quand ils avaient trouvé une série de ces petits tombeaux en concluaient d'eux-mêmes qu'ils allaient trouver une grande tombe : et de fait, ils ne se sont jamais trompés. Est-ce être trop audacieux que de conclure que le fait signalé plus haut s'était produit aussi dans la nécropole d'Om el-Ga'ab, quelle que soit l'époque à laquelle remonte cette nécropole. On pourrait trouver peut-être une preuve qu'il en était ainsi dans cet autre fait, à savoir que les tombes royales étaient accompagnées de chambres qui leur étaient adhérentes et qui ne contenaient autre chose que de grandes jarres remplies de provisions de toutes sortes, où il n'y avait pas place même pour un seul cadavre : ces chambres étaient entièrement occupées par de grands vases plantés dans le sable que l'on avait aggloméré dans le but de les soutenir, et le plus souvent ils étaient si serrés que leurs panses se touchaient. Le moyen de mettre des cadavres ou un seul cadavre dans de pareilles chambres ? Je ne le vois pas et je crois bien qu'il n'y en avait pas. Il me semble donc bien que ces chambres situées à proximité d'une grande tombe appartenaient à cette grande tombe, étaient les magasins destinés à contenir les provisions que l'on croyait nécessaires pour soutenir l'existence, non pas du mort, mais

d'un autre être qui s'était détaché du mort et qui lui avait survécu.

Il y a encore une autre preuve qu'il en était ainsi, je veux dire que les membres de la famille royale ou les grands officiers de ce temps se faisaient inhumer près de la tombe royale, c'est qu'ils se faisaient parfois, — il n'y a, il est vrai, qu'un seul exemple de ce fait jusqu'ici —, enterrer dans la tombe du roi lui-même. Dans la tombe où j'ai trouvé la grande stèle en calcaire dont il sera question en ce chapitre, il y avait une série de petits *loculi* tous ou à peu près tous disposés de manière à recevoir un cadavre, et la preuve, je crois, que c'était bien là la destination de ces *loculi*, c'est qu'il y avait dans un mur une place destinée à recevoir la stèle, et qu'en effet, si je n'ai pas rencontré toutes les stèles dont la place était marquée dans le mur, j'en ai trouvé quatre en cette tombe, sans compter la grande stèle de celui que j'ai nommé le Roi Serpent. Il me semble donc tout à fait possible et même tout à fait probable que les rois inhumés à Om el-Ga'ab étaient dans la mort entourés de leur cour, comme ils l'avaient été dans la vie.

Ces tombes royales, je ne peux parler évidemment que de celles que j'ai trouvées jusqu'ici, étaient au nombre de quatre : 1° la grande tombe située à l'ouest du plateau dont il s'agit et dans laquelle a été trouvé le mortier marqué au nom de l'Horus [hiéroglyphe] *Den* ; 2° au sud de cette tombe, un grand tombeau où a été trouvée la stèle en granit de l'Horus... ; 3° à l'est de ce tombeau et encore au sud du tombeau de *Den*, une seconde tombe dans laquelle a été trouvée une seconde stèle en granit portant le nom de l'Horus [hiéroglyphe] *Qà* ; 4° enfin, à l'est du plateau près de la grande butte était le nom du Roi Serpent dont le nom d'Horus consistait seulement en ce signe [hiéroglyphe], idéogramme dont on ne sait pas, ou tout au moins dont je ne sais pas la lecture. Qu'il y ait eu à côté de ces tombes d'autres tombes royales, la chose est bien possible, puisque j'ai rencontré seize noms de *doubles* royaux ; ces noms proviennent non pas de stèles ou de mortier, mais de vases sur lesquels je les ai trouvés inscrits, vases de terre, ou de vases de pierre.

Le premier de ces tombeaux qui fut déblayé fut celui du Roi Serpent ;

mais auparavant il fallut explorer plusieurs rangées de tombes qui la précédaient. En déblayant les premières tombes on trouva cinq ou six cônes en terre avec des fibres de palmier, mais ces cônes, estampillés au nom des propriétaires, contenaient toute une légende dont une partie se trouvait d'un côté et la seconde à l'opposé de la première; l'un des intervalles était rempli par des raies dans le sens de la hauteur, de nombre variable, mais assez profondes. De même on y trouva des vases avec des inscriptions assez grossières et contenant des signes qui me sont parfaitement inconnus, pendant que d'autres m'étaient au contraire très bien connus. On trouva encore une stèle calcaire taillée et arrondie par le sommet, mais il n'y avait aucun caractère et comme la pierre était assez bien conservée parce que le calcaire était compact, l'on voyait clairement que sans le moindre doute il n'y en avait jamais eu. Or ces stèles sans caractères hiéroglyphiques se trouvait seulement, d'après ce qu'on sait jusqu'ici, sous l'Ancien Empire égyptien.

Après avoir déblayé les tombeaux dont je viens de parler qui étaient au nombre de deux, on trouva en avançant vers l'est une première série de six tombeaux, placés l'un à la suite de l'autre sur une même ligne. Ils mesuraient $1^{m},60$ de longueur, $1^{m},12$ de largeur et avaient 1 mètre de profondeur : on y trouva un vase d'albâtre, deux stèles et quatre silex admirablement taillés et d'un poli merveilleux. Évidemment ces tombeaux ne pouvaient contenir que des hommes de très petite taille, s'ils étaient couchés tout au long dans la tombe. On trouva plusieurs squelettes incomplets, notamment un crâne auquel adhéraient encore des cheveux assez longs. J'ai mesuré l'un des os du fémur : il avait $0^{m},46$ de long : c'était un ossement d'homme fait, il était très gros. Les cadavres étaient posés de telle manière que tout autour d'eux il y avait des pots grossièrement faits remplis de terre desséchée, comme aurait été le limon qu'on aurait déposé dans le fond de ces vases. Les tombes étaient de construction semblable à celles des premières tombes rencontrées sur le plateau séparant la première de la seconde butte : elles avaient été creusées dans la montagne, puis revêtues de briques recouvertes elles-mêmes d'un enduit de terre séchée, mais cette construction

était beaucoup plus régulière que dans les tombeaux rencontrés sur le premier plateau. Il n'y avait plus de murs rentrants, surplombants ; tout était aussi bien aligné qu'on avait pu le faire et rien ne jurait à l'œil. A côté de ces six premiers tombeaux existait une seconde rangée de six autres tombeaux placée parallèlement à la première, mais ces nouvelles tombes n'avaient pas les mêmes mesures que les premières. En voici les mesures :

	m		m		m	
1.	1,60	en longueur,	1,40	en largeur,	1,20	en profondeur ;
2.	1,50	—	0,80	—	1,00	—
3.	1,40	—	1,10	—	1,20	—
4.	1,80	—	0,80	—	1,20	—
5.	1,60	—	1,10	—	1,10	—
6.	2,20	—	1,70	—	1,10	—

A mesure que l'on avançait, on découvrait sans cesse de nouvelles tombes, et celles qui ont été découvertes et explorées au nord-ouest et au sud de ce plateau sont au nombre de soixante et onze, qui avec les douze déjà mesurées font quatre-vingt-trois. En voici les mesures, car en cette sorte de monuments aussi anciens rien ne vaut la constatation des faits.

	m		m		m	
1.	1,15	en longueur,	1,10	en largeur,	1,10	en profondeur ;
2.	1,60	—	1,30	—	1,10	—
3.	1,69	—	1,10	—	1,05	—
4.	1,83	—	1,69	—	1.15	—
5.	1,65	—	1,35	—	1,35	—
6.	1,75	—	1,15	—	1,05	—
7.	2,10	—	1,05	—	1,10	—
8.	2,15	—	1,15	—	1,15	—
9.	1,75	—	1,15	—	1,10	—
10.	1,75	—	1,15	—	1,10	—
11.	1,75	—	1,45	—	1.85	—
12.	1,61	—	1,09	—	1,12	—
13.	1,55	—	1,30	—	0,95	—
14.	1,61	—	1,50	—	1,10	—
15.	1,85	—	1,10	—	1,15	—
16.	1,50	—	1,50	—	1,10	—
17.	1,65	—	1,15	—	1,10	—
18.	1,65	—	1,10	—	1,15	—

19.	1,50 m	en longueur,	1,10 m	en largeur,	1,10 m	en profondeur.
20.	1,65	—	1,10	—	1,10	—
21.	1,50	—	1,05	—	1,15	—
22.	1,50	—	1,05	—	1,10	—
23.	1,45	—	1,40	—	1,15	—
24.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
25.	1,60	—	1,15	—	1,15	—
26.	3,25	—	2,05	—	1,55	—
27.	1,80	—	1,08	—	1,10	—
28.	2,85	—	2,20	—	1,15	—
29.	1,17	—	1,17	—	1,17	—
30.	1,45	—	1,10	—	1,15	—
31.	1,75	—	1,15	—	1,10	—
32.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
33.	1,51	—	1,20	—	1,10	—
34.	1,65	—	1,15	—	1,15	—
35.	1,50	—	1,10	—	1,15	—
36.	1,50	—	1,10	—	1,15	—
37.	1,50	—	1,10	—	1,15	—
38.	1,50	—	1,10	—	1,15	—
39.	1,50	—	1,20	—	1,10	—
40.	1,55	—	1,10	—	1,15	—
41.	2,45	—	1,40	—	1,35	—
42.	1,60	—	1,15	—	1,10	—
43.	2,20	—	1,80	—	1,30	—
44.	1,55	—	1,15	—	1,15	—
45.	1,60	—	1,60	—	1,45	—
46.	1,72	—	1,50	—	1,10	—
47.	1,80	—	1,12	—	1,05	—
48.	5,65	—	2,15	—	1,15	—
49.	2,00	—	2,00	—	1,20	—
50.	1,50	—	0,96	—	1,10	—
51.	1,75	—	1,15	—	1,15	—
52.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
53.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
54.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
55.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
56.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
57.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
58.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
59.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
60.	14,95	—	2 30	—	1,22	—

61.	2m,02 en longueur,		2m,10 en largeur,		1m,19, en profondeur.	
62.	2,01	—	2,05	—	1,19	—
63.	1,65	—	1,35	—	1,05	—
64.	1,65	—	1,35	—	1,65	—
65.	1,05	—	1,35	—	1,65	—
66.	1,65	—	1,35	—	1,65	—
67.	2,20	—	1,70	—	1,15	—
68.	2,15	—	1,42	—	1,15	—
69.	2,15	—	1,42	—	1,15	—
70.	2,15	—	1,42	—	1,15	—
71.	4,30	—	1,30	—	2,10	—

Certains de ces tombeaux renferment des particularités intéressantes. Le n° 43 n'était pas régulier; du premier coup d'œil on voyait que la longueur n'était pas la même du côté nord que du côté sud; en effet du côté nord la largeur est seulement de 1m,49. Le n° 61 contient trois petites niches mesurant la première 0m,54 sur 0m,61; la deuxième 0m,54 sur 0m,60; la troisième 0m,53 sur 0m,60 : la hauteur de ces trois niches est de 0m,66. Le n° 62 est construit sur le même plan que le précédent; il a aussi trois petites niches ou chambres dont la première mesure 0m,55 sur 0m,60, la seconde 0m,52 sur 0m,58 et la troisième 0m,54 sur 0m,58. La construction est irrégulière, tout au moins pour la troisième niche, dont la largeur au fond est de 0m,52. La hauteur est la même que pour le numéro précédent, à savoir 0m,66. Ces niches ou chambres étaient formées par un mur longitudinal parallèle au mur limitant la tombe dans le sens de la longueur, et par trois petits murs transversaux, intentionnellement parallèles les uns aux autres, mais non dans la réalité. Le dernier de ces tombeaux, à savoir le n° 71, avait été incendié d'une manière sauvage. Il était rempli de pots n'ayant aucune inscription; ils étaient debout dans le sable et ils y sont encore restés pour la plupart. Le feu qu'on fit fut si violent que la plupart de ces pots sont carbonisés et qu'ils se brisaient dès qu'on les prenait en main. Cette carbonisation est regrettable, car les pots étaient remplis de feuilles d'arbres qui avaient au moins 0m,30 de longueur : elles étaient réduites en cendres et les cendres étaient couleur de plomb argentifère. Il va sans dire que les bri-

ques du tombeau lui-même étaient cuites. La spoliation et l'incendie de cette tombe sont d'autant plus fâcheuses que je n'ai pas rencontré ailleurs de feuilles de cette dimension, et il eût été curieux de connaître l'arbre qui les avait produites, car si elles étaient renfermées dans ces vases lutés, c'est qu'on s'en servait pour la nourriture et elles auraient sans doute fourni un bon argument pour l'antiquité de ces tombeaux. J'ai retrouvé d'autres vases où il y avait des feuilles, mais ces vases étaient petits et nécessairement les feuilles qu'ils contenaient étaient petites. Dans les grands vases trouvés sur ce plateau et dans les autres endroits de cette nécropole étaient des provisions destinées au mort : je n'ai jamais rencontré quoi que ce soit qui me rappelât par quelque chose des provisions venant d'animaux, excepté des poissons : j'ai cependant rencontré des cornes de gazelles qui évidemment avaient été mises dans ces tombes avec une toute autre intention que celle de servir de nourriture. J'ai fait analyser la plupart des matières que j'ai rencontrées par M. Friedel, membre de l'Académie des sciences et professeur de chimie organique à la Faculté des sciences de Paris, qui a bien voulu mettre à ma disposition sa haute compétence : le lecteur trouvera son travail dans un chapitre postérieur.

Je ne dois pas oublier ici un tombeau, le premier dans ce genre, qui avait un double escalier au mur sud, l'un situé du côté de l'est, et l'autre du côté de l'ouest. Il avait $8^{m},57$ de longueur, du nord au sud, $4^{m},30$ de largeur et environ 2 mètres de profondeur[1]. Le mur sud comprenait un escalier à l'est, deux niches et un second escalier à l'ouest. L'escalier est s'avance à $1^{m},65$ dans la salle et compte dix marches ; il est suivi d'une sorte de retrait dans le mur, large de $1^{m},06$, dans lequel étaient les deux niches dont il vient d'être question ; puis venait l'escalier qui montait à l'ouest, comptait douze marches et avait $1^{m},59$ de longueur, ce qui montre combien toute cette construction, malgré sa régularité apparente, était irrégulière en réalité. Près de l'escalier est, à l'endroit où il atteignait le sol, était une sorte de petit mur en avancée sur l'escalier en allant dans

(1) Ce chiffre est approximatif, car j'ai perdu la mesure exacte de la profondeur, ou peut-être, ce qui est bien possible, ai-je oublié de la prendre.

la première chambre du tombeau : cette avancée avait $0^m,59$ et était suivie d'un retrait jusqu'au mur longitudinal : ce retrait mesurait $1^m,06$. Le tombeau était divisé en trois chambres par deux murs parallèles. La première chambre avait $1^m,19$ de largeur; elle était séparée de la seconde par un mur assez large pour qu'à l'extrémité est on eût pu y faire un escalier de deux marches pour descendre dans la seconde salle, qui était plus profonde que la première. Au pied de cet escalier était une large dalle mesurant $1^m,07$ en longueur et $0^m,58$ en largeur. Cette seconde salle mesurait $3^m,57$ en largeur. La troisième était séparée de la seconde

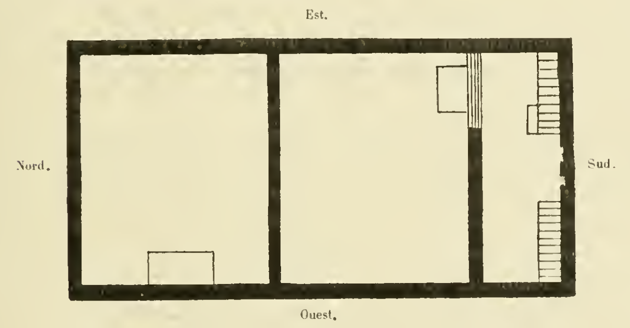


Fig. 9. — Plan du tombeau du second plateau d'Om-el-Ga'ab.

par un petit mur construit avec deux lits de briques, mesurant environ $0^m,22$; elle ne contenait rien de particulièrement remarquable, sinon une autre pierre, peut-être une stèle, car elle était quelque peu arrondie à l'une de ses extrémités : cette pierre mesurait $1^m,22$ en longueur, et $0^m,62$ en largeur, et, comme elle était convexe, sa convexité rendait sans doute ce dernier chiffre trop fort d'un ou de deux centimètres au plus. Je fis enlever cette pierre ou cette stèle couchée à terre pour voir si par hasard elle n'aurait pas recouvert une cachette ; malheureusement il n'y avait aucune cachette et aucun trésor. Il en fut de même de celle qui était au bas de l'escalier descendant dans la seconde chambre. Ce tombeau avait été aussi incendié, mais l'incendie n'avait pas été assez fort

pour faire complètement son œuvre de destruction et cuire les briques des murs : sans doute qu'il ne fut que superficiel, car ces briques ne sont cuites qu'à partir d'une certaine hauteur, toutes celles de la partie inférieure étant restées crues.

Quelques-unes des tombes trouvées sur ce second plateau avait une disposition analogue à certaines de celles construites sur le premier plateau : deux en particulier se composaient d'une grande chambre et de trois petits *loculi*. De plus le n° 55 n'est guère qu'un long boyau : cette construction longue de 14^{m},95 et large seulement de 2^{m},30 était remplie de grands vases déposés dans le sable et se tenant debout par suite de l'accumulation du sable faite à dessein : il y avait environ une centaine de ces grands vases, tous recouverts d'un énorme bouchon en terre. Ces bouchons étaient estampillés, mais non pas comme les premiers que j'avais découverts : ils portaient sur deux endroits opposés l'un à l'autre une véritable légende, comme ceux dont j'ai parlé en second lieu; de plus, ils portaient sur leur panse une inscription indiquant sans doute le nom de ce que renfermait le vase et quelquefois aussi le nom du propriétaire.

Dans ces tombeaux, on trouva encore vers le sud, dans la première rangée, à l'extrémité est de cette rangée, un tombeau pavé en bois : comme il était de très petite dimension et qu'il n'avait pas été incendié, je pus voir ce pavé en bois encore en place. Les planches occupaient toute la longueur et toute la largeur du tombeau, et seulement à environ 0^{m},25, comme si elles eussent formé un commencement de boîte : aussi se peut-il fort bien que ce que je nomme pavé fût réellement un commencement de sarcophage. Et cela d'autant mieux que du côté de l'est, il y avait environ cinq centimètres qui n'étaient par recouverts de bois. C'était, autant que je le puis croire, du bois de sycomore. Dans les autres tombeaux plus grands, je n'ai jamais été à même de constater aussi bien que dans celui-ci la position de ce bois; car les ouvriers en fouillant la tombe cassaient le bois pour arriver à trouver le fond et ils ne faisaient guère attention à mes recommandations à ce sujet, quoique je les leur renouvelasse une dizaine de fois par jour : la chose n'avait pas

d'importance à leurs yeux, car on ne pouvait retirer aucun argent de ce bois. Mais ce ne sera pas manquer à la méthode scientifique, dont l'emploi est si méticuleux, que de penser que, dans les autres tombeaux, on avait fait comme dans celui dont il s'agit ici.

Les tombeaux déblayés sur ce plateau fournirent une grande quantité de fragments de vases très précieux pour l'histoire de la civilisation : en effet à chaque instant, sur mes ordres exprès, l'on ramassait des fragments de vases ou d'ustensiles de toutes formes, des formes même les plus inconnues; les uns et les autres étaient ornés d'une façon qui démontrait l'archaïsme. Il me suffira de ces quelques mots ici, puisque je dois traiter de ces fragments dans un chapitre spécial. Les stèles se multipliaient aussi et toutes avaient le même caractère. Je trouvai en ces tombeaux les silex les plus merveilleusement taillés et aussi des fragments de cristal de roche de plus en plus nombreux. Tous ces objets finissaient par circonscrire assez bien leur époque et j'étais enchanté de la tournure que prenaient les fouilles, quoique attristé profondément de ne rencontrer que des fragments de ces beaux vases en pierre dure qui m'étaient cependant si précieux. De plus, c'est dans ces tombeaux du côté nord, qu'on trouva encore un caillou sur lequel on a gravé la déesse Isis. Le caillou a dû séjourner autrefois à la surface de la tombe pendant assez longtemps, car il a été rongé par le sable; ce n'est que plus tard, au moment de la violation des sépultures sans doute, qu'il fut recouvert par les débris. J'avais cru d'abord que c'était un silex; mais comme il se raie au couteau, ce ne peut être du silex : c'est sans doute un caillou de calcaire.

J'arrive maintenant aux quatre tombeaux mentionnés plus haut. On attaqua presque en même temps les trois premiers, et quatre ou cinq jours plus tard le dernier : ce dernier qui était de beaucoup le moins important a été achevé le premier; mais, malgré cette priorité dans l'achèvement des fouilles, j'en parlerai seulement en dernier lieu.

Le premier est le tombeau le plus considérable que j'aie trouvé dans toutes mes fouilles d'Om el-Ga'ab jusqu'au moment présent. Il était situé à l'extrémité ouest du plateau, en face de la quatrième butte et à peu

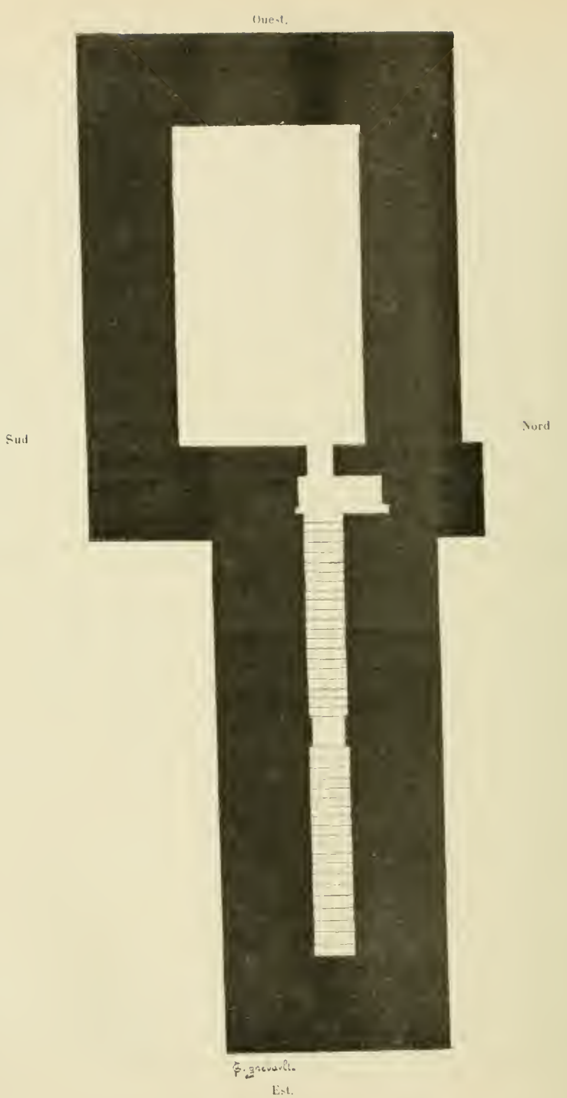


Fig. 10. — Plan du tombeau du roi *Den*.

près dans le grand axe. Il était entouré de trois côtés, au sud, à l'ouest et au nord, par de petits tombeaux rangés parallèlement et de chambres à provisions qui appartenaient évidemment aux dépendances du tombeau. Il avait été construit un peu dans la même manière que le tombeau d'Aououapta, c'est-à-dire qu'on avait évidé la montagne d'abord en des dimensions plus considérables, puis à une certaine profondeur, environ 1 mètre, on avait laissé un retrait et l'on avait continué de creuser. C'est, je crois, exactement pour la même raison qu'on avait agi de la sorte, c'est-à-dire afin d'éviter les éboulements qui auraient pu se produire. Quand on eut creusé assez profondément au gré des constructeurs, on remplit une partie du trou rectangulaire préparé par des murs énormes en briques, après avoir fait un escalier conduisant à la chambre funéraire. Le tombeau était orienté d'est en ouest. C'est pour cette raison que je n'ai pas trouvé de petites tombes du côté est comme je les ai rencontrées des trois autres côtés. L'escalier avait plus de 22 mètres de longueur et les dimensions de la chambre dans laquelle il conduisait étaient de $15^{m},05$, pour la longueur intérieure, $8^{m},90$ en largeur et $6^{m},24$ en hauteur, autant qu'on put la mesurer, car les murs étaient en grande partie démolis. L'épaisseur des murs de cette chambre n'était pas moindre que $4^{m},39$: c'était un massif considérable de maçonnerie, et cependant l'incendie qu'allumèrent les dévastateurs en cette tombe fut si violent que toutes les briques furent cuites et qu'une grande partie tombèrent dans le tombeau qu'elles comblèrent.

Ce tombeau était peut-être le plus riche de ceux qui avaient été construits dans la nécropole d'Om el-Ga'ab. On y trouva un mortier en granit avec la bannière du Hor *Den*, plus un morceau de bois à peu près calciné où pouvait encore se lire le même nom *Den*. Comme ce nom avait été rencontré sur les grands vases, je veux dire sur les bouchons des grands vases trouvés dans une chambre voisine située au sud-ouest de ce tombeau, il n'y a guère possibilité de douter que je me trouvais en réalité devant la tombe d'un roi dont le nom de Hor était *Den*. Que ce roi ait été fort puissant pour l'époque à laquelle il a vécu, c'est ce que montre l'ensemble des constructions élevées pour lui servir de tombe,

car d'ordinaire on ne bâtit pas des tombeaux de cette taille pour de petites gens, on ne lui donne pas des provisions en quantité extraordinaire comme celles qui avaient été mises dans les dépendances du tombeau — il y avait environ une centaine de grands vases encore lutés, se tenant toujours debout dans le sable — et surtout il n'est pas accompagné dans la mort de toute une cour qui lui rappellera la vie. Ce sont là des faits indéniables et qui proclament hautement la richesse, et partant la puissance de l'homme qui fut enterré dans ce tombeau, qu'elles qu'aient été d'ailleurs cette richesse et cette puissance par rapport à ce que nous entendons maintenant par ces deux mots et quelle que soit l'époque à laquelle il faille reporter la construction de cette tombe.

L'entrée de la tombe se trouvait à l'est, ainsi que je l'ai déjà dit. La montagne avait été creusée jusqu'à une certaine profondeur sur une certaine largeur, dans la forme d'un arc de cercle à grand rayon, puis quand on avait cru être arrivé à la profondeur voulue, on avait commencé de bâtir avec des briques deux murs parallèles qui étaient écartés l'un de l'autre de $1^{m},87$. Les deux murs s'avançaient parallèlement pendant $1^{m},25$; au bout de $1_{m},25$ la symétrie cessait. Au nord, le mur rentrait de $0^{m},15$, puis continuait pendant $0^{m},25$, puis rentrait de nouveau pendant $0^{m},28$, continuait sur $0^{m},27$, faisait alors un angle droit et venait perpendiculairement se remettre parallèle à l'autre mur, après avoir parcouru $0^{m},43$. Au sud au contraire, le mur faisait seulement un retrait de $0^{m},40$, lequel se continuait pendant $0^{m},52$ et le mur revenait alors continuer le premier mur de $1^{m},25$ [1]. On le voit, la construction est à peu près régulière dans ses grandes lignes. Les deux murs continuaient alors de s'avancer parallèlement pendant $9^{m},55$. Cette longueur totale était occupée par vingt et une marches, larges environ de $0^{m},55$ et hautes d'environ $0^{m},08$. Ces marches n'étaient pas régulières : de là provient la différence que donne le calcul fait d'après ces dimensions avec les mesures de longueur données pour cette partie du tombeau : les hommes de cette époque

(1) Ces détails n'apparaissent pas sur le plan tel qu'il est donné ici, les dimensions étant trop petites pour paraître d'après l'échelle adoptée : trois millimètres et demi par mètre.

ne devaient pas prêter à la régularité autant de charmes que nous lui en attribuons aujourd'hui, et d'ailleurs les Égyptiens, à toutes les époques de leur histoire, se sont exactement comportés de la même manière.

Au bout de 9^{m},55, le mur nord rentrait de 0^{m},17 pendant 0^{m},17 et rentrait de nouveau de 0^{m},13 ; le mur sud de son côté rentrait de 0^{m},11 pendant 0^{m},12 et rentrait encore de 0^{m},10 : la distance des deux murs qui s'avançaient ainsi pendant 1^{m},26 n'était donc plus que de 1^{m},36. Puis les deux murs s'écartent, mais non pas autant que dans la première partie de cet escalier, car la distance entre les deux murs n'est plus que de 1^{m},83 : la longueur de ce second couloir est à peu près de 10 mètres. L'escalier, qui s'était interrompu à partir de l'endroit où les murs rentraient, recommence à partir de l'endroit où ils s'écartent ; ce nouvel escalier comprend également vingt et une marches, larges en moyenne de 0^{m},47 et hautes de 0^{m}.09. Après cet escalier, le mur nord s'écartait brusquement de 2^{m},35, faisant une petite niche à l'extrémité, et après être rentré d'environ 0^{m},25, continuait pendant 1^{m},40 puis rentrait de telle sorte que l'écartement des deux murailles n'était plus que de 1^{m},28. Le mur sud s'écartait aussi mais légèrement, formait une petite niche correspondante à celle du mur nord, rentrait et continuait pendant 1^{m},40 et venait en rentrant de nouveau s'arrêter à 1^{m},28 du mur nord : c'était l'entrée de la chambre. Le tombeau avait donc aussi une longueur totale de 39^{m},21, c'est-à dire près de 40 mètres, car il peut y avoir une erreur en moins dans les mesures que j'ai prises et qui ne sont pas toujours très exactes, parce que je n'avais personne avec moi et que les indigènes prennent peu d'intérêt aux mensurations.

La porte donnant accès dans la grande salle n'était pas au milieu, mais beaucoup plus rapprochée du côté nord, comme d'ailleurs cela s'était présenté précédemment dans le tombeau d'Aououapta. Le côté nord-est n'avait que 1^{m},65. Le côté sud-est au contraire avait 5^{m},97. Ce vaste rectangle était rempli de débris de toutes sortes, surtout de briques cuites sous l'effort de l'incendie et de fragments de granit rose, mélangés avec un nombre considérable de vases en pierre dure qui furent rencontrés à toutes les profondeurs, mais surtout au fond et qui ont été laissés

pour la plupart sur les lieux et à nouveau enterrés. Ces fragments de vases étaient beaucoup plus grossiers en général que ceux qui avaient été trouvés dans les tombeaux d'alentour, soit que cette tombe fût d'une époque bien antérieure, ce qui n'est guère vraisemblable, soit que les spoliateurs aient surtout emporté les vases ouvragés et les aient disséminés sur le plateau après les avoir brisés, ce qui est beaucoup plus vraisemblable.

Toute la chambre était pavée en granit rose d'un grain très gros, et la plupart des pierres énormes qui la composaient étaient encore en place. Les spoliateurs avaient essayé de briser quelques-uns de ces blocs et avaient réussi en partie : ils cherchaient sans doute des objets qui les payassent de leur peine; n'en ayant pas rencontrés, ils brisèrent quelques-uns des blocs, ce qui dut leur demander pas mal de peine et de temps, en firent de tout petits morceaux qu'ils semèrent parmi les décombres remplissant le tombeau. D'où pouvait venir ce granit? évidemment il ne venait pas des carrières d'Abydos, car la montagne de cette ville au nord de la nécropole ne fournit que du grès. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la provenance de ce granit. Les carrières de granit ne sont pas si nombreuses en Égypte qu'on ne puisse parvenir à savoir, si on la cherche, la provenance de ces blocs. Elles sont toutes situées très loin d'Abydos, et par conséquent il fallait de la force et de la puissance, d'abord pour faire venir ces blocs de l'endroit où on les avait pris, puis pour les faire tailler par des ouvriers locaux, en admettant qu'ils ne fussent pas venus tout taillés et prêts à être mis en œuvre. Comme ces blocs sont encore en place, que les murs en briques reposent sur certains d'entre eux, que notamment le seuil de la porte est dans ce cas, il faut avouer, ou que ce tombeau est tout entier d'une même époque et que cette époque est celle où vivait le pharaon dont le nom de Hor est *Den*, ou bien qu'il a été complètement réparé, ce qui n'est pas vraisemblable, ou tout au moins ce qui serait surprenant; et, si cette dernière hypothèse était admise, alors il faudrait renoncer à dater un seul monument, car tout ce qui a été recueilli dans ce tombeau vient se mettre à la traverse d'une semblable hypothèse. Et ce n'est pas seulement le pavé

en granit rose qui me donne un argument en faveur de l'antiquité de ce tombeau, c'est encore la stèle également en granit rose qui fut rencontrée parmi les décombres, jetée à bas, couchée sur le sol, et cette stèle ne renfermait aucun caractère et le travail du polissement montrait que jamais on avait eu l'intention de graver quoi que ce soit. Ces stèles vides se rencontrent assez fréquemment sous l'Ancien Empire égyptien ; je ne sais pas si on en a rencontré d'exemples à une époque postérieure, je ne le crois pas, mais je puis me tromper ; en tous cas, si l'on voulait se servir de ces exemples pour réfuter l'antiquité de cette tombe, je pourrais d'abord rétorquer l'argument contre ceux qui s'en serviraient, puis leur dire qu'un fait pris en particulier ne saurait avoir aucune valeur contre tout un ensemble de faits s'accordant parfaitement entre eux à démontrer une époque dont on ne connaissait rien encore.

Parmi les décombres de ce tombeau étaient trois objets sur lesquels je dois appeler l'attention du lecteur, parce qu'ils sont complètement en désaccord avec ceux dont je viens de parler : comme je suis le premier à les faire connaître, le lecteur verra de lui-même que je suis de la plus grande bonne foi et que je ne recule pas devant la mention d'objets qui peuvent au premier abord paraître contraires à mon opinion. Du premier de ces objets je ne peux rien dire, parce qu'il ne fournit aucun argument, ni pour ni contre : c'est un morceau de terre cuite, peut-être du grès cuit, revêtu d'un émail bleu très tendre. Le second est aussi de la terre émaillée ; mais le bleu est beaucoup plus intense et de plus il contient quelques hiéroglyphes en lignes verticales surmontées d'un ciel, ou du signe , dont on ne voit qu'un côté. La facture des hiéroglyphes ne ressemble en rien à celle des stèles que j'ai dites archaïques ; elle est bonne et indique une époque tout à fait autre que celle des stèles et que je croirais pouvoir sans danger faire descendre jusqu'à la XXIIe, peut-être jusqu'à la XXVIe dynastie. Le troisième objet était un fragment de stèle où se lisait le cartouche prénom d'Amasis. Le lecteur ne pourra penser un seul moment que le tombeau que je viens de lui décrire soit un monument datant de la XXVIe dynastie dont es tombeaux étaient à Saïs, car le fragment de stèle rencontré était bien

d'une stèle royale, et non pas d'une stèle particulière où l'on avait gravé le cartouche d'Amasis : le prénom du roi était en arrière du reposoir d'Osiris, et il n'y avait pas d'autres caractères que ceux écrivant les titres du roi. Par conséquent ce monument que je signale de moi-même comme l'ayant trouvé dans le tombeau ne saurait fournir aucune preuve contre l'antiquité de la tombe du pharaon *Den*.

Le second tombeau était situé au sud du plateau où se trouvait la sépulture de *Den*. On y a trouvé une stèle royale contenant deux signes qui peuvent se lire *Qà* : je désignerai donc provisoirement ce tombeau sous le nom de *Qà*. Il était orienté du nord au sud, comme il apparaîtra d'après ce qui sera dit tout à l'heure. L'existence en était indiquée par une légère dépression sablonneuse ; le sable qui l'avait rempli s'était tassé et formait comme un petit vallon entre les murs. Il y avait environ 2 mètres de sable au dessus du mur en briques. La montagne n'avait pas été creusée en dessus et au delà des murs, de sorte qu'il n'y avait qu'un seul étage. Ce tombeau du nord au sud mesurait $10^{m},90$ de long, sur $5_{m},86$ de large et 4 mètres de hauteur environ. On y rencontra une stèle de granit noir que je n'ai pas pensé à mesurer, et qui était cassée en plusieurs morceaux : c'est la stèle qui sera donnée plus loin. C'est le seul objet particulièrement intéressant qui fût découvert pendant les fouilles qui dégagèrent ce tombeau ; les autres objets ressemblaient à ceux qui avaient déjà été découverts dans les tombes du plateau. Ce tombeau était entièrement recouvert ou pavé de bois ; mais ici le pavé avait une marque distinctive que je n'ai pas observée ailleurs : d'espace en espace des sortes de piliers en bois sortaient du plancher. A quoi servaient ces piliers ? étaient-ce même des piliers ? c'est ce que je ne peux savoir ; mais ce que je sais fort bien, c'est qu'un pareil plancher, avec ou sans pilier, représentait une dépense considérable pour l'époque, car il n'y avait pas plus alors qu'aujourd'hui d'arbres en Égypte et le bois a dû toujours y avoir une valeur très grande. Ce plancher était en bois de sycomore (?) et les diverses planches nécessaires pour recouvrir toute la superficie de ce vaste tombeau étaient attachées les unes aux autres par des liens de cuivre pur.

Ce tombeau avait plusieurs particularités. D'abord, il était coupé en deux de l'est à l'ouest par un mur qui avait dû être l'œuvre des spoliateurs, car sous ce mur, comme dans les autres parties de la tombe, le plancher de bois existait. De plus, sous le plancher tout vermoulu, à 1m,38 du mur est et à 3m,30 du mur ouest, étaient deux trous de forme elliptique, irréguliers, creusés sans doute par les ouvriers qui firent la tombe à peu près comme les habitants actuels d'Abydos font des sondages : dans sa plus grande largeur l'un d'eux avait 1m,01, dans la petite largeur 0m,76 et il était profond de 1m,32. Je n'ai pas mesuré le second; mais je les ai fait fouiller tous les deux afin de savoir si par hasard ils n'avaient pas renfermé de cachette : ni l'un ni l'autre ne renfermait quoi que ce soit. Enfin, au milieu du mur nord, était une ouverture qui sans doute était l'entrée : cette ouverture était obstruée par un mur construit par les spoliateurs, je ne sais dans quelle intention. Il y avait sans doute un couloir et peut-être un escalier, comme au tombeau de *Den* : pour le savoir, je n'aurais eu qu'à faire rejeter dans le tombeau les briques amoncelées les unes sur les autres; mais la chose me parut de peu d'importance et, comme j'étais pressé par le temps, je remis à plus tard cette opération qui ne put être faite avant mon départ et que je ferai dès mon retour.

Le troisième tombeau était situé à l'est de celui que je viens de décrire et à peu près parallèlement; mais son entrée était du côté est. Il était encore plus grand que le précédent, mesurait 16m,75 de longueur du nord au sud, 7m,60 de largeur et 5m,15 de hauteur. Du côté sud, le mur avait été coupé en deux par un mur transversal situé à 3m,33 du mur est et à 3m,42 du mur ouest, large de 0m,85. Il s'avançait à 2m,50 environ dans le tombeau et avait 3m,85 de hauteur. Quelle était la raison d'être de ce mur? divisait-il le tombeau en deux parties en venant se raccorder à un autre mur transversal qui aurait coupé la tombe d'est en ouest? c'est possible, mais c'est ce que je n'ai pu vérifier puisqu'il ne restait pas vestige de ce second mur. Parmi les décombres qui furent enlevés du tombeau, on trouva plusieurs choses intéressantes; tout d'abord une seconde stèle en granit noir avec le nom d'Horus d'un nouveau roi qui

sera donnée plus loin; puis sur les débris d'un vase en albâtre on rencontra une nouvelle bannière royale, pour employer le terme consacré, que le lecteur trouvera également plus loin; enfin, avec des fragments de vases en pierre dure ouvragée, très nombreux et fournissant un grand nombre de matériaux pour l'histoire, on trouva une pièce qui me semble du plus grand intérêt pour la connaissance de la civilisation à cette époque : c'est un fragment de bois ayant dû faire partie d'un coffret, qui était à sa partie supérieure décoré sur les deux faces, intérieure et extérieure, et dont la décoration, sur l'une de ces deux faces, consistait en de petits cubes triangulaires formant marqueterie, réunis deux à deux et formant un carré. Ce travail est déjà remarquable; mais ce qui est bien plus sur-

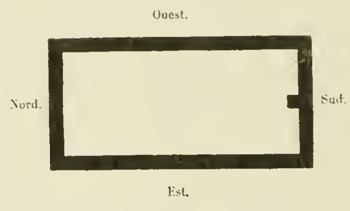


Fig. 11 [1]. — Plan du troisième tombeau royal d'Om el-Ga'ab.

prenant et ce qui défie la croyance, c'est que certains de ces petits cubes étaient en verre émaillé. L'autre côté était décoré d'une décoration ordinaire à cette époque, empruntée aux choses de la nature, et coupée en deux par une bannière royale : malheureusement on avait recouvert la décoration d'une légère toile qui y adhère encore et cette toile empêche de voir si par dessous il y a des caractères hiéroglyphiques, ce qui n'est pas d'ailleurs vraisemblable à cause de la petitesse de l'espace. Ce tombeau est donc au nombre des plus importants que j'aie mis au jour pendant quelques heures, car il a été recomblé presque aussitôt. Il avait son entrée à l'est : dire ce qu'était cette entrée, c'est ce qui m'est impossible, car le mur est avait été presque entièrement démoli par les spoliateurs et l'on pouvait seulement voir en la partie inférieure qu'il

(1) L'échelle est de $0^m,0024$ par mètre.

y avait eu une ouverture quelconque large environ de 1m,50. Ces deux tombeaux exigèrent beaucoup de temps et d'hommes pour être convenablement déblayés : ce n'est pas un petit travail que de déplacer plus de 650 mètres cubes de sable pour un seul, sans compter que si l'on ajoute à ce nombre ce qu'il fallut enlever avant de trouver les murs de ce dernier on atteint le chiffre de 900 mètres cubes de sable, et ce travail est presque doublé, d'abord par la difficulté à mesure qu'on descend vers la profondeur totale, ensuite par ce fait que les ouvriers perdent au moins en montant un bon quart de ce que renfermaient leurs couffes et enfin parce qu'il arrivait encore assez souvent qu'une seule journée faisait perdre le fruit de plusieurs jours de travail en recomblant les tombes par suite du vent qui s'élevait avec une force extraordinaire, balayait la nécropole et comblait ainsi les tombeaux. Ce tombeau avait été totalement incendié. Il était également pavé en bois dans toute sa longueur, et le bois avait été réduit en charbon pour une partie, pour l'autre on trouva les planches ayant subi un commencement de combustion ; mais pour une raison ou pour une autre, cette combustion n'avait pas été complète : on comprend facilement qu'il n'y eut pas de squelette dans ce tombeau après les détails qui viennent d'être donnés.

Le quatrième des tombeaux sur lesquels j'attire l'attention du lecteur était situé au nord-est du premier, presque au pied et à l'ouest de la quatrième butte. Cette tombe était construite dans un tout autre genre que les trois précédentes et rappelait certains tombeaux du second plateau entre la première et la seconde butte. Elle avait été creusée dans la montagne à double étage, comme le tombeau d'Aououapta ; mais le premier étage ne comportait qu'une largeur de 0m,50. Ce premier étage avait un revêtement de briques sur les quatre côtés du grand rectangle qu'il formait. Au dessus, à 0m,50 du premier mur, on avait creusé à nouveau la montagne et on l'avait revêtue de murs en briques. Ces nouveaux murs avaient intérieurement les dimensions suivantes : longueur 11m,85, largeur 9m,93, profondeur 2m,07. On voit facilement pourquoi le déblaiement de ce tombeau, commencé nécessairement après celui des

trois autres, puisqu'il était plus à l'est, a été achevé longtemps avant les autres, puisqu'il n'a exigé que l'enlèvement de 240 mètres cubes de déblais environ.

Comme c'est ici le dernier tombeau à deux étages dont j'aurai l'occa-

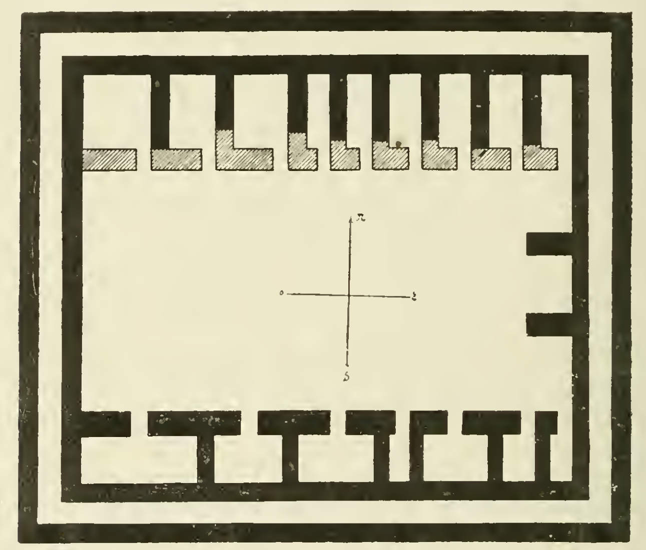


Fig. 12. — Plan du tombeau du roi *Serpent*[1].

sion de parler en rendant compte des fouilles que j'ai faites pendant l'hiver 1895-1896, je ne dois pas passer sous silence un fait et une hypothèse qui est née de ce fait. Par ce que j'ai déjà dit des tombes très anciennes trouvées à *Om el-Gaab* et de la tombe d'Aououapta, le lecteur a déjà observé que la construction était absolument la même pour la chambre à l'ouest du tombeau d'Aououapta et les tombes antiques d'Om el-Ga'ab. C'est la même manière de creuser d'abord une chambre

(1) L'échelle est ici, par suite de la réduction, de 0m,0073 par mètre.

d'une aire beaucoup plus grande, puis à une certaine profondeur de laisser en arrière cette partie creusée et de recommencer à une distance variable une nouvelle excavation plus petite dans la montagne. Cette manière de procéder a même été employée pour le long couloir du tombeau d'Aouonapta. Pour quelle raison aurait-il été ainsi? est-ce seulement pour prévenir les éboulements qui auraient pu se produire et mettre en danger la vie des ouvriers? Que cette raison ait été la première en date, et par conséquent la seule bonne, c'est ce qui est bien vraisemblable pour les tombeaux anciens et profonds d'Om el-Ga'ab, alors que les hommes n'avaient pas l'expérience de ces sortes de travaux, et aussi pour les puits profonds que l'on creusa par la suite dans certaines parties de la nécropole. Mais pour le grand tombeau d'Aouonapta, situé près de cette nécropole particulière d'Om el-Ga'ab, n'y eut-il point d'autre raison, par exemple une raison d'imitation? c'est ce qu'on pourrait facilement croire, car la molasse est assez compacte et assez solide pour ne pas s'ébouler lorsque la section est bien perpendiculaire au sol, et d'ailleurs la profondeur, 3 mètres au plus, n'est pas assez grande pour qu'on puisse avoir à redouter de semblables éboulements ; et cela même pour la grande chambre, car les ouvriers au temps de la XXIIe dynastie avaient l'expérience de ces sortes de travaux. Il pourrait donc se faire que le tombeau d'Aouonapta, situé non loin des tombeaux d'Om el-Ga'ab et le seul exemple jusqu'ici d'une semblable construction dans la nécropole abydénienne, ait été construit à l'imitation des tombes anciennes d'Om el-Ga'ab, pour rendre hommage à ces anciens rois de l'Égypte primitive, dont la mémoire était pieusement conservée, comme le témoignent les pèlerinages qu'on faisait sur leur tombe et les objets précieux qu'on déposait à certains endroits de cette nécropole, car ce n'étaient pas tous les endroits qui étaient choisis pour déposer les objets qu'on venait apporter sur la tombe des ancêtres. Je livre cette hypothèse pour ce qu'elle vaut à l'examen du lecteur.

Ce quatrième tombeau contenait sur les côtés nord, est et sud de petites chambres, neuf au nord, trois à l'est et sept au sud, ayant servi sans doute à enterrer quelques membres de la famille royale, car c'était

aussi une tombe royale, ou quelques officiers de la cour. Ces petites chambres avaient leur ouverture dans l'intérieur du tombeau; elles étaient différentes de dimensions, non seulement sur chacun de ces côtés, mais encore entre elles. Au côté nord, ces tombes particulières étaient presque toutes détruites dans le sens de la longueur, c'est ce qui rend les mesures inégales, mais nul doute qu'elles ne dussent avoir une longueur toujours la même. Voici pour ce qui en reste les mesures actuelles. Je commence par le côté nord qui comprend neuf tombes, en allant de l'est à l'ouest :

	m		m		m	
1.	1,70	en longueur,	0,85	en largeur,	2,07	en profondeur;
2.	1,70	—	0,85	—	2,07	—
3.	1,75	—	0,82	—	2,07	—
4.	1,55	—	0,76	—	2,07	—
5.	1,64	—	0,68	—	2,07	—
6.	1,65	—	0,60	—	2,07	—
7.	1,53	—	1,33	—	2,07	—
8.	1,42	—	1,24	—	2,07	—
9.	1,82	—	1,42	—	2,07	—

Le côté est ne renfermait que trois tombes inégalement séparées les unes des autres. En voici les mesures :

	m		m		m	
1.	1,10	en longueur,	1,58	en largeur,	2,07	en profondeur :
2.	1,10	—	1,46	—	2,07	—
3.	1,10	—	1,60	—	2,07	—

Le côté sud renfermait sept tombes qui ont les dimensions suivantes et dont les murs ne sont pas détruits :

	m		m		m	
1.	1,10	en longueur,	2,85	en largeur,	2,07	en profondeur;
2.	1,10	—	1,60	—	2,07	—
3.	1,10	—	1,84	—	2,07	—
4.	1,10	—	0,52	—	2,07	—
5.	1,10	—	1,61	—	2,07	—
6.	1,10	—	0,84	—	2,07	—
7.	1,10	—	0,50	—	2,07	—

Ce tombeau était intérieurement limité par quatre murs à peu près

d'équerre; mais au-dessus de ces murs intérieurs existait une autre enceinte également en briques crues, éloignée du mur intérieur d'environ 0m,50 et ayant à peu près 0m,75 en hauteur. C'est toujours le même système qui fut employé à Abydos, ainsi que je l'ai déjà fait observer. Une autre observation qui a bien son importance, c'est que dès l'époque lointaine à laquelle remonte cette quatrième tombe, il était d'usage de réserver dans la tombe une place spéciale pour la stèle. Ainsi, la grande stèle en calcaire qui fut trouvée dans ce tombeau avait sa place marquée à peu près au milieu du mur ouest : elle était facilement reconnaissable d'abord aux dimensions du retrait laissé dans le mur pour y recevoir la stèle, car ces dimensions permettaient parfaitement à la stèle de trouver place dans ce mur, puis par la couleur rouge dont la niche avait été parée. Cette couleur était ce même ocre rouge qui recouvrait encore certains caractères gravés sur les stèles qui furent rencontrées sur ce plateau. Quelques-unes des chambres mentionnées plus haut contenaient aussi une place pour la stèle, notamment quatre des chambres du côté nord : la neuvième qui en contenait deux, la sixième, la cinquième et la troisième. Les emplacements indiqués étaient beaucoup plus petits que pour la grande stèle, et de fait les autres stèles trouvées dans cette tombe étaient beaucoup plus petites que la stèle royale dont il vient d'être question. Ils étaient également enduits d'ocre rouge.

Ce fait permet sans doute de croire que divers cadavres se trouvaient enterrés les uns à côté des autres dans les diverses cellules que j'ai signalées. Toutefois ces cellules ne contenaient pas toutes, je crois, des cadavres humains par destination première, quoique de toutes les dimensions permissent d'y déposer un cadavre : en effet quelques-unes d'entre elles étaient complètement remplies de vases, petits et grands, et ne contenaient pas vestige qu'on y eût déposé des cadavres. Les stèles rencontrées dans ce tombeau étaient d'hommes et de femmes. Ce fait nous permettra peut-être de dire que ces cadavres avaient été pendant la vie des hommes ou femmes ayant appartenu à la famille royale. Une seule autre hypothèse est en effet possible, celle qui consisterait à voir en eux les restes funèbres de hauts personnages ayant exercé des fonctions

officielles à la cour du Roi Serpent; mais la pluralité des stèles de femmes ne me semble pas laisser de plausibilité à cette hypothèse. Les femmes enterrées à côté de leurs maris ou ayant eu le grand honneur d'avoir un tombeau particulier sont en très petit nombre durant tout l'Ancien Empire : il est donc beaucoup plus vraisemblable de penser que les femmes dont les stèles ont été rencontrées dans ce tombeau y avaient été déposées, non parce qu'elles avaient exercé des fonctions regardées alors comme élevées et supérieures dans la cour des rois, mais parce qu'elles faisaient elles-mêmes partie de la famille royale, de près ou de loin, plutôt de près que de loin. S'il en est ainsi, il n'y a aucune raison de supposer *a priori* qu'il n'en a pas été de même pour les hommes dont les sépultures étaient indiquées par les stèles trouvées en ce tombeau. S'il en est ainsi, ces coutumes répondent en tout à ce que nous savons des habitudes égyptiennes sous l'Ancien Empire, et de la sorte tout se tient dans les coutumes funéraires de l'antique Égypte.

Outre les stèles qui viennent d'être mentionnées, on trouva d'autres objets dans ce tombeau que je ne dois pas oublier ici. Tout d'abord, presque à la surface du sol, à peine eut-on enlevé environ cinquante centimètres de sable, on trouva une petite tête de statuette en bois d'ébène : malheureusement cette statuette était bien loin d'être intacte et à peine eut-elle été exposée aux rayons du soleil qu'elle se fendit et l'on a dû la faire coller, et de tous petits éclats ont été à tout jamais perdus. Malgré ces malheurs, je n'hésite pas à regarder cette tête comme l'une des pièces les plus curieuses et des plus belles qu'il m'a été donné de trouver au cours des fouilles de cette première campagne. De plus, outre des fragments de vases en albâtre et en onyx, on trouva une quantité assez considérable de grands pots remplis de matières graisseuses qui seront déterminées plus loin scientifiquement, mais qui m'offrirent de prime abord le sujet d'une expérience authentique et sérieuse. Quelques-uns de ces vases avaient été brisés et avaient laissé voir une matière jaunâtre dans laquelle on enfonçait les doigts comme on l'aurait fait dans du beurre. Vers deux ou trois heures de l'après-midi, je m'aperçus que cette matière grasse avait fondu aux rayons du soleil qui était fort ardent

et l'un des *réis* que j'occupais aux fouilles vint me dire que, si je le voulais, il allumerait cette graisse et que je la verrais brûler tout le jour. L'affirmation me parut si osée que je voulus en faire l'épreuve sur-le-champ, et, en effet, je fis mettre le feu à un pot de même matière et je pus constater qu'il brûla tout le reste du jour et une partie de la nuit. Le fait ne paraîtra pas étonnant quand on aura lu l'analyse qu'en a bien voulu faire M. Friedel, professeur de chimie organique à la Faculté des sciences en Sorbonne.

Avec ce tombeau étaient achevés les travaux préliminaires à l'attaque de la grande butte qui, je le rappelle, mesurait $123^{m},50$ de long sur 73 mètres de large et qui variait en hauteur de 7 mètres environ jusqu'à 8 ou 9 mètres. Toute sa surface était couverte d'innombrables pots cassés, sauf une sorte d'entonnoir marqué au centre, où le sable était à peu près pur et où l'on trouvait de nombreux fragments de granit rose et d'albâtre. Je fis attaquer cette grande butte de trois côtés à la fois, afin d'en finir plus vite et cependant je n'ai pu arriver. Les travaux portèrent à la fois sur le côté ouest, le côté nord et le côté est : je vais traiter séparément de chacun des côtés afin de mettre quelque ordre dans cette exposition. Ces trois côtés n'ont pas été également productifs d'antiquités ou simplement d'observations intéressant la science ; seul le côté ouest a produit en assez grand nombre les objets d'art, entiers ou fragmentaires, datant d'époques fort diverses, ainsi qu'on le verra aisément par ce que je vais dire : le côté nord a produit aussi quelques objets, et le côté est un fort petit nombre. J'attribue cette différence à ce fait, que plus on marchait vers l'ouest, plus on s'approchait des sépultures royales que j'avais trouvées déjà, cela sans savoir ce que me réserve la suite des fouilles à faire.

Le côté est a été celui qui a fourni le plus petit nombre de tombeaux, quoiqu'on ait déblayé de ce côté le même espace ou à peu près que sur les autres versants de la butte : les sépultures étaient relativement rares de ce côté, quoique la butte eût une hauteur considérable. Cette hauteur nous ménageait peu de surprises : elle était entièrement composée de sable entremêlé à des couches superposées d'innombrables poteries

que j'ai dû laisser sur place, parce qu'elles étaient relativement modernes et que, d'ailleurs, j'avais eu soin de me munir de plusieurs spécimens des types principaux que je rencontrais. Parmi ces vases je trouvai un fragment de poterie rouge contenant deux lignes d'hiéroglyphes malheureusement incomplètes dans le sens de la longueur et un fragment d'ostracon hiératique également de poterie rouge et grossière, mais avec cette différence que l'ostracon hiératique avait été écrit sur le vase cassé ou non et que les caractères hiéroglyphiques avaient été gravés sur le vase non cuit et cuits ensuite avec le vase lui-même.

Les tombeaux fournis par les fouilles exécutées au côté est de cette grande butte ont été au nombre de dix, et en voici les dimensions :

1.	2^{m},25	en longueur,	1^{m},10	en largeur,	1^{m},10	en profondeur;
2.	2,25	—	1,10	—	1,10	—
3.	2,26	—	1,26	—	1,36	—
4.	2,26	—	1,26	—	1,36	—
5.	2,26	—	1,26	—	1,36	—
6.	1,50	—	1,18	—	1,18	—
7.	1,50	—	1,18	—	1,18	—
8.	1,50	—	1,18	—	1,18	—
9.	1,50	—	1,18	—	1,18	—
10.	1,50	—	1,18	—	1,18	—

Les deux premiers de ces tombeaux avaient une particularité remarquable : ils étaient construits en briques comme les autres tombeaux, et sous le premier lit supérieur de briques on avait placé des pièces de bois qui formaient comme une sorte de voûte au-dessus des cadavres. Dans ces deux tombeaux, on ramassa des perles en cornaline grossière, en cristal de roche, etc., qui seront décrites plus tard, deux bracelets en métal et quantité de petits coquillages en forme de vrilles. Les trois suivants ont fourni des fragments de vases en cristal de roche, en albâtre et en pierre calcaire très fine, et des pieds de tabouret de petite dimension, en ivoire, dont quelques-uns s'éclatèrent dès qu'ils furent rendus au jour. Deux vases entiers en albâtre furent aussi rencontrés dans ces tombeaux. Dans les dernières tombes on ne rencontra que des fragments de cristal de roche, un pied de tabouret en ivoire, et un petit vase également en

ivoire, malheureusement cassé, mais contenant à la partie supérieure, sous le rebord, des caractères gravés et très primitifs.

Au côté nord, les tombeaux furent beaucoup plus nombreux : on en mit quarant-deux au jour. En voici les dimensions :

	m		m		m	
1.	1,55	en longueur,	1,15	en largeur,	1,10	en profondeur;
2.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
3.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
4.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
5.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
6.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
7.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
8.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
9.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
10.	1,55	—	1,15	—	1,10	—
11.	1,55	—	1,15		1,10	—
12.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
13.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
14.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
15.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
16.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
17.	2,14	—	1,31	—	1,10	—
18.	2,14	—	1,31	—	1,10	—
19.	2,14	—	1,31	—	1,10	—
20.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
21.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
22.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
23.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
24.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
25.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
26.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
27.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
28.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
29.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
30.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
31.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
32.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
33.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
34.	1,89	—	1,10	—	1,15	—
35.	1,89	—	1,10	—	1,15	—

36.	1^m,89 en longueur,		1^m,10 en largeur,		1^m,15 en profondeur;	
37.	1,72	—	1,16	—	1,15	—
38.	1,60	—	1,40	—	1,15	—
39.	1,60	—	1,40	—	1,10	—
40.	1,75	—	1,55	—	1,15	—
41.	1,78	—	1,25	—	1,15	—
42.	2,30	—	2,01	—	1,35	—

Tous ces tombeaux étaient situés au nord de la grande butte sur plusieurs lignes parallèles, rangés deux par deux de profondeur sur un nombre variable en longueur. Le lecteur remarquera lui-même par la similitude des dimensions quels sont ceux qui faisaient partie d'un même groupe. D'ordinaire, ils étaient rangés sur deux de profondeur et sur une longueur variable de quatre, six ou même de sept tombeaux. Parfois aussi le dernier de la seconde ligne n'avait pas été creusé, sans doute parce qu'on n'en avait pas eu besoin. Tous ils étaient sur leurs quatre faces recouverts d'un revêtement de briques crues de même facture et de mêmes dimensions. Tous ils consistaient en une chambre unique. On les faisait évidemment d'après un même type, puisque les les dimensions étaient presque toujours les mêmes à peu de chose près. S'il s'en est trouvé quelques-uns de plus grands, ils faisaient en quelque sorte bande à part et devaient appartenir à de plus grands ou de plus riches personnages, ce qui est tout un pour l'époque. La particularité que j'ai signalée à propos de deux des tombeaux, à savoir le toit fait au-dessus des cadavres par des pièces de bois encastrées dans les lits de briques, ne s'est pas représentée ici plus qu'ailleurs dans les tombeaux que j'ai ouverts pendant cette campagne de fouilles.

Les objets trouvés dans ces tombeaux sont absolument les mêmes que ceux qui ont été déjà signalés, sauf les grosses poteries dont il a été question au cours de ce chapitre. Les pieds de fauteuil ou de tabouret s'y rencontrèrent absolument comme les fragments de vases en pierre dure ou en calcaire; mais je dois signaler ici la fréquence des petits bâtonnets amoindris aux deux extrémités et portant encore la trace de couleurs. C'est aussi dans cette région que se rencontrèrent en plus

grand nombre les polissoirs carrés ou oblongs en pierre calcaire. Le dernier des tombeaux fouillés en cette direction mit à découvert un grand vase en albâtre, ou pour parler plus exactement en onyx d'Algérie, qui à lui seul contenait une preuve de l'importance de ces vases et de leur antiquité. En haut de sa partie inférieure on y avait gravé deux caractères et ces deux caractères étaient semblables de forme et de gravure, autant que la ressemblance peut exister entre des caractères gravés sur des stèles de calcaire crayeux, à ceux que renfermaient les stèles trouvées en nombre relativement si grand dans cette nécropole d'Om el-Ga'ab. C'était bien une preuve péremptoire que stèles et vases appartenaient à la même époque, et, pour être arrivée le dernier jour des fouilles, cette preuve n'en était pas moins la bienvenue. Ces deux caractères ne se voient point sur le vase reproduit par la photographie, mais ils n'en existent pas moins sur le vase.

Le côté ouest de la grande butte a été sans contredit le plus important des fouilles exécutées autour de cette butte, soit par l'importance des objets trouvés dans les tombeaux, soit par celle des objets rencontrés dans la couche de décombres. Il y a donc là deux sortes d'objets fort distincts sur lesquels j'appellerai l'attention du lecteur en commençant par les objets trouvés dans la couche supérieure de décombres de toute sorte, et en décrivant ensuite les tombeaux ouverts et les objets y rencontrés.

Les fouilles à la grande butte avaient commencé le 1er mars : dès le jour suivant, on rencontra deux fragments de calcaire portant le cartouche du roi Amasis de la XXVIe dynastie, puis un ostracon hiératique. Deux jours après, le 4, en donnant un coup de pioche dans un monceau de vases, un ouvrier en fit descendre un qui était très lourd. Comme j'avais ordonné de ne laisser passer aucun de ces vases sans se rendre compte s'il était vide ou plein, l'ouvrier, voyant qu'il était plein, le porta à son surveillant qui lui-même le porta au *réis* et celui-ci le mit de côté pour le moment où j'arriverais. Je trouvais que le vase était rempli d'objets fort curieux dont voici le texte : 1° deux cornes d'animal en métal, coupées vers le milieu de la longueur ; 2° deux masques d'hommes moulés

en plâtre; 3° un objet en terre représentant sans doute les entrailles avec les sections que font aujourd'hui encore les médecins qui embaument les cadavres[1]; 4° un objet semblable représentant peut-être le cerveau; 5° une petite représentation en métal du dieu Horus coiffé du disque solaire sur sa tête d'épervier; 6° des tablettes en terre recouvertes d'une légère feuille d'or qui tombèrent en poussière aussitôt qu'elles furent mises en contact avec l'air; 7° enfin de tout petits fragments d'objets que je n'ai pas pu reconnaître. Tout cela était enfermé dans le pot au milieu des cendres. Deux jours après, on trouva un second vase contenant des objets, mais il ne renfermait que des fragments de tablettes en terre recouvertes de feuilles d'or et trois bagues en porcelaine. Le 8 mars, on trouva le piédestal d'un monument qui me parut d'abord très curieux, parce qu'on y voyait les pieds et la queue d'un oiseau, que je sus plus tard avoir été un épervier : ce socle était dédié à un défunt par son fils Iouiou. On voyait déjà que plus tard le roi Ménépetah Ier l'avait usurpé en y faisant graver ses cartouches, un de chaque côté, sans doute parce qu'il l'avait trouvé d'un fort beau travail. Le lendemain, 9, on trouva une statuette en granit dédiée au nom de ce même Iouiou que j'ai mentionné tout à l'heure, une sorte de châsse brisée dans sa partie supérieure, mais sur les côtés de laquelle il y avait une représentation d'Isis à droite, et une d'Horus à gauche; on rencontra de plus les restes d'un groupe de deux personnages dont il ne restait plus que la partie supérieure si mal conservée que je ne jugeai pas digne de la faire figurer au nombre des objets trouvés, puis enfin trois vases encore lutés, dont l'un contenait des objets votifs, comme celui que j'ai signalé plus haut, mais tous cassés et brisés en si petits morceaux qu'on ne pouvait reconnaître ce qu'ils formaient, sauf des fragments d'argent et d'or formant une sorte d'électrum où l'argent dominait. Les deux autres contenaient, l'un seulement des fragments de bois vermoulu, l'autre des objets qui m'ont paru être des parties de

(1) Je n'affirme rien et ne fais qu'une simple hypothèse sur ce que représentent cet objet et le suivant : c'est un médecin qui m'a suggéré la pensée qu'il pouvait y avoir des incisions sur les entrailles.

corps humain, comme le foie et les viscères. Le lendemain, 10, je rencontrai d'abord un cinquième vase que je ne voulus pas desceller afin de l'emporter intact à Paris ; mais, malgré les soins pris, il se descella pendant le voyage : je vis, en l'examinant, que le contenu était seulement de la cendre à laquelle étaient mélangés des restes de tablettes en terre recouvertes de feuilles d'or, d'électrum pareil à celui dont il vient d'être question, et des perles. Ce même jour, on trouva une coiffure dorée en calcaire, composée de la réunion des deux couronnes blanche et rouge, parfaitement reconnaissables, recouvertes dans la plus grande partie d'une feuille d'or. Peu après, on retirait des décombres le corps d'un épervier n'ayant plus ses pattes, doré sur la poitrine, et cette particularité montra du premier coup qu'il pouvait exister une relation entre la coiffure que l'on venait de trouver et le corps de l'oiseau ; la pensée vint aussi que c'était à ce même épervier qu'appartenait le socle rencontré deux jours auparavant et que j'avais fait transporter à ma maison ; de fait, lorsqu'on appliqua l'oiseau sur le socle, les deux parties correspondaient exactement. Je crois, pour ma part, que tout le corps de l'oiseau était doré : l'or avait été déposé sur une couche de peinture bleue et cette couche avait été recouverte de la feuille d'or : j'ai retrouvé aussi les traces d'une toile qui aurait été appliquée sur le corps de l'oiseau, mais je ne puis dire si elle recouvrait la feuille d'or ou si au contraire c'était la feuille d'or qui recouvrait la toile. Le lendemain, on trouva encore deux fragments du même oiseau, l'un appartenant à la coiffure, l'autre à la patte droite qui avait été cassée par la moitié dans le sens de la longueur. Malgré toutes ces découvertes multiples, l'oiseau n'est pas entier et il y manque la plus grande partie de la tête. Ce même jour, 11, on rencontra des fragments de vases avec des scènes tracées à l'encre. Le 13, on rencontra deux *ostraca* avec le nom du pharaon Osorkon de la XXIVe dynastie. Ce furent là les derniers objets n'appartenant pas évidemment à l'époque des tombeaux qui ont été rencontrés dans cette première campagne de fouilles à Om el-Ga'ab.

Les tombeaux que recouvraient ces décombres et qui ont été ouverts sont au nombre de vingt-huit. En voici les dimensions :

1.	1,90 m	en longueur,	1,00 m	en largeur,	1,10 m	en profondeur
2.	1,55	—	1,00	—	0,80	—
3.	1,75	—	0,80	—	0,85	—
4.	1,60	—	1,10	—	0,50	—
5.	1,60	—	1,10	—	0,50	—
6.	1,60	—	1,10	—	0,50	—
7.	1,60	—	1,10	—	0,50	—
8.	2,70	—	1,18	—	1,10	—
9.	2,70	—	1,18	—	1,20	—
10.	1,10	—	1,10	—	1,21	—
11.	1,75	—	1,10	—	1,15	—
12.	0,70	—	0,40	—	0,70	—
13.	2,70	—	1,80	—	1,15	—
14.	2,70	—	1,80	—	1,15	—
15.	1,75	—	1,00	—	1,10	—
16.	1,75	—	1.50	—	1,10	—
17.	1,65	—	1,50	—	1,00	—
18.	1,65	—	1,50	—	1,00	—
19.	1,70	—	1,15	—	1,00	—
20.	1,70	—	1,15	—	1,00	—
21.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
22.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
23.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
24.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
25.	2,42	—	1,10	—	1,30	—
26.	1,31	—	2,14	—	1,10	—
27.	2,20	—	1,15	—	1,15	—
28.	2,18	—	1,20	—	1,15	—

Ces tombeaux, comme ceux du côté est et surtout du côté nord, étaient rangés sur deux lignes parallèles séparées par un léger mur en briques de deux lits d'épaisseur. Ils se trouvaient pour le plus grand nombre à l'ouest de la grande butte, sauf les numéros 21 à 24 qui étaient situés au nord-ouest et disposés d'une manière différente de ceux du nord, mais qui avaient des dimensions qu'on retrouvera semblables dans les tombeaux mentionnés précédemment du côté nord. Ces tombeaux s'étendaient en effet du sud au nord pour la longueur, tandis que ceux du versant nord avaient leur longueur d'est en ouest. Le tombeau n° 26 présente une anomalie singulière, puisque sa largeur est plus considé-

rable que sa longueur; cela provient que cette largeur était située dans le même sens que la longueur des autres tombeaux et que plus on approchait du centre de la butte où doit être la tombe royale, si il y en a une, ce que je crois et espère, mais ce qui n'est pas certain, plus les tombeaux devenaient irréguliers.

Ce sont ces derniers tombeaux qui, dans leur ensemble, m'ont fourni le plus de pièces artistiques, pieds de tabouret, grenouille en diorite, lion en ivoire, bracelet de même matière, etc. Les stèles n'y manquaient pas plus que sur les autres côtés, mais elles étaient tellement mauvaises que l'on ne pouvait pas s'en servir, tous les caractères étant effacés, et j'ai dû en laisser trois sur place, parce qu'elles ne me pouvaient être utiles à quoi que ce soit. J'ai rencontré aussi quelques stèles de façon plus parfaite, en belle pierre calcaire, ou, tout au moins, en pierre beaucoup plus belle et mieux conservée que les stèles écrites; elles ne portaient et n'avaient reçu aucun caractère. Je ne mentionne ici que pour la forme les nombreux bâtonnets qui ont été rencontrés dans les tombes à l'ouest de la grande butte.

Tels sont les travaux qui ont été faits à Om el-Ga'ab pendant la campagne de fouilles en 1895-1896. Il reste de la quatrième butte environ les deux tiers à déblayer, et il faudra ensuite s'occuper de la cinquième butte située au sud de la nécropole et des autres tombeaux plus rapprochés de la montagne. La campagne prochaine viendra sans doute à bout de ce qui reste encore à fouiller. Je n'en dirai pas plus aujourd'hui, l'avenir devant se charger de montrer ce que les décombres qu'il reste à enlever cachent encore à la science. Mais dès ce moment une chose est certaine, c'est que les objets trouvés dans les décombres sont d'un tout autre caractère que ceux rencontrés dans les tombeaux, parmi les ossements échappés à la fureur de la dévastation; que les premiers accusent un art déjà sûr de ses formes, habitué au travail fin et délicat des hiéroglyphes, aux idées religieuses les plus synthétisées, et que d'ailleurs quelques-uns des monuments par les cartouches qu'ils contiennent sont datés d'une manière irréfragable. Nous savons ainsi que la nécropole d'Om el-Ga'ab fut en honneur près des habitants d'Abydos de-

puis la XII[e] dynastie jusqu'à la XXVI[e]. Sans doute, ces monuments ont été brisés, détruits autant qu'on le pouvait faire; mais il n'est pas vraisemblable que les dévastateurs des tombes royales d'Abydos aient, pour le simple plaisir de transporter des matériaux très lourds à un ou deux kilomètres de distance, transporté par exemple la table d'offrandes d'Ousortesen I[er] trouvée dans la première butte, le naos d'Osiris trouvé dans la grande butte, l'épervier, la statuette d'Iouiou et les innombrables vases, dix ou douze millions, qui formaient cette quatrième ou grande butte. N'est-il pas plus raisonnable de penser que les habitants d'Abydos, à l'époque antique, faisaient ce que font encore leurs modernes successeurs, qu'ils se rendaient en pèlerinage en ce lieu célèbre pour eux et y portaient leurs offrandes, ces vases et ces objets que vont aujourd'hui y chercher les indigènes. Et ce raisonnement vaut pour les objets trouvés dans la couche inférieure des décombres, comme ces lourdes stèles trouvées dans les tombes du plateau situé à l'ouest de la grande butte. Quand on a vu quelles peines ont eues mes ouvriers pour transporter ces lourds objets, je ne dis pas à ma maison, mais seulement dans la partie de la nécropole qu'ils auraient dû traverser, on ne s'arrête pas un seul moment à cette hypothèse, que M. Maspero a jetée dans un but qu'il est facile de comprendre et d'apprécier[1]. Les hommes, même dans leurs pires folies, sont toujours guidés par une logique naturelle qui n'est sans doute pas la bonne, mais qui n'en reste pas moins compréhensible. Je n'ai donc pas à m'arrêter plus longtemps à cette hypothèse que j'ai d'ailleurs réfutée amplement dans ma brochure sur les *Nouvelles fouilles d'Abydos*[1].

Pour achever le tableau de mes travaux, je dois parler des fouilles que j'ai fait faire à El-'Amrah, ce qui fera l'objet du chapitre suivant.

(1) E. Amélineau, *Les nouvelles fouilles d'Abydos*, p. 30-33.

CHAPITRE IV

FOUILLES D'EL-'AMRAH

Les fouilles qui ont été faites dans la petite localité d'El-'Amrah n'avaient pas été prévues lorsque je commençais les opérations dans la nécropole d'Abydos. M. de Morgan, directeur général des Musées et des Fouilles en Égypte, avait fait faire quelques fouilles dans cette localité lors de la seconde visite qu'il me fit à Abydos : il avait rencontré des sépultures primitives comme celles que M. Flinders Petrie avait trouvées à Neggadeh en 1893, avait récolté un certain nombre de poteries rouges et rouges à bord noir, plus quelques silex. De retour au Caire, il parla à plusieurs personnes de ce qu'il croyait être une station préhistorique, et il lui vint à l'idée de me prier de faire rechercher quelques squelettes que l'on prendrait à cette station préhistorique d'El-'Amrah pour les examiner scientifiquement. Il m'écrivit en ce sens en me faisant connaître ce qu'il voulait et comment il désirait le voir faire. J'acceptai volontiers, car je n'avais eu qu'à me louer des bons rapports que j'avais eus avec M. de Morgan, de son affabilité et de la largeur de ses vues dans tout ce qui touchait aux fouilles, mais j'apportai une légère restriction à sa demande : il m'avait prié de faire des fouilles aux frais du Musée de Gizeh, je me chargeai des frais en disant à M. de Morgan que je lui remettrais les cadavres trouvés et que je garderais pour mes commanditaires les objets que je rencontrerais : ce à quoi il acquiesça.

L'on comprendra aisément que je ne pouvais surveiller ces fouilles

comme je surveillais celles que je faisais à la nécropole d'Om el-Ga'ab : El-'Amrah est un petit village situé au sud d'Abydos à plus d'une heure et demie d'âne, soit deux lieues environ. Pour y aller, je devais sacrifier toute une matinée, ou toute une après-midi et ne rester sur les lieux qu'une heure ou une heure et demie tout au plus. En outre, la la saison était avancée et quoique les scènes champêtres dont j'étais le témoin me payassent amplement des fatigues que multipliait la chaleur intense qui régnait alors, car l'on était en pleine moisson, je ne pouvais penser à me surmener outre mesure dans la crainte de sacrifier la partie principale de la mission dont on m'avait chargé. Tout ce que je pouvais faire, c'était de charger un certain nombre d'ouvriers choisis parmi ceux qu'on m'avait désignés comme les plus fidèles, de les examiner moi-même quelques jours à l'avance, de les mettre sous la conduite de surveillants éprouvés autant qu'on peut éprouver un indigène, de les conduire à El-'Amrah, et de leur montrer ce que je voulais être fait. C'est ce que je fis. Pour plus de sûreté, sans jamais avertir au préalable les ouvriers que j'employais ainsi, je leur fis trois ou quatre visites dans l'espace de dix jours que durèrent les fouilles. Chaque soir, d'ailleurs, on me rapportait fidèlement les objets trouvés dans la journée. Je crois que, vu l'éloignement de la localité fouillée, je ne pouvais guère faire mieux et, si l'on m'a dérobé des objets trouvés, ce ne doit être qu'en fort petit nombre[1].

Le but principal des fouilles faites à El-'Amrah étant la recherche de squelettes dans les sépultures aussi anciennes que possible, celle des objets antiques passait ainsi au second plan ; mais je dois dire de suite que nombre d'objets furent trouvés dans ces sépultures, lesquels prove naient de la civilisation à laquelle appartenaient les tombeaux trouvés. Il était assez difficile de rencontrer des tombeaux appartenant sûrement à cette période de temps éloignée ; mais de ce côté le travail

(1) Au moment où je corrige les épreuves de ce livre (23 juillet 1898), je dois dire que si j'avais à accepter une telle mission qui me paraît complètement en dehors des assurances que peut exiger la science, je n'accepterais pas.

m'avait été rendu facile par les fouilles que M. de Morgan avait fait pratiquer, pendant son dernier séjour à Abydos : la nécropole ancienne était découverte, il ne s'agissait plus que de l'exploiter aussi bien que je le pouvais. L'écueil principal à éviter venait de l'infiltration des tombes appartenant à de plus récentes époques ; mais ces tombes étaient très peu nombreuses, parce que les diverses générations qui s'étaient succédé dans les environs de la nécropole avaient eu une place énorme pour y creuser leurs tombeaux. Aussi avaient-elles rempli les terrains avoisinants et très peu empiété sur ceux dont s'étaient servies pour leur sépulture les générations qui les avaient précédées dans la vie. De plus, en vertu de cette loi du progrès qui régit toutes les sociétés humaines, les tombes des époques historiques connues ne ressemblaient aucunement à ces tombeaux peu connus jusqu'à mes dernières fouilles. Les premiers étaient maçonnés en briques ; les autres ne consistaient qu'en un simple trou fait dans la terre pour y déposer le cercueil, ou ce qui en tenait place. Enfin il y avait une preuve infaillible de l'époque de ces dernières dans la disposition des squelettes : tous ceux qui étaient couchés sur le côté dans la position du fœtus dans le sein de la mère étaient de l'époque ancienne, ceux au contraire qui étaient étendus sur le dos dans toute la longueur de l'homme vivant et couché pouvaient appartenir aux époques subséquentes. Tous les squelettes que j'ai réunis, au nombre de vingt, nombre qui m'avait été demandé et fixé comme terme extrême du travail à faire pratiquer, ont été pris dans les tombes de la première sorte : je n'ai pas eu à m'occuper des autres sinon pour y ramasser les antiquités que trouvaient mes ouvriers au cours de leurs travaux[1].

Les tombeaux ouverts dans ces conditions avaient un tout autre aspect que ceux ouverts à Om el-Ga'ab dans les mêmes conditions et appartenant à la même époque. A El-'Amrah un très petit nombre de ces tombeaux avaient été recouverts d'un revêtement de maçonnerie

(1) Le lecteur qui s'intéresse aux études anthropologiques trouvera dans l'ouvrage de M. de Morgan, t. I, p. 241 et seqq., l'étude qu'en a faite le docteur Fouqué.

en briques : les squelettes étaient déposés dans la terre avec les ustensiles qu'on leur donnait pour vivre dans l'autre monde. Quelquefois, ils étaient enfermés dans un cercueil très grossièrement fait en terre

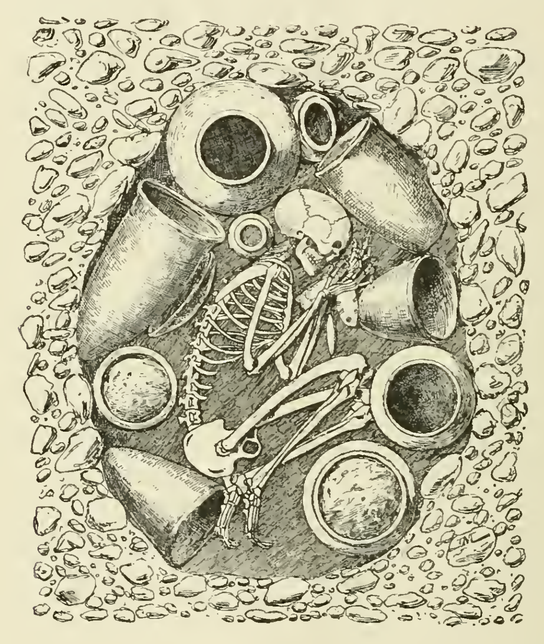


Fig. 13. — Sépulture préhistorique (nécropole d'El-'Amrah). 1/20 grandeur naturelle.

non cuite où on les avait enfermés pour dormir leur dernier sommeil. J'en ai fait moi-même extraire un sous mes yeux. La boîte en terre avait été remplie de gravats et de sable : aucun vase, même en la terre la plus grossière, n'avait été déposé dans la boîte où était le cadavre ou en dehors de la boîte. Ce devait être un mort du commun de la société élevée du temps auquel il appartenait. Ce n'est pas mon affaire de tirer les

conclusions qui ressortiraient de l'étude minutieuse de ce squelette ou des autres que j'ai fait recueillir : je dirai seulement qu'il était encore muni de ses trente-deux dents.

Je dois faire ici une observation qui peut orffir quelque intérêt. J'ai rencontré dans les fouilles faites à El-'Amrah beaucoup de vases en pierre, tout à fait semblables à ceux que je trouvais à Om el-Ga'ab, mais aucun n'était ouvragé. Un très grand nombre de ceux qui furent trouvés à El-'Amrah étaient entiers, mais fêlés, et quand on les voulait retirer, les morceaux en restaient dans les mains des ouvriers ou tombaient lorsqu'on voulait les débarrasser du sable et des gravats qui y étaient amassés. Il me semble que je perçus la cause de ces bris de vases ou de ces fêlures. Les vases étaient placés près du squelette, les uns entre les genoux, les bras et la poitrine du mort, les autres plantés dans le sable à peu de distance du squelette. Lorsque le cadavre avait été déposé dans la tombe, on la remplissait de débris de toute sorte, comme chez nous de terre, et c'est ainsi sans doute qu'ont été brisés un très grand nombre de vases. La preuve qu'il en était ainsi, c'est que la terre s'était infiltrée dans la cassure et remplissait l'office de colle : d'ailleurs le dedans du vase était rempli de terre, de sable et de gravats qui s'y étaient agglutinés, et qui demandaient l'emploi de l'eau pour en être expulsés. L'eau dégageait aussi la terre des cassures, et le vase restait en morceaux. Il est facile de comprendre que de telles cassures ne ressemblaient en rien à celles des vases que je trouvais à Om el-Ga'ab.

Dans les tombeaux ouverts à El-'Amrah, on a rencontré des silex, des objets primitifs en métal, des vases en terre grossière, des poteries rouges avec ou sans bord noirci, quelques fragments d'ivoire, des coquilles en assez grand nombre et des perles en nombre considérable, faites en verre ou en pierres précieuses, des ossements de bœuf, de gazelle, de chèvre, et une corne d'antilope dont on avait peut-être fait un objet de ménage.

D'après ce qui précède, le lecteur ne doit pas s'attendre à ce que j'aie cru devoir mesurer tous les tombeaux ainsi ouverts à El-'Amrah : je ne pouvais le faire et je ne l'ai pas fait. Je me contenterai d'en prendre le

type général qui est oblong et d'en mesurer deux pour en avoir les dimensions ordinaires. Voici ces deux tombeaux :

1. $1^m,32$ en longueur, $0^m,82$ en largeur, $0^m,55$ en profondeur ;
2. 1,27 — 0,76 — 0,55 —

Tous les tombeaux que je pus observer avaient la même forme, sauf un seul sur lequel je dois appeler l'attention. Il se composait d'une avenue taillée dans le sol et revêtue de murs en briques : elle était longue de $8^m,70$ et large de $1^m,50$. A une époque inconnue cette avenue avait été comblée par des briques non cimentées. Au bout de l'avenue s'ouvrait une porte épaisse de $1^m,45$ et construite en dos d'âne. Cette porte est surélevée de $0^m,65$ au dessus de la chambre dans laquelle elle donnait accès. L'avenue et la porte étaient orientées vers le sud-ouest. Le tombeau comprenait cinq chambres, disposées ainsi qu'il suit. La première chambre, celle dans laquelle introduisait la porte précédente avait $1^m,80$ de longueur, sur $1^m,45$ de largeur et $1^m,90$ de hauteur. A droite, c'est-à-dire du côté sud, ouvrait une seconde chambre ayant $3^m,15$ de long, sur $2^m,70$ de large et $2^m,05$ de haut. Aux côtés ouest et est de cette seconde chambre se trouvaient deux autres chambres d'égales dimensions, ayant $1^m,15$ de long, 1 mètre de large et $1^m,45$ de haut. Les portes sont inégalement situées, mais je ne peux indiquer les mesures précises parce qu'elles n'ont pas été prises. La chambre qui était du côté est avait aussi vers le nord une ouverture très petite donnant accès à une chambre nord qui était exactement derrière la chambre par laquelle on entrait dans le tombeau. Cette cinquième chambre avait $1^m,80$ de long sur $0^m,50$ de large et $1^m,20$ de haut. Toutes les chambres avaient un plafond taillé en dos d'âne, si l'on peut appeler ainsi le haut de ces chambres. La disposition si curieuse de cette tombe m'a paru digne d'être notée et exposée tout au long. On trouva dans ce tombeau qui avait été évidemment spolié, mais non démoli, un bracelet en métal accusant un peu de richesse, si l'on veut bien se rappeler que nous sommes aux commencements de la civilisation. Je ne doute pas cependant que ce tombeau n'ait contenu jadis plus d'objets précieux

qu'on n'en a trouvés cette année, puisque tout se borne à un bracelet en métal, car c'était un tombeau beaucoup plus riche que les tombes environnantes, et le fait de la spoliation était attestée par les briques crues, non cimentées, jetées à peu près pêle-mêle dans l'avenue. Ce fut sans doute la sépulture de quelque haut personnage de son village, en un temps reculé, mais le lecteur verra par lui-même combien il y a loin de la tombe la plus riche qu'on ait rencontrée jusqu'ici à El-'Amrah aux tombes royales d'Om el-Ga'ab.

Les fouilles d'El-'Amrah commencées le 4 mars prirent fin le 13 du même mois, après avoir duré dix jours pleins. Les ouvriers que j'avais envoyés d'Abydos retournèrent à leur village et tout sembla dit. Cependant, à ce qu'on m'a rapporté à Abydos même et d'après ce qu'on m'a dit depuis d'une manière certaine, l'un d'entre eux ne suivit pas ses compagnons et resta sur le lieu des fouilles en cachette : il fouilla pour son propre compte et eut la chance de trouver un silex couvert d'or et de le vendre à quelque marchand qui le revendit ensuite pour 80 livres égyptiennes au Musée de Gizeh.

Telles furent les fouilles d'El-'Amrah. Il y a évidemment là un terrain qu'il serait facile de fouiller de près et dont les tombes seraient profitables au fouilleur[1].

(1) J'ai eu l'occasion de retourner au mois de février 1898 à El-'Amrah pour faire voir la nécropole à un voyageur qui me l'avait demandé. Je n'ai pu que constater ce fait désolant qui s'est reproduit ailleurs, à savoir que la nécropole d'El-'Amrah était entièrement perdue pour la science, les indigènes l'ayant fouillée tout entière pendant mon absence d'Abydos, et cela d'après la méthode que je suivais, car c'étaient mes ouvriers qui étaient allés chercher fortune hors de leur village. On ne saurait assez regretter de semblables faits. (Juillet 1898.)

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

OBJETS TROUVÉS DANS LES DÉCOMBRES N'APPARTENANT PAS AUX TOMBEAUX

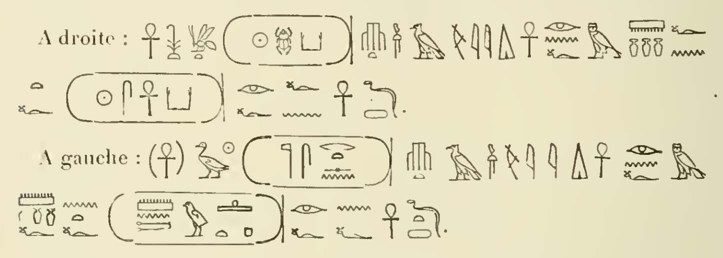
Le lecteur qui se sera donné la peine de lire ce qui précède sait que j'ai partagé les objets trouvés au cours des fouilles d'Om el-Ga'ab en deux classes distinctes : 1° les objets rencontrés dans la partie supérieure des décombres constituant les diverses collines explorées ; 2° ceux qui étaient à proprement parler dans le tombeau ou dans la partie inférieure. C'est des premiers qu'il s'agit dans ce chapitre. Bien que j'y doive traiter d'objets assez différents, je n'établirai pas de division spéciale : les objets seront rangés méthodiquement, c'est-à-dire que ceux qui appartiennent au même genre seront à la suite des uns des autres, mais ce sera toute la tentative de mise en scène que je me permettrai.

Tables d'offrandes.

Le premier objet rencontré de ce genre dans la première butte d'Om el-Ga'ab est la table d'offrandes en granit rose dont il a été question plus haut. Cette table d'offrandes a la forme de l'hiéroglyphe 𓊵, mais, la partie avancée est à peine taillée, c'est-à-dire qu'elle n'a point la forme du bouton qu'on rencontre dans les tables de bonne époque, quoiqu'elle appartienne à l'une des époques les plus florissantes de l'art égyptien, à la XIIe dynastie. Sur le champ de la table sont [illegible] de vases et de pains, des offrandes les plus ordinaires en ce genre. Dans

le champ de la table entre les offrandes on lit ces signes , c'est-à dire : toutes les offrandes solides, et toutes les offrandes pures.

Elle ne méritait aucune attention spéciale, sans la double inscription qui part de chaque côté de la partie avancée et se termine au-dessous, après avoir parcouru la moitié de la table. Voici cette double inscription :



C'est-à-dire : « Vive le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Rakhoperka, aimé de celui qui réside chez les Occidentaux, qui donne la vie ; il a fait ce monument à son père Rasônekhka, afin qu'il lui fasse la vie éternellement, » et : « Vive le fils du Soleil Ousortesen, aimé de celui qui réside chez les Occidentaux, qui donne la vie ; il a fait ce monument à son père Mentouhôtep, afin qu'il lui fasse la vie éternellement. »

Cette petite inscription qui est si connue par sa forme générique appelle cependant plusieurs observations. D'abord, le signe est placé entre les deux parties de l'inscription : à moins de croire qu'il ne faut pas en tenir compte et qu'il a été placé là uniquement pour la séparation des deux parties de l'inscription, il doit être traduit avant la partie gauche comme avant la partie droite. Ensuite on peut se demander à qui se rapportent les pronoms , () qui semblent désigner une seule personne, mais qui peuvent aussi bien se rapporter à deux personnes différentes. Or, dans la double inscription qui entoure la table d'offrandes, il ne s'agit que de deux personnages, celui qui dédie le monument, Ousortesen Ier, et celui auquel on le dédie, à savoir Mentouhôtep VI. Dans

le cas de deux personnes, on aurait le sens suivant : Ousortesen a fait ce monument à son père Mentouhôtep, afin que celui-ci lui fasse la vie éternellement, c'est-à-dire : le premier a dédié ce monument au second, afin que celui-ci obtienne au dédicateur la vie éternelle pour son action méritoire. Nous aurions ainsi quelque chose comme l'intercession des saints pour les vivants, c'est-à-dire le culte de *dulie* rendu par Ousortesen à Mentouhôtep VI. Ce sens pourrait assez raisonnablement être soutenu, si l'on ne se heurtait à une impossibilité morale. Pour obtenir quelque chose de quelqu'un, il faut admettre, ne fût-ce que pour cette occasion, que l'impétré est plus puissant, ou plus riche, que l'impétrant; que Dieu en un mot accorde ses grâces aux hommes ; mais la conception religieuse en Égypte est tout autre à cette époque et ce n'est que plus tard que les penseurs égyptiens en arriveront à admettre un Dieu qui puisse remplir les conditions exigées. Pour le moment, le Dieu auquel on s'adressait ne pouvait accorder que ce qu'il avait, et ce qu'il avait n'était presque rien et ne pouvait servir qu'après la mort, à condition que les vivants lui fournissent le moyen de le concéder en pensant d'abord aux défunts de leur famille. Pour les Égyptiens, les divers dieux admis par leur pensée religieuse étaient avant tout, il ne faut pas l'oublier, des dieux de famille, des hommes qui, après leur mort, avaient été choisis comme les protecteurs de la famille à laquelle ils avaient fait du bien, par suite de l'idée, très juste en dernière analyse, que l'homme ne meurt pas tout entier, que ses enseignements et ses inventions, sinon sa personne ou une partie quelconque de son individu, lui survivent après la mort. Ce dieu ne me semble pas avoir pu accorder ce qu'il ne possédait pas lui-même, car la vie de ce dieu dépendait entièrement du souvenir pieux qu'en conservait sa famille, des offrandes qu'on lui faisait et qu'il amassait dans ses greniers pour en faire part à ses fidèles. C'est pour cela que toutes les offrandes à partir d'une certaine époque sont offertes à un ou plusieurs dieux, afin qu'il en fasse ou qu'ils en fassent part à leurs sujets ou féaux. Par conséquent, il ne peut aucunement être question d'un don fait par le défunt à celui qui était le père, mais c'était le vivant qui accordait la vie éternelle, comme l'on disait déjà,

au défunt pour lequel il dédiait la table d'offrandes dont il est ici question. Par conséquent le premier des pronoms 𓆑 se rapporte au roi Ousortesen Ier et le second au roi Mentouhôtep VI. Évidemment la phrase n'est pas aussi claire que nous pourrions le désirer ; mais il en est de même dans toutes les langues à suffixes. Il y aurait un autre sens possible, à savoir que le pronom suffixe se rapportât à Osiris, désigné par l'un de ses titres les plus fréquents; mais ce sens, quoique accepté le plus généralement, ne me paraît pas susceptible d'être adopté pour la même raison.

La seconde observation a trait à un point d'histoire. Faut-il prendre le mot 𓆑𓏏, qui veut dire *père*, dans son sens premier ou dans un sens dérivé? Si l'on veut prendre ce mot dans son sens premier, il faut dire alors que le roi Ousortesen Ier avait pour père le roi Mentouhôtep de la XIe dynastie, que, par conséquent, il ne saurait aucunement être le fils du roi Amenemhât Ier. Si, au contraire, on lui donne un sens dérivé, de piété dans l'espèce, on n'en peut tirer d'autre conclusion que la suivante: le roi Ousortesen Ier, de la XIIe dynastie, a rendu un hommage pieux à l'un de ses prédécesseurs. Pour ma part, je serais porté à croire que ni l'un ni l'autre de ces deux sens ne peut être accepté exclusivement. A la vérité, je ne crois pas que Mentouhôtep VI ait été le père d'Ousortesen Ier, car nous savons par d'autres monuments que la filiation d'Ousortesen Ier est bien établie, qu'il était bien réellement le fils d'Amenemhât Ier qui l'avait associé à la couronne en l'an XX de son règne, et je ne crois pas possible de révoquer en doute cette filiation. D'un autre côté, je ne crois pas davantage qu'il ne faille voir dans la dédicace de cette table d'offrandes un acte de simple piété envers un mort. D'ailleurs, s'il en était ainsi, il faudrait se demander comment un roi de la dynastie heureuse et usurpatrice, pour employer le langage convenu, a pu faire un tel acte en faveur du dernier roi de la dynastie malheureuse et vaincue. Il faudrait donc reconnaître dans la XIIe des dynasties égyptiennes une humanité et des sentiments qui ne sont guère de mise en semblable occurrence et admirer chez un roi de l'Égypte une conduite qui serait à peu près restée singulière dans l'histoire de l'humanité. Le fait est que cette

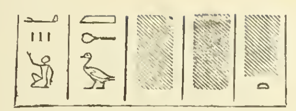
dédicace me semble jeter une lumière assez vive sur une histoire encore mal connue. Si l'on examine les dernières histoires d'Egypte publiées par des égyptologues, on voit qu'en 1886 l'avènement de la XIIe dynastie égyptienne ne s'était pas fait sans combat[1], et qu'en 1895, sans que l'on ait découvert un seul texte nouveau sur la question, il y a doute sur la question de savoir si Amenemhât avait usurpé la couronne ou l'avait héritée légitimement, quoique la chose ne se soit pas faite sans révolution[2]. La seule mention de ces paroles d'un même auteur me dispense de dire que la question était obscure et non résolue, car il est difficile de montrer plus d'incertitude et de contradiction ; désormais, il me semble que l'on peut savoir à quoi s'en tenir. Le changement de gouvernement qui mit la XIIe à la place de la XIe dynastie égyptienne eût lieu, selon moi, pacifiquement, ou, tout au moins, le souverain usurpateur s'empressa d'épouser une fille de Mentouhôtep VI et de légitimer ainsi son usurpation en assurant au fils né de cette union le trône disputé de l'Égypte, et cela au détriment des autres princes qu'il avait eus avant cette dernière et royale union. On comprend dès lors facilement comment Ousortesen Ier a pu dédier une table d'offrandes à son *père* Mentouhôtep VI et comment il l'avait placée dans un lieu que la piété des Égyptiens distinguait entre tous pour le souvenir des aïeux ayant rendu des services immenses aux premières sociétés égyptiennes.

A côté de cette première table d'offrandes en est une seconde, trouvée dans les mêmes conditions dans la première butte d'Om el-Ga'ab ; mais autant la première est riche, autant la seconde est pauvre et misérable. Elle est en calcaire, de très petites dimensions, dans la forme ordinaire, à peine dégrossie de l'hiéroglyphe 𓊵. Je n'en dis pas plus long, parce qu'elle ne me semble mériter aucune attention. Évidemment, c'était l'œuvre d'un ouvrier très malhabile, employé par une famille très pauvre, laquelle n'avait pas moyen de dépenser beaucoup pour les œuvres de piété, mais qui avait cependant voulu laisser un souvenir aux ancêtres enterrés dans la nécropole d'Om el-Ga'ab.

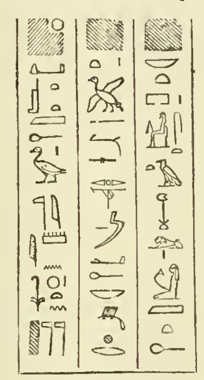
(1) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e éd., p. 94.
(2) Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 462-463.

Une troisième et dernière table d'offrandes fut rencontrée dans la grande butte d'Om el-Ga'ab, restée inachevée. Elle est d'une beauté remarquable, mais malheureusement incomplète, l'humidité du sable ayant rongé toute une partie du monument, fait tomber des plaques de calcaire avec la décoration et les caractères qui les recouvraient. Cependant il en reste encore une bonne partie. La pierre avait été taillée rectangulairement, sauf que dans la partie antérieure, au milieu, on avait ménagé une légère avancée afin de placer la rigole par laquelle devait s'écouler l'eau ou le sang du sacrifice. La pierre avait été recouverte dans la partie supérieure d'une teinte café-au-lait un peu foncée, cependant n'allant pas jusqu'à la couleur chocolat. Tout le pourtour avait également été traité de la sorte : seule, la partie inférieure, qui devait être placée à plat sur le sol, avait été laissée dans son état naturel. La partie supérieure contenait dans sa décoration, très fine, très délicate et même un peu mièvre de facture, des représentations des offrandes ordinaires. Parmi elles, on reconnaît encore des oies troussées, des côtelettes, une tête de veau, un ou deux vases, etc. Toutes ces offrandes étaient représentées dans la partie médiane, autour de laquelle était la rigole servant à l'écoulement de l'eau. Puis encadrant la rigole était un double proscynème dont on distingue encore la première ligne. La partie avancée était presque aussi longue que large. Sur la partie tout à fait antérieure de la partie avancée on avait représenté l'eau venant de la rigole signifiée sur la table et tombant en gros filets : de chaque côté, est un oiseau à tête humaine, symbole de l'âme, monté sur des jambes d'échassiers et tendant avec délices les mains qui lui sortent des ailes à leur naissance vers l'eau abondante qui découle. C'est un joli morceau d'art, finement exécuté, plus finement imaginé encore. Le côté droit a disparu ; au contraire, la décoration du côté gauche est complète, à peu de chose près. Elle représente un défunt assis sur un fauteuil, sous lequel est un grand vase, devant une table chargée d'offrandes de toutes sortes et sous laquelle sont les vases enguirlandés si connus. La légende du défunt est effacée ou à peu près, mais derrière lui se voient et peuvent se lire trois lignes verticales contenant ce qui va suivre. Devant le dé-

funt, on peut encore lire les caractères suivants :



Derrière on lit ce qui suit :



Quoique fort incomplète, cette inscription, qui ne nous renseigne pas sur le nom du propriétaire de cette table d'offrandes, je veux dire de celui en l'honneur duquel on l'avait dédiée, nous donne cependant certains détails sur sa famille : l'un de ses ascendants était sans doute le Mesmîn dont le tombeau a été découvert cette année même et dont j'ai parlé plus haut. Il y avait au moins trois générations entre ce Mesmîn et celui auquel on avait dédié la table d'offrandes, et comme ce Mesmîn vivait sous la XIX[e] dynastie, il me semble qu'on doit placer l'exécution de cette table d'offrandes sous la XX[e], ce qui montre que l'art égyptien s'est conservé plus pur qu'on ne le pense d'ordinaire. Le nom de la femme du dédicataire n'est pas fait pour faire rejeter l'époque ici assignée à cette table : elle se nommait *la Syrienne*, ce qui peut convenir à la XX[e] dynastie, tout autant qu'aux deux précédentes.

Je passe maintenant aux statuettes.

Statuettes.

Les statuettes funéraires sont les objets trouvés le plus fréquemment dans les fouilles d'Om el-Ga'ab et cependant elles ne sont au nombre que de quatorze. Elles sont en bois, en calcaire, en albâtre, en granit ou en terre cuite. Je vais les décrire l'une après l'autre, autant que leur valeur me semblera la comporter.

Les statues en terre cuite furent trouvées sur la première butte

d'Om el-Ga'ab. Elles étaient déposées à même dans le sable et les débris accumulés, toutes ensemble. Elles ne portaient aucune inscription et, au premier abord, semblaient un ouvrage grossier; mais, au bout de quelques instants, un examen attentif révéla qu'elles étaient au contraire plus soignées que ne semblait le comporter la matière dont elles étaient composées. Elles n'avaient ni la même taille, ni les mêmes traits : on pourra facilement s'assurer de la première partie de cette affirmation en se reportant à la planche qui les reproduit; quant à la seconde, la planche le fera aussi reconnaître, quoique cependant avec plus de difficulté, car pour les trois premières, la couleur chocolat dont elles ont été peintes a été un obstacle à ce que la photographie les rendît plus visibles, et pour les deux dernières elles ont été moins soignées que les trois précédentes. Toutes sont du même type : elles ont la même coiffure, c'est-à-dire la coiffure habituelle des Égyptiens, avec les deux bandeaux tombant de chaque côté de la figure, les deux mains sont croisées sur la poitrine, les poings fermés en dedans et ne portant aucun des emblèmes ordinaires. Le dos est nu. A quelle époque appartiennent-elles? C'est ce que je laisse à déterminer à de plus habiles que moi.

Les quatre statues en calcaire furent trouvées ensemble dans un même trou du plateau qui s'étend entre la première et la seconde butte d'Om el-Ga'ab. Ce trou n'avait pas été utilisé comme tombe, et les statuettes avaient été déposées non loin l'une de l'autre dans le sable où elles ont été découvertes. Elles sont intactes, sauf la seconde dont la figure avait été rongée par le sable. La première d'entre elles, la plus grande et la plus belle, est d'une exécution admirable, aussi soignée dans la partie inférieure que dans la partie supérieure, mais le tout selon ce que comporte la décoration. La tête est vivante : la bouche est large, le nez droit, les yeux largement fendus, les sourcils bien arqués, le tout dans le pur type de l'Égyptien. L'oreille est longue et large. Le sommet de la tête est pris dans une coiffure qui le serre et dont les bandeaux gaufrés retombent en avant des deux épaules, pendant que l'arrière enveloppe la nuque et retombe dans le dos. Cette coiffure est

peinte en bleu, et la couleur était admirablement conservée ; mais par suite du frottement, comme elle a été simplement étendue à l'eau, une grande partie du coloris s'en est allée en poussière : toutefois on peut encore parfaitement juger de ce qu'il était primitivement. Les lignes tracées sur sa coiffure sont peu régulières, comme dans tout travail d'origine égyptienne. La partie de la poitrine comprise entre les deux bandeaux de la coiffure est également ornée par la représentation coloriée de colliers. Les mains sont croisées sur la poitrine, ornées de bracelets et portant les hoyaux symboliques. Sous les mains, la partie inférieure de la statuette est décorée de sept lignes horizontales d'hiéroglyphes coloriés : les lignes font le tour de la statuette, sauf une bande verticale au milieu de la partie postérieure, à peu près comme le tablier d'une servante fait le tour du corps en laissant un léger vide au milieu dans sa partie postérieure. Le texte contenu dans ces sept lignes horizontales est le chapitre VIe du *Livre des Morts* : il en sera de même sur les autres statuettes dont j'ai à parler ; mais, comme il se trouve des variantes orthographiques ou autres, je le reproduirai tel qu'il se trouve sur les statuettes que je décrirai. Voici le texte de cette statuette :

Quoi qu'il en soit de ce texte, il est facile de voir au premier coup d'œil qu'il contient des variantes autres que des variantes purement orthographiques du texte connu du *Livre des Morts*. Ce qu'il me faut en retenir pour le moment, c'est le nom du défunt qui s'appelait *Nebnofer*, le bon maître, et qui était à la fois scribe royal et royal ciseleur.

La seconde statuette en calcaire est celle qui a perdu une partie de la figure, rongée par le sable. Elle devait être également fort jolie, quand elle était intacte. Comme la première, elle était peinte sur la poitrine, avait une coiffure noire à petites tresses, c'est-à-dire une grosse perruque qui enveloppait sa tête, retombait dans le dos et par-devant les épaules; ses deux bras étaient croisés sur sa poitrine et de ces deux mains elle tenait un hoyau; derrière les épaules étaient les sacs à semences. La partie inférieure de la statuette était ornée de huit lignes horizontales disposées comme dans la première statuette, et ces huit lignes font que l'espace resté libre au-dessus des pieds est beaucoup moins grand que dans la statuette précédente. Elle était au nom du même individu que la première. En voici le texte qui montrera que, malgré les soins de l'ouvrier, chez lui la connaissance des écritures n'égalait pas l'aptitude du ciseleur.

Le lecteur pourra voir par lui-même que la formule ordinaire du chapitre VI du *Livre des Morts* est suivie d'une autre formule que le graveur ne comprenait peut-être pas, mais où nous retrouvons la mention des fêtes célébrées en l'honneur du maître d'Abydos, c'est-à-dire d'Osiris. Je reviendrai d'ailleurs sur cette partie de la formule plus loin

La troisième statuette en calcaire est intacte. Plus petite légèrement que les deux précédentes, elle donne l'idée d'un homme plus ramassé, plus trapu, au nez épaté, aux lèvres grosses, à la bouche plus large, aux

oreilles grandes, au buste trop haut sur des jambes trop courtes; la coiffure est la même que celle de la première statuette. Les mains ont la même position que précédemment, mais elles tiennent des hoyaux dont celui de gauche a le manche plus recourbé et celui de droite plus court. La partie inférieure est décorée comme dans les deux statuettes précédentes et contient sept lignes horizontales; mais elle offre cette particularité que l'espace resté vide dans le dos des deux autres statuettes est occupé ici par une ligne verticale. Voici le texte qu'elle contient :

et dans la ligne verticale les titres de l'individu: . D'où l'on peut conclure que le personnage en l'honneur duquel cette statuette s'appelait Taia, était premier prophète d'Amon, chef de l'atelier de fonderie du maître de la double terre. Ces titres appellent une observation : le titre de grand-prêtre d'Amon est assez bizarrement écrit; il semblerait que l'on dût trouver Amon Râ; mais il ne s'agit aucunement d'Amon Râ, roi des dieux, mais d'Amon dans Samhoudet, c'est-à-dire dans la ville ancienne qui a donné le nom au village moderne de Samhoud.

La quatrième statue est la plus petite des quatre et peut-être la moins soignée. Elle était peinte en rouge, du moins pour la partie supérieure. La figure était commune, la bouche grande, le nez gros, les oreilles de moyenne grandeur : le tout donnant l'impression d'un homme de taille moyenne. Ses bras et ses mains sont dans la position habituelle et les dernières tiennent les deux hoyaux à manche droit. La statuette est de

toute petite taille, mesurant $0^m,17$ de hauteur. La décoration de la partie inférieure se borne à cinq lignes horizontales disposées comme dans les quatre statuettes précédentes et d'une ligne verticale séparant au milieu du dos le commencement et la fin des lignes horizontales, comme dans la statuette précédemment décrite. Voici le texte qu'elle contient :

(sic)

et dans la ligne verticale se poursuit le texte par les mots :

De tout ce texte qui est assez mal construit, comme le lecteur pourra s'en convaincre sans peine, il ne ressort d'autre renseignement que celui-ci, à savoir que le personnage en l'honneur duquel cette statuette fut déposée sur le plateau d'Om el-Ga'ab, se nommait Thoutimès : c'est mince. Si l'on devait s'en rapporter au nom de ce personnage, on pourrait peut-être en conclure que l'époque à laquelle il vivait fut la XVIIIe ou la XIXe dynastie, et le faire de la statue ne serait point en contradiction avec cette conclusion; mais ce serait une grande erreur que de croire que les noms formés à l'exemple de celui-ci, comme Rames, Amenmès, etc., aient été localisés dans la dynastie où l'on trouve un souverain ayant porté ce nom : de semblables noms ont été portés à peu près à toutes les époques de l'histoire d'Égypte.

Après les statuettes de calcaire viennent au nombre de deux les statuettes d'albâtre qui furent rencontrées dans la première colline, enfermées avec d'autres objets qui seront décrits plus loin, dans les pots où elles avaient été renfermées. La première qui est la plus grande est admirablement travaillée. Elle représente une femme à grosse figure, à lèvres épaisses, à grandes oreilles. Elle est coiffée de la coiffure ordinaire des Égyptiennes, c'est-à-dire de la même manière qui a déjà été signalée à propos de la première statuette en calcaire : mais la partie

qui recouvrait le derrière de la tête et la naissance du dos était ondulée. Les mains croisées sur la poitrine sont vides. L'albâtre a été poli d'une manière remarquable, aussi bien dans cette statuette que dans la suivante. Le dos n'offre d'autre saillie que celle des fesses. La partie inférieure est décorée de onze lignes horizontales qui partent à peu près de la partie placée sous le bras gauche pour finir sous celle placée sous le bras droit. Les hiéroglyphes ont été tracés à la pointe, et assez mal, car la matière était résistante. On les avait revêtus légèrement de couleur bleue qui, ou est tombée par suite de l'humidité du sable, ou est passée au vert. Certains caractères sont d'une lecture fort difficile, étant à peine indiqués sur la statuette. Voici ce que j'ai cru pouvoir lire :

D'où l'on peut conclure que la femme nommée Iâfhati (Il lave le cœur), nom des plus bizarres pour une femme, était nourrice royale; mais à quelle époque et de quel prince royal, c'est ce qui n'est pas dit et ce que rien ne permet de conjecturer.

La seconde statuette en albâtre est d'une facture un peu plus grêle. Plus petite que la précédente, elle est aussi plus mignonne; mais la statuette est traitée dans le même genre que la précédente. La position des mains est la même que plus haut, et la partie inférieure contient une inscription de neuf lignes horizontales. Les mêmes observations faites plus haut doivent être faites ici. Voici le texte de l'inscription :

D'où l'on voit que celui en l'honneur duquel fut déposée cette statuette était scribe royal et prêtre, et se nommait Nebnakhtou (Le maître des exploits). C'est tout ce que je peux dire.

Outre ces onze statues, dans les fouilles qui furent faites pour déblayer la grande butte, on trouva en faisant les travaux déjà finis, une statuette en granit gris mesurant 0m,372. Cette statuette est décorée de la même manière que les précédentes, mais elle est beaucoup plus massive. La figure est presque ronde, d'une expression extraordinaire, grâce aux yeux rapportés et entourés de blanc dans l'orbite ; le nez est légèrement épaté et les lèvres grosses. Les mains ramenées sur la poitrine tiennent deux hoyaux. La coiffure enserre la tête, sauf les oreilles qui sont grandes, et retombe sur le cou et le dos et sur les épaules. La partie inférieure est ornée de six lignes horizontales qui viennent commencer et finir le long de la ligne verticale occupant le milieu de la partie postérieure. Là aussi, il n'a pas été facile de creuser les hiéroglyphes ; ils l'ont été cependant et beaucoup mieux que dans les deux statuettes d'albâtre précédentes. On trouvera cette statue dans la planche V, et j'en transcris le texte :

La ligne verticale du dos contient les mots suivants que je place ici horizontalement :

Le haut personnage dont il s'agit ici se retrouvera plus loin quand

je parlerai du grand épervier trouvé dans les décombres de la même butte. Pour le moment, il suffira de retenir son nom Iouiou et son titre : premier prophète d'Osiris.

Enfin dans les mêmes vases où l'on avait trouvé les statuettes d'albâtre, on rencontra aussi trois statuettes en bois avec figure recouverte d'une feuille d'or. Malheureusement l'une d'elles tomba aussitôt en poussière et je ne la compte pas au nombre des quatorze statuettes ici décrites. Une seconde a été presque complètement rongée par le sable et c'est miracle qu'elle tienne encore. Elle portait sur le devant une inscription qu'il faut abandonner. La troisième a été trouvée dans un petit cercueil en bois tout vermoulu et tombant en pièces. Ce cercueil était à forme anthropoïde et fait de deux parties qui se superposaient l'une à l'autre. La statuette y était couchée comme une momie repose dans sa boîte. Elle était très jolie, et délicate : la figure était recouverte d'une feuille d'or. Elle avait au menton une barbe postiche. Sous ses deux mains croisées sur sa poitrine, on avait placé une inscription de deux lignes verticales de beaux hiéroglyphes creusés dans le bois et recouverts ensuite d'une très légère couche de couleur bleue, afin de mieux les faire ressortir. L'inscription de cette statuette est lisible sur la planche IV où elle occupe le sixième rang.

Il n'a point été rencontré de statuette en métal, quoique dans la première butte d'Om el-Ga'ab on ait trouvé un socle en cuivre avec les deux trous pour recevoir les pieds d'une statuette malheureusement absente. Par l'écartement des deux trous, on peut facilement juger que la statuette était représentée debout en marche, et que ce n'était qu'une simple statuette. Était-ce une statuette représentant une divinité ou un personnage quelconque? c'est ce qu'il est impossible de dire, quoique la vraisemblance soit en faveur d'une représentation d'une divinité quelconque.

Objets divers portant inscription

Un certain nombre d'objets de destinations diverses et de factures tout aussi différentes furent rencontrés dans les décombres qui for-

maient la grande butte d'Om el-Ga'ab et aussi dans la première butte. Les plus nombreux sont divers fragments de poterie portant quelque inscription, puis viennent divers autres monuments incomplets, à vrai dire, mais donnant un nom qui date et ces monuments nous sont très précieux.

1° Un tesson porte une inscription d'une ligne hiératique où est une date de l'an 4. Elle doit se transcrire ainsi : . Malheureusement cette date ne contient par elle-même aucun renseignement historique.

2° Un autre ostracon hiératique incomplet des deux côtés contient deux lignes où se lit le prénom d'un pharaon. En voici la transcription : 1 … 2 … . Il s'agit sans doute du prénom du roi Séti Ier, malgré sa forme insolite.

3° et 4°. Deux fragments de vases donnant le cartouche du roi Osorkon Ier. Les voici : (sic) et .

5° Un fragment de stèle nous fait remonter jusqu'à la XIIe dynastie par le cartouche prénom . Quelques autres signes sont visibles, mais ne présentent aucun sens par eux-mêmes.

6° Un autre fragment de stèle contient le cartouche , c'est celui du pharaon Ahmès-Si-Neit, l'Amasis de la XXVIe dynastie dont parle Hérodote.

7° Un fragment de vase contenait trois lignes d'hiéroglyphes tracés et creusés dans la terre, puis cuits avec la poterie.

8° Un petit modèle de sarcophage en calcaire fut rencontré parmi les objets que les fouilles de la première butte mirent au jour. On le trouvera représenté à la planche XXXIV à droite des stèles. Il avait 0m,278 de long sur 0m,075 de largeur et sur 0m,05 de hauteur. Il était en calcaire blanc que l'humidité du sable par suite du long séjour qu'il y avait fait avait rendu très friable. Il était composé de deux morceaux : une caisse toute petite et un couvercle assez fort dont on avait abattu les

deux arêtes longitudinales en conservant une petite bande de calcaire sur le sommet ; les arêtes latérales avaient été respectées à chaque extrémité. Le tout montrait que primitivement on avait eu entre les mains un cube rectangulaire dont on avait abattu les deux arêtes susdites entre chacune des extrémités. Sur la bande conservée au milieu du couvercle, on avait gravé une légende hiéroglyphique peinte ensuite en bleu. Comme les couleurs avaient été étendues à l'eau, elles sont tombées par suite du frottement, mais il reste encore des fragments qui montrent que la couleur était ce beau bleu que connaissaient les Égyptiens. Voici l'inscription que je rends horizontale, de verticale qu'elle est :

D'où l'on voit que le personnage en l'honneur duquel on avait dédié ce monument éminemment votif était un scribe royal, scribe de *noferou* d'Isis, nommé......... Qu'étaient-ce que les *noferou* d'Isis? Je ne crois pas me tromper beaucoup en disant que ces *noferou* désignaient les beaux objets consacrés au culte d'Isis, soit que ce fussent uniquement des objets précieux, en métal ou en toiles fines, en bois ou en pierre, soit qu'il y faille ajouter tous les biens que possédait en propre la déesse en Abydos ou ailleurs, ce que je ne regarde pas comme aussi probable. La mention de ce scribe est donc intéressante. Sa fonction devait consister en la surveillance des objets compris dans ces *noferou*, à en tenir le catalogue détaillé et à contrôler leur restitution à l'endroit voulu au lendemain des grandes fêtes du culte où on les avait employés.

9° J'ai dit plus haut que le grand épervier avait été trouvé en trois fois différentes et qu'il était incomplet. S'il eût été complet, il eût formé une merveille de sculpture telle qu'il n'en existerait aucune dans quelque musée égyptien que ce soit. Le fier oiseau était placé sur un socle haut de 0^{m},14, large de 0^{m},39 et long de 0^{m},69. Il était représenté au repos, les pattes appuyées sur le socle; les ailes étaient repliées sur l'extrémité caudale. Le devant de l'oiseau était sculpté de main de maître; malheureusement, une partie de la jambe droite avait été brisée et n'a pas été retrouvée. Malgré tout, l'oiseau royal avait la pose fière et puis-

sante qu'on lui voit encore en Égypte lorsqu'il est posé à terre. La tête et le bec sont absents : on a cependant retrouvé une partie du bec de l'oiseau. La tête était surmontée de la coiffure royale nommée *peschent*; mais cette coiffure n'a pas été retrouvée intacte, ni entière. La poitrine de l'oiseau était recouverte d'une feuille d'or, et sans doute l'oiseau tout entier. Les ailes conservent encore, par endroits, la couleur bleue dont on les avait peintes; sur cette couleur, j'ai trouvé une toile légère qui avait servi à envelopper l'oiseau, ou qui se trouvait là je ne sais comment. La coiffure avait la couleur spéciale à chaque couronne composante, rouge pour la couronne rouge, blanche pour la couronne blanche; mais cette dernière avait été recouverte d'une feuille d'or. Cette feuille d'or était assez épaisse : elle avait été appliquée solidement, puisqu'elle est restée jusqu'à nos jours en certaines parties. Je serais assez porté à croire que la couronne rouge avait aussi été recouverte d'une feuille d'or, et de même que tout l'oiseau avait été doré, on ne s'expliquerait pas comment le devant de l'oiseau et sa coiffure l'auraient été, si l'oiseau tout entier ne l'avait pas été? Pour moi, cet épervier était l'épervier d'or dont parlent les textes, cet épervier brillant dont on avait fait le synonyme d'épervier vainqueur; mais le correspondait à une chose réelle, sinon dans la nature, du moins dans l'art égyptien et ce n'était pas purement une figure de style, comme on serait tenté de le croire, d'après certains travaux récents [1].

Cette œuvre magistrale de l'art égyptien n'aurait pas été complète si l'on n'y eût gravé quelque inscription. Elle en a donc, et, autant que je puis croire, plusieurs. Ces diverses inscriptions sont placées sur le socle,

(1) « Le sens de ce groupe qu'on a traduit longtemps par l'*épervier d'or*, l'*épervier étincelant*, a été déterminé pour la première fois avec certitude par Brugsch, d'après un passage d'une inscription démotique de Philae (Brugsch, *Ueber Einstimmung einer hieroglyphischen Inschrift von Philæ, mit dem griechischen and demotischen Aufgangs, texte des Dekretes von Rosette*, p. 13-14). Adoptée par E. de Rougé (*Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque impériale*, p. 21-27), l'interprétation de Brugsch a prévalu depuis dans toute l'école (Brugsch, *Die Ægptoylogie*, p. 202), bien qu'on emploie encore souvent par habitude la traduction littérale des signes, le *Horus d'or* » (Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 202, n. 1). Il est malheureux que ce monument ne confirme pas cette traduction si bien appuyée.

d'abord en avant des pattes de l'oiseau, ensuite sur le devant du socle et de chaque côté. Les voici dans cet ordre :

1° En avant des pattes et sur le socle, , c'est-à-dire : le Dieu bon, le maître des deux terres, Râaâkhoprou, aimé de Horus. Le roi qui est ainsi désigné par son prénom est Aménophis II de la XVIII[e] dynastie.

2° Sur la partie inférieure du socle et en avant sont les deux lignes suivantes : 1 2 , c'est-à-dire : offrande divine de l'épervier faite par le prêtre bon d'Osiris, Ahmesou, le féal qui a renouvelé la vie.

Cette inscription nous donne le nom de celui qui le premier a fait l'offrande de l'épervier, et peut-être de celui qui est l'auteur de cette œuvre d'art : il se nommait Ahmesou, c'est-à-dire Ahmès comme on écrivait d'ordinaire autrefois. Cet Ahmès était un *bon prêtre* d'Osiris. Les mots sont d'une explication difficile : le seul sens que je puisse y voir est le suivant : jusqu'à dans le ventre, c'est-à-dire depuis qu'il était dans le ventre, c'est-à-dire encore : dès avant sa naissance il avait été destiné à faire un bon prêtre d'Osiris : c'est l'équivalent de la parole de Jérémie : *Ex utero matris tuæ vocavi te*. Les deux expressions qui terminent cette petite inscription méritent l'attention : le personnage qui a fait cette dédicace est mort ou est censé mort; au lieu de l'expression ordinaire de *makherou* ou *juste de voix*, il y a ici *ouahem onekh*, renouveleur de vie et féal. Ces deux expressions me semblent désigner le même état que *makherou* : on les applique aussi au mort, parce que, dans les idées égyptiennes, la seconde vie était peut-être la véritable, ou tout au moins était un changement de vie ; le mot *féal* signifie exactement la même chose, car pour pouvoir s'intituler *féal d'Osiris*, comme c'est ici le cas, il fallait être rendu sur les sombres bords, comme disent les poètes.

3° A gauche, sur le socle :

; à droite : .

Ce qui signifie, à gauche : A renouvelé le monument de ce dieu dans la salle d'or pour le premier prophète d'Osiris Iouiou son fils; et à droite : celui qui fait revivre son nom, Iouiou, juste de voix, fils du premier prophète d'Osiris Ouonnofer, juste de voix.

D'où l'on peut conclure que l'épervier n'avait pas sans doute été doré par celui qui l'avait offert, Ahmès, et que ce fut le second Iouiou fils d'Ouonnofer qui le fit dorer en l'honneur de son grand-père. L'un de ces deux Iouiou est-il le même que celui dont la statuette a été décrite plus haut? Le fait que statue et statuette ont été trouvées l'une près de l'autre me semble assez favorable à l'hypothèse affirmative ; mais auquel des deux faut-il attribuer la statuette, c'est ce qu'il est impossible de dire. L'un de ces deux Iouiou est-il le même que celui dont Mariette avait trouvé la tombe[1] ? C'est ce que la simple lecture des titres des défunts permet de nier. Outre ces textes, le corps de l'épervier contient en outre à droite le cartouche et à gauche le cartouche , prénom et nom du fils et successeur de Ramsès II, Ménépetah Ier, qui avait trouvé ce monument si beau qu'il avait éprouvé le besoin de faire acte de propriété.

10° Dans les décombres de cette même butte fut enfin rencontrée une sorte de naos en calcaire, brisé et mutilé, mais ayant conservé une partie de sa décoration. L'intérieur était vide; mais les côtés extérieurs représentaient Isis et Horus avec les attributs ordinaires; il n'y avait pas d'inscriptions.

(1) Cf. Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos*, p. 386-387.

Petits objets votifs

Outre cette catégorie d'objets ou de monuments ayant des dimensions grandes ou assez grandes, je rencontrai dans la première butte d'Om el-Ga'ab toute une autre catégorie de petits objets dont il me faut ici parler. Ce sont de tous petits vases, les uns en terre, les autres en calcaire, ceux-ci en albâtre, ceux-là en diverses pierres, dont le plus haut mesure à peine 0m,05 et le plus petit environ 0m,015. Ils ont tous été trouvés, sans aucune exception, au nombre de 216, dans les décombres qui formaient la première butte, enfouis profondément, plus ou moins, dans le sable et les décombres de toute sorte. Ils peuvent se diviser en deux grandes divisions, les vases hauts et les vases plats ou assiettes. Les premiers sont au nombre de 143 et les seconds au nombre de 73. Ceux de la première catégorie affectent les formes les plus diverses, depuis les vases en terre cuite grossière, ayant reçu sur la terre rouge qui en forme le fond, un léger enduit jaune ou blanc, jusqu'aux vases en albâtre et en onyx, en passant par les vases en calcaire. Peu d'entre eux ont une facture soignée : ceux qui les ont faits étaient sans doute malhabiles dans l'art de la poterie et ils ont travaillé pour des gens qui n'étaient pas riches. Les vases en terre occupent presque toute la seconde rangée supérieure de la planche VII ; ils accusent une précipitation, une maladresse et un sans-gêne presque incroyables. La troisième et la quatrième rangée des vases en calcaire sont plus soignés dans leur apparence extérieure et n'ont guère que cela. Les premiers sont inégaux, très peu en équilibre, ils se renflent aux deux extrémités pendant que le milieu s'amincit, et ils ont à peine une cavité indiquée à la partie supérieure. Les seconds affectent un grand nombre de formes, une vingtaine environ, mais toutes inégalement travaillées et avec si peu de soin que l'on ne peut se tromper un seul moment sur l'usage qu'on en voulait faire. Eux aussi, ils ont une toute petite cavité à peine indiquée le plus souvent. Les vases en albâtre ont été faits évidemment de restes d'albâtre mauvais dont on ne voulait pas se servir

pour les vases du commerce et qui n'avaient trouvé d'autre emploi que celui-là. Quant aux vases en onyx, ils sont un peu plus soignés, leur ouverture est mieux faite ; mais il y a loin encore pour arriver à la perfection.

Les assiettes ou vases plats sont également rudimentaires de facture. Le plus souvent le fond est plat ; mais quelquefois aussi il est taillé à angles. Les deux rangs inférieurs de la planche et dix du troisième rang appartiennent à cette catégorie et sont en rognons d'albâtre, si je puis me servir de cette expression. Les deux rangs supérieurs sont en calcaire et quelques-uns d'entre eux ont reçu une couche de peinture rouge. Presque au milieu du rang supérieur, on remarque une sorte d'augette en calcaire assez grossièrement travaillée. Les formes de toutes ces assiettes sont assez nombreuses; mais on les retrouverait encore toutes dans l'usage journalier des habitants de l'Égypte en général et d'Abydos en particulier.

Ces vases, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, n'ont évidemment pas servi aux usages domestiques, car ils étaient inaptes à ce service. D'un autre côté, ils ont été trouvés en si grand nombre dans un seul et même lieu, à toutes les profondeurs, que personne ne pourrait soutenir, avec M. Maspero, que les dévastateurs des tombes de la nécropole les ont apportés en cet endroit sans aucune raison et les y ont enfouies pour le simple désir d'en faire quelque chose. D'ordinaire les gens raisonnables, même dans leurs actes les plus déraisonnables, ont d'autres motifs d'agir : il n'y a que les chercheurs de raisons qui parfois déraisonnent. Ces vases ont été déposés dans cette première butte d'*Om el-Ga'ab* pour un motif quelconque, et je trouve ce motif pour ma part dans le culte rendu aux ancêtres auxquels on consacrait des vases votifs, comme on consacre encore des *ex-voto* dans nos églises.

Une seconde augette mesurant $0^{m},24$ de long sur $0^{m},20$ de large, fut aussi rencontrée dans les décombres de la première butte. Elle pouvait être utilisée à un service réel. Elle est en terre grossière et avait servi à des gens pauvres ou peu aisés.

Outre cette première série de vases grossièrement faits et tout petits,

j'en rencontrai d'autres dans la première butte qui étaient beaucoup plus soignés, un peu plus grands et qui devaient sortir de mains plus riches. On en trouvera des spécimens à la planche VIII. Ils comprennent d'abord des vases d'albâtre dont les quatre plus grands ont encore leur couvercle. La forme est assez belle. Puis viennent des vases de diverses matières, dont le plus grand a été brisé; les quatre situés à droite sont en une sorte de brèche et en calcaire; les deux qui se trouvent au second rang de la rangée supérieure et à l'extrémité droite de la rangée inférieure méritent une mention spéciale et sont jusqu'ici d'uniques spécimens dans les vases égyptiens. Leur forme est gracieuse et leur matière belle : ils sont en beau calcaire qui tire sur le marbre. De chaque côté, ils ont une oreillette cylindrique et, pour recouvrir cette oreillette cylindrique, on l'a enchâssée dans une plaque d'or découpée selon le besoin, enveloppant le cylindre de l'oreillette et l'ajourant en quelque sorte. Dans le cylindre dont une partie est creuse on avait fait passer des fils d'or tordus ensemble qui se rejoignaient à l'autre oreillette, formant au-dessus du vase comme une anse. Celle du vase inférieur est intacte : l'autre a été malheureusement brisée. Tels qu'ils sont, ils restent un *spécimen* très joli du savoir-faire égyptien. Ces deux vases n'ont pas été trouvés dans la première butte d'*Om el-Ga'ab*, mais sur le plateau qui se trouve entre la première et la seconde butte, non loin des statuettes en calcaire dont il a été question plus haut[1].

La rangée inférieure de la même planche contient à droite un vase dont le premier et le troisième ont la forme des mortiers employés encore journellement dans l'industrie, et le second, celle des vases d'ornementation qu'on voit placés au-dessus des portes d'entrée dans les riches propriétés particulières dans le centre et l'ouest de la France. A droite, à l'avant-dernier rang est un des trois vases émaillés que j'ai trouvés. Le plus grand est le grand vase à libation, le plus petit un vase

(1) Ces vases appartiennent, je le sais aujourd'hui, à l'époque ancienne, la plus ancienne que l'on connaisse ; si je laisse ici mon manuscrit tel que je l'ai écrit en 1896, c'est par acquit de conscience. (12 août 1898.)

de toilette quelconque. Le premier a reçu une couche d'émail bleu tendre, le second une couche d'émail bleu foncé.

Cette série de petits vases n'est pas la seule qui ait été rencontrée dans la première butte : on y rencontra aussi dans les vases dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, toute une série de petits objets en métal et un en or. Certains de ces objets sont uniques : aucune collection égyptienne ne les possède, si considérable et si complète qu'elle soit. Le lecteur en trouvera la reproduction à la planche IX.

Il y a d'abord les vases en métal ou en cuivre : deux boîtes au lait, dirions-nous maintenant, une gargoulette sur son petit piédestal et deux vases de vin; à la seconde rangée, un miroir, une coupe, une hachette et un couteau, le tout en métal ou en cuivre d'une très mince épaisseur. Une seconde coupe avec sa petite anse, l'hiéroglyphe, fut trouvée, mais elle était si détériorée qu'elle est tombée en morceaux. La rangée supérieure nous offre deux objets dont l'un, celui de gauche, est à peu près complet, et l'autre est incomplet. Ce sont deux petites briches, composées d'un long bâton transversal à chaque extrémité duquel est suspendue une couffe, pendant que le milieu retient accrochées la houe de bois et la houe avec manche en bois et spatule en fer. La première n'a qu'une houe; la seconde a les deux, mais il lui manque une couffe. L'objet est complet dans l'exemplaire en or qui a les deux houes entre les deux couffes au milieu du bâton. On m'a dit que ces objets ressemblaient aux objets votifs mis dans les fondations des temples, que, par conséquent, j'avais dû découvrir les fondations d'un temple. Il se peut que ces objets ressemblent à ceux qu'on a trouvés dans les fondations de divers temples, notamment à ceux qui ont été rencontrés par M. Naville dans celles du temple de Deir el-bahari; je ne puis rien en dire puisque je ne les ai pas vus; mais ce que je sais bien, c'est que je n'ai pas découvert de fondations de temple à l'endroit où je les ai trouvées, parce qu'il n'y en avait pas. Le temple aurait peut-être dû exister, mais il n'existait pas.

A quoi servaient ces objets? J'ai longtemps méconnu la destination des briches que j'avais d'abord prises pour de petites balances aux-

quelles il aurait manqué le pied; mais dès avant mon retour en Europe, j'avais trouvé, je crois, leur véritable destination. C'étaient des objets votifs destinés aux morts et à ce qu'ils devaient faire dans l'autre monde, dans le royaume d'Osiris : ces travaux consistaient surtout à labourer la terre et à transporter le sable de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est, ainsi que le disent les statuettes trouvées dans le même endroit. Pour transporter le sable, on se servait de la briche avec les deux couffes : on plaçait la briche sur son épaule, on y suspendait les deux couffes et l'homme transportait. Les deux houes servaient à bêcher la terre, la houe entièrement en bois pour les endroits faciles, la houe avec spatule en métal pour les endroits rocailleux et difficiles, comme l'on fait toujours en Égypte. Les autres objets étaient donc aussi destinés au service du mort, puisqu'ils étaient renfermés dans le même vase : les vases lui servaient chacun pour l'usage auquel les habitudes de la civilisation l'avaient appliqué, la coupe pour boire, le miroir pour regarder sa figure et pour achever sa toilette, les couteaux pour couper, etc. On voit, dès lors, qu'il n'est pas utile de supposer l'existence d'un temple qui n'existait pas, pour reconnaître l'usage de ces objets. Selon la richesse de l'oblateur, on les avait confectionnés en métal plus ou moins précieux.

En plus de ces objets votifs destinés évidemment à l'usage des morts enterrés dans cette nécropole, j'en ai rencontré d'autres renfermés dans des vases encore scellés de plâtre ou de chaux, quand ce n'était pas simplement de la terre, dont il n'est pas aussi facile de déterminer l'usage. J'en ai d'abord trouvé qui ne contenaient que des cendres ou des feuilles de végétaux. Un autre contenait des cendres noires auxquelles étaient mélangés de tout petits fragments de tablettes dorées en terre. Un autre encore contenait des fragments couverts d'or : ce sont ces petites feuilles d'or que l'on voit dans la planche V, dans le vase de terre crue qui est à gauche de la seconde rangée. Enfin un dernier, qui par une dérision amère du sort fut trouvé le premier, contenait des objets d'une réelle valeur scientifique et artistique, comme il n'en existe dans aucun musée. D'abord deux masques de la figure en plâtre, deux

moulages des côtes : les seconds au-dessus des premiers. A gauche des masques, on voit ce que je crois être une image en terre des entrailles : il y a des incisions longitudinales faites sur les boyaux ; à droite de la seconde rangée, on voit de même un moulage du cerveau, autant que je le puis croire. J'ai montré ces objets à plusieurs médecins qui m'ont confirmé dans ma manière de voir. Venaient ensuite deux cornes de bélier en métal et dont on n'avait pas ôté la terre qui avait servi de moule. Le vase renfermait encore une légère feuille de métal taillée en Horus hiéracocéphale avec la partie destinée à le placer sur un piédestal. Tous ces objets avec le pot où ils étaient renfermés sont représentés sur la planche VI. A quoi pouvaient servir ces objets? Étaient-ce des ex-voto offerts par la piété du fidèle après une grâce reçue ? Peut-être ; mais je n'ose pas être trop affirmatif. C'est après cette trouvaille qui survenait la dernière, lorsque j'avais rencontré précédemment le naos d'Osiris, la statuette et l'épervier de Iouiou, etc., que je crus avoir rencontré le tombeau d'Osiris ; mais ma croyance ne dura pas longtemps et, quoique le déblaiement ne soit pas achevé, je sais parfaitement que je n'ai pas mis la main sur le tombeau d'Osiris[1].

Poterie.

Toutes les buttes d'*Om el-Ga'ab* étaient formées de poteries cassées ou entières mélangées au sable et aux décombres de toutes sortes. Ces poteries consistaient principalement en petits vases mal venus le plus souvent, quelquefois au contraire assez bien faits, en terre rouge non vernissée : elles avaient exactement la forme de petites poteries de l'Ancien Empire. J'en ai vu et ramassé de semblables à Dahschour, au tombeau de Kabin, à Saqqarah, etc., toujours autour de monuments dont l'antiquité ne peut être douteuse. Ces poteries sont représentées sur diverses planches, au milieu d'autres vases, parce qu'elles contenaient certains objets provenant de la nécropole. Est-ce à dire pour cela

(1) Ce tombeau n'a été rencontré que le 1er janvier 1898, mais dès cette époque, je croyais qu'il se trouvait sous la grande butte.

que je leur attribue une très haute antiquité? Ce serait méconnaître complètement les œuvres de l'Égypte et le caractère des Égyptiens de vouloir prétendre que, parce qu'une forme de vase est ancienne, nécessairement tout ce qui a la même forme doit avoir le même âge. De même que les idées une fois entrées dans la vallée du Nil n'en sortent plus, ainsi que je l'ai fait remarquer dans mon *Essai sur les idées morales dans l'Égypte ancienne*[1], de même on a grande chance de retrouver à des époques inférieures un type de vase reçu et adopté jadis en Égypte. Comme j'ai trouvé ces vases par millions et comme je les retrouverai encore, si je continue les fouilles, il faudrait admettre que chaque mort en avait plusieurs dizaines de milliers dans son tombeau, ce qui ne me paraît ni probable, ni possible. Je croirais bien plus volontiers que les habitants d'Abydos ont amoncelé ces millions de vases à travers tous les âges pour prouver que la piété des survivants était toujours la même pour leurs ancêtres, à toutes les époques de leur histoire. Il reste encore plusieurs collines faites uniquement de ces poteries rouges et grossières. Pour moi, je regarde bien plutôt la nécropole d'Om el-Ga'ab comme le rendez-vous séculaire des habitants d'Abydos en vue de montrer qu'ils étaient fidèles au culte des ancêtres. Tous les vases déposés contenaient sans le moindre doute des provisions : ceux que j'ai trouvés pleins étaient remplis de feuilles d'arbres ou d'arbrisseaux qu'on présentait aux morts, ce qui, soit dit en passant, dénote un état assez rudimentaire de civilisation. Ainsi que je l'ai déjà dit, les habitants d'Abydos avaient et ont encore l'habitude d'aller ramasser ces vases le vendredi saint pour les donner à leurs enfants comme jouets. Le christianisme a changé la coutume sans pouvoir la déraciner complètement. Ce fait nous montre avec une autorité péremptoire que bien des vases avaient été ainsi recueillis sur ces buttes d'*Om el-Ga'ab*, que par conséquent ils étaient encore plus nombreux autrefois que je ne les ai trouvés l'hiver dernier. Qui sait d'ailleurs quand a eu lieu ce changement et qui pourrait calculer le nombre des vases disparus? C'est pourquoi il me semble

(1) E. Amélineau, *Essai sur le développement historique et philosophique des idées morales dans l'ancienne Égypte*, préface.

impossible d'admettre que ces millions de vases puissent appartenir à la même époque. Pour toutes ces raisons donc, je crois à l'existence de vases votifs où l'on apportait aux morts de la nécropole les provisions des morts.

Dans la première butte, je ne rencontrai que des petits vases; dans la seconde et la troisième apparurent quelques autres vases, et dans la quatrième ou grande butte, il y en avait des millions. Ils appartenaient à divers types, mais presque tous se terminaient en pointe, comme le *zir* moderne, ce qui montre que ceux qui s'en servaient ou n'avaient pas les mêmes idées que nous sur la commodité des ustensiles ou qu'ils n'étaient pas arrivés à se créer des types commodes. Cependant, il y avait progrès, car nous en verrons d'autres bientôt qui sont autrement incommodes. Le lecteur trouvera dans la planche X les spécimens de ceux que j'ai rapportés. D'abord la forme pansue avec ou sans oreillettes, se terminant en une petite pointe et ayant un col relativement large, comme le 3 de la rangée inférieure et le 5, encore le 5 qui a deux oreillettes pourrait-il à la rigueur se tenir debout par son propre poids. Ensuite une autre forme pansue avec un cou beaucoup plus long et une panse beaucoup moins grande, mais au moins tout aussi grosse que dans le type précédent; pas un seul de ces vases n'est absolument semblable à son voisin, mais en diffère par les dimensions. Ce type a reçu un ornement, une cordelette ou cordon autour du cou, un peu plus bas. Il y a encore un autre forme qui n'est peut-être qu'une variété de la première : c'est un type pansu, mais avec deux larges oreillettes, placées d'une manière différente que dans le vase 5. Puis est un vase rond, à forme jolie, ayant une ouverture ronde presque aussi grande que la panse et se tenant debout de lui-même. Enfin, seulement dans la quatrième butte ont été rencontrés de longs et étroits cruchons représentés à la partie supérieure de la planche. Ils sont faits de terre grossière, ont le fond pointu et un tout petit goulot.

Ce sont là, avec les trois premiers vases représentés dans la rangée supérieure de la planche XII, tous les types de vases rencontrés parmi les décombres des buttes d'*Om el-Ga'ab* : ils sont peu nombreux rela-

tivement à ceux que nous verrons employés dans les tombeaux. Je dois dire un mot en finissant des fragments de vases où se sont trouvées des inscriptions, non pas hiéroglyphiques, mais coptes, ou à caractères coptes. Le lecteur les reconnaîtra de lui-même dans les planches où elles sont représentées : excepté une seule, celle qui donne le nom de ΙⲰΑΝΝΗⲤ, toutes les autres ne contiennent que des lettres écrites au hasard, je crois, ou donnent des mots qui sont irréductibles aux mots connus du vocabulaire copte. Sur un autre on s'était amusé à reproduire certains caractères des grands vases trouvés dans les tombes royales et dont il sera question plus loin. D'ailleurs celles où se lit le mot ΙⲰΑΝΝΗⲤ suffit pour montrer à quelle religion appartenait son auteur et quels furent les profanateurs et les dévastateurs de cette antique ville des morts. Sur d'autres, les moines chrétiens et leurs imitateurs avaient charbonné des têtes, des dessins puérils et primitifs, le tout avec des tisons empruntés aux brasiers allumés dans l'incendie. Il est inutile de traiter plus longuement d'un aussi pénible sujet et je clos ce chapitre.

CHAPITRE II

OBJETS TROUVÉS DANS LES SÉPULTURES D'OM EL-GA'AB

Ce chapitre devrait être l'un des plus intéressants de ce mémoire, si j'avais en moi les connaissances suffisantes pour lui donner toute l'étendue qu'il devrait comporter; mais, hélas ! il me faudrait être universel, savoir la céramique, l'art de tailler les pierres, le cristal, de fondre ou de marteler les objets en cuivre, en or, en électrum, de préparer la nourriture usitée en ce temps-là, de tailler les objets en os, en ivoire ou en pierre, etc., toutes choses sur lesquelles on ne s'attend pas que je puisse écrire longuement. Je ne ferai donc que mentionner aussi brièvement que je croirai devoir le faire les objets principaux qui ont été découverts. De même aussi il me faudrait avoir été initié aux œuvres d'art de toute sorte qui étaient en usage à l'époque à laquelle vivaient les rois dont il sera question plus loin, indiquer les procédés employés, faire venir en un mot toute la société de cette époque, quelle qu'elle soit, ainsi qu'elle vivait, tout en indiquant leurs idées religieuses, leurs idées politiques, car dès qu'il exista deux hommes, il dut y avoir de la politique, et un seul était nécessaire pour qu'il y eût de la religion. Un tel tableau serait bien fait pour tenter un grand esprit, car l'histoire ainsi entendue est une belle et grande chose, et plus on atteint haut dans ces temps lointains qui se sont écoulés depuis l'apparition de l'homme sur la terre, plus le cœur est content de traiter un sujet aussi relevé, aussi palpitant d'intérêt non seulement pour un pauvre auteur, mais encore pour le genre humain tout entier, j'entends celui qui s'occupe de son origine, de son évolution graduelle vers le bien et le beau. Mais il n'est pas pos-

sible encore de faire cette grande œuvre! Du moins, j'en dirai ce que je pourrai à mesure que je mentionnerai des objets qui motiveront mes réflexions, et ce que je pourrai en dire montrera, j'espère, que l'homme est plus ancien sur la terre qu'on ne le pense généralement, qu'il s'est appliqué avec amour à toutes les œuvres qu'il croyait belles, qu'il s'y est adonné, qu'il a fait de belles choses dans ces commencements des arts et de l'industrie qui font aujourd'hui la vie de nos sociétés, et cela à une époque que je ne puis m'empêcher de croire d'un lointain formidable. Sans doute ce n'est pas là l'histoire telle que la veulent et l'écrivent les historiens bornés qui prétendent en tenir le monopole; mais c'est là l'histoire de l'avenir.

Comme les objets qui vont passer sous les yeux des auteurs sont très nombreux, il faut y mettre de l'ordre, et pour y mettre de l'ordre je consacrerai un paragraphe spécial, à chaque matière dont ils sont faits, en ayant soin d'indiquer, autant que je le pourrai, l'endroit précis où chaque objet a été trouvé. Il y aura donc un paragraphe spécial plus ou moins étendu, suivant la nécessité : 1° pour les objets en silex; 2° pour la poterie en terre; 3° pour les vases en pierre dure; 4° pour les objets en métal; 5° pour les objets en ivoire et en os; 6° pour les petits objets fabriqués; 7° pour les stèles de particuliers; 8° pour les stèles royales et les fragments de vases contenant des noms de doubles royaux. On aura ainsi toute la suite des objets.

I. — Objets en silex

Les premiers silex que je rencontrai dans mes fouilles furent, autant que je puis le croire, les 324 pointes de flèches qui furent trouvées dans un tombeau sous la troisième butte. Je n'ai nul doute, ainsi que je l'ai dit plus haut, que ces pointes de flèches ne fussent attachées à des roseaux et ne formassent ainsi de véritables flèches, car, il ne faut pas l'oublier, ce tombeau avait été incendié, et tout le bois qui s'y trouvait avait été réduit en charbon : je ne pouvais pas espérer de trouver les flèches intactes; aussi n'en ai-je trouvé que les pointes en silex.

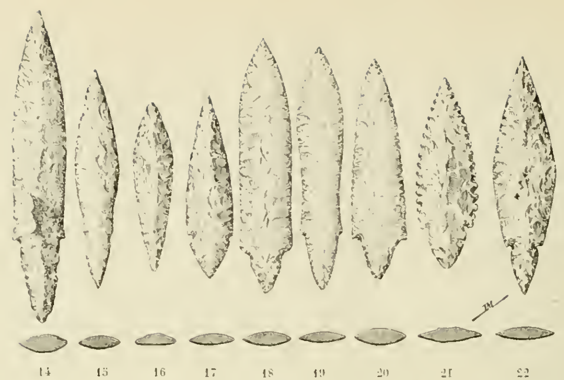


Fig. 14 à 22. — Pointes de flèches (nécropole d'Abydos). Grandeur naturelle.

Fig. 14 : cornaline avec inclusions noirâtres; — fig. 15 : silex jaune opaque; — fig. 16 : silex jaune rose; — fig. 17 : silex blond opaque; — fig. 18 : silex jaune; — fig. 19 : silex brun; — fig. 20 : silex noirâtre; — fig. 21 : silex corné; — fig. 22 : silex blanc opaque.



Fig. 23 à 35. — Pointes de flèches en silex (nécropole d'Abydos). Grandeur naturelle.

Fig. 23 : silex brun; — fig. 24 : silex rougeâtre; — fig. 25 et 26 : silex blond; — fig. 27 : silex gris; — fig. 28 : silex gris foncé; — fig. 29 : jaspé rouge; — fig. 30 : silex blond; — fig. 31 : silex jaune; — fig. 32 et 33 : silex corné; — fig. 34 : silex violet; — fig. 35 : silex brun jaune.

Je ne peux pas entreprendre de décrire ces pointes de flèches, parce que je ne sais trop sur quoi faire porter la description : il me suffira de dire qu'il y en avait de toutes les tailles, d'effilées, de pointues, de larges, de dentelées, de barbelées, de longues, de courtes. La taille seule de ces pointes de flèches attestait une habileté déjà remarquable, un soin minutieux apporté dans les plus petits détails. Tous ceux qui ont vu celles que j'ai apportées à Paris ont été unanimes à reconnaître



Fig. 36 et 37. — Pointes de flèches en silex (nécropole d'Abydos). Grandeur naturelle.
Fig. 36 : silex jaune ; — fig. 37 : silex noir.

qu'elles laissaient de bien loin derrière elles tout ce que les musées préhistoriques contenaient de pointes semblables et principalement les célèbres pointes de flèches trouvées dans le Danemark. Elles étaient si bien taillées, si bien polies, si bien découpées, qu'elles durent passer autrefois aux yeux de celui qui les posséda pour de véritables objets d'art. Sur les 324 que je trouvai, j'en ai remis la moitié à M. de Morgan; la seconde moitié fut apportée à Paris et maintenant cinq ou six à peine ont passé entre les mains de diverses personnes. J'ai appris que certaines autres personnes en avaient acquis quelques autres qui m'ont été dérobées sur les lieux par les ouvriers à mesure qu'ils les trou-

vaient; mais je ne crois pas que ce nombre soit supérieur à une vingtaine : encore fais-je bonne mesure.

Ces pointes de flèches ne sont pas les seuls objets en silex que j'ai

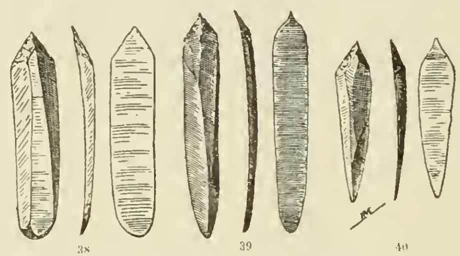


Fig. 38 à 40. — Couteaux en silex jaune (nécropole d'Abydos). 1/2 grandeur naturelle.

trouvés dans la nécropole d'Om el-Ga'ab; je trouvai aussi toutes sortes d'instruments en silex, peut-être trois ou quatre cents, que j'ai tous sans aucune exception remis entre les mains du Directeur général des musées et des fouilles en Égypte. Ces silex se partageaient en deux classes, les

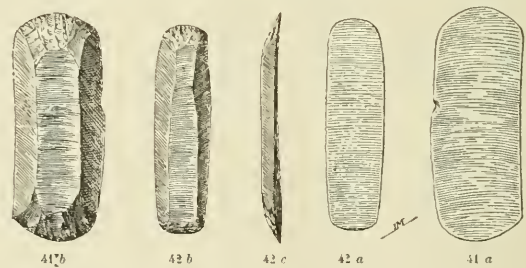


Fig. 41 et 42. — Racloirs en silex jaune (Abydos). 1/2 grandeur naturelle.

petits et les grands. Les petits étaient presque tous magnifiques; il y avait des grattoirs, des couteaux, des scies, des tailloirs, et, sauf de très rares exceptions, ils avaient été taillés avec une telle délicatesse, une telle finesse, ils avaient reçu un tel poli dans les parties taillées que je me demandais et qu'on peut se demander avec moi comment il était

possible à l'homme d'arriver à donner tant de fini à des objets si durs. Quelques-uns d'entre eux étaient si fins que leur épaisseur ne surpassait pas celle de nos plus fines lames d'acier dans la coutellerie.

Les grands silex, dont quelques-uns étaient larges comme la main d'un enfant de quatre ou cinq ans, ont tous été retrouvés calcinés, brisés en deux ou trois morceaux, peut-être par l'action du feu ou pour toute autre cause. Ils étaient relativement très fins. Ce devaient être des instruments plus grands que ceux de la classe précédente, et sans doute il devait se rencontrer parmi eux quelqu'un de ces couteaux de sacrifice

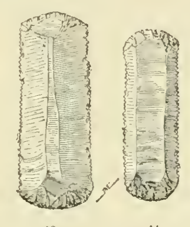


Fig. 43 et 44. — Racloirs-scies en silex jaune (nécropole d'Abydos). 1/2 grandeur naturelle.

qu'on voit entre les mains des bouchers dans les sacrifices aux ancêtres, dès l'Ancien Empire. Comme je les trouvai quelques jours seulement avant l'arrêt des fouilles, que mes journées étaient toutes prises pour l'emballage des objets trouvés, je n'ai pas eu le loisir de m'en occuper beaucoup, et je les remis à M. de Morgan trois jours après mon arrivée au Caire. Je me rappelle cependant qu'il y en avait plusieurs qui étaient recourbés à leur extrémité.

Je trouvai aussi deux fragments de bracelets en silex, d'une finesse extrême, taillés à facette, si cette expression pouvait être de mise ici. Je fis faire des recherches pour trouver les parties absentes : elles demeurèrent inutiles. J'ai apporté ces deux fragments à Paris. J'en ai trouvé aussi un entier, j'en reparlerai plus loin à propos des objets trouvés à El-'Amrah : je l'ai remis aussi à M. de Morgan. A ce propos, qu'on me permette de rappeler ici une phrase que M. Maspero prononça à la

séance publique de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, le 29 mai 1896. « Pour ce qui est des bracelets en silex, ils prouveraient contre la théorie de M. Amélineau. Aujourd'hui encore les femmes d'Abydos en portent de semblables ; on les fait avec le noyau du silex

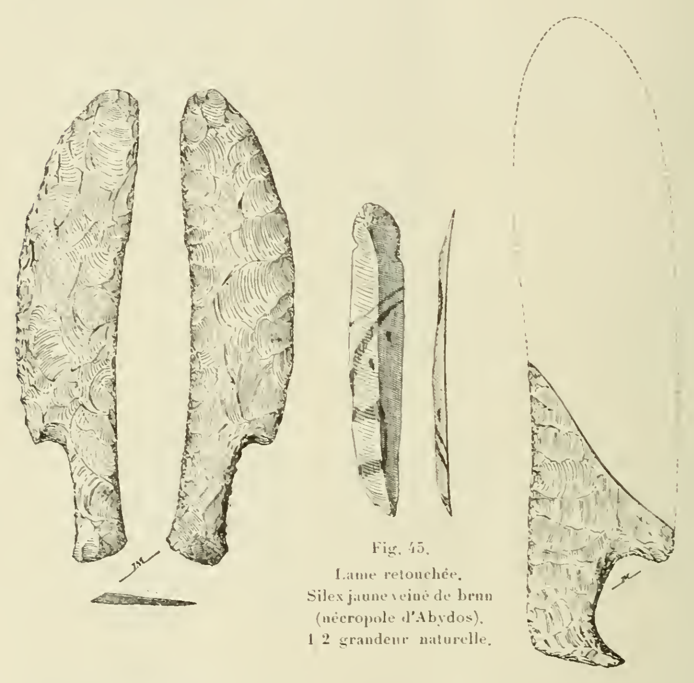


Fig. 45.
Lame retouchée.
Silex jaune veiné de brun (nécropole d'Abydos).
1/2 grandeur naturelle.

Fig. 44. — Couteau en silex jaune (nécropole d'Abydos). 1/2 grand. nat.

Fig. 46. — Couteau en silex jaune (Abydos). 1/2 grand. nat.

qui présente moins de résistance et se laisse assez facilement tailler. » Ces paroles je les ai entendues de mes propres oreilles. Eh bien, je suis fâché de le dire, aujourd'hui en 1896, les femmes d'Abydos ne portent pas de bracelets en silex, pas plus qu'elles n'en portaient de

1880 à 1886. Pendant cinq mois que j'ai passés à Abydos, je n'en ai jamais vu un seul.

Tous les silex dont il vient d'être question ont été trouvés dans les tombes situées en arrière de la grande butte et principalement dans les tombes royales.

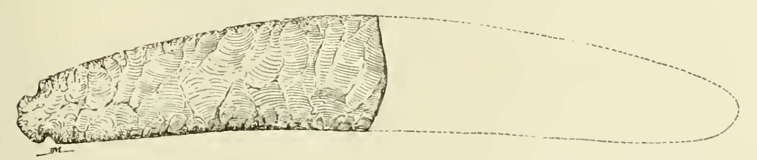


Fig. 47. — Couteau en silex corné (nécropole d'Abydos). 1/2 grandeur naturelle.

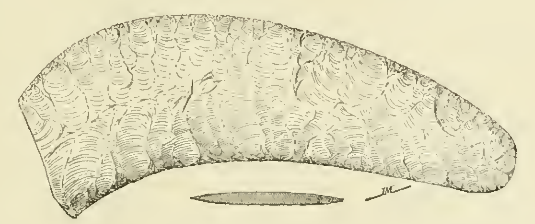


Fig. 48. — Couteau en silex blond (nécropole d'Abydos). 1/2 grandeur naturelle.

Le lecteur qui voudra en savoir plus long sur ces silex n'aura qu'à se reporter aux deux ouvrages publiés par M. de Morgan sur les Origines de l'Égypte et intitulés : *Recherches sur les origines de l'Égypte*, Paris, 1896 et 1897.

II. — Poterie en terre

C'est ici surtout qu'il me faudrait des connaissances techniques que je ne peux avoir, soit pour décrire les diverses terres dont sont faits les vases, soit pour énoncer les formes des vases et raisonner comme un homme qui connaît la céramique et tout ce qui s'y rapporte. Mais mon

ambition sera de beaucoup, et pour cause, plus humble et plus restreinte : je me contenterai de décrire les divers types des poteries que j'ai trouvées et de faire quelques rapprochements intéressant l'histoire générale de la poterie, toutes les fois que cela me sera possible. Je commencerai par les plus humbles spécimens de l'antique industrie. Je ne parle ici que des poteries en terre grossière trouvées dans les tombes d'Om el-Ga'ab.

Tout d'abord ces poteries se divisent d'elles-mêmes en deux grandes classes, non pas intrinsèquement, mais seulement au point de vue égyptologique, selon qu'elles n'ont pas d'inscription, ou qu'elles ont au contraire une inscription, si petite soit-elle. Je commencerai par la description des moins parfaits et des plus grossiers et je finirai par celle des mieux venus en chaque catégorie. Tous les vases les plus grossiers et même presque tous ceux de la première catégorie ont été trouvés sur le plateau qui s'étendait entre la première et la seconde butte d'Om el-Ga'ab.

Tout d'abord j'ai trouvé des vases en forme d'assiette, ou de soucoupe avec un pied à peine indiqué en terre non cuite : ils avaient été façonnés tout à fait irrégulièrement : j'en ai rapporté quatre ou cinq, tous de même matière et de même façon. Cette matière semblait du limon du Nil. Malgré la grossièreté de ces vases, ils indiquaient cependant une certaine habileté, et c'est sans doute à la cuisson qu'ils se déformaient, car la cuisson demande une somme de connaissances usuelles qu'il n'était peut-être pas trop facile de posséder à cette époque. Après ces écuelles ou soucoupes à pied et en terre non cuite, sont venues d'autres écuelles toujours en usage, non seulement en Égypte, mais sans doute encore dans nos pays d'Europe. Elles n'ont point de pied et le fond en est rond comme celui de nos rince-bouche, ou plat comme celui de nos écuelles. Les premières sont grossières, en terre rouge et la couleur rouge doit provenir d'un sel quelconque ayant la propriété de faire paraître cette couleur dans le vernissage de la poterie ; la cuisson les a déformés et ils sont tous biscornus : le fond en est mal assis pour la même raison, et je crois volontiers qu'ils ont été faits à la main sans

l'emploi du tour qui n'existait pas sans doute à cette époque. Les seconds sont beaucoup plus habilement façonnés : ils sont de la même terre et ont reçu un vernis d'une couleur beaucoup plus foncée que les précédents. L'un d'entre eux a même reçu un commencement de décoration consistant en neuf lignes circulaires, très irrégulièrement faites, tantôt grosses, tantôt petites, où l'inexpérience de l'ouvrier se trahit dans le peu de sûreté de la main. Il existe une troisième variété de ces écuelles : elle est en terre à peine cuite et vernissée : elle a un fond plat, est renflée en son milieu et déprimée quelque peu sur les bords. La régularité du renflement pourrait faire supposer que l'on a pu se servir du tour pour façonner ce vase. Ce sont là tous les vases en forme d'assiette ou d'écuelle que j'ai rencontrés dans la nécropole d'Om el-Ga'ab.

Viennent ensuite les vases longs et hauts, lesquels ont reçu diverses formes. D'abord des vases en forme de carotte, avec un col légèrement indiqué par un petit rebord au sommet du vase, ou un col sans rebord, s'élevant tout droit. Ce col est situé à la partie la plus large du vase, ce qui fait que ce mot est tout à fait impropre. De même la forme de carotte n'est pas exactement déterminée comme dans le légume de ce nom : il y a renflement, léger il est vrai, à la panse et la queue de la carotte commence tout à coup, au lieu d'aller en décroissant selon le modèle qu'offre la nature. Ils sont composés de terre grossière, n'ont reçu qu'un vernissage tout à fait sommaire et ne sont vraiment curieux qu'en raison de leur antiquité et de plus que parce qu'ils attestent la pauvreté de ces hommes si riches cependant aux yeux de leurs contemporains. Plus tard dans les tombes qui avaient été creusées dans le plateau situé derrière la butte d'Om el-Ga'ab, j'ai retrouvé ce même type de vases, mais faits avec le plus grand soin, imitant exactement la forme indiquée par la nature. Malheureusement, pendant le voyage ceux que je transportais à Paris se sont brisés et c'est la raison pour laquelle on n'en trouvera pas de spécimen dans les planches qui accompagnent ce volume. Cependant on pourra voir sur la planche XI, au haut de la planche, un vase, le numéro 3 qui est assez voisin de la forme pure du vase en forme de carotte, mais il a un rebord, très léger, il est vrai et se renfle

au milieu de la panse, après une toute petite dépression sous le rebord.

Se rapprochent assez près de ce type deux autres vases représentés dans la même rangée de la même planche, aux numéros 4 et 6. Ce numéro 4 a un rebord et le col est largement indiqué ; puis il se renfle à la panse et se termine en forme pointue avec une grande régularité. Le numéro 6 a aussi un rebord et un col très accusé, mais il descend presque sans renflement et la pointe n'existe presque pas, quoique le vase ne puisse se tenir debout. De cette variété se rapproche un vase très grossier, mais ayant une très grande valeur pour l'histoire du dessin : c'est le numéro 2 de la même rangée. Comme le numéro 6 il n'a point été verni extérieurement et n'a reçu qu'une couche de blanc : c'est la première fois que nous rencontrons cette particularité, et ce ne sera pas a dernière. Cette couche de blanc était formée, autant que je le puis croire, par l'application du gypse délayé dans de l'eau. Tout le vase en était couvert, mais par suite du temps une assez grande partie en est tombée et laisse voir la terre grossière et rouge employée. Ceci est cause que sur le numéro 6 on croirait apercevoir quelques signes d'écriture qui n'existent pas. Au contraire sur le numéro 2, sous le col on a bien voulu représenter une chèvre avec ses deux cornes, sa petite queue et ses quatre pattes confondues en deux. Ce dessin très grossièrement fait conduit à penser à ceux que dans les cavernes de l'âge préhistorique on a trouvés sur certains objets, preuve que les hommes de ce temps éloigné cherchaient à représenter par le dessin ce qu'ils voyaient et qu'ils y réussissaient assez bien pour que nous puissions reconnaître les objets qu'ils ont voulu représenter. Nous rencontrerons bientôt trois nouveaux dessins exécutés sur des pots et qui sont les vases les plus anciennement décorés qui existent encore.

A côté de ces vases existe une autre catégorie comprenant des vases plus ou moins hauts à base stable : ce sont de vulgaires pots comme ceux dont nous nous servons pour notre cuisine, avec cette différence qu'ils n'ont pas d'anse. Le premier de ces vases, le numéro 6 de la rangée supérieure de la planche X, est assez irrégulièrement fait, car la panse n'est pas à la même hauteur sur les deux côtés. Il n'a pas de rebord,

mais a un col : il est de terre grossière et s'il a reçu un vernissage, ce vernissage a été grossièrement exécuté et a disparu. Un autre est plus haut, a un rebord très net et presque point de col, une panse légère s'inclinant avec assez de régularité et il est posé d'une manière stable. Il est aussi très grossier et a été noirci par l'incendie. Peut-être faut-il rapprocher de ces deux vases un petit pot, sans rebord, avec col et panse et fond arrondi, mais de telle manière qu'il se trouve encore debout. C'est le numéro 6 dans la rangée du milieu de la même planche.

Deux autres vases, les numéros 4 et 7 de la rangée moyenne de la même planche, nous donnent un type différent. Ce sont deux vases droits à diamètre uniforme, sans panse, sans col et ayant tout en haut un léger rebord. Ils ont reçu un vernis rouge, mais ils sont encore grossièrement travaillés.

Après cette poterie grossière viennent des vases qui diffèrent de forme, de dimensions et d'importance. Ce qui les réunit dans une seule et même catégorie, c'est qu'ils ont tous ce même enduit blanc dont j'ai déjà parlé. En première ligne se présentent trois vases de même forme, sinon de même hauteur, qui ont été trouvés dans le même tombeau en compagnie de beaucoup d'autres et dont aucun autre tombeau n'a offert le pareil : ce sont les numéros 1, 2 et 3 de la rangée inférieure de la planche XIII. Le premier est le moins haut, le second est un peu plus haut que le premier et le troisième est plus grand que les deux autres. Les deux premiers ont reçu dans leur partie la plus large une ligne circulaire que nous retrouverons ailleurs et qui semble avoir été faite seulement par l'impression du pouce sur la terre. La matière de ces vases est à peu de chose près la même que dans les catégories précédentes, mais leur forme est nouvelle. Elle accuse déjà plus de souci de la beauté, car les vases ont un aspect plus élégant, ils sont assis solidement, légèrement renflés au-dessous du col qui est à peine accusé et qui est surmonté d'un rebord assez bien fait. Le troisième surtout a été fait d'une manière assez heureuse. Mais la grande valeur de ces vases leur vient de ce que tous les trois ont été décorés de dessins que l'on aperçoit encore suffisamment lorsqu'on y applique la vue avec attention. Le premier représente une

autruche : l'animal est aisément reconnaissable à sa tête très petite au haut d'un cou immense, à la grosseur de son corps et au bouquet de plumes qui lui sert de queue : les pattes ne sont pas visibles, recouvertes qu'elles ont été par le plâtre que l'on a étendu par dessus ou effacées par les frottements successifs qui se sont produits. Le second nous montre encore la croupe d'un animal que je crois être un taureau en fureur, car il lève la queue ; malheureusement tout le devant a disparu comme tout à l'heure les pattes de l'autruche. Le troisième représente un arbre, un palmier sans doute, dont le tronc est droit et se termine par un bouquet de trois feuilles. Ces dessins sur lesquels je ne m'étendrai pas et qui mériteraient cependant d'être minutieusement décrits, sont primitifs autant qu'on peut le désirer : ceux qui les ont exécutés s'essayaient évidemment a les tracer et leur main inhabile répondait mal à leur désir : malgré tout ils ont assez bien dessiné l'objet pour qu'on le puisse reconnaître. L'autruche surtout ne peut pas être méconnue et je crois que nous nous trouvons là encore en présence de dessins comme ceux qui ont eté trouvés dans les cavernes habitées par les hommes de l'âge de pierre. Je mets ces trois vases, quoique brisés ou effacés, au nombre des objets les plus précieux qu'il m'a été donné de trouver au cours de mes fouilles.

Une seconde catégorie de vases blancs m'a été fournie par les tombeaux du premier plateau d'*Om el-Ga'ab* presque à la fin et touchant les grandes tombes. Le premier est un vase droit sans panse et ne présentant d'inflexion que près du pied qui est plus étroit que le vase. Cette forme n'a rien qui la rende saillante et tout concourt au contraire pour la rendre lourde. Les deux autres sont de même forme : ils ont un rebord, un col légèrement accusé, une panse très peu renflée et redescendent en ligne harmonieuse vers le pied qui est large et solidement assis. La matière de ces vases est grossière et cependant ils ont quelque chose qui plait à l'œil. Au-dessous du col, une ligne circulaire, légère et très également faite, annonce la panse et montre que le potier avait déjà l'instinct de l'ornementation. Ces deux vases ne diffèrent l'un de l'autre qu'en ce que le premier, a deux larges oreilles faites en imprimant

le pouce sur la terre — la première, celle de gauche, est plus haute que la seconde, celle de droite — tandis que le second n'en a qu'une, irrégulièrement faite, plus élevée à droite qu'à gauche. Déjà dans les objets de l'industrie naissante, ou à peine sortie de l'enfance, de l'Égypte, on aperçoit ce manque d'uniformité qui se pourra observer jusqu'à la fin de son histoire non seulement dans les objets industriels, mais surtout dans les choses artistiques. J'ai trouvé un assez grand nombre de ces vases et je n'en ai apporté que quelques-uns.

Enfin viennent les vases à large panse qui sont de la même terre, qui ont reçu la même couche de plâtre délayé et qui formaient un nombre considérable parmi les vases que j'ai trouvées. Ils se divisent au simple aspect en deux classes, les hauts et les trapus, ceux qui ont un cou assez long et ceux dont le cou se réduit à un ou deux centimètres, mais comme il serait assez difficile d'arrêter exactement les limites dans lesquelles chaque classe se confine, je préfère les classer plus simplement selon qu'ils n'ont pas ou qu'ils ont des oreilles. Les premiers sont hauts, larges et la panse en est à peine accusée : ils descendent presque droits, sans déclinaison, jusqu'au pied qui est presque aussi large que le milieu, dans la proportion de 2 à 2,5 : l'un des deux vases de ce type a un cou à peine accusé et très étroit : il est fait irrégulièrement, de sorte que l'inclinaison du côté droit commence et se termine beaucoup plus tôt que celle du côté gauche ; l'autre, au contraire, se présente beaucoup mieux, il a le cou plus long que le précédent, mais l'inclinaison de la forme est plus prononcée du côté droit que du côté gauche. Un troisième n'a presque pas de cou, mais il se présente encore mieux que le précédent, quoique le côté droit soit encore plus incliné que le côté gauche. Un quatrième vase de cette forme a une ouverture plus large, le cou est plus long et il présente la même irrégularité que les précédents : une particularité remarquable, c'est qu'il a reçu déjà ses lignes rouges et ondulées comme décoration. Quoi qu'il en soit de cette particularité, le défaut persistant que j'ai indiqué pourrait permettre de conclure que tous les quatre sont le travail d'un ouvrier qui n'était pas encore maître de son art.

Les vases pansus, petits, et possédant des oreilles sont au nombre de cinq sur les planches de ce volume : les oreilles sont disposées diversement selon les vases, les uns en ont une, les autres deux. Deux vases rentrent dans cette première subdivision le numéro 1 de la rangée inférieure et le numéro 2 de la rangée supérieure de la planche XIV[1]. Ces deux vases, dont le premier est fêlé, ont la panse rebondie, celui du bas plus encore que celui du haut. Celui du bas a le col étroit et par conséquent l'ouverture : il a l'oreille placée transversalement, tandis que l'autre l'a disposée horizontalement. Chez le premier cette oreille est disposée au milieu de la panse, chez le second elle est placée à la naissance de la panse. Le second vase a l'ouverture et le col plus larges. Tous les deux sont faits irrégulièrement du côté droit. Ceux qui ont deux oreilles les ont placées au milieu de la panse, comme dans le numéro 4 de la planche XII, où l'oreille de droite est située plus haut que l'oreille de gauche, ou à la naissance du renflement de la panse, comme au numéro 3 de la rangée supérieure de la planche XIV, où l'oreille de droite est plus large que l'oreille de gauche : un autre a le col très petit et l'ouverture un peu plus large que le col. Un troisième type est encore en usage de nos jours dans les campagnes de notre France, c'est ce qu'on nomme un cruchon, avec une panse très rebondie et deux oreilles attachées près du col : ce vase a le même défaut d'irrégularité que tous ceux qui appartiennent à cette catégorie : c'est le numéro 3 de la rangée inférieure, même planche. J'en ai trouvé un nombre considérable, et si l'on poussait l'examen jusqu'à la minutie, je pense qu'on n'en trouverait pas un seul de semblable.

J'ai rencontré dans l'une des tombes situées au sud-ouest de la grande tombe de Den de grands vases en terre rouge qui pouvaient contenir de trente à quarante litres : je crois que j'en avais quatre, dont deux sont au Musée de Gizeh. Les deux autres se sont cassés pendant le transport.

Pour finir cette série, il ne me reste plus qu'à parler de deux vases

(1) Je compte les numéros de gauche à droite.

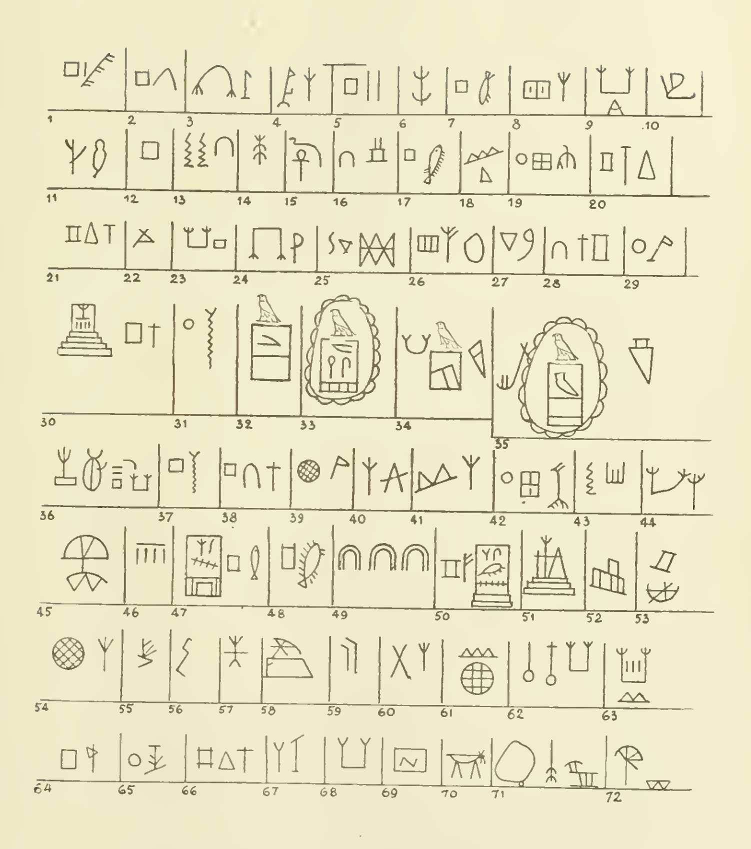
qui sont uniques jusqu'à présent et qui sont d'une valeur inappréciable pour l'histoire de la céramique. Ils ont été trouvés sur le plateau qui existait entre la première et la seconde butte d'Om el-Ga'ab. Ils rentraient sans doute dans la catégorie des vases à oreilles dont il a été question plus haut : l'un est intact; l'autre, le plus précieux, est malheureusement brisé, bien que ce qui en faisait le prix soit intact. Le premier, c'est-à-dire celui qui est à droite, a une forme qui se rapproche de celles que nous avons déjà vues; mais l'ouverture et le col sont plus larges. Le col est assez élevé et il y a un rebord franchement accusé. A la naissance de la panse, il avait un cordon fait d'une simple ligne striée irrégulièrement puis, à peu près au milieu de la panse, on a voulu faire un simulacre d'oreilles et l'on a réuni les oreilles entre elles par un gros cordon irrégulièrement strié. Ce premier vase est aussi irrégulièrement formé, et c'est encore la partie de droite qui est irrégulière. Le second avait aussi l'ouverture large, mais le col était plus court et la panse plus rebondie. Il avait deux anses placées verticalement presque à la naissance de la panse. Ces deux anses étaient striées, réunies entre elles par un cordon strié d'où pendaient des chapelets de stries, disposées de telle sorte qu'elles donnaient la représentation d'un serpent et de ses replis : la tête semble assez bien indiquée sur le vase lui-même; malheureusement la phototypie ne donne pas cette partie. La partie inférieure du vase n'était pas décorée; c'est pourquoi ce vase, bien que brisé, a conservé tout son intérêt pour les historiens de la céramique égyptienne. Le lecteur le trouvera à la planche XV. Je passe maintenant aux poteries en terre ayant des inscriptions.

Dans les tombes royales qui se trouvaient derrière la quatrième ou grande butte d'Om el-Ga'ab, je rencontrai au moins deux cents grands vases comme ceux des planches XVI à XX.

J'avais d'abord rencontré dès la seconde butte des cônes en terre avec une sorte d'assiette en terre enfermée dans la base et des touffes de fibres de palmier mises dans la terre pour la maintenir assemblée, absolument comme maintenant encore les plâtriers mettent de la paille dans le mortier destiné à recevoir le plâtre. La présence de ces fibres de pal-

mier dans ces cônes est certaine, car ce qu'autour de moi l'on prenait pour des poils de chameau, de vache, de chèvre ou de gazelle a été reconnu à l'analyse microscopique pour être des fibres de palmier. La destination de ces cônes me fut démontrée, lorsque je trouvai près de la tombe du roi Den des vases ainsi recouverts, et alors m'apparut la destination des assiettes. Ces cônes n'étaient que de grands bouchons en forme de pain de sucre pour les vases qu'on trouvait, et j'ai réuni sur une planche quelques vases avec leurs bouchons (planche XXI). Les premiers que je trouvai de ces bouchons ne contenaient pas d'inscription ; j'en rencontrai ensuite d'autres qui renfermaient des signes, toute une collection de signes très apparents à l'œil, mais très difficiles à lire, car si l'on soufflait dessus pour éloigner le sable et la poussière qui semblaient gêner la lecture, les signes semblaient disparaître en même temps. Cependant, peu à peu, je compris que les bouchons en terre dont les vases étaient lutés n'étaient autre chose qu'estampillés au nom du souverain pour lequel les vases lutés étaient remplis de provisions. Ainsi tous les vases que je trouvai près du tombeau de Den avaient un bouchon estampillé au nom de ce souverain.

Quant aux vases en eux-mêmes, le plus souvent, ils étaient d'une hauteur considérable, 0m,69, 0m,70, 0m,75, etc. : je pense que pas un seul d'entre eux n'avait exactement les mêmes dimensions que son voisin. Seule, la forme était la même. Ils avaient une ouverture assez large, presque pas de col et après s'être renflés légèrement ils descendaient peu à peu jusqu'à ne plus guère former qu'une pointe. Il va sans dire que cette pointe était solide et nullement creuse ; par conséquent la capacité ne commençait qu'assez haut. Le sommet avait un rebord assez bien fait et nettement accusé, et, au-dessous du rebord et du col, il y avait, plus ou moins loin, une ligne circulaire faisant le tour du vase et formant cordon. Lorsqu'ils étaient munis de leurs bouchons, les vases pouvaient atteindre 1m,07. La terre qui avait servi à faire ces vases était une terre où le fer entrait en assez grande quantité, comme le montrent les taches noirâtres qui se trouvaient au milieu des éclats. Tous ces grands vases, ou à peu près tous, portaient une inscription composée


1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
21 22 23 24 25 26 27 28 29
30 31 32 33 34 35
36 37 38 39 40 41 42 43 44
45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72

d'un, de deux, de trois, de quatre ou de cinq signes. Les caractères avaient été gravés à la pointe d'un instrument, puis ils avaient été cuits en même temps que le vase. J'ai recueilli plus de deux cents de ces grands vases intacts : tous ceux que je n'ai pas apportés à Paris sont restés au Musée de Gizeh. Presque tous, au moins cent cinquante, portaient une inscription. Ces inscriptions contenaient des caractères le plus souvent illisibles à cause des signes nouveaux ou à formes nouvelles qu'elles contiennent, mais quelquefois au contraire parfaitement reconnaissables ; ainsi le vase où est un poisson, celui où est une abeille. Je ne sais si je me trompe, mais je ne puis m'empêcher de croire que le poisson était l'indice de ce que contenait le vase, l'abeille du miel qui y était renfermé. Si ces vases eussent été pleins, on aurait pu facilement contrôler le contenu et voir si l'inscription du vase était une étiquette en indiquant le contour; malheureusement ceux dans lesquels j'ai trouvé un contenu, quel qu'il soit, n'avaient pas d'inscription. Avant le partage de ces vases, je relevai une à une les inscriptions contenues sur la panse et j'en comptai 72. Le plus souvent, elles étaient répétées sur trois ou quatre vases, mais quelquefois elles étaient solitaires. Quelques-unes contenaient une bannière royale avec ou sans le titre de Hor. On m'a répété sur tous les tons, à ce propos, que ces signes n'étaient autre chose que des marques de fabrique, qu'il ne fallait y attacher aucune importance, c'est surtout au Musée de Gizeh et à l'Institut de France que ces opinions ont été émises, par les conservateurs du Musée de Gizeh d'abord, par M. Maspero ensuite. On m'a même montré des ronds de faïence trouvés à Tanis où se trouvaient de ces marques de potier : je vis bien des marques, des *coches* faites dans la terre, mais rien ne ressemblait moins aux signes que portaient mes vases. Aussi, quand j'entendis, à la séance publique de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* le 29 mai 1896, M. Maspero soutenir la même chose, je vis clairement jusqu'à quel point la prévention, pour ne pas dire autre chose, peut aveugler les yeux les plus clairvoyants d'ordinaire. Je ne doute pas un seul instant que de tous ceux qui se donneraient la peine d'examiner la planche sur laquelle sont reproduits les caractères de ces inscriptions

personne ne partagera la manière de voir que je viens de mentionner. Quant à vouloir essayer d'expliquer plus profondement le sens de ces inscriptions, car je crois que ce sens existe, c'est une autre affaire. Un signe revient souvent ici, comme dans les inscriptions que nous trouverons plus loin sur les fragments de vases ou sur les vases en pierre dure, c'est le signe que je lis *ka*, et qui est le signe 𓂓. Si l'on veut rapprocher la manière dont sont faites les deux mains qui terminent les deux bras levés de celle dont est faite la main dans les stèles dont il sera question plus loin, on verra que c'est exactement la même chose. Ce signe me semble être à lui seul l'indice d'une destination funéraire des objets contenus dans les vases. Poussant encore plus loin, le signe me semble être un palmier réduit à sa plus simple expression, comme nous l'avons trouvé plus haut sur l'un des trois vases que j'ai signalés Je dois dire à ce propos que l'une des substances trouvées le plus fréquemment dans ces vases était de la *palmitine*, comme l'analyse chimique le démontrera plus loin. J'ai trouvé l'un de ces vases qui était rempli de fruits toujours connus en Egypte et qui proviennent du napèca. C'est tout ce que je puis dire à ce sujet; c'est au lecteur spécialiste à examiner maintenant les caractères qui composent les inscriptions que je lui livre et à asseoir son jugement motivé.

§ III. — Vases en pierre dure

Les vases en pierre dure que j'ai recueillis à Om el-Ga'ab sont au nombre des documents les plus intéressants que j'aie rencontrés au cours de mes fouilles; mais ils sont relativement peu nombreux. Au contraire les fragments de vases en pierre dure que j'ai recueillis sont pour la plupart de minime importance, mais quelques-uns d'entre eux sont d'un intérêt capital ; si j'avais recueilli tous les fragments leur nombre eût été considérable. Les vases entiers sont de forme déjà connue, et à l'exception d'un seul aucun d'eux ne porte d'inscription. Au contraire, les fragments de vases sont d'une importance sans égale pour l'histoire

de l'art humain et jusqu'ici sont des documents uniques[1]. Ils sont la preuve qu'à l'époque où on les fit, les hommes étaient déjà en possession d'une industrie artistique très avancée et très attentive à ce qu'elle faisait. Les hommes dès cette époque, quelle qu'elle soit, avaient de l'idéal et cherchaient à faire de mieux en mieux. Il est souverainement regrettable sans doute que je n'aie pas trouvé ces vases entiers; mais il est déjà fort étonnant que j'en aie trouvé les fragments et que ces fragments soient une preuve de l'art avancé de ceux qui les ont fabriqués.

Les vases entiers sont ou hauts comme nos pots de confiture, ou larges comme les calottes dans lesquelles on met aussi les confitures. Généralement, toutes les formes qu'ils affectent sont encore conservées chez nous. Tous ont un rebord très prononcé et la plupart, sans ce rebord, un cordon strié de petites entailles qui se retrouve dans presque tous les vases de cette même époque et qui m'en semblent la caractéristique. Presque tous ils sont en albâtre ou en onyx et l'un d'eux a $0^{m},39$ de hauteur. Ce vase présente aussi une inscription de deux caractères, le signe ⊔ et un autre signe encore très visibles sur la reproduction phototypique, au numéro 1 de la rangée inférieure de la planche XXII. Quelques-uns de ces vases ont une forme arrondie par le milieu, comme si l'artiste chargé de le faire avait voulu décrire un arc de large rayon : l'un de ces vases, le numéro 5 de la rangée supérieure de la même planche, offre une grande pureté de lignes et on ne peut faire autrement que l'admirer. Le numéro 4 de la même rangée est aussi digne d'attention : il a un rebord, mais non un cordon; il est légèrement plus gros à son extrémité supérieure qu'à son extrémité inférieure, allant en déclinant doucement. A peu de distance du bord sont percées deux oreilles qui devaient permettre de le porter suspendu à une attache quelconque.

Pour les petits vases qui ont des formes approchantes, les planches

(1) Depuis que j'ai quitté Abydos, M. de Morgan a fait exécuter des fouilles à Balabisch, au cours desquelles il a été découvert une quantité assez grande de vases en pierre dure, cent cinquante environ, ce qui est relativement énorme. M. de Morgan, en me donnant ces détails, ne m'a pas dit si ces vases étaient ou non ouvragés. Qu'ils le soient ou qu'ils ne le soient pas, il n'en reste pas moins acquis que les vases d'Om el-Ga'ab sont les premiers en date.

XXIII, XXIV et XXV en montreront de nombreux spécimens, la première dans les deux rangées inférieures, la seconde dans ses deux rangées supérieures, la troisième dans sa rangée supérieure. Dans celle-ci apparaissent déjà en assez grand nombre les vases qui peu à peu sont devenus le type du vase ♉ ou qui en sont dérivés; on en retrouvera aussi un grand nombre dans les deux rangées inférieures de la planche XXIII.

Quelques-uns de ces vases sont grossièrement taillés : mais on remarquera à la planche XXV le numéro 5 de la rangée supérieure : la forme de ce vase est assez heureuse et il a deux oreilles. A la deuxième rangée inférieure de la planche XXIV, le lecteur observera le numéro 8 qui est très bien façonné et qui a une des formes instables que l'on rencontre si souvent en Égypte : le numéro 6 de la même rangée serait de la même forme que le numéro 8 de la planche XXIII, seconde rangée, s'il n'était pointu à son extrémité inférieure. Dans la troisième rangée de la planche XXIV, le numéro 2 a presque la forme du même numéro à la rangée supérieure, mais son fond est plus large. A la même rangée, le numéro 6 offre un type que je n'ai jamais rencontré jusqu'ici : ce vase est d'une beauté de lignes extraordinaire, il peut lutter avec les plus purs vases de la Grèce sans la moindre infériorité. Il n'a pas de rebord et sa panse s'arrondit immédiatement au-dessous du cou à peine indiqué. La panse a reçu une sorte d'anse à la partie gauche, et elle descend harmonieusement jusqu'au pied fort heureusement trouvé. Tous les vases dont il s'est agi dans cette série double sont en albâtre, ou en onyx albâtreux ou en calcaire des pétrographes.

A côté de ces vases longs, qu'ils soient hauts ou petits, il y a toute la série des écuelles en albâtre, en onyx, en calcaire et en porphyre. Ils ont presque tous la forme d'une large écuelle ou celle d'une assiette plate. Ils sont admirablement façonnés. A ce propos, l'on ne saurait trop admirer l'industrie des premiers hommes qui choisissaient d'abord les pierres les mieux veinées, celles dont la transparence était la plus grande, qui les creusaient avec une précision admirable, les polissaient du mieux qu'ils pouvaient et les amenaient à une finesse vraiment extraordinaire. Il arrivait souvent qu'en façonnant un vase, l'ouvrier, pour une

cause ou pour une autre, soit par suite d'un défaut dans la pierre ou par manque d'habileté, en vînt à rompre le vase qui avait déjà à peu près acquis sa beauté et sa forme : alors, sans se décourager et sans se laisser arrêter par une fausse honte, il prenait bravement le morceau et le collait à la place voulue avec une sorte de ciment. Ces vases ont été trouvés ainsi raccommodés. Et plus encore, lorsque le morceau éclaté ou brisé ne pouvait pas boucher entièrement le trou fait par la cassure ou l'éclat, on n'y regardait pas à deux fois, on prenait des morceaux qui n'avaient ni le même angle, ni la même épaisseur et on les collait bon gré mal gré, au vase que l'on voulait achever à tout prix. Le vase qui occupe le milieu de la rangée moyenne de la planche XXVI offre un spécimen des raccommodages de la première manière : je ne peux citer d'exemple de la seconde manière, parce que le raccommodage était au fond du vase et qu'il ne se voit pas dans la phototypie. Ce vase était intact quand je l'ai trouvé ; il était collé avec cette sorte de ciment dont je parlais tout à l'heure ; pendant le voyage, le ciment s'est détaché, mais les pièces sont restées dans le vase et je les ai fait rattacher par un ouvrier spécial en remettant au fond le ciment ancien qui était de peu d'épaisseur.

On serait heureux de savoir comment les ouvriers de cette époque s'y prenaient pour pouvoir creuser ces vases avec tant de précision, surtout dans les vases à col étroit et à large panse : rien ne vient malheureusement nous instruire à ce sujet. Pour certains vases, ils pouvaient se servir de silex ; mais pour certains autres, l'usage du silex était complètement impossible. De plus on voit en certains cas les traces du creusement en petits cercles concentriques, si bien qu'on est amené à penser, comme M. Flinders Petrie[1], que les ouvriers de ce temps-là connaissaient l'usage du diamant et du violon. De quelque manière qu'ils s'y prissent d'ailleurs, il est certain que quelques-uns de leurs vases ont en certaines parties un millimètre ou deux d'épaisseur, ce qui ne manquera pas de paraître surprenant et admirable. Les formes de ces vases sont ou l'écuelle, ou l'assiette à large diamètre. Les ouvriers de l'Égypte se

(1) Flinders Petrie, *The pyramids of Gizeh.*

sont ingéniés à faire des réductions de ces vases, et alors la finesse en est vraiment étonnante. C'est surtout dans les vases en calcaire qu'ils se sont livrés à cette virtuosité et qu'ils ont atteint un haut, très haut degré d'habileté.

Les vases en porphyre ou en diorite sont tous les trois brisés : le lecteur les trouvera tous les trois en la rangée supérieure de la planche XXVI. Les deux premiers à gauche sont en porphyre gris maculé de taches blanches plus ou moins fréquentes : le premier a la forme évidée du mortier ; il est composé en deux morceaux qui ont été rajustés et qui n'ont pas été trouvés ensemble ou le même jour : il en manque à peu près le tiers. Le second est de forme ronde, la forme de nos modernes cocottes en fonte à peu de chose près ; toute la partie postérieure manque. Le troisième est en diorite, autant que je puis en juger ; il a été recomposé de quatre morceaux qui n'ont été trouvés ni le même jour, ni dans le même endroit et dont il était cependant impossible de douter qu'ils appartinssent au même vase, tellement les sections étaient les mêmes. J'ai rapporté à Paris beaucoup d'autres fragments de même matière dont l'emploi ne s'est pas trouvé et qui appartenaient à d'autres vases qui n'ont pu être reconstitués. J'en ai enterré le double ou même le triple de ce que j'emportais ; mais les fragments enterrés se composaient uniquement d'albâtre ou d'onyx, ou de calcaire : tous les morceaux en porphyre, en diorite ou en autres matières rares et par conséquent précieuses ont été mis de côté. Il est malheureusement bien regrettable que je n'ai pu en trouver l'emploi. Mes regrets sont d'autant plus cuisants que certains de ces fragments, dont je vais parler, appartenaient à des vases ouvragés.

Ces fragments dont le lecteur trouvera trois planches remplies, sont tout d'abord remarquables par la matière employée : il y a sur la première et la seconde de ces planches des matières aussi riches qu'on le peut désirer. Le lecteur remarquera de lui-même les fragments qui sont au bas de la planche XXV ; il y a là des incrustations naturelles de la plus grande richesse et du plus heureux effet. Il ne m'appartient pas d'étudier ces pierres au point de vue de la pétrographie : je laisse ce soin à

d'autres qui sont plus habiles; je me contenterai de dire qu'aux yeux d'un profane et d'un amateur, ces vases, s'ils eussent été complets, eussent pu payer à eux seuls le coût des fouilles. C'était en général de gros vases tels que ceux par exemple que l'on voit dans les salles de l'Ancien Empire au Musée de Gizeh et qui sont complets. La première de ces planches contient en effet des vases à deux larges oreilles, comme ceux du Musée de Gizeh et aussi comme les deux petits vases dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. J'ajouterai même à ce sujet que ces deux petits vases me semblent avoir été faits comme ils sont en réduction des vases de l'époque à laquelle remontent les sépultures d'*Om el-Ga'ab*. Ces fragments sont curieux en plus par la forme qu'ils affectent et aussi par la grandeur de certains des vases auxquels ils appartenaient comme par exemple celui qui commence la rangée inférieure de la planche XXV, car il mesure tel qu'il est $0^{m},162$ et l'arc qu'il fait est brisé, preuve indiscutable que la circonférence était fort grande. Dans cette première planche, je ferai surtout observer au lecteur la décoration des vases en porphyre qui sont représentés aux numéros 3 et 4 de la deuxième rangée : ces vases sont ornés et pour décoration ils ont reçu les stries qui distinguent certaines coquilles marines ou fluviatiles. Ces stries se réunissent autour du fond du vase et vont en s'élargissant : pour les élargir on n'a eu qu'à graver plus profondément les rainures qui les composent. Les deux vases que je signale sont à eux seuls une preuve que ce style de décoration était déjà répandu et que ce n'était aucunement un cas unique.

Je ne dois pas oublier quelques spécimens de matière admirable, comme le grand morceau d'albâtre varié qui n'est pas représenté dans les planches. De l'avis de tous ceux qui l'ont vu, il est rare de trouver plus belle et plus riche matière, mieux veinée, plus transparente et mieux polie. Je n'ai malheureusement rencontré que ce morceau d'un vase qui devait être fort grand : j'ai fait rechercher avec autant de soin que possible les fragments semblables; jamais on n'en rencontra un seul qui s'approchât de celui-là. Il fut trouvé dans les sépultures royales qui remplissaient le plateau à l'ouest de la quatrième ou grande butte.

Deux autres fragments non représentés étaient aussi d'une fort belle matière. De même aussi un troisième qui est d'une pierre très fine et merveilleusement polie. La forme des vases mérite aussi quelque attention. Le numéro 10 de la rangée supérieure de la planche XXVII est un vase dont les Grecs ont imité la forme : il repose sur un pied au-dessus duquel est une panse d'une ligne très pure qui s'amoindrit vers la ligne supérieure, de sorte que ce vase est formé d'une série de trois plans successifs très harmonieux. Le numéro 7 de la même rangée nous présente un bec primitif très bien fait, et de même le numéro 8. Le numéro 4 de la rangée supérieure et le numéro 5 nous montrent le cordon qui entourait les deux vases, fait d'une manière irrégulière avec une sorte de tortil. Le numéro 6 nous montre une sorte de bouchon taillé à plusieurs facettes. Les numéros 2, 3 et 4 de la quatrième rangée appartenaient sans doute au même vase : les deux premiers devaient être placés en face l'un de l'autre, et l'on se servait pour le prendre des deux anses en pierre qui semblent si étonnantes dans leur trop grande massivité. Tout le reste du vase a une double ligne répétée parallèlement à distance voulue par celui qui a fait le vase. Il y a là un système très harmonieux de décoration du plus bel effet.

La planche XXVIII comprend en beaucoup plus grand nombre des vases ouvragés. J'y ai placé aux deux rangées inférieures des fragments qui servent de pièces à conviction pour prouver que les Coptes sont les auteurs des barbares destructions qui ont enlevé à la science tant de monuments magnifiques ou simplement intéressants. Le lecteur les trouvera aux numéros 1, 2, 3 et 4 de la première rangée et 3 et 4 de la seconde rangée. J'attirerai spécialement l'attention du lecteur sur le numéro 2 de la troisième rangée où sont des lignes tracées au charbon par les dévastateurs et sur le numéro 1 de la quatrième rangée où ils se sont essayés à dessiner la tête d'un épervier. Les formes sont aussi très remarquables, depuis le numéro 1 de la rangée inférieure, jusqu'au numéro 7, excepté le numéro 6, tous fragments de vases dont la ressemblance est indiquée par la forme triangulaire des fragments. Le numéro 7 de la quatrième rangée appartenait à un vase dont la forme se retrouve

aussi à la planche suivante plusieurs fois répétée. Cette forme est très habilement faite et devait ressembler à un objet que j'ignore[1]. Le numéro 5 de la rangée inférieure est aussi remarquable par sa forme triangulaire, son entaille fortement creusée à gauche de l'angle du sommet et les deux autres entailles dont on voit encore les traces malgré la cassure sur la droite. Comme décoration je ferai observer une sorte de pierre taillée en forme de lance et présentant des lignes fortement accusées, ainsi que les numéros 8, 9 et 10 de la troisième, ce dernier se rapportant visiblement à un type que nous retrouverons bientôt, et peut-être aussi les deux autres; le numéro 4 de la seconde rangée de la planche XXVIII avec ses trois rayures, le numéro 6 avec ses deux côtés striés dans les deux sens opposés de chaque côté de l'axe, le numéro 9 avec ce qui au premier abord semble une triple marche surélevée, sans que j'aie pu savoir à quelles sortes de vases appartenaient ces fragments. Peut-être d'autres seront-ils plus habiles que moi et je serai heureux de leur succès.

D'autres fragments qui sont reproduits sur les planches XXVII et XXVIII sont aussi de formes fort diverses : parmi eux, il s'en trouve un bon nombre qui entraient dans des vases dont il est fort difficile de se figurer la forme, comme les numéros 3 et 8 de la rangée supérieure de la planche XXVII, 2, 4, 5, 9 et 10 de la troisième rangée, 1, 2, 3 et 4 de la seconde rangée, 1, 2, 3, 4, 5 et 7 de la rangée inférieure. Les numéros 4 et 11 de la rangée inférieure sont décorés, le premier avec de petites stries faites sur les bords et sur l'arête transversale qui devait occuper le milieu, le second par une double ligne creusée parallèlement et faisant ressortir d'abord la surface entre les deux lignes, et ensuite la surface plus large existant entre deux lignes extrêmes, aussi parallèles, mais prises à deux groupes différents. Dans la seconde rangée les numéros 1, 2, 4 et 5 sont particulièrement remarquables à cause de leur dé-

(1) J'attirerai l'attention sur les fragments d'un tout petit vase votif en terre cuite, avec une longue queue en forme de poêle à frire et aussi un second également en terre cuite, brune quand l'autre est rouge pâle ; ce dernier vase m'a montré ce qu'étaient d'autres fragments que je ne pouvais réussir à identifier ; il a un rebord et s'avance légèrement un peu au-dessus du fond qui est façonné en forme de casserole bombée.

coration. Le numéro 1 est décoré, au-dessous de l'arête, de petites lignes transversales : l'arête est elle-même décorée par deux lignes transversales qui se coupent en formant un angle, et de même aussi le bord. Ce motif de décoration que nous retrouverons répété est très simple et très primitif : l'ouvrier qui l'exécuta n'avait pas l'idée de la symétrie, car les lignes sont ou plus grandes ou plus petites qu'il ne faudrait et ne se coupent presque jamais à l'endroit voulu pour former le même angle. Le numéro 2 est décoré d'une façon nouvelle ; d'abord des lignes verticales plus ou moins régulièrement espacées, puis deux lignes horizontales et parallèles entre lesquelles ont été tracées des lignes transversales ; enfin au-dessous de ces lignes horizontales, d'autres lignes verticales placées de manière à ce qu'elles alternent avec les premières. Le numéro 4 a une décoration qui rentre dans la manière du numéro 10 de la rangée précédente, avec cette différence qu'elle est verticale au lieu d'être horizontale et que l'effet obtenu est plus élégant : d'ailleurs la forme du vase s'y prêtait aussi mieux. Le numéro 5 me semble une énigme : il représente peut-être les plis gaufrés de l'habit que portent plus tard les grands seigneurs, car il semble bien qu'il y ait un nœud fait à la partie supérieure et qu'un bout de corde pend au milieu des plis ; mais ce n'est là qu'une simple hypothèse que j'émets et qui peut se trouver démentie un jour ou l'autre. Le numéro 7 de la même rangée est orné par une seule ligne à la partie inférieure, et cette seule ligne suffit pour donner à la partie supérieure plus de grâce et de légéreté. Le numéro 1 de la quatrième rangée, par sa décoration, reste dans la manière du numéro 2 de la seconde rangée, mais avec cette différence que les lignes horizontales sont beaucoup plus rapprochées du bord et que les lignes verticales situées au-dessous sont beaucoup plus grandes. Le numéro 10 de la troisième rangée rentre dans le système de décoration du numéro 1 de la seconde ; mais avec cette différence qu'en creusant deux petites lignes, l'ouvrier a formé trois plans parallèles qui sont décorés par des lignes qui se coupent deux à deux. Le numéro 2 de la rangée supérieure a le bord du vase strié, ce qui rentre dans le système des lignes gravées : le numéro 9 de la quatrième rangée me semble avoir les grandes stries des vases à co-

quilles marines ou fluviatiles. Le numéro 3 a seulement une sorte d'arête à peu près au milieu, dont je ne puis deviner l'usage, à moins qu'elle ne servît à la fermeture. Le numéro 1 est un morceau de terre cuite rouge pâle d'une finesse merveilleuse, décoré au dessous du rebord par de petites lignes inclinées, mais courtes ; au-dessous de ces lignes se voit un cordon qui devait servir pour appuyer le vase sur la terre. Cette terre cuite est si fine que, bien qu'elle ait été trouvée dans le tombeau de l'un des rois ayant leur sépulture derrière la quatrième butte, je ne l'aurais pas mise au rang des objets trouvés dans l'intérieur de la tombe, si sa décoration n'avait pas été similaire à ceux des objets représentés dans cette planche. Enfin le numéro 7 de la quatrième rangée nous montre une décoration nouvelle d'un ordre plus relevé, car nous voyons apparaître un bras d'homme qui tient peut-être un roseau : nous retrouverons tout à l'heure le même sujet et ce que je dirai alors peut s'appliquer ici. En finissant d'analyser cette planche, je ferai remarquer le numéro 10 de la rangée inférieure où l'on voit un vase ayant une ouverture ronde au milieu, comme dans les vases que j'ai vu employer dans mon enfance en guise de biberon : on attachait autour de ce trou, ou plutôt de ce petit canal qui s'avançait extérieurement, un linge que suçait l'enfant pour attirer le lait. Je ferai remarquer en outre les fragments 10 et 11 de la quatrième rangée qui appartenaient peut-être au même vase et qui sont d'une matière tout à fait curieuse ayant une couleur bleu foncé très rare. Le lecteur aura observé de lui-même la finesse de certains autres vases contenus dans cette planche. Je ferai seulement observer la forme des numéros 6 de la rangée inférieure et de la troisième rangée : ce dernier à peu près complet et donnant l'objet tel qu'il était (il a été raccommodé, car il était brisé dès le moment où on l'a trouvé). Je ne sais trop ce qu'il représente, à moins que ce ne soit un petit plateau votif.

La planche XXVIII est celle où ont été réunis les fragments les plus importants. La forme de certains de ces fragments, comme les numéros 5, 6 et 9 de la troisième rangée, le numéro 6 de la quatrième rangée, les numéros 1, 2 et 8 de la cinquième rangée, les numéros 4, 5, 6, 7, 9, 10 et 11 de la rangée supérieure demeurent pour moi une énigme.

Peut-être le dernier pourrait-il représenter une sorte de lampe, si la lampe était connue. Quant à la décoration, je ne fais que mentionner le numéro 7 de la troisième rangée et le numéro 1 de la rangée supérieure qui reproduisent des coquilles; le numéro 8 de la troisième rangée dont toute la décoration consistait en une triple ligne; les numéros 5 de la quatrième rangée, 3, 4, 7 et 9 de la rangée supérieure qui rentrent dans le système des lignes qui se coupent ou verticales. Le numéro 1 de la troisième rangée orné d'un triple cordon au-dessous du col et le numéro 3 qui est creusé comme les vases ornés de stries ou coquilles ont déjà été signalés comme système de décoration. Les morceaux vraiment nouveaux de cette planche sont les numéros 5 et 9 de la troisième rangée, les numéros 7 et 8 de la quatrième rangée ; les numéros 1, 2, 5 et 8 de la cinquième rangée et les numéros 4, 5 et 9 de la rangée supérieure. Le numéro 5 de la troisième rangée est orné d'après le même système que le numéro 2 de la cinquième rangée, à savoir de deux lignes parallèles en haut du vase et de deux en bas : ces deux dernières s'arrêtent à une sorte d'arête qui partageait le vase en deux parties et qui est à peine accusée, puis recommencent un peu au-dessus par une anomalie singulière. Le numéro 9 de la troisième rangée est un des fragments les plus curieux que j'ai trouvés : il est formé de deux parties dont la supérieure, plus large au sommet, va en s'inclinant et en rentrant jusqu'au moment où elle atteint la partie inférieure, alors elle s'élargit soudain en s'évasant, pour recommencer à s'incliner et à rentrer. La décoration consiste en de grandes verticales qui courent le long de chaque partie, très irrégulièrement tracées; mais malgré cette irrégularité l'aspect du fragment est très harmonieux et, quand on place le fragment dans la position que le vase devait avoir, on est surpris de sa grâce. Le numéro 7 de la quatrième rangée est orné de grandes lignes se repliant sur elles-mêmes, comme un serpent, de telle sorte que la partie inférieure de l'une s'appuie sur la partie supérieure de l'autre et réciproquement. La partie intérieure du fragment est orné de semblable manière; ce qui montre, je crois, que le vase était plat. Le numéro 8 me semble de la même décoration que le numéro 5 de la cinquième rangée :

celui-ci est décoré d'un roseau à feuilles alternes, inégalement placées. Le numéro 8 de la cinquième rangée me semble avoir été aussi un petit plat creux : il est décoré par des paquets de joncs liés ensemble par des

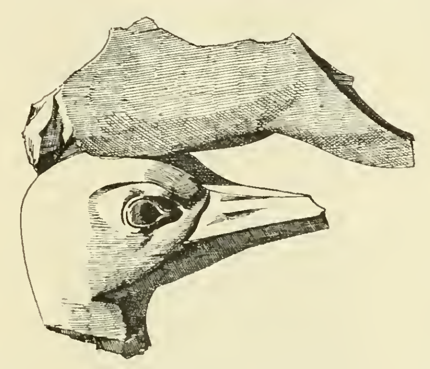


Fig. 47. — Tête de canard en schiste ardoisier, trouvée dans les tombeaux d'Om el-Ga'ab.

liens qui en font le tour : de simples lignes tracées à la pointe ont suffi pour obtenir cet aspect qui est des plus gracieux. Le numéro 1 de la même rangée est avec le 5 et le 10 de la rangée supérieure ce que l'art

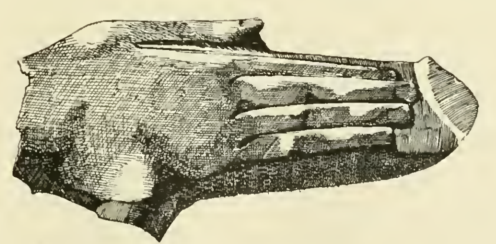


Fig. 48. — Main en schiste ardoisier trouvée dans les tombeaux d'Om el-Ga'ab.

égyptien a produit de plus délicat et de plus réussi. Il représente une tête de canard merveilleusement sculptée, d'un réalisme étonnant, où rien n'est omis, attachée sans doute à un corps de femme, comme

semblent l'indiquer les contours du corps. Il est fort malheureux que ce vase qui devait tourner sur un pivot, car il est aussi soigné intérieurement qu'extérieurement, ait été brisé : sa valeur aurait été énorme sous tous les rapports. Les numéros 4 et 5 de la rangée supérieure représentent deux mains, dont la seconde est aussi grossièrement faite que la première l'est avec délicatesse. Les doigts dans cette dernière sont traités avec une observation surprenante de la nature, les ombres même

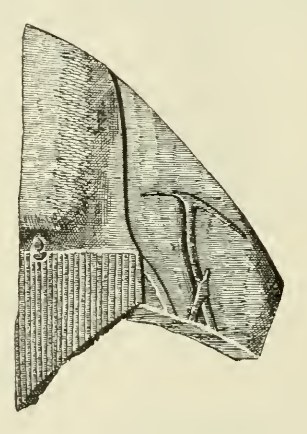


Fig. 49. — Fragment en schiste ardoisier représentant une main tenant un sceptre, trouvée dans les tombeaux d'Om el-Ga'ab.

sont marquées avec un soin minutieux : c'est la main longue et effilée de certains habitants de l'Égypte. Le numéro 10 de cette rangée est décoré d'après le même système que le numéro 7 de la quatrième rangée de la planche précédente : on voit représenté sur les deux fragments qui ne sont pas du même vase, un bras qui tient dans sa main un sceptre, le sceptre ⌠. L'artiste qui a fait cette gravure a été très embarrassé pour faire paraître le pouce qui ressort quand on tient un morceau de bois dans la main et qu'on serre les autres doigts : il a pris le parti de le faire paraître tout entier, ou presque tout entier, et l'effet est

des plus drôles, car le pouce semble avoir ainsi une longueur extraordinaire. Dans le fragment de la planche XXVIII le bras semble en plus sortir d'une sorte de coiffure que je n'ai jamais vue et qui ne manquera pas de surprendre les archéologues, car la figure n'apparaît pas. Un point au milieu de cette sorte de perruque semble représenter l'oreille ; mais je ne vois pas trop comment l'oreille pourrait paraître lorsque toute la figure est cachée. Comme ces fragments pourraient n'être pas assez distincts et surtout pas assez grands dans les planches du volume, je les ai fait dessiner à part et je les donne ici.

Tels sont ces fragments de vases recueillis à Om el-Ga'ab : jusqu'à présent, ils sont uniques au monde et parlent d'un art complètement nouveau. Ils prouvent d'une manière péremptoire que dès lors on avait l'amour de la décoration, qu'on s'ingéniait à trouver des sujets décoratifs, qu'il y avait des types de décoration reçus et pratiqués, car il n'y a peut-être pas un seul de ces fragments qui n'ait son pareil, que les motifs de la décoration étaient pris dans les choses de la nature, dans tout ce que les hommes de ce temps avaient sous les yeux; ou dans les choses les plus simples que se pouvait représenter leur imagination. De plus, l'industrie de ces mêmes hommes était à la hauteur de leur art : ils pouvaient tailler, polir les pierres les plus dures avec une sûreté très grande et s'il leur arrivait malheur, ils y remédiaient bravement autant que cela leur était possible, et leur travail en cela était si bon que les œuvres rapiécées nous sont parvenues à travers les siècles. Si quelques-unes des formes qu'ils ont employées sont insolites et nous semblent bizarres, si nous n'en voyons pas l'utilité pratique, cela dépend de ce que nous jugeons avec d'autres pensées, mais non point de ce qu'ils n'étaient pas habiles ou intelligents.

Il serait sans doute très utile de savoir l'origine des pierres employées par les Égyptiens pour la confection de leurs vases. Cette origine peut être établie pour un certain nombre de pierres dures, comme l'albâtre, l'onyx peut-être, le porphyre, mais pour les marbres, la diorite, les diverses pierres calcaires, cela n'est plus aussi facile. Les savants ne manqueront pas de rechercher si l'Égypte pouvait avoir ces pierres. Quant à

moi, je me contenterai d'apporter un fait à la question : dans les promenades solitaires que j'ai faites dans les environs de la nécropole, j'ai trouvé des pierres que l'on aurait pu utiliser pour faire de petits vases. Le plus souvent, j'ai trouvé de ces pierres dans les vallées par où s'écoulent les eaux qui proviennent des montagnes : ne serait-il point possible que certaines de ces pierres, qu'on ne trouve pas en Égypte, eussent-été amenées par les eaux des hauts plateaux qui bornent l'Égypte à l'ouest, que les habitants de l'Égypte à cette époque les aient soigneusement ramassées pour en tailler les vases superbes qu'ils en faisaient.

Je ne finirai pas cet ordre d'idées sans parler de l'industrie qui taillait le cristal de roche. J'ai rencontré en effet en avant et en arrière de la quatrième butte une trentaine environ de fragments de cristal de roche poli, derniers restes des vases qu'on en avait taillés. Cinq spécimens de ces fragments sont représentés à la planche XXIX dans la rangée du milieu. Je n'ai pas rencontré un seul objet entier et je n'en ai pas rencontré ailleurs que dans les sépultures d'Om el-Ga'ab. Les vases avaient la forme de nos modernes pots à confiture en verre : ils étaient plus ou moins finement taillés, mais il y en avait au moins deux qui l'étaient à une épaisseur de deux ou trois millimètres, transparents autant que peut l'être le cristal de roche. Chacun sait combien cette matière est difficile à tailler. M. Maspero, dans son *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, dit qu'un ouvrier taillant un vase s'était arrêté au cours de son travail sans l'achever, de peur de faire éclater le cristal ; les hommes du temps des sépultures royales ont merveilleusement réussi : la seule taille du cristal de roche est une preuve péremptoire du degré d'avancement auquel était parvenue leur industrie.

Je ne peux terminer ce paragraphe sans parler d'un certain nombre d'objets que j'ai trouvés dans ces tombeaux, et qui me semblèrent d'abord être des polissoirs, mais que depuis j'ai reconnu avoir été des objets de culte grossier. Ils sont représentés à la planche XXIX. Il y en a de ronds et de carrés, en calcaire ou en grès, comme les numéros 4 et 5 de la rangée supérieure, les autres étant tous rectangulaires. Le numéro 5

de la rangée supérieure a encore la forme de nos pierres à aiguiser. Je ferai observer que le poisson qui figure au numéro 3 de la rangée supérieure de cette même planche a été trouvé dans un tombeau d'El-'Amrah et par conséquent ne doit pas être compté au nombre des objets d'Om el-Ga'ab.

IV. — Objets en métal

J'ai rencontré dans les tombes d'Om el-Ga'ab un certain nombre d'objets en métal. Encore ici l'analyse chimique des divers objets, qui, après un long séjour dans le sable, sont presque tous fortement oxydés, peut seule faire connaître la nature des divers métaux ainsi recueillis. Je n'ai pas à m'occuper des diverses questions qui ressortent au chimiste plus qu'à l'archéologue : je me contenterai des quelques détails qui sont du domaine de la pure archéologie, laissant l'analyse chimique aux personnes compétentes.

Les objets principaux trouvés au cours des fouilles que j'ai dirigées sont tous représentés sur les planches IX et XXX ; mais ils sont mélangés avec ceux qui proviennent d'El-'Amrah. Grâce au journal où je notais chaque soir la nature des objets recueillis et où je les décrivais brièvement, je sais avec assurance d'où proviennent les objets qui sont représentés, et je peux m'avancer à coup sûr.

On observera d'abord les sortes de fils ou de plaquettes qui sont dans la rangée inférieure de la planche IX, aux numéros 1, 2, 4 et 5 et aussi au numéro 1 de la troisième rangée. J'en ai trouvé des centaines de semblables et je les avais tous fait ramasser soigneusement, estimant que ces reliques d'un passé aussi ancien avaient leur valeur extrinsèque, si elles n'avaient pas une grande valeur intrinsèque. Je restai longtemps sans pouvoir en reconnaître l'usage. Cet usage ne me fut révélé que le jour où je rencontrai dans une tombe les deux gros morceaux de bois dont il sera question plus loin et qui avaient encore des attaches semblables. Cet usage est prouvé péremptoirement pour les deux premiers

numéros. Je ne doute pas d'ailleurs que les numéros 4 et 5 en forme de ressorts n'ait servi au même usage, mais pour des objets plus petits, sinon plus fins; ce n'est là qu'une opinion toute personnelle. Il en est de même du numéro 1 de la troisième rangée; mais le morceau à supporter devait être plus gros et plus pesant, car au lieu d'une seule feuille de métal, on avait réuni quatre feuilles de métal qu'on avait sans doute fait unes en employant le marteau. J'ai trouvé d'autres fils et d'autres plaquettes très minces d'un métal simple, flexible et d'une couleur gris cendré : du premier coup d'œil j'avais perçu une grande différence entre ce métal et le bronze ou le cuivre, j'avais demandé à des gens qui me semblaient compétents ce que c'était que ce métal et l'on m'avait répondu que c'était du bronze recuit. Je n'avais pas poussé plus loin mes questions, bien que la réponse ne me parût pas suffisante et qu'elle me semblât proposer une solution impossible; j'attendis mon retour à Paris pour savoir au juste à quoi m'en tenir. Ce prétendu bronze recuit était de l'électrum, mais un électrum spécial où l'argent dominait l'or, comme on pourra s'en convaincre en lisant l'analyse chimique qu'a bien voulu en faire M. Friedel, membre de l'Institut et professeur de chimie organique à la Faculté des sciences de Paris.

Les autres objets en métal rencontrés à Om el-Ga'ab sont d'abord des aiguilles en bronze (numéros 4, 5, 6 et 8 de la rangée supérieure de la planche IX) : elles sont grossières, ont beaucoup servi comme le montre la torsion des deux grandes et de la dernière; puis une sorte d'hameçon ou de fer de harpon, au numéro 8, un ciseau peut-être qui a exactement la forme de la barre de fer qu'emploient encore actuellement les carriers en Égypte aussi bien qu'en Europe. Je ne sais pas ce que représente le numéro 9 de la rangée supérieure de la même planche : si je n'étais certain de l'endroit où cet objet a été rencontré, j'inclinerais peut-être à y voir la partie recourbée de la couronne rouge en bronze; mais il ne porte pas trace de soudure et est complet par lui-même. Une autre aiguille plus affilée et avec un chas formé par le recourbement de la partie supérieure se trouve à la seconde rangée numéro 6, de la planche XXX, à côté d'une petite pince. Dans une tombe précédant la

quatrième butte à l'est je rencontrai deux gros morceaux de métal revêtus d'une couche très épaisse d'oxyde; ils sont représentés au numéro 9 de la seconde rangée et au numéro 1 de la rangée supérieure de la planche XXX. Je trouvai également une sorte de rasoir qu'on trouvera à la seconde rangée de la planche XXX. Il a la lame très mince et est surmonté par une sorte de petite douille qui est retenue par un clou et dont je ne vois pas l'usage. Je rencontrai aussi des bracelets en bronze, dont deux seulement sont représentés aux numéros 4 et 5 de la deuxième rangée de la planche XXX : ils étaient si minces que l'un d'eux se rompit au premier attouchement; les autres sont arrrondis plus ou moins régulièrement. L'un de ceux qui ne sont pas représentés dans cette planche est digne d'attention, car il me semble avoir la forme d'un serpent dont la tête est en dedans et la queue en dehors : c'est le plus ancien modèle d'un type toujours en honneur chez les bijoutiers européens. De même le type du rasoir est toujours celui qui existe. J'eus la bonne fortune de rencontrer aussi un bracelet ouvragé : il était intact au moment de la trouvaille, mais celui qui l'emballa eut tort de le trop presser, et le mince, très mince objet de métal se cassa. Tel qu'il est actuellement, il suffit à démontrer que dès lors on savait travailler au repoussé comme on dit aujourd'hui, car je ne vois pas d'autre moyen de faire les sillons au nombre de cinq marqués sur le bracelet.

Restent les trois chaudières en cuivre dont une seule est représentée sur la planche IX, au milieu de la rangée inférieure. Le cuivre a été martelé pour recevoir la forme qu'on voulait lui donner, forme qui est toujours celle qu'ont les marmites en Égypte, ou du moins à Abydos. Le martelage avait suffi pour rendre adhérentes les feuilles à l'endroit où il semblerait qu'une soudure eût été nécessaire, car les feuilles se sont détachées par suite du temps et l'on ne voit point trace de soudure. Afin de donner un appui à la mince feuille que l'on martelait, on se servait d'une sorte de moule en bois, qui avait été taillé préalablement, dans la forme voulue, et ce moule est encore resté à l'intérieur de l'une de ces trois chaudières.

Si l'on excepte les aiguilles, les fils et les plaquettes, le harpon et

peut-être aussi le ciseau qui a la forme d'une barre de fer, je crois que tous les autres objets sont votifs; de cela, il ne peut exister un doute pour les chaudières ou marmites, les bracelets; seul le rasoir pourrait avoir la longueur voulue, mais il est trop mince pour avoir pu jamais servir.

La seule mention de ces objets et la brève description qui vient d'être faite suffisent pour montrer que l'industrie métallurgique était déjà assez avancée, mais que d'un autre côté elle était encore très primitive, que l'usage du cuivre n'était pas aussi répandu qu'on le pourrait croire, que cependant on l'employait encore couramment chez les riches, que les alliages n'étaient pas constants puisqu'on trouve la proportion renversée pour l'électrum, etc. Ces résultats sont importants pour l'histoire industrielle, et, puisque l'on s'accorde à reconnaître que l'emploi du cuivre pur est un signe d'antiquité reculée, je ne vois pas pourquoi l'on reculerait devant les conséquences parce qu'il s'agit de l'Égypte.

V. — Objets en ivoire et en os

Les sépultures d'Om el-Ga'ab ont donné un nombre relativement très grand d'objets en ivoire et un certain nombre d'objets en os, une cinquantaine environ en ivoire et quinze à vingt en os.

Les premiers objets en ivoire furent trouvés dans une sépulture de la seconde butte : l'un d'eux avait même quelques caractères et portait le commencement d'une légende royale, car il y avait l'épervier, au-dessus du rectangle qui signifie la maison 𓉐. Il est représenté au n° 2 de la rangée inférieure de la planche XXXIII. Je m'étais même demandé à ce sujet ce que pouvait signifier l'épervier 𓅃 en semblable circonstance, et j'avais imaginé à la question plusieurs réponses qui ne laissaient pas que de s'approcher assez de la vérité et qui toutes tournaient autour de l'épervier que je considérais comme l'emblème, ou le

totem, d'une tribu sinon d'une grande famille. Un second sujet sur lequel étaient les deux caractères fut trouvés quelques jours plus tard dans la même région : il est représenté au n° 1 de la rangée inférieure de la planche XXXIII. Dans cette butte et la troisième je trouvai aussi deux autres morceaux d'ivoire, l'un petit, l'autre plus grand, lesquels contenaient des dessins très primitifs, qui me semblèrent et me semblent encore des caricatures. Le premier nous montrait deux personnages, l'un au-dessous de l'autre, le premier ayant un type étranger à l'Égypte, le type nubien autant que je puis en juger, ayant une coiffure spéciale, une robe tachetée dont les taches étaient rendues par un simple coup de ciseau ou de couteau : les formes sont anguleuses, le visage laid et barbu. Le personnage représenté tient à la main un objet que je n'ai pu réussir à identifier, mais qui pourrait bien être une arme. Ce personnage est reproduit à la planche XLI. Au-dessous est la tête d'un Égyptien qu'on reconnaît à sa coiffure ; malheureusement de ce second personnage il ne reste que cette coiffure.

Le second morceau d'ivoire nous représente de même deux personnages, mais ils sont placés l'un en face de l'autre et je serais bien tenté de croire qu'ils se donnent la main. L'un, celui de gauche, me semble de type égyptien, il a une coiffure qui me paraît égyptienne ; il se penche un peu en avant dans une posture aisée ; malheureusement la figure et le bas des jambes sont effacés. L'artiste avait cependant rendu le mouvement des jambes qui se détachaient l'une de l'autre dans une attitude très naturelle qui n'a rien de la posture empruntée de la sculpture et surtout de la peinture égyptiennes ; mais il avait été très embarrassé pour figurer les bras et son personnage semble n'en avoir qu'un. Le personnage qui lui fait vis-à-vis est un personnage à long nez, à la tête fuyante, dont l'œil n'est indiqué que par un point. Malheureusement tout le reste est effacé, ce qu'on ne saurait assez regretter, car j'estime que ces deux dessins sont les plus anciens que nous possédions, et comme tels ils ont une valeur fort grande. Cet objet est représenté à droite de la rangée inférieure ds la planche XXXI.

Je trouvai ensuite les autres objets dans les tombes royales ou auprès d'elles : ce furent d'abord des bracelets d'ivoire, dont l'un était entier et l'autre fragmentaire : tous les deux indiquent une grande habileté dans l'art de polir l'ivoire ; ce furent ensuite deux autres morceaux avec des rainures qui faisaient ressortir la partie saillante : un seul est représenté à la rangée supérieure de la planche XXXI. Ce fut encore un petit vase sous lequel étaient gravés deux signes dont le premier se lit *Khenti* [hieroglyph] et le second je ne sais comment, car ou il est nouveau, ou il a une forme archaïque très prononcée. Ce vase est reproduit à gauche de la troisième rangée de la planche XXXI.

Je trouvai un jour dans une tombe située à l'ouest de la quatrième butte, immédiatement au-dessous de la rampe occidentale, un lion en ivoire qui me semble un morceau capital : c'est le numéro 3 de la rangée inférieure de cette planche XXXI. Dès qu'il fut à l'air il se fendit longitudinalement et irrégulièrement et les parties creusées attestent encore, par les grains de sable qu'il est facile de reconnaître sur la photographie, que je n'y touchai pas et qu'il est encore tel que je le découvris.

Ce fut aussi sous la quatrième butte que je rencontrai les pieds de fauteuil que j'ai reproduits dans la planche XXXII. Ils étaient primitivement au nombre de huit, quatre grands et quatre petits, les grands seuls sont reproduits : ils ont été trouvés séparément, les uns loin des autres, à des lieux et en des jours différents. La plus simple inspection montrait qu'ils ne sont pas semblables et par conséquent qu'ils appartenaient à des meubles différents. L'un deux se réduisit en poussière dès qu'il fut à l'air ; un second tomba en miettes au moment même où on le photographiait. Quoique dissemblables de proportions, les huit pieds de fauteuil ou de tabouret étaient faits sur le même modèle : tous ils représentent un pied d'animal. Ceux qui étaient les plus grands étaient beaucoup plus soignés, plus travaillés que les petits. Peut-être dans les plus grands y a-t-il deux pieds de derrière et deux pieds de devant du tabouret. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'habileté qu'atteste la sculpture de ces pieds : elle est si grande

que longtemps j'ai hésité à la croire de l'époque des sépultures; mais le fait d'en avoir trouvé huit dans les sépultures entourant la quatrième butte et de ne les avoir trouvés que là me semble assez probant. On a exécuté bien d'autres fouilles à Abydos et jamais on n'en a trouvé de semblables : il serait donc assez étonnant que les destructeurs de la nécropole eussent pris la peine de les transporter tous autour de la quatrième butte.

Le premier et le plus beau de ces quatre pieds s'emboîtait dans un petit support également en ivoire; on voit encore la cheville qui servait à solidifier le tout. La partie supérieure comprenait une mortaise où s'emboîtait aussi le cadre du fauteuil et ce cadre était assujetti par trois chevilles placées horizontalement ; dans le second et les deux autres il n'y en avait que deux, placées transversalement dans le second et horizontalement dans les deux autres.

Ces pieds, au moins les quatre derniers, me semblent avoir été faits d'ivoire d'hippopotame, car ils sont très grands. Quiconque connaît le goût des Égyptiens pour la chasse à cet amphibie sous l'Ancien Empire ne sera pas étonné de cette représentation.

Outre ces objets en ivoire que je possède, il m'a été dérobé une plaque en ivoire sculpté dont je ne peux parler que par ouï-dire, puisque je ne l'ai pas vue, et qu'elle m'a été signalée de deux côtés à la fois, par deux de mes confrères, M. Flinders Petrie et M. Spiegelberg, privat-docent à l'Université de Strasbourg. Le premier me disait qu'il avait vu entre les mains d'un connaisseur une plaque d'ivoire portant le nom du roi Den . Le second m'apprenait en plus que le possesseur était M. Mac Grégor, que la plaquette d'ivoire portait outre le nom du roi la représentation de ce même roi « massacrant un Bédouin, dans le style du bas-relief célèbre de Snéfrou ». Mon correspondant ajoute qu'il n'y a pas de doute que ce bas-relief ne soit de l'Ancien Empire. Je ne puis que remercier ici mes deux correspondants de leur amabilité pour m'avoir fait connaître l'existence de cette tablette, qui pourra sans doute jouer un rôle important dans la détermination de l'époque à laquelle appartiennent ces deux monuments. Renseigné ainsi sur l'existence de cette

tablette, j'ai écrit a M. Mac-Gregor de vouloir bien m'en envoyer une photographie en m'autorisant à la publier. Il a eu l'amabilité de faire droit à ma requête et je publie la phototypie de l'objet dans la planche XXXIII. Le pharaon *Den* est représenté debout, dans une posture parfaitement étudiée et rendue, le pied gauche appuyé solidement sur la terre, le pied droit levé ne reposant que sur les orteils, dans l'attitude d'un homme qui prend son élan pour asséner un coup vigoureux. De la main gauche, il tient un arc et la chevelure d'un ennemi ayant un genou en terre, et de la droite il brandit un casse-tête qu'il va faire retomber sur la tête de son ennemi. Au-dessus de sa main gauche est son nom de *double* dans la maison; derrière lui sont des caractères dont on ne reconnaît que le ⊔ et le poisson 𓆛, *an*. Sous son bras gauche sont d'autres caractères au nombre de trois qui n'apparaissent pas très bien. Derrière l'ennemi est une bannière militaire représentant un chacal sur un objet se trouvant en haut d'une hampe. Derrière la bannière sont gravés quatre caractères qui sont au contraire très reconnaissables. J'étudierai plus loin ce qui a été dit sur cet objet et les conclusions qui en ont été tirées.

Les fouilles ont produit en outre toute une série d'objets en ivoire qui sont malheureusement brisés et presque réduits en miettes : ce sont des parties de vases ou de coffrets que l'humidité du sable a désagrégés lentement et qui à l'air ont éclaté; mais ce qu'il en reste est très important pour la connaissance de l'histoire du travail humain en ces lointaines époques et de la décoration artistique.

D'abord des plaquettes non ouvragées, l'une très petite et ne contenant absolument rien qui la puisse signaler à l'attention ; l'autre au contraire assez grande, épaisse et percée de huit trous. Le premier de ces trous était placé en haut, à gauche presque sur le bord : on n'en voit plus que la trace, parce que la tablette est fruste en cet endroit; le second en haut aussi, mais à droite, vis-à-vis le premier : la tablette a été rongée aussi de ce côté. C'est sans doute par ces deux trous qu'on passait le fil destiné à soutenir la tablette et à l'attacher à quelque objet, sans doute au cadavre. A 1 centimètre 4 millimètres en

dessous du premier sont deux trous écartés l'un de l'autre de 5 millimètres qui ont été forés un peu transversalement et qui sont réunis au côté opposé par une entaille assez grossièrement faite. Sur les côtés, à droite, à 3 centimètres 45 du haut est un premier trou qui, à 2 millimètres environ, est suivi d'un second; à droite sont également deux autres trous, mais le premier n'est éloigné du haut que de 2 centimètres 15 et le second est séparé du premier de 1 centimètre 12 environ. Le diamètre de ces divers trous est de 3 millimètres environ. La tablette était moins épaisse en haut qu'en bas : en haut elle a à peu près 4 millimètres 4 d'épaisseur et en bas 7 millimètres 8. La longueur totale dans l'état présent est de 7 centimètres 3 millimètres et sa largeur 3 centimètres 8.

Viennent ensuite trois morceaux taillés en triangles : le plus grand a une base de plus de 5 centimètres ; l'un des côtés a 3 centimètres 7 et l'autre plus de 3 centimètres 5, car il est fruste à son extrémité : la hauteur est de 2 centimètres 7. Le second est dans les mêmes conditions, bien qu'il paraisse intact : il mesure actuellement à la base 4 centimètres 15, sur le côté complet 3 centimètres 45, sur le côté incomplet 3 centimètres 15; la hauteur est de 2 centimètres 16 environ. Le troisième est fruste : il a une hauteur intacte de 2 centimètres 6. Ces mesures suffisent pour montrer que les triangles n'étaient pas équilatéraux, qu'ils étaient peut être isocèles, et qu'ils ne pouvaient appartenir au même objet. Peut-être d'ailleurs formaient-ils par eux-mêmes des objets complets dont je ne puis savoir la destination.

Suivent trois petits morceaux dont deux ont la même longueur, 6 centimètres 35, et l'autre 5 centimètres 2 : ils ont une largeur commune de 1 centimètre 35 et une épaisseur variable. L'un d'eux en haut a reçu une cavité irrégulière qui est encore tachée de noir. D'ailleurs les trois objets sont noircis, soit par la fumée de l'incendie, soit plus probablement par une autre cause que je ne connais pas. Ils ne pouvaient appartenir à un objet confectionné et sont complets par eux-mêmes.

Viennent ensuite quatre morceaux dont l'un est cassé en deux. Ces morceaux sont dans le genre des précédents ; mais à la surface non polie (ceux qui précèdent étaient polis des deux côtés) ils ont quatre en-

tailles transversales qui occupent toute la largeur pour les deux plus grands, inégalement placées et qui ne donnent pas grande idée de l'habileté de l'ouvrier qui les fit; le troisième n'a qu'une seule entaille, et le quatrième, celui qui est brisé, en a au contraire six. Il faut ajouter à ces premiers deux autres morceaux inégaux en longueur et en largeur, plus petits que les précédents et qui ont chacun six entailles transversales. A ces petites plaquettes, il en faut joindre une septième, plus large et plus petite, amincie à une extrémité comme si on eût voulu la faire entrer dans quelque mortaise primitive où elle eût tourné sur un pivot placé latéralement, car on voit le frottement marqué encore, ainsi que plusieurs essais d'entailles ou simplement de coupures inexécutées.

Deux petites plaquettes, l'une longue de 11 centimètres et large de 1 centimètre 1, épaisse de 3 millimètres; l'autre longue de 5 centimètres 5, large de 8 millimètres, épaisse de 1 millimètre. La première a 6 centimètres 1; à une extrémité elle laisse voir une trace ronde qui est peut-être l'indice d'un pivot, suivie à 3 millimètres 5 d'une seconde trace identique. Ces deux plaquettes sont cuivrées à chaque extrémité, aussi bien en dedans qu'en dehors.

Sept petites plaquettes taillées comme des allumettes doivent être mentionnées ici : l'une a été teinte en noir, et une autre en rouge. Je ne sais à quoi elles servaient. Je ne dois pas oublier non plus un petit morceau, arrondi sur les deux côtés, et portant un trou rond creusé plus près d'une extrémité que de l'autre. C'était évidemment un trou pour un pivot; puis deux petites languettes, taillées de telle sorte que la partie la plus large était celle par où on attachait la languette qui allait toujours en diminuant jusqu'à l'autre extrémité légèrement arrondie pour la plus grande, taillée à angles droits pour la plus petite. A la grande extrémité, on avait évidé l'ivoire de manière à former à peu près une circonférence dans laquelle on avait creusé le trou dans lequel tournait un pivot qui devait être assez gros : au bout de la circonférence, du côté par lequel se continuait la languette, il devait y avoir une attache quelconque circulaire pour laquelle on avait fait une rainure circulaire. La grande languette a 4 centimètres 35 de longueur, elle est large de 8 millimètres à

sa grande extrémité et n'a que 3 millimètres à son autre bout; la seconde n'a que 3 centimètres 7 en longueur, elle est large de 8 millimètres 5 à sa grande extrémité et seulement de 3 millimètres 5 à la petite.

Parmi les objets ayant une forme, je dois mentionner d'abord trois petites tablettes ayant 4 centimètres 10, 4 centimètres 15 et 3 centimètres 90 en longueur; cette dernière est fruste. La première, à 1 centimètre 85 du haut, a reçu une ouverture qui va jusqu'en bas, large de 5 millimètres; à 7 millimètres du bas, une ligne noire a été tracée de chaque côté de cette porte. Le dehors de la plaque a été poli avec soin, mais non pas le dedans; au-dessus de la porte il y a une sorte de rainure cylindrique et au sommet de cette rainure sont deux entailles transversales, situées à 3 millimètres l'une de l'autre. L'ouverture de la seconde est située à 1 centimètre 73 de la partie supérieure; elle a 6 millimètres d'ouverture, et la ligne noire est à 7 millimètres 5 du bas. Seule la partie extérieure est polie; la partie intérieure a aussi une rainure cylindrique, mal faite, allant de la porte jusqu'en haut; immédiatement au-dessus de la porte est une première entaille horizontale, puis à 3 millimètres 7 une seconde et plus haut encore, à 2 millimètres de la seconde, une troisième, mal faite et très irrégulière, si bien que les trois entailles ont l'air d'être transversales. En second lieu, je ne dois pas oublier une sorte d'augette malheureusement fruste en longueur et en largeur : elle est taillée de manière à ce que le fond soit plus étroit que l'ouverture, comme cela se fait toujours. Enfin je dois parler d'un dernier objet dont voici la description. Long de 4 centimètres 6, il s'appuie sur deux pieds qu'on a formés en évidant le milieu sur une longueur de 3 centimètres 75; il a une largeur maxima de 6 millimètres et une hauteur de 1 centimètre 5. A 7 millimètres 5 dans la hauteur prise de bas en haut, on a de chaque côté enlevé une partie de l'épaisseur pour ne laisser qu'un dos de 3 millimètres 5 en largeur. L'enlèvement de l'ivoire n'a pas été régulier. Je ne sais à quoi pouvait servir cet objet, à moins qu'on n'y appuyât de légères tablettes sur la partie enlevée.

Parmi les objets façonnés sont deux fragments de vases. Le premier a 11 centimètres 3 de hauteur : il a été façonné à l'imitation d'un roseau

dont on voit la pousse annuelle et la naissance et des feuilles. Au haut de la quatrième, une petite rainure irrégulièrement faite séparait le col ou le bord du vase qui n'a que 2 millimètres 5 en hauteur. Le second est haut de 9 centimètres 1. Contrairement au premier qui était foré dans toute sa hauteur, le second avait conservé un fond haut de 1 centimètre 35 : ce vase avait un rebord ressortant de 5 millimètres, puis un peu en dessous était un cordon tel que nous l'avons déjà rencontré sur les vases en pierre dure. Ces deux vases étaient cylindriques, et à l'intérieur on voit qu'ils ont été forés grâce à un instrument que l'on faisait tourner, car l'on distingue encore les cercles concentriques qu'y a faits cet instrument.

Il ne me reste plus maintenant qu'à parler des ivoires portant des décorations géométriques. Ces décorations sont formées de la manière la plus simple qu'on puisse imaginer, par le simple arrangement de lignes droites qui se coupent et une seule fois par des lignes courbes. Cette unique exception se voit dans un petit montant de vase, long de $0^m,108$ et large de $0^m,115$. Il est incomplet à une extrémité; tout le morceau a reçu deux rainures parallèles à 2 millimètres du bord. A 5 millimètres de l'extrémité entière on a creusé une rainure transversale qui joint les deux lignes parallèles : cette rainure grossière est large de $0^m,0015$; puis à 3 millimètres plus loin est la circonférence d'un petit trou dans lequel devait tourner un piton quelconque, aussi en ivoire, si l'on en juge par les autres fragments où le piton se voit encore ; puis à 5 millimètres 5 de l'extrémité opposée du diamètre qui coupait la circonférence commencent les deux lignes qui ont leur courbure en sens inverse et en se coupant forment le dessin mentionné. Les figures ainsi formées ne sont pas des plus régulières, mais à l'œil nu elles n'offrent rien d'irrégulier et surtout de disgracieux. A l'extrémité incomplète on aperçoit encore la moitié de la circonférence et du trou qui servaient à maintenir le piton. La partie postérieure a été polie et l'on n'y remarque d'autre ornement qu'une ligne transversale placée entre le trou et l'extrémité, à 3 millimètres de l'un et à 6 de l'autre.

L'objet que je vais décrire maintenant devait être un montant d'un

petit meuble quelconque : il est fragmentaire et a $0^m,09$ de hauteur à peu près : l'un des côtés extérieurs a $0^m,010$ de largeur et l'autre $0^m,011$. Il n'est donc pas régulier, ni régulièrement taillé. Il était orné sur les deux côtés extérieurs de lignes parallèles tracées dans le sens de la largeur et se correspondant des deux côtés : ces lignes étaient placées à des distances variables, parfaitement appréciables à l'œil nu, comme $0^m,0135$, $0^m,015$, etc. ; l'intervalle qui les séparait était occupé par deux lignes transversales qui se coupaient sur l'arête du côté, formant ainsi un angle opposé au sommet à l'autre angle qui était formé par les deux autres lignes sur l'autre côté. Rien n'est plus simple. Les lignes creusées étaient relativement profondes sur l'arête où elles se coupaient, mais cette profondeur allait diminuant à mesure qu'elles s'avançaient vers leur extrémité. Ce montant était percé de deux trous circulaires, l'un presque à l'extrémité fruste du morceau, l'autre au contraire à $0^m,0195$ de l'extrémité complète. A cette extrémité on avait coupé l'ivoire de manière à former comme un losange tout à fait irrégulier quand on le regarde dans un certain sens. Ici, en avant de la deuxième rainure parallèle creusée à partir de cette extrémité on avait foré un troisième trou qui est fruste, car il n'était éloigné que d'un quart de millimètre du bord et il n'est pas étonnant qu'un choc quelconque ait fait disparaître l'ivoire sur plus de la moitié de l'épaisseur.

Un troisième objet de cette catégorie avait $0^m,1145$ de long sur $0^m,010$ de large et $0^m,0025$ d'épaisseur. Tout à fait à l'extrémité supérieure on a creusé deux lignes qui se coupent, formant ainsi quatre angles aigus, opposés au sommet deux à deux. Les lignes, à leurs quatre extrémités ont été évidées de manière à présenter l'aspect d'une croix de Malte, irrégulièrement faite. A $0^m,031$ vers le bas se trouve une seconde croix faite de la même manière et avec des procédés aussi imparfaits : le champ en est plus long d'un millimètre que celui de la première, car il a $0^m,010$ et l'autre n'a que $0^m,009$. A $0^m,06$ de l'autre extrémité, dans l'épaisseur on a creusé une petite rainure dans toute l'épaisseur et sur une longueur de $0^m,0175$. Sur les côtés, l'on voit deux petites lignes à droite et une à gauche qui indiquent l'hésitation de l'ouvrier pour savoir à quel point

précis il devait faire son entaille. Un second morceau ayant cette même croix de Malte à l'une de ses extrémités a 0^m,0535 de long, 0^m,008 de large et 0^m,0015 d'épaisseur.

Un quatrième fragment fruste de 0^m,08 a reçu une décoration particulière : on a creusé une rainure au milieu de la largeur, puis quatre autres rainures assez irrégulièrement faites qui vont couper la première transversalement. Puis on a arrondi à chaque extrémité des rainures transversales l'extrémité des lignes qui bordent le fragment, de sorte que l'on a l'apparence grossière de deux lignes courbes à diamètre très long qui courent le long du morceau. Malgré l'irrégularité de l'exécution, l'effet est loin d'être disgracieux. Le morceau a 0^m,0045 de largeur et 0^m,009 d'épaisseur.

Un autre fragment fruste long de 0^m,046 avait été évidé dans le milieu de manière à laisser dans le champ des lignes brisées trois à trois et parallèles à d'autres lignes faites de la même manière. Il y a douze lignes brisées en forme de Z irrégulier.

Enfin deux autres fragments, faisant sans doute partie du même morceau nous offrent une décoration composée de cinq entailles verticales suivies de deux lignes qui se coupent en forme de croix de saint André. Un autre fragment est aussi décoré de la même manière, mais avec plus de régularité : ce fragment a en plus un trou percé à son extrémité précisément à l'endroit où les deux lignes se coupent. La partie postérieure n'a pas été polie, et ce morceau a dû être scié transversalement, car on voit encore les progrès de la scie qui, du côté fruste, a trop mordu et a creusé comme le creux d'une râpe.

Puis viennent des fragments dont la décoration se compose de lignes qui se coupent de manière à renfermer des losanges et à laisser sur les côtés des triangles. Ces lignes sont précédées de cinq rainures verticales. D'autres fois les lignes qui se coupent sont deux lignes parallèles qui se coupent quatre à quatre, formant ainsi un tout petit losange à l'endroit où elles se coupent et des triangles sur les côtés. Ces lignes sont précédés de six rainures et les fragments sont percés de deux trous. Ils devaient appartenir à de petits meubles dont l'usage est trahi

par la matière grasse et gluante qui y est encore attachée. Les divers modèles sont modifiés selon que les losanges sont plus ou moins aigus à leurs sommets. D'autres fois encore, la décoration se compose d'une foule de petits losanges formés par des lignes transversales qui se coupent. L'un des fragments ainsi décorés de couleur vert tendre, avait la partie postérieure ornée de rainures transversales. Enfin, d'autres fois dans les triangles formés sur les côtés, entourant les losanges du milieu, on avait formé un ou plusieurs petits triangles inscrits l'un dans l'autre, quelquefois d'une manière assez régulière, mais le plus souvent d'une façon tout à fait irrégulière. Quelques-uns des fragments ainsi décorés ont encore les pitons d'ivoire dans les trous percés pour les recevoir.

Une autre décoration est formée d'un parallélogramme coupé par une diagonale : deux des còtés seulement sont creusés dans l'ivoire, les deux autres étant formés par les côtés parallèles du fragment. Ce dessin est très grossièrement exécuté : l'ouvrier sans doute n'était pas habitué à former des lignes géométriques régulières, et son travail s'en est ressenti.

Une dernière décoration plus compliquée était formée par l'inscription de triangles rectangles dont les uns avaient leurs trois côtés et les autres, les extérieurs, en avaient seulement deux, le troisième étant formé par le côté du fragment. Pour former ces rectangles on n'avait eu qu'à creuser des lignes transversales parallèles et à couper le milieu par une ligne droite, pendant qu'une ligne perpendiculaire traversait tout le morceau.

Les derniers fragments d'ivoire, au nombre de dix, sont décorés par des lignes parallèles, arrondies, séparées par une partie creuse, absolument comme dans la machine à gaufrer qui est représentée dans Wilkinson, et qui est bien postérieure. Ce fragment est représenté en haut de la planche XXXI, rangée supérieure, à droite. La plupart des autres le sont à la planche XLI.

Tels sont tous les motifs de décoration géométrique rencontrés à Om el-Ga'ab. On voit que l'esprit des hommes avait été assez inventif, malgré leur peu d'habileté pratique, quoique presque tous ces fragments

supposent l'usage de la règle, de la scie ou d'un instrument pouvant couper l'ivoire.

Je ne dois pas oublier que toutes les lignes creusées avaient été remplies d'une matière noirâtre qui se détachait admirablement sur le fond jaune des ivoires et dont la composition a été déterminée par l'analyse chimique.

Après les objets en ivoire viennent les objets en os au nombre de quinze environ que j'ai rencontrés, dont deux seulement méritent de retenir l'attention : l'un ayant une forme de *dad* primitif, ou d'arbre ébranché, formé avec ses entailles parallèles de chaque côté, l'autre trop brisé pour que je puisse dire ce qu'il représentait.

Avec ces objets en ivoire et en os, j'ai rencontré une centaine environ de petits bâtonnets, les uns, presque tous en ivoire, les autres en bois. Ils sont de forme cylindrique et ont une de leurs extrémités taillée, et à cette extrémité adhèrent encore des traces de matière rougeâtre. Peut-être sont-ce là des styles primitifs dont on se servait pour étendre les matières composées qu'on employait pour teindre les yeux et les faire paraître plus longs. Ce n'est qu'une hypothèse, mais cette hypothèse acquiert assez de vraisemblance, parce qu'on a trouvé dans le fond de certains vases des restes de sulfure de plomb qui formait un cosmétique employé pour les yeux. Il est probable que le cosmétique rougeâtre a été usité concurremment avec le sulfure de plomb, non peut-être pour les yeux, mais pour d'autres parties du visage[1].

VI. — Objets fabriqués en autre matière que les précédents

Les objets qui rentrent dans ce paragraphe sont peu nombreux, mais peut-être compensent-ils leur petit nombre par leur prix. Tout d'abord, il y a les objets en bois sculpté ou non, les objets en pierres précieuses et peut-être certains objets en verre qui seront examinés dans le cha-

(1) Je sais maintenant, pour en avoir trouvé de complets, que ces bâtonnets sont des pointes de flèches, sans doute empoisonnées (30 août 1898).

pitre relatif à El-'Amrah. Ce paragraphe sera donc forcément très court.

Les objets en bois sculpté sont très peu nombreux et étaient tous en bois d'ébène. Tout d'abord il y a la petite tête de statuette en bois qui est représentée à la planche XXXI, numéro 1 de la rangée inférieure. Cette tête a été trouvée, je le rappelle, dans le même tombeau que la stèle du roi que j'ai appelé le roi Serpent. Elle était intacte au moment où elle fut découverte, mais à peine fut-elle à l'air pendant une heure ou deux qu'elle se fendit, et depuis elle s'est fendue deux ou trois fois en sens longitudinal. Cette tête me semble une merveille de sculpture primitive : non-seulement l'artiste avait pris un soin spécial et minutieux de représenter les parties saillantes de la figure, mais il avait apporté le même soin à toutes les parties du corps qui avaient été représentées dans la statuette ; c'est ce que nouspouvons conclure des parties qui nous ont été conservées. La tête est entière et la statuette descend jusqu'au-dessous des seins. C'est une statuette de femme et de femme à type nubien : tous ceux qui l'examineront seront, je crois, de cet avis. Le front est assez bas, la figure est anguleuse, les yeux petits, les pommettes saillantes, le nez légèrement épaté, la bouche large, les lèvres épaisses. Le cou n'a rien de particulièrement remarquable. Les épaules sont osseuses et les seins proéminents : les bras tombaient le long du corps, autant qu'on en peut juger par ce qui en reste. La partie postérieure était aussi remarquablement travaillée. On sent que la taille de cette femme était cambrée, car les lignes du dos l'annoncent. La chevelure était traitée de main de maître : elle était partagée en nombreuses petites tresses qui partaient du front et finisssaient sur le cou : toutes ces tresses sont marquées et se terminent en tire-bouchon, comme actuellement encore la coiffure des Bischaris. Il est très regrettable que la statuette n'ait pas été entière : malgré toutes les recherches que j'ai fait faire on ne put en retrouver la partie absente. Ce qu'il en reste suffit à montrer que l'artiste qui l'exécuta savait son métier, et le fait qu'elle fut trouvée dans le même tombeau que la stèle du roi Serpent, stèle sculptée avec autant de bonheur que d'habileté suffit pour montrer que l'on savait à cette époque faire des œuvres artistiques au premier chef.

Le second morceau de bois qui fut trouvé dans un tombeau précédant la quatrième butte était simplement gravé et présente des têtes d'oryx et certains autres caractères auxquels je ne puis reconnaître aucun sens.

Un troisième morceau de bois calciné aussi contient le nom du roi *Den* 𓂧𓈖 écrit plusieurs fois de suite.

Un quatrième morceau qu'avaient rejeté les ouvriers, sans m'en prévenir sous prétexte qu'il était cassé, fut trouvé après mon départ d'Abydos par M. Daressy qui l'a déposé au musée de Gizeh. J'en reproduis ici le dessin que M. Jéquier en a donné dans le second volume de M. de Morgan sur les *Origines de l'Égypte*.

Un cinquième objet également en bois très dur nous a conservé une tête de félin, peut-être de lion, qui est un nouveau témoignage d'une

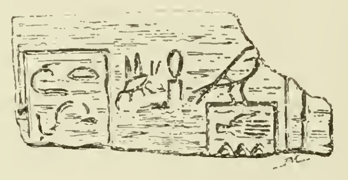


Fig. 50. — Plaquette de bois au nom du roi *Den*. Musée de Gizeh. Grandeur naturelle.

habileté supérieure dans la sculpture. Cet objet faisait partie d'un récipient quelconque en bois : la partie inférieure de la tête est creusée et à l'extrémité de la partie représentée, on avait fait une sorte de tenon qui devait se mettre dans une mortaise quelconque, taillée en arc de cercle et où l'on voit encore sept petits trous destinés à recevoir les chevillettes qui la devaient maintenir en place. Le travail n'a rien jusqu'ici d'extraordinaire; mais la représentation de la tête elle-même est une œuvre de hardiesse étonnante pour cette époque reculée. Il y a comme trois plans superposés dans la sculpture; le plus élevé est annoncé par une ligne courbe en avant des deux oreilles représentées dressées, comme lorsque l'animal est surpris; le second descend jusqu'au nez et comprend les yeux; le troisième donne le nez et s'abaisse jusqu'à la gueule. Les narines sont très bien marquées et le nez semble avoir reçu une muselière faite de deux cordes réunies et serrées. Le tout donne admirable-

ment l'idée de l'animal qu'on a voulu représenter. Malheureusement la tête, lorsqu'elle fut rendue à l'air se fendit et il a fallu la recoller. Malgré tout, c'est une des pièces les plus curieuses que j'aie rencontrées. Je l'ai trouvée dans un tombeau sans nom situé à l'ouest de la grande colline.

Enfin un sixième morceau long de $0^{m},26$, large de $0^{m},05$ et épais de $0^{m},02$ est l'un des documents les plus curieux qu'il m'a été donné de rencontrer. Il est décoré à l'extérieur et à l'intérieur, il faisait sans doute partie d'un coffret qui était au nombre des meubles ornant le tombeau du roi Qâ. La bordure seule était décorée sur une profondeur de $0^{m},03$. A l'intérieur et à l'extérieur dans la partie la plus élevée toute la surface du morceau de bois d'ébène avait été décorée au moyen de petits paquets de joncs liés à intervalles égaux par des liens qui font fléchir nécessairement les roseaux à l'endroit qu'ils pressent. Au milieu de la partie intérieure était sans doute inscrit le nom du possesseur, ou dans un rectangle, soutenu par le signe ⊓ et flanqué de chaque côté du signe ⌠ et du signe 𓋹 dans lequel est passé le premier, on voit un second rectangle plus petit surmonté de l'épervier et se terminant par la maison telle qu'on la représente dans les bannières royales, pour employer une expression reçue, quoique tout à fait impropre. Malheureusement, toute cette partie intérieure de la décoration a été recouverte d'une toile très fine qui empêche de lire les signes qui se trouvent peut-être là où doivent se trouver les signes composant le nom du roi. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom ne pouvait se composer que d'un ou deux signes. La partie la plus remarquable de la décoration était la partie extérieure qui était décorée d'une marqueterie en triangles rectangles opposés l'un à l'autre de manière à former un carré. Trouver de la marqueterie sur un meuble de cet âge est déjà une chose surprenante ; mais ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que certains de ces triangles sont en verre émaillé. Quelques-uns des triangles sont absents ; mais malgré cette absence on peut constater que les triangles en verre émaillé, de couleur vert tendre, n'étaient pas employés d'une manière régulière, mais avaient été disposés suivant la fantaisie de l'artiste. Ce

monument est jusqu'ici unique au monde et parle déjà d'une civilisation très avancée. On voit par conséquent que j'aurais pu parler ici des objets en verre que j'ai trouvés, mais, comme je ne peux dire quels sont ceux qui ont été trouvés à Om el-Ga'ab et quels sont ceux que l'on a rencontrés à El-'Amrah, car les uns et les autres ont été mélangés, au moment où ils ont été déballés à Paris, je préfère en traiter avec ceux d'El-'Amrah.

Par contre, je peux parfaitement mentionner ici les perles ou pierres précieuses que j'ai trouvées à Om el-Ga'ab. Ces perles sont peu nombreuses : elles sont en cornaline, en améthyste, en cristal de roche et quelques-unes en émeraude. J'avais été fort surpris pendant longtemps de ne pas rencontrer quelques-uns de ces objets qui sont de tous les plus communs à la période correspondante des autres civilisations : je fus donc très content lorsqu'au fond d'un tombeau situé à l'ouest de la quatrième butte on découvrit une perle en cornaline, taillée en une sorte de cylindre plus gros en son milieu qu'à ses extrémités qui avaient été taillées en biseau. Dans un autre tombeau trouvé sous la troisième butte, on rencontra de grosses perles taillées en forme de losange, amincies sur les bouts à chaque extrémité et sur chaque face : ces perles, dont il m'est revenu qu'on en avait trouvé de semblables dans les sépultures des chefs Gaulois, sont en cornaline, rouge ou mélangée de rouge, en cristal de roche. D'autres perles également en cornaline plus ou moins pure et brillante étaient complètement cylindriques, percées en leur milieu d'un trou pour forer lequel on avait dû employer un instrument forant qui ne nous est pas connu et d'un très petit diamètre. Il y avait aussi dans la collection que j'avais réunie des perles rondes en améthyste : elles ont été distraites de la collection et données.

Une grenouille en une sorte de pierre qu'on m'a dite être la diorite fut rencontrée dans un des tombeaux situés à l'ouest de la grande colline. La tête et le dos sont absents, car on les a brisés ; malgré tout, l'amphibie est bien campé et la pierre si dure a été très bien polie. La reproduction s'en trouve à la planche XLII.

Je ne dois pas oublier ici les deux grands morceaux de bois qui ont

été trouvés sous le tombeau situé dans la troisième colline avec les perles dont il vient d'être question : j'en fais seulement ici mention et le lecteur verra lui-même à la planche où ils se trouvent les fils de métal qui tenaient les parties réunies.

Tels sont tous les objets qui rentrent dans ce paragraphe : le lecteur aura vu que, bien qu'ils ne soient pas nombreux, ils ont néanmoins une grande importance pour la connaissance de l'industrie humaine.

VII. — Stèles de simples particuliers

Je regarde les stèles dont il va être question comme les plus anciens monuments en ce genre que l'on connaisse, et le lecteur qui voudra bien les examiner de sang froid et sans parti pris, sera sans doute de mon avis. Elles sont au nombre de quarante-cinq, et le lecteur les trouvera toutes rendues dans ce volume par la phototypie, sauf trois qui ont été trouvées trop tard et qui ont été laissées au musée de Gizeh : tous mes instruments de photographie étant déjà emballés de même que les objets qui m'étaient échus, je ne pouvais les faire photographier ni à Abydos, ni même à Gizeh où elles n'ont été déballées que le lendemain de mon départ du Caire; je n'ai pu que les copier, ce qui n'était pas difficile, mais ma copie, je dois le dire, ne rend que les signes d'une manière approchant, et n'a nullement la prétention d'être un *fac-simile*, aussi ai-je renoncé à les reproduire, préférant les donner en appendice dans une autre planche de l'un de mes prochains volumes.

Quelques-unes des phototypies que je donne de ces monuments ne donnent elles-mêmes qu'une bien pâle imitation des stèles trouvées; mais tout contribuait à rendre ces reproductions imparfaites : l'état de la pierre, le peu de relief des caractères et leur effacement presque complet. Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi, lorsqu'on admet l'ancienneté des monuments; tout au contraire, il y a lieu d'être étonné qu'ils aient pu se conserver aussi intacts après tant de siècles écoulés.

Je ne veux aucunement m'attacher à lire ce que je crois présentement défier les efforts des plus savants, quoique certains mots et certains signes soient tout à fait reconnaissables : je préfère livrer les monu-

ments tels que je les ai trouvés aux discussions des autres égyptologues, tout en gardant pour moi la persuasion que certains détails de ces stèles sont très lisibles et fort compréhensibles. Il y a en effet certains caractères qui reviennent toujours les mêmes, comme les déterminatifs de l'homme et de la femme, comme encore les bras avec la main qu'on lit *ka* dans les monuments d'époque connue, que ces bras entourent ou non un oiseau que je crois être l'oiseau qu'on lit d'ordinaire *khou*, et je suis bien tenté de voir dans l'assemblage de ces deux signes, un titre funéraire analogue au de l'Ancien Empire. Je me contenterai ici de ces observations — justes ou fausses, que chacun en juge — que je pourrais multiplier, et je dois plutôt faire les observations extérieures que suggère la vue de ces monuments.

Tout d'abord, il est apparent que pas une seule de ces stèles n'a été faite de morceaux de calcaire spécialement choisis et préparés pour recevoir l'inscription devant l'orner. Certaines de ces pierres sont larges, les autres étroites, les unes équarries à peu près, les autres non ; les unes sont hautes, les autres petites, presque toutes n'ont pas été parées, et les caractères ont été gravés sur des surfaces non planes ou à peine aplanies. De là vient que ces stèles présentent toutes les formes possibles, sauf la forme carrée, la forme arrondie, toute forme en un mot qui accuse un travail méthodiquement fait pour reproduire un type donné. Les ouvriers qui ont façonné ces stèles se sont servis des premiers morceaux venus de mauvais calcaires aptes à remplir le but qu'ils se proposaient. Or, si l'on veut bien se rappeler que dès la VIe dynastie on savait se servir à Abydos de véritables stèles bien équarries, que dans les époques précédentes on se servait de même de morceaux de calcaire bien travaillés, on sera difficilement tenté d'admettre, avec M. Maspero, que ces stèles remontent à la XIe dynastie, ou pour employer une expression plus large, au Moyen Empire. Tout au contraire, s'il fallait s'en rapporter à l'extérieur de ces monuments, on serait facilement reporté à une époque où les usages de la civilisation n'employaient pas communément le calcaire à Abydos, où on ne le faisait pas venir à grands frais des lieux où il se rencontrait, soit parce qu'on ne connaissait pas encore les moyens

d'un transport facile, soit pour toute autre cause. Je sais fort bien qu'après la VIe dynastie il y a un chasme dans l'histoire d'Égypte ; mais à qui fera-t-on croire que les habitudes d'un peuple accoutumé à telle ou telle chose pendant la VIe dynastie, habitudes qui reparaissent aussitôt qu'on est à même de le constater, c'est-à-dire sous la XIe dynastie à Abydos, et bien plus tôt ailleurs, se soient complètement perdues dans l'intervalle, si bien que la civilisation soit devenue barbarie pour refaire de nouveau des conquêtes déjà faites ? Il y a, il est vrai, dans notre histoire du moyen âge une époque à peu près semblable à celle qui aurait existé en Égypte après la VIe dynastie et avant la IXe; mais nous savons que les Barbares envahirent alors le monde romain et nous comprenons les raisons de cette rétrogradation. Au contraire, en Égypte, s'il faut en croire Manéthon, le guide que chacun suit d'ordinaire, celui auquel tout le monde a recours sitôt qu'il s'élève une difficulté chronologique et cherche à mettre de son côté, il n'y eut pas à cette époque de conquête extérieure, il n'y eut que des dissensions intestines, les dynasties qui se succédèrent les unes aux autres sont égyptiennes, memphites ou héracléopolitaines. Il est donc beaucoup plus vraisemblable, beaucoup plus vrai partant, que la tradition ne s'est pas interrompue, que, si nous constatons le chasme dont je parlais tout à l'heure, ce chasme provient de causes inconnues et non pas d'une marche rétrogade de l'Égypte dans les voies de la civilisation, que les causes données jusqu'ici à cette interruption ne sont que de pures hypothèses qui ont eu plus ou moins de vraisemblance, mais qui n'en restent pas moins des hypothèses que les progrès de la science démontreront fausses tôt ou tard. Si donc ce chasme qui maintenant d'ailleurs ne porte plus que sur la VIIe et la VIIIe dynastie a laissé intacts les usages de l'Égypte, pourquoi aurait-il eu un effet si désastreux spécialement pour Abydos? N'est-il pas beaucoup plus logique d'admettre qu'Abydos a suivi en cela le sort commun de l'Égypte entière, et partant n'est-il pas beaucoup plus raisonnable et plus scientifique de faire remonter l'époque de ces monuments plus haut dans l'histoire des siècles que de la faire descendre beaucoup trop bas? Je me contente pour l'instant de ce premier résultat.

Le plus simple examen convaincra les personnes compétentes que la gravure de ces stèles a employé des caractères inconnus ou ayant une forme nouvelle. Les monuments écrits connus jusqu'ici — ils remontent à la IIIe dynastie et peut-être même à la IIe — emploient des signes qui reviennent à chaque instant dans les inscriptions analogues que les monuments nous font connaître : ici nous avons des caractères qui ne se retrouvent nulle autre part sur un monument connu. J'ai parcouru toute la série des textes des pyramides, je n'y ai rencontré nulle part certains signes, ou ce qui est encore plus fort, je crois, certaines formes de signes. Il est vrai qu'on peut m'objecter avec assez d'apparente raison que cela ne prouve rien ; mais, cependant cela prouve tout au moins qu'ils n'ont pas été employés plus tard ou à une époque contemporaine. Si l'on veut en plus se donner la peine d'examiner comment sont disposés les signes de ces inscriptions, on verra facilement que l'arrangement est à peu près le même que celui des célèbres panneaux de Hosi qui remontent peut-être à la seconde, qui sont au moins de la IIIe dynastie. De plus encore, si l'on examine la manière dont sont faits les signes, la première idée qui vient à l'esprit, c'est que ces signes sont d'une facture primitive, que les graveurs qui les ont gravés n'étaient pas fort habiles dans leur art, qu'ils ne savaient pas trop comment s'y prendre pour tracer le contour des objets qu'ils avaient à représenter. M. Maspero a dit que c'étaient des ouvriers malhabiles qui avaient gravé ces stèles ; évidemment ils étaient malhabiles, personne ne le conteste. Mais il y a maladresse et maladresse, et il existe dans une œuvre, n'importe laquelle, des caractères qui montrent si cette œuvre a été faite à une époque d'art avancé par un ouvrier malhabile, ou si au contraire cette œuvre est archaïque et faite par un ouvrier malhabile à la vérité, mais qui savait déjà plus et mieux faire que ses contemporains, des caractères qui font prévoir les progrès futurs et auxquels on ne se trompe pas. Les fragments de dessins laissés par les Coptes qui ont dévasté la nécropole d'Om el-Ga'ab sont aussi mal faits qu'on peut le désirer, mais personne, j'imagine, ne sera tenté de les confondre avec les stèles dont je parle. En outre, pour attribuer ces stèles à la XIe dynastie

comme l'a fait M. Maspero, il faut être bien oublieux ou bien ignorant. Comme je sais à n'en pouvoir douter que M. Maspero n'est pas un ignorant, j'en conclus qu'il a oublié, peut-être volontairement, peut-être involontairement, nul ne peut le dire que lui, qu'il a oublié que dans les stèles de la XIe dynastie qui proviennent d'Abydos et qu'on trouvera cataloguées dans l'ouvrage de Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos*[1], il se trouve des titres civils, religieux, qui sont complètement absents sur les stèles que j'ai mises au jour. Pourquoi ces stèles feraient-elles toutes exception à la règle qui régissait les inscriptions des stèles funéraires sous la XIe dynastie et sous tout le Moyen Empire? Ce serait une anomalie singulière à la fois et générale. Les inscriptions ne sont pas conçues dans le même esprit pour une raison bien simple, c'est qu'elles ne sont pas de la même époque. Elles sont donc antérieures au Moyen Empire. Or, comme elles ont été trouvées en même temps et dans les mêmes tombeaux que les stèles royales dont il sera question plus loin, il faut admettre qu'elles sont de la même époque. Nous verrons plus loin quelle peut être cette époque. Ici je me contenterai de dire qu'il y a une preuve qu'elles sont tout au moins de l'Ancien Empire, c'est que deux d'entre elles sont recouvertes de cette même couleur rouge que l'on voit sur les bas-reliefs de l'Ancien Empire et qu'on ne retrouve plus la même dès que l'Ancien Empire est passé. J'ai même trouvé dans l'un des tombeaux situés derrière la quatrième butte d'*Om el-Ga'ab* un pot rempli de cette couleur rouge en pain : elle est faite d'une sorte de manganèse.

Je ne saurais oublier ici l'étonnante preuve apportée par M. Maspero pour étayer son hypothèse gratuite d'après laquelle ces stèles remonteraient seulement au Moyen Empire, à savoir que quelques-unes de ces stèles étaient gravées à la pointe et que par conséquent ce n'étaient que des modèles de sculpteurs. Je me demande vainement comment le fait d'avoir été gravé à la pointe serait pour un monument une preuve de jeunesse. En outre une seule stèle répond à la description de M. Mas-

(1) Mariette, *Catalogue général des monuments d'Abydos*, p. 96 à 103.

pero, c'est le numéro 4 de la planche XXXVI ; M. Maspero, dans un examen trop hâtif des photographies que j'ai fait passer sous les yeux des membres de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* n'a pas vu que le fragment qu'il a pris pour une stèle entière faisait partie du numéro 4 de la planche XXXVI, que le numéro 5 de la rangée supérieure de la planche XXXV n'était à cette place qu'en vertu d'un manque d'observation de

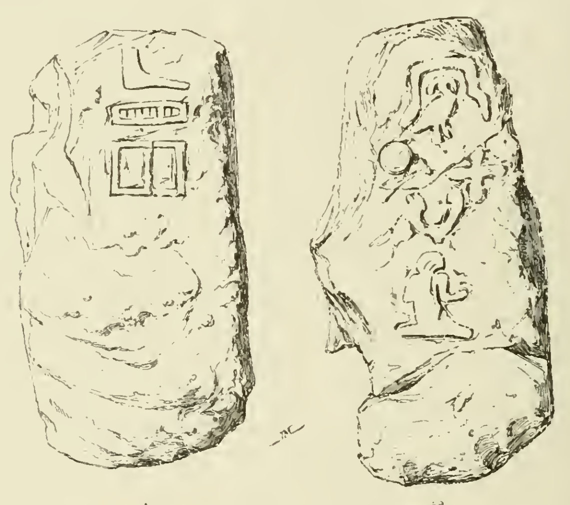


Fig. 51-52. — Stèles de personnages privés. Abydos. Musée de Gizeh. 1/4 grandeur naturelle.

ma part : je ne m'étais pas en effet aperçu qu'il faisait partie de la stèle numéro 4 de la planche XXXVI, alors que je l'ai fait photographier ; mais je m'en suis aperçu au cours de l'opération photographique et j'ai réuni les deux fragments. Or, ces fragments sont bien gravés à la pointe ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'on employait ce moyen quand on a fait cette stèle, et c'est tout. Quant à l'affirmation que ce sont des modèles de sculpteur, c'est une fantaisie pure, qui n'a aucun fondement



Fig. 53-62. Stèles de personnages privés. Musée de Gizeh. Abydos. 1/4 grandeur naturelle.

pour elle et il faudrait plaindre sincèrement les apprentis sculpteurs qui n'auraient pas eu d'autre modèle que celui-là.

Une dernière observation qui me semble très importante doit être faite ici, à savoir que l'art archaïque décelé par ces stèles n'est pas le moins du monde semblable à ce que nous connaissons de l'art égyptien, ou du moins qu'il y a de notables différences. Je me contenterai de faire toucher du doigt l'une de ces différences, parce qu'elle est typique. Le numéro 1 de la planche XXXVII, rangée inférieure, le numéro 1 de la même planche, rangée supérieure, le numéro 3 de la planche XXXVI, rangée supérieure, le numéro 4 de la rangée supérieure de la planche XXXV nous montrent des hommes représentés sans doute comme des déterminatifs des noms d'hommes qui précèdent : certains de ces hommes sont debout, d'autres accroupis. Ceux-ci ne nous offrent aucune matière à observation. Ceux qui sont debout au contraire ne sont point dans l'attitude purement égyptienne, que des critiques peu profonds ont nommée hiératique, un mot qui pour eux explique tout parce qu'il ne veut rien dire ; ils ont une tout autre attitude, ils marchent, sans avoir les jambes placées sur la même ligne, quoique déjà l'on sente que cette attitude viendra. Ils ont en outre les jambes peu proportionnées au reste du corps, les pieds tournés en dedans, comme on représentera plus tard les nains ; mais ils sont trop grands pour des nains et il serait d'ailleurs bien difficile d'admettre qu'il y eût un nombre relativement si considérable de nains faisant partie de familles royales, enterrés avec les rois et ayant reçu les honneurs peu ordinaires d'une stèle funéraire. Cette observation nous ramène donc à une conclusion identique à celle que j'ai déjà tirée des remarques précédentes, elle nous parle d'une époque où les artistes égyptiens n'étaient pas maîtres de leur art, d'une période archaïque, en un mot, et tout cet ensemble de conclusions doit peser dans la balance du jugement final. Je dois ajouter aussi qu'à côté des hommes et des femmes qui servent de déterminatifs, il y a des chiens, que sans doute ces chiens ont eu leurs stèles comme les autres membres de la famille, ce qui nous reporte à une époque de civilisation tout à fait primitive, car il n'y a nulle ressemblance avec les stèles de la

XI[e] dynastie nous montrant des chiens à côté de leurs maîtres, comme la stèle si connue d'Antef, et autre chose est de représenter un chien à côté de son maître, autre chose est de faire une stèle en l'honneur d'un chien et de la déposer dans le tombeau du maître[1].

VIII. — Stèles royales et bannières royales

J'ai trouvé dans les tombes situées derrière la quatrième butte d'*Om el-Ga'ab*, trois stèles et une sorte de mortier contenant la bannière du roi Den, [hiéroglyphes]. La première stèle ne contenait qu'une lettre, [hiéroglyphe] : c'est pourquoi j'ai nommé le roi qui avait ce nom de *double* le *Roi Serpent*. Pour les deux autres, il y en a une qui appartient à un roi dont le nom de *double* était *Qâ*; quant à la troisième, je dis franchement que je ne sais pas lire le nom inscrit, et peut-être y en aura-t-il beaucoup d'autres dans mon cas. J'ai en outre trouvé sur les grands vases qui formaient le mobilier funéraire des tombes douze autres bannières complètes ou incomplètes. Que ces vases fissent partie du mobilier funéraire royal, c'est ce qui est certain pour quelques-uns, puisqu'ils ont été trouvés dans le tombeau même du roi *Den*. Je ne crois pas qu'il soit trop osé de ma part de conclure de la présence des autres vases dans une tombe qu'ils formaient une partie du mobilier du roi dont ils portent le nom. C'est la conclusion qu'on a toujours tirée de la découverte et de l'inscription en pareil cas, et j'ajoute qu'on a tiré cette conclusion avec raison, à mon avis. Que si l'on conteste la valeur logique de cette conclusion, il faut alors contester toute la partie de la chronologie de l'histoire égyptienne qui n'a d'autre fondement, et de plus tout ce que l'on sait de l'histoire de l'art et de l'industrie en Egypte.

(1) Je sais également aujourd'hui que ces stèles avec des hommes représentés ainsi sont des stèles de nains, parce que j'en ai trouvé des squelettes (30 août 1898).

Cela donc une fois posé, je dois faire connaître les monuments dont il doit être question dans ce paragraphe. La première stèle qui ait été trouvée est celle du roi *Serpent*. Elle était en trois morceaux et en calcaire. Primitivement elle était monolithe et ce sont les profanateurs des tombes d'Om el-Ga'ab qui l'ont ainsi partagée. Les deux premiers morceaux portaient d'ailleurs seuls une inscription composée de deux caractères et du plan d'une maison. Elle devait avoir de 2m,50 à 2m,60 de hauteur environ. Elle était cintrée, et le champ où l'on a gravé l'inscription a été creusé plus profondément sur les bords, moins dans le milieu, de sorte qu'il y a renflement et que ce renflement donne un relief surprenant aux objets représentés. Ces objets sont au nombre de trois, un épervier, un serpent et un quadrilatère dont la partie inférieure représente l'entrée d'une maison telle qu'elle a été représentée en particulier sur le sarcophage du roi Mycérinus, le constructeur de la troisième pyramide, si l'on s'en rapporte aux dessins qui en ont été publiés, puisque le sarcophage lui-même est perdu. Les deux autres stèles étaient en granit noir : elles avaient été aussi brisées par les profanateurs, et en un plus grand nombre de morceaux, la matière étant plus dure. Elles étaient aussi fort hautes et portaient de même deux bannières

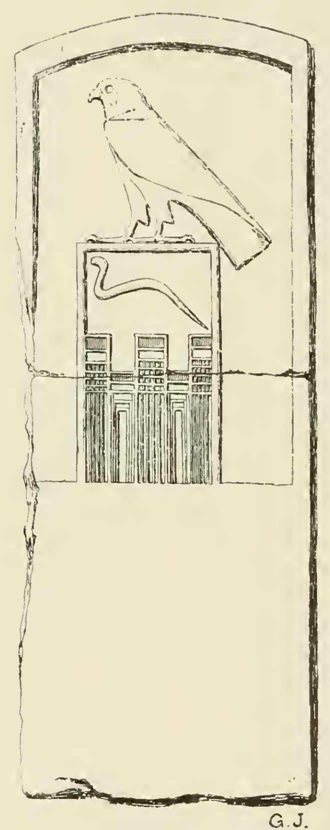


Fig. 63. — Stèle du roi *Serpent*.
Calcaire. 1/12 grandeur naturelle.

royales que je donne ici. Elles étaient de même cintrées, mais beaucoup moins habilement; elles avaient aussi été évidées dans le champ de l'inscription, mais là encore l'habileté avait été moins grande parce que la matière était plus dure. Les inscriptions se composaient d'un épervier

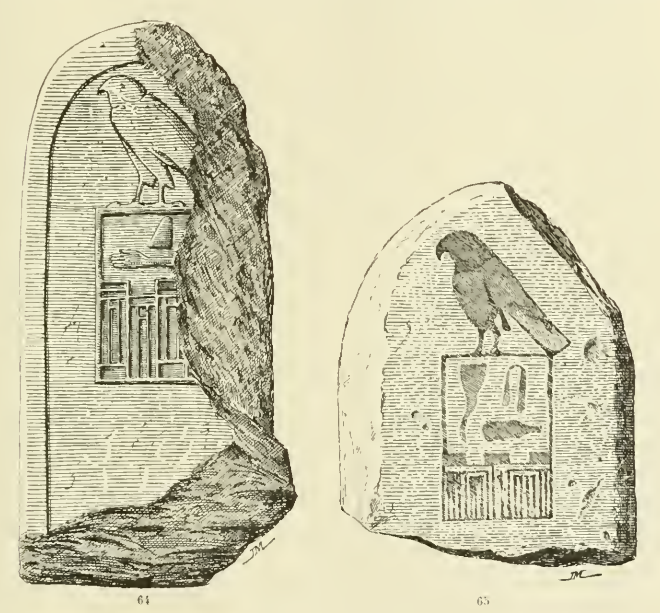


Fig. 64. — Stèle du roi *Qa*. Musée de Gizeh. Granit noir. 1/10 grandeur naturelle.
Fig. 65. — Stèle royale. Musée de Gizeh. Granit noir. 1/10 grandeur naturelle.

sur le quadrilatère et de deux signes pour l'une, de trois pour l'autre dans l'intérieur du quadrilatère au-dessus de la triple porte. Le quatrième monument était un immense mortier en granit gris, brisé en plusieurs morceaux, ayant cependant une masse considérable, et portant inscrit sur l'un des côtés le signe au-dessus du quadrilatère

avec les caractères et le modèle d'une triple porte; de même de l'autre côté il y avait les mêmes signes qu'on a retrouvés sur l'un des fragments. Ces monuments nous donnent donc ce qu'on a nommé d'abord fort improprement bannière royale, ce que M. Flinders Petrie a démontré depuis représenter la maison du *double* de l'Horus, son autel, explication qui a été admise par M. Maspero, ce que je ne saurais mieux faire que d'admettre, puisque les plus anciens monuments que l'on connaisse[1] viennent à l'appui de cette judicieuse théorie. S'il en est ainsi, on comprend parfaitement que les vases trouvés dans les tombes d'Om el-Ga'ab portent le nom du *double* de ces rois, car ils contenaient précisément la nourriture destinée à conserver la vie à ce *double*; par conséquent je suis parfaitement autorisé à conclure de ce côté que les dits noms représentent des personnages ayant existé à une époque indéterminée. De même j'ai trouvé quelques-unes de ces *bannières* sur des fragments de vases en pierre, lesquels vases avaient été brisés par les profanateurs de la nécropole. Comme je trouvais ces fragments dans l'intérieur des tombes que je mettais au jour, il m'était tout à fait impossible de croire qu'on les avait apportés d'autres parties de la nécropole d'Abydos pour les enfouir dans la nécropole particulière d'Om el-Ga'ab. C'est ainsi que j'ai réuni seize noms de *doubles* désignant après la mort seize personnages ayant vécu d'abord et ayant peut-être porté un autre nom, ou ayant peut-être aussi porté pendant la vie le même nom qui leur servait après la mort. Je dois faire observer ici que quelques-uns de ces noms, au lieu d'être contenus simplement dans le rectangle habituel sont contenus dans un rectangle entouré d'une sorte de cartouche crénelé, tel qu'à la XVIII[e] et à la XIX[e] dynastie par exemple on en mettait autour des cartouches contenant les noms des villes, des rois ou des tribus vaincus.

Il y a donc au moins — je dis au moins parce que peut-être y a-t-il sur quelques autres fragments que je n'ai pas pu lire ou que j'ai rejetés comme sujets à caution, d'autres noms que de plus habiles que moi

(1) C'est M. Flinders Petrie, un des hommes les plus compétents en la matière, qui s'est servi de ces mots dans une lettre qu'il m'a adressée au cours du mois d'août 1896.

mettront en lumière — il y a donc au moins seize noms de *doubles* de Pharaons égyptiens, pour leur donner un titre qu'ils n'avaient sans doute pas, qui sont tombés entre mes mains. Mon premier soin a été de rechercher sur les diverses tables qui nous ont conservé les noms des rois égyptiens, s'il y en avait quelques-uns de connus afin de savoir sur quelle époque il fallait faire retomber la civilisation que décelaient les monuments. J'eus bientôt fait de m'apercevoir qu'il n'y en avait pas un seul. J'avais donc affaire à seize noms nouveaux. De quelle époque étaient les personnages auxquels avaient appartenu ces noms? C'est ce que rien n'indiquait.

Peut-être faut-il ranger ici, parmi les stèles royales, une stèle qui est reproduite à la planche XLII et qui est par sa taille digne de tenir le milieu entre les stèles particulières et les stèles royales dont il vient d'être question. Elle est en calcaire et d'une très grande épaisseur. Elle contient quatre caractères d'un archaïsme évident et qui se transcrivent ainsi . Peut-être ce nom précédé du titre royal exprimé par l'épervier contient-il un autre de ces noms que je viens d'examiner. C'est ce que l'étude approfondie des monuments que je publie fera connaître ; pour moi, je le crois.

M. Maspero, dans la séance de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres* en date du 29 juin 1896, prit acte de ce qu'il se trouvait parmi les photographies de monuments, que je fis passer sous les yeux des membres composant cette Académie, le cartouche d'un roi de la XII[e] dynastie, pour essayer de reporter à cette époque les noms que j'ai découverts. Je fis observer que jamais l'idée ne m'était venue de faire entrer parmi les noms que je mettais au jour le cartouche prénom du pharaon de la XII[e] dynastie. Peut-être M. Maspero voulait-il obtenir le but qu'il croit avoir atteint, c'est-à-dire jeter le discrédit sur les pauvres découvertes que je crois toujours avoir faites. S'il l'a voulu, il a bien pu triompher dans le silence du cabinet ou parmi un tout petit cercle d'adulateurs; mais les triomphes les plus éclatants peuvent être éphémères et les triomphateurs de la veille sont quelquefois les vaincus du lendemain.

M. Maspero a été d'ailleurs obligé de revenir sur son opinion après avoir attribué à la XIIe dynastie les noms qui apparaissaient pour la première fois devant le public, il a ensuite varié, ce qui ne surprendra guère, et il les a attribués, d'après ce que l'on m'a dit, à la VIIIe, à la Ve et même à la IVe. Je n'attache aucune importance à ces on-dit; mais si la chose est telle qu'on me l'a rapportée, je me demande sur quelles bases M. Maspero a pu asseoir son affirmation. Je comprendrais fort bien qu'ayant attribué au Moyen Empire les objets découverts au cours de mes fouilles, il ait attribué à la même époque des monuments découverts en même temps et dans les mêmes lieux; mais reporter maintenant à des dynasties antérieures certains des monuments mis au jour serait du même coup avouer qu'on s'est trompé pour les objets. Alors pourquoi avoir montré tant d'esprit de dénigrement tout d'abord? Ce n'était vraiment pas la peine pour en arriver à un résultat approchant de si près l'hypothèse qui m'avait semblé soutenable et parfaitement admissible, digne tout au moins d'être prise en sérieuse considération par des esprits sérieux.

Mais je vais essayer de prouver que les noms conservés ne sont pas plus de la IVe, de la Ve et de la VIIIe dynastie que de la XIIe. Il est un fait certain, indéniable, à savoir que ces seize noms ont été trouvés dans une même nécropole, que cette nécropole n'a été fouillée qu'au tiers et qu'il me reste encore les deux tiers à explorer. C'est donc un cimetière commun à un certain nombre de personnages qui tous ont été enterrés à cet endroit, puisque j'y ai trouvé, sinon leurs corps qui ont été brûlés, du moins, une série de monuments portant leurs noms, les uns encore en place, les autres arrachés de leur place première, mais n'ayant pu être traînés bien loin à cause de leur pesanteur. Cela établi, il faut avouer que l'on a enterré dans la nécropole d'Om el-Ga'ab toute une série de personnages royaux qui ne sont connus que par leurs noms de *doubles*.

A quelle époque appartenaient ces personnages royaux? Le Moyen Empire égyptien étant écarté pour les raisons déjà données, je dois faire porter mon enquête seulement sur l'Ancien Empire. Cet Ancien

Empire se termine par deux dynasties, la VIIe et la VIIIe, qui étaient memphites d'origine, dont l'une a compris un certain nombre de rois ayant régné un certain nombre d'années, et dont l'autre a compté soxante-dix rois en soixante-dix jours, au dire des auteurs qui nous ont conservé des fragments du livre de Manéthon. De cette dernière, il ne pourrait être question ici, car, outre que les chiffres ne semblent pas exacts et paraissent au contraire avoir été faits pour concorder ensemble, par conséquent n'ont pas plus de valeur historiquement que de mauvais bouts rimés en poésie, s'il fallait admettre que les soixante-dix rois soient montés sur le trône un matin pour en être descendus le matin suivant, cette effroyable consommation de souverains n'eût guère laissé la possibilité de leur procurer les honneurs funèbres dont témoignaient la nécropole d'Om el-Ga'ab et le mobilier contenu dans les tombeaux. D'ailleurs, la preuve que je vais faire valoir pour l'autre dynastie vaut aussi pour celle-ci. S'il est une coutume qui se voit continuée à travers les siècles en Égypte, c'est la sépulture d'un individu dans le village qui l'avait vu naître, dans le lieu où il avait été placé par la faveur du roi pour exercer la charge dont Sa Majesté l'avait revêtu, ou dans le lieu choisi expressément pour ce dessein, quand il s'agissait de Pharaons, de leurs familles et de leurs cours. Pendant la période chrétienne, les plus simples gens se faisaient encore reconduire après leur mort dans le village où ils étaient nés, tout comme le font aujourd'hui les Chinois. Les Pharaons eux-mêmes fixaient leur sépultures non loin des lieux où ils avaient établi leur résidence principale pendant leur vie. C'est ainsi que les rois de la IVe dynastie ont leurs pyramides à Gizèh, ceux de la Ve et de la VIe au sud de la nécropole de Saqqarah : on ignore toujours où est située la nécropole des rois de la VIIe et de la VIIIe dynastie. Mais ici en raisonnant *a priori* on a tout lieu de croire que cette nécropole devait être située dans la nécropole memphite, puisque ces deux dynasties étaient d'origine memphite, avaient résidé à Memphis et, selon toute probabilité, se sont fait enterrer près de Memphis. Sous ces deux dynasties l'Égypte a subi des bouleversements politiques, la chose est certaine; peut-être a-t-elle été en proie à

des divisions intestines, à des invasions territoriales, c'est très possible; mais, si ces divisions, ces querelles, ces invasions ont pu empêcher leur sépulture près de Memphis, elles ont dû l'empêcher aussi bien à Abydos, située à plus de 400 kilomètres au sud. De plus, il serait inconcevable que ces rois non originaires d'Abydos, enterrés à Abydos pour éviter les profanations dont leurs cadavres eussent pu être assaillis à Memphis, eussent été vénérés pendant de longs siècles par les habitants de la ville sainte d'Osiris; qu'à toutes les périodes de l'histoire égyptienne les sujets et les princes régnants aient tenu à gloire d'offrir les objets les plus divers aux Ancêtres qui avaient été enterrés à Abydos, que Ramsès II notamment se soit vanté, dans la grande inscription dédicatoire du temple que son père avait élevé en son honneur dans la nécropole d'Abydos, d'avoir fait restaurer le tombeau des Ancêtres. Et ici je prie le lecteur de se rappeller toute la série des objets dont j'ai parlé au cours du chapitre précédent, ces millions de vases qui constituaient les buttes qu'il m'a fallu explorer, le culte persistant des habitants modernes d'Abydos qui vont encore chercher des vases où leurs ancêtres allaient en porter, et tous ceux qui auront pesé ces raisons conviendront, j'espère, que l'on n'eût pas rendu tant d'honneurs, de si magnifiques et de si perpétuels, à des rois dont l'histoire n'a pas conservé le nom, que l'historien national lui-même semble n'avoir pas pris la peine de faire connaître, estimant sans doute qu'ils avaient peu d'importance, qu'eux et leur époque devaient être voués à l'oubli, soit à cause de leur peu d'éclat, soit à cause des troubles qui avaient eu lieu à leur occasion; car pourquoi les abréviateurs de Manéthon n'auraient-ils compté que la somme des années et des rois de ces deux dynasties, alors que pour toutes les autres ils ont soigneusement donné les noms des rois les plus obscurs, sinon que Manéthon lui-même leur en avait donné l'exemple, pour les raisons que je viens de dire ou pour d'autres à lui connues ? En admettant même qu'il faille faire retomber cette omission sur les abréviateurs, il n'est personne qui ne voie que les deux dynasties dont il s'agit doivent être écartées de nos recherches, c'est-à-dire la VIIe et la VIIIe. Sous la VIe dynastie, Abydos était prospère, on y fai-

sait des œuvres d'art dont la stèle célèbre d'Ouna est un échantillon; comment sous la VIIe et la VIIIe y aurait-il eu assez de décadence dans la gravure pour faire les stèles que mes fouilles ont mises au jour, comment eût-on négligé de mettre les titres du défunt, de raconter ses exploits et ses fonctions, même de faire figurer quelque membre de la famille, et cela non pas sur deux ou trois stèles, mais sur les quarante-cinq déjà découvertes qui se ressemblent toutes, qui ont un air primitif et archaïque indéniable? Comment se serait-on écarté de ces coutumes entrées dans le cœur des Égyptiens, qui y survécurent jusqu'à ce que l'Égypte eût disparu et qui, si l'on cherchait bien, survivent sans doute encore? Il ne s'agit plus ici de faire des phrases arrondies, des hypothèses plus ou moins ingénieuses et de vouloir échapper à des faits et aux conclusions qui en ressortent, il faut, bon gré mal gré, prendre le tout des découvertes mises au jour et les expliquer loyalement, sans préjugé, sans jalousie et sans rancune. Il faut répondre; comment sortira-t-on de là, même avec toute l'habileté et tout l'arsenal de fausses raisons que l'on a à son service?

Nous devons donc écarter la VIIIe et la VIIe dynastie, pareillement la VIe, la Ve, la IVe et la IIIe, d'origine memphite, ayant leurs nécropoles en tout ou en partie connues, riches, splendides, majestueuses, auxquelles ne peuvent se comparer les pauvres tombes d'Om el-Ga'ab creusées dans la molasse et revêtues de briques grossières. Restent la Ire et la IIe dynastie. Ici la question change du tout au tout. La première et la seconde dynastie étaient d'origine thinite; or la ville de This ou Thinis, si elle n'était pas la même qu'Abydos, comme on l'a cru longtemps, en était assez rapprochée pour que les habitants n'eussent qu'une nécropole commune avec ceux d'Abydos, qu'ils fussent revêtus de dignités sacerdotales s'exerçant à la fois à This et à Abydos, comme ce Mesmîn dont j'ai découvert la tombe et qui vivait sous le règne de Ramsès II. De plus, toutes les œuvres d'art découvertes, l'archaïsme de cet art se comprennent facilement à l'aurore de la monarchie égyptienne. Aussi de très bons esprit ont-ils cru que j'avais découvert la sépulture des deux premières dynasties. Cela se peut, mais je dois dire

en mon âme et conscience que la chose ne me paraît pas probable. Voici la raison qui pourrait militer en faveur de l'hypothèse que je caresse.

J'ai au moins seize noms de rois ayant régné en Égypte avant ou pen-



Fig. 66-68. — Gravures sur des vases en terre. Tombeau du roi *Den*. 1/2 grandeur naturelle.

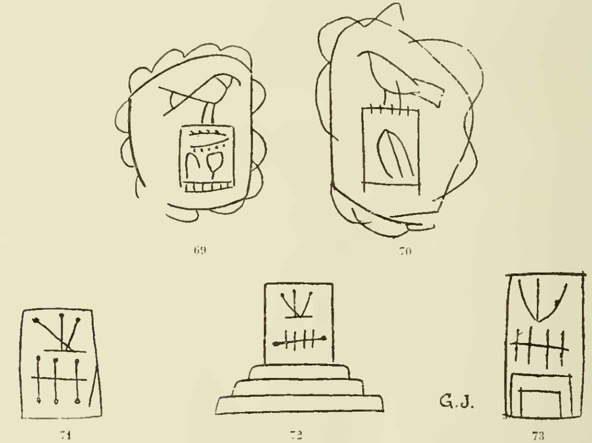


Fig. 69-73. — Gravures sur des vases en terre. Abydos. 1/3 grandeur naturelle.

dant les deux premières dynasties : c'est en fouillant le tiers seulement de la nécropole que j'ai découvert ces seize noms ; à chance égale, d'après ce compte, ce serait trente-deux nouveaux noms de souverains

que je devrais trouver dans une seconde ou une troisième campagne. Mais en admettant que le terrain des sépultures royales soit à peu près épuisé, il faut au moins admettre que sous la quatrième butte que j'ai dû laisser inachevée, il y au moins une sépulture royale que je n'ai pas encore découverte. Est-ce trop de compter qu'avec celle-là il y en a deux disséminées dans la partie de la nécropole qu'il me reste encore à explorer? Je ne le crois pas. Dès lors c'est une de trop, puisque d'après Manéthon la première et la seconde dynastie comprennent dix-sept rois. Mais ici l'on m'objectera sans doute que les deux premières dynasties telles qu'elles nous ont été livrées par Manéthon et ses abréviateurs sont peut-être loin d'être complètes, qu'il peut parfaitement y avoir eu des trous, que pareille chose lui est déjà arrivée pour la XII[e] dynastie, témoin le nouveau roi Hor que M. de Morgan a découvert dans la nécropole de Dahschour, au milieu des rois de la XII$_e$ dynastie. Je crois parfaitement que le roi Hor a été découvert à Dahschour au milieu des rois de la XII[e] dynastie, mais ce n'est pas une raison pour rejeter le témoignage de Manéthon. Manéthon est jusqu'à présent en possession de la chronologie égyptienne, c'est lui que nous devons suivre tout d'abord jusqu'à ce que la fausseté des renseignements qu'il nous a fournis nous ait été démontrée : alors seulement nous sommes tenus de l'abandonner. Il a de graves défauts, sans doute, il ne comprenait pas l'histoire telle que nous la comprenons, je l'admets volontiers, il n'a pas su reconnaître les causes des événements, il est superstitieux, etc. : c'est très vrai, mais malgre toutes ces raisons de ne pas admettre son témoignage il faut cependant l'admettre jusqu'à ce qu'on ait en mains la preuve de son erreur, parce que lui seul a eu entre les mains les pièces originales de l'histoire égyptienne et que si l'on voulait recevoir en histoire les hypothèses bâties sur des peut-être ou des possibilités, l'édifice historique serait bientôt en ruines. Ainsi le roi Hor de la XII[e] dynastie a très bien pu exister, sans que Manéthon ait eu à l'enregistrer, et cela pour la simple raison qu'il n'a pas régné, qu'il sera mort avant le père qui l'avait associé à sa couronne. Je n'affirme rien en l'espèce : je présente seulement une explication très plausible de sa mort et de son omis-

sion dans les listes de Manéthon. Donc jusqu'à nouvel ordre, Manéthon demeure notre guide le plus sûr pour la chronologie égyptienne, guide autrement digne de confiance que les historiens grecs, surtout Hérodote et Hécatée d'Abdère, même Eratosthène, et nous ne devons le jeter par dessus bord que lorsque nous y sommes forcés. Ce n'est pas ici le cas.

Dès l'année dernière j'aurais pu soutenir par les raisons qui précèdent l'hypothèse que je m'efforce de rendre probable et même de faire passer au rang des données certaines de la science; mais depuis le mois de juillet 1896, c'est-à-dire de l'année en laquelle j'écris, il s'est produit un fait qui est venu singulièrement corroborer mon opinion. Il y avait au Musée de Palerme une table contenant les noms de *doubles* des rois des premières dynasties égyptiennes : les noms de *doubles* des rois qui composent les deux ou trois premières dynasties sont de la même sorte que ceux qui ont été mis au jour dans la nécropole abydénienne, mais ce ne sont pas les mêmes : il n'y en a pas un seul d'identique. Par conséquent, le problème est d'ores et déjà, me semble-t-il, résolu. C'ést ici le lieu de rappeler la statue de granit n° I du Musée de Gizeh, laquelle contient sur les épaules, en sa partie postérieure, trois ou quatre noms de *doubles* semblables tout au moins à ceux que j'ai trouvés. Devant tant de témoins assemblés que peuvent dire les savants

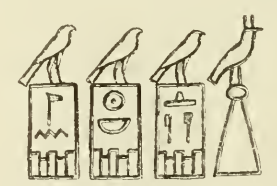


Fig. 74. — Inscription gravée sur la statue n° 1 de Gizeh. 4/5 grandeur naturelle.

dont la devise semble être: *ego contra*? Malgré tout, je ne prétends aucunement que ce soit là le dernier mot : c'est jusqu'à présent une simple hypothèse et les fouilles postérieures donneront sans doute le mot de l'énigme.

Il ne me reste plus pour finir ce côté de la question qu'à faire obser-

ver que pas un seul des objets découverts ne vient apporter un témoignage contraire aux raisons qui viennent d'être données. Tous sont archaïques, tous parlent d'un art encore inconnu, il est vrai, mais dont la manière, les motifs et l'extérieur sont en complet accord avec une période antéhistorique. Certains objets seront peut-être trouvés trop parfaits, comme les pieds de fauteuil et le lion en ivoire; mais ces objets ne sont pas plus parfaits, en leur genre, que le morceau de bois d'ébène, orné de marqueteries triangulaires dont quelques-unes sont en verre émaillé, lequel morceau de bois a été trouvé avec une des stèles royales en granit, que la tête de femme en bois d'ébène sculpté, surtout que la stèle du roi Serpent. Voyez l'épervier debout sur le rectangle, considérez sa pose, ses serres puissantes, sa tête, et surtout la ligne de démarcation destinée à indiquer le changement de couleur dans son plumage, au-dessous du cou, et dites si ce n'est pas là un magnifique morceau de sculpture archaïque. Pas un de ceux qui verront cette stèle ne sera d'un avis contraire. Rien ne vient donc s'opposer à l'hypothèse que je soutiens, tout vient au contraire la corroborer.

Mais, me dira-t-on en cet endroit, que faites-vous du témoignage de Manéthon, lequel assure que Ménès fut le créateur de la monarchie égyptienne, vous le si ardent défenseur du prêtre de Sébennytos? Qu'on me permette de le dire ici, Manéthon ne s'oppose point à cette hypothèse antéhistorique, il la suppose au contraire quand il dit qu'avant Ménès et la première dynastie il y avait eu des générations précédentes qui avaient régné sur la vallée du Nil et qu'on appelait les Mânes : de ses commentateurs et abréviateurs, l'un dit que ces générations étaient thébaines d'origine, mais un autre affirme qu'elles étaient thinites, c'est-à-dire des environs d'Abydos[1]. Ce seraient donc les rois de ce temps antéhistorique que j'aurais fait revenir au jour de l'histoire. Évidemment je ne sais rien d'exprès sur eux, j'ignore quelles furent leurs actions, s'ils furent victorieux ou vaincus dans les guerres ou les razzias qu'ils entreprirent, si même il furent belliqueux ou pacifiques. J'ignore tout cela

(1) Cf. Manéthon, éd. Fruin, p. 17, d'après Eusèbe.

en vérité et je ne le regrette que fort médiocrement, car ces détails ne m'intéressent guère ; j'ai, au contraire ce qui m'intéresse le plus, à savoir des objets échappés aux ruines des hommes, plus encore qu'à celles du temps, et ces objets me parlent de l'industrie, de l'art de cette époque lointaine, me peignent mieux la civilisation des hommes gouvernés par les rois que n'auraient su le faire les textes les plus précis.

Mais les monuments que j'ai mis au jour et que j'ai recueillis peuvent encore nous apprendre autre chose. Sur des fragments de vases en albâtre, en onyx ou en d'autres pierres dures, j'ai trouvé des hiéroglyphes assez faciles à lire, des hiéroglyphes tracés à la pointe, a dit M. Maspero, — cela se peut, cela est évidemment vrai pour quelques-uns, mais qu'est-ce que cela peut faire à la question que je traite? ce serait plutôt favorable que défavorable à l'hypothèse que je soutiens. Sur ces fragments qu'on trouvera reproduits aux planches VIII et XXXVII, j'ai lu certains titres qui montrent qu'à cette époque presque tout le protocole des pharaons égyptiens était déjà connu et employé. Ces titres sont , c'est-à-dire : Vautour du sud, Urœus du nord, Roi du sud et Roi du nord. Il va sans dire que le titre d'Épervier était employé couramment. Voilà donc une preuve matérielle indéniable que la Haute et la Basse Égypte étaient réunies sous une même domination à l'époque de ces Pharaons ; voilà donc une preuve que le mythe d'Osiris était déjà connu et que le roi était déjà identifié avec le fils d'Osiris, Horus, et que ce temps n'était pas le plus ancien que l'on connût, puisque le pharaon avait réuni en sa propre personnne les quatre signes symboliques dont chacun avait été particulier autrefois à telle ou telle tribu habitant le sud ou le nord de la vallée du Nil. Or, quand le *double* royal inscrit dans le rectangle est appelé de ces quatre noms, plus du nom divin de Hor, quand on a, dis-je, une phrase ainsi conçue ; « La demeure du *double* royal de l'Épervier un tel, vautour du Sud, Uræus du Nord, roi du Sud et roi du Nord, » ne semble-t-il pas résulter de cette petite inscription que le rectangle aurait bien pu contenir le nom du personnage tel qu'il l'avait porté de son vivant, au lieu de ne contenir

qu'un nom de *double* fabriqué d'après un système religieux qui a bien existé plus tard, mais qui a bien pu ne pas exister si tôt? L'on observera que nulle part, sur ces monuments anciens, on ne rencontre l'expression Fils au Soleil [hieroglyph] qui n'a été trouvée jusqu'ici qu'avec le nom d'un roi de la IIIe dynastie, fait qui concorde admirablement avec l'hypothèse que je soutiens.

Somme toute, le débat doit se limiter entre les deux premières dynasties d'une part ou les dynasties qui les ont précédées d'autre part. Le temps n'est plus où l'on peut croire que Ménès, l'organisateur de la monarchie égyptienne d'après Manéthon, sortit tout à coup du sol pour organiser une monarchie dont il aurait à la fois été le chef et le sujet, jusqu'au moment où il lui aurait été donné une femme qui lui aurait à son tour donné des enfants. Il faut bien admettre que, pour organiser quoi que ce soit, il faut des éléments susceptibles d'être organisés, en l'espèce des hommes assez nombreux pour exiger des lois, quelque primitives qu'on les suppose, assez avancés dans les voies de la civilisation pour être déjà sortis non seulement de la vie sauvage, mais encore de la vie familiale et de la vie de tribu telles qu'elles ont dû exister primitivement. Ces hommes ont nécessairement existé, puisque Ménès les a organisés. Ce sont eux que je crois avoir retrouvés. Mais ces hommes étaient déjà maîtres de l'Égypte tout entière telle qu'elle était à cette époque, ils possédaient déjà une civilisation très avancée, dont ils pouvaient être fiers, dont ils étaient réellement fiers. Combien y a-t-il eu de ces générations? C'est ce que rien ne permet encore de savoir. Mais ce que l'on sait avec certitude, c'est que l'Égypte qui avait conservé une si grande vénération pour les ancêtres[1] n'avait pas oublié ces anciens morts qui lui avaient ouvert les voies de la civilisation, qu'elle les honorait toujours, même à des époques où elle avait oublié d'autres morts bien plus modernes; qu'elle continue encore à les ho-

(1) Cf. E. Amélineau, *Essai sur le développement historique et philosophique des idées morales dans l'ancienne Égypte*; spécialement le chapitre sur la famille qui traite de ce sujet.

norer sans le savoir, et dès lors il n'est pas étonnant que les chrétiens pour assurer leur domination religieuse aient senti le besoin de ruiner de fond en comble une nécropole où les habitants d'Abydos se rendaient en pèlerinage pour honorer la mémoire pieusement conservée de ces Ancêtres dont les noms ne leur étaient plus connus. Tout se tient et tout s'enchaîne : aveugle qui ne le voit pas.

CHAPITRE TROISIÈME

OBJETS FOURNIS PAR LES FOUILLES D'EL-'AMRAH

Les fouilles d'El-'Amrah n'ont pas produit que des vases en pierre ou en terre, il faut y ajouter encore des silex et des objets en métal. Le lecteur trouvera reproduit sur les planches X, XI, XII, XIII de ce volume, tout ce que j'ai pu représenter des poteries, et les vases en pierre se trouvent mélangés avec les vases d'Om el-Ga'ab. Je ne m'y arrêterai pas longuement.

Les vases en pierre sont absolument dans le genre de ceux dont j'ai déjà parlé à propos des objets rencontrés à Om el-Ga'ab; mais la matière dont ils étaient faits n'est pas aussi diverse, bien s'en faut que celle des vases dont il a été question précédemment. L'albâtre, l'onyx et le calcaire sont seuls représentés dans les vases en pierre d'El-'Amrah. Je le répète ici, parmi ces vases il n'en est peut-être pas un seul dont la matière soit semblable à celle de son voisin : le calcaire surtout est teinté de nuances diverses très difficiles à signaler pour quelqu'un qui n'est pas pétrographe de profession. Mais je dois dire qu'aucun des vases en calcaire n'a le fond blanc même teinté d'autres couleurs, ainsi que quelques vases d'Om el-Ga'ab. La forme de ceux-ci est exactement la même que celle des vases similaires d'El-'Amrah.

Les vases en terre sont très nombreux. Ils peuvent se ranger en quatre catégories : les vases de terre grossière à peine vernissés, les vases en terre rouge ou terre blanche, les vases en terre rouge à bord noir et les vases ornés ou non de dessins géométriques. Ceux de la première catégorie ressemblent tout à fait à ceux d'Om el-Ga'ab : il n'y a entre eux aucune différence ; cependant le vernissage semble avoir été plus soigné

pour ceux d'El-'Amrah. Peut-être même faut-il voir un essai de décoration dans certaines lignes rouges, très irrégulières, qu'on remarque soit au bord des plats, soit un peu au-dessous, comme dans les numéros 3 et 4 de la rangée inférieure de la planche XI. La poterie en terre rouge n'est pas représentée par un grand nombre de vases et elle peut se subdiviser en deux sous-classes, les vases non ornés et les vases ornés. Les premiers sont de forme curieuse : un vase rond à grosse panse et à toute petite embouchure, le numéro 7 de la rangée inférieure de la planche XII, plus un autre vase qui a déjà la forme des *pichets* encore en usage dans les départements de l'Ouest, notamment en Vendée et en Bretagne, représenté au numéro 2 de la rangée supérieure, même planche, enfin le numéro 1 de la rangée supérieure de la planche X, haut, avec un long col presque aussi large que la panse qui est très petite, avec une inflexion au col qui n'est pas sans grâce, car il se rétrécit vers son milieu et se renfle près de la panse et près de l'extrémité supérieure qui a un rebord. Les vases ornés sont également au nombre de trois; d'abord une assiette ornée de dessins géométriques : c'est le numéro 4 de la planche XI, rangée supérieure. Le dessin est très irrégulier : c'est celui d'une croix dont le tronc ne serait pas plus large que les branches ; mais les angles au lieu d'être droits sont ou aigus ou obtus. Les branches et le tronc de la croix sont limités par deux lignes qui ont en l'intention d'être parallèles, mais dont le parallélisme est demeuré à l'état d'intention ; l'un des côtés que j'appelle branches n'a pas de seconde ligne. Le champ de ces lignes est rempli par d'autres lignes transversales qui elles aussi ont eu l'intention d'être parallèles sans avoir traduit cette intention en acte : les branches de la croix qui sont transversales sont ornées de lignes verticales qui occupent toute la largeur de l'assiette, au lieu que les lignes horizontales du tronc sont interrompues par les lignes verticales des branches. A l'un des espaces libres entre le tronc et les branches, on a fait trois angles aigus qui s'emboîtent l'un dans l'autre : mais l'exécution est loin d'être bonne. Le numéro 1 de la même rangée nous présente une petite tasse sans anse ornée d'une décoration empruntée au règne végétal, à ce qu'il semble

au premier abord, et composée de branches d'arbrisseaux avec des feuilles alternes : chaque ornement est séparé de son voisin par deux lignes verticales parallèles ou à peu près.

Les vases hauts qui ont reçu une décoration sont au nombre de deux. Le premier est le numéro 2 de la rangée supérieure de la planche X; il est décoré dans toute sa hauteur; d'abord au-dessous du rebord, puis tout le long du vase jusque près du fond et enfin sur la partie inférieure du vase. La décoration tout entière est géométrique, se composant de lignes brisées parallèles les unes aux autres ou au contraire opposées les unes aux autres, irrégulières au fond. Au-dessus du rebord, ce sont des lignes brisées, et formant angles parallèles entre elles. Dans la partie intermédiaire du vase, ce sont des lignes brisées en six points différents, parallèles entre elles ; à la partie inférieure, ce sont également des lignes brisées, les unes plus longues que les autres, disposées par paquets, si je puis ainsi dire, de telle sorte que si la grande ligne est en haut, la petite est nécessairement en bas et que le paquet suivant adopte l'ordre inverse. Le second vase, le numéro 2 de la rangée supérieure de la planche XIII est également décoré par des lignes géométriques : la décoration est partagée entre trois compartiments qui se suivent l'un l'autre sans interruption, en laissant la partie supérieure et la partie inferieure du vase sans décoration. Le premier compartiment commence avec le renflement de la courbure du vase ; il est décoré par trois lignes brisées en deux endroits parallèles entre elles, motif six fois répété. Le second compartiment est décoré par trois lignes censées parallèles inscrites les unes dans les autres et qui se coupent à leur sommet : elles sont très irrégulières; le troisième compartiment est décoré par trois lignes brisées, parallèles, disposées en sens inverse des premières et formant des angles à leurs sommets : ce motif est répété cinq fois.

La poterie rouge à bords noirs est représentée seulement par neuf vases ayant chacun une forme particulière. Le premier, le numéro 5 de la rangée supérieure de la planche XIII est un vase que l'on rencontre fréquemment dans les représentations figurées du rituel des temples, si

je ne me trompe : il a une ouverture circulaire et la ligne se renfle soudainement pour descendre presque perpendiculaire jusqu'à la base : cette forme est belle et ce vase est nommé constamment dans les inscriptions qui couvrent les colonnes de la deuxième salle hypostyle du temple de Séti Ier à Abydos. Le second, le numéro 4 de la même rangée, de la même planche est un vase de forme assez commune qu'on appellerait vulgairement forme carotte, s'il n'y avait au-dessous du bord une courbure et si l'on coupait le légume dont je parle avant la racine. Le troisième est une sorte de bouteille en terre à long col, plus grand à l'ouverture qu'à l'endroit où il se rattache à la panse : la ligne de ce vase est assez belle. Il est représenté au numéro I de la rangée médiane de la planche XI. Un autre vase, le quatrième, le numéro 5 de la rangée supérieure de la planche XI, offre à peu près la même forme, mais moins élégante, parce que la courbure du col n'existe presque pas et qu'il est trop massif. Le cinquième vase est le numéro 8 de la rangée inférieure de la planche XI ; il affecte la forme d'une bonbonne en terre, sans col et avec rebord, ayant une ouverture encore assez large. Le sixième, le numéro 3 de la rangée supérieure de la planche XI offre aussi la même forme, mais sans col et avec une large ouverture. Le septième vase est le numéro 1 de la même rangée et de la même planche : il rappelle la forme de nos dame-jeannes, avec un petit col et une large panse. Le huitième vase, le numéro 2 de la même rangée et de la même planche rappelle la forme des grands vases trouvés à Om el-Ga'ab, il a un très léger rebord et un fond assez petit; la courbure est plus prononcée à droite qu'à gauche. Le neuvième, le numéro 4, même rangée et même planche, a la même forme que le précédent, mais avec un rebord plus accusé et un fond plus large.

Tous ces vases sont d'un aspect brillant, engageant, faits de belle terre, quel qu'ait été le mode de noircir l'extrémité supérieure. Ce mode n'a pas eu des effets uniformes, car chaque vase offre des particularités différentes à ce sujet.

La poterie blanche est représentée par dix-sept vases, dont dix ont la même forme sous différents volumes, ou à peu de chose près. Ces

vases sont ou ne sont pas décorés. Ceux qui ne sont pas décorés sont au nombre de sept; ceux qui ont reçu une décoration sont au nombre de 10. La planche XII en renferme quatre, deux à l'extrémité gauche de la rangée du milieu et deux à l'extrémité gauche de la rangée inférieure; la planche XIII en renferme trois, les trois extrêmes à droite dans la rangée inférieure. Pour la forme je range ces 17 vases en deux grandes classes, ceux qui ont ou qui n'ont point d'anse : les premiers sont au nombre de 5 et les seconds au nombre de 12. Dans la première catégorie quatre ont deux anses, un seul n'en a qu'une. Dans le vase qui occupe le numéro 2 de la rangée inférieure de la planche XII, les deux anses sont placées à la naissance de la panse, elles sont évasées et arrondies : l'une d'elles montre avec évidence qu'elles ont été ajoutées au vase après coup, mais avant la cuisson, comme cela se fait toujours. Au numéro 3 de la rangée supérieure de la planche XIII, les anses sont placées droites à la naissance de la panse. Au contraire, au numéro 6 de la rangée inférieure de la planche XI, elles sont placées au milieu de la panse et horizontalement. Au numéro 5 de la rangée inférieure de la planche X, les anses sont aussi horizontales, placées à la naissance de la panse : ce sont plutôt des oreilles percées pour recevoir une corde destinée à soutenir le vase ; on retrouve ces oreilles dans les vases reconnus pour appartenir à l'Ancien Empire. Le numéro 6 de la rangée supérieure de la planche XIII n'a qu'une anse d'une belle ligne dont la partie supérieure s'attache au col du vase et la partie inférieure à la naissance de la panse : ce dernier affecte exactement la forme du vase nommé vulgairement *pichet*, encore si en usage dans les campagnes de l'Ouest. Si l'on ne se préoccupe pas des anses et qu'on regarde l'ensemble de la forme, onze de ces vases ont une grosse panse ronde, diminuant peu à peu par la courbure de la ligne ou tout à coup par une ligne brisée qui suspend subitement la courbure. Ce sont les numéros 1, 2, 3, 4 et 5 de la rangée inférieure de la planche XI, les numéros 10 de la rangée supérieure, 1 et 2 de la rangée intermédiaire, le numéro 1 de la rangée inférieure de la planche XII, les numéros 4 et 6 de la rangée inférieure de la planche XIII. Tous ces vases ont un col bien

accusé et une ouverture très large. Les vases avec anses, les deux premiers et le dernier dont il a été question plus haut ont aussi une large encolure et l'ouverture est de même taille. Quelques-uns de ces vases ont une forme qui paraîtrait encore belle aujourd'hui. Le fond de certains de ces vases est assez large pour qu'ils aient une assiette très stable ; d'autres au contraire ne peuvent pas se tenir debout, comme on le verra facilement d'après les planches. Je signale spécialement à l'attention du lecteur le numéro 10 de la rangée supérieure de la planche XII ; l'anse, grâce à une courbure assez bien réussie dans le col, a un air peu ordinaire d'élégance. Son voisin, le numéro 9, avec sa panse, son col étroit pour la longueur et son large rebord qui recouvre à peu près le double du col, mérite aussi une mention spéciale. De même aussi le numéro 6 de la rangée inférieure de la planche XIII. Je ne fais pas d'ailleurs une étude de céramique et je me contente de présenter au lecteur les objets qui ont été découverts au cours des fouilles que j'ai dirigées.

Au point de vue de la décoration, les dix vases qui sont décorés rentrent à peu près tous dans la catégorie des vases avec décoration géométrique. Sur tous excepté un, cette décoration se compose d'un système de lignes parallèles, ou à peu près, qui descendent jusqu'à la ligne brisée où la panse fléchit tout à coup. Ces lignes sont disposées à de certains intervalles au nombre de deux, de trois, de cinq, de sept de dix. Dans l'espace intermédiaire on a disposé quelquefois des paquets de lignes qui se coupent comme une croix de saint André irrégulière, c'est-à-dire dont la partie inférieure serait plus longue que la partie supérieure, ou qui se rejoignent au sommet pour former un angle ; d'autres fois les lignes sont droites et d'autres fois encore l'espace intermédiaire est complètement vide. Si le vase a un col, une ligne circulaire indique la fin de ce col. Au numéro 3 de la rangée supérieure de la planche XIII, cette ligne circulaire est double et en dessous de chacune de ces deux lignes il y a une autre ligne ondulée qui fait le tour du col. Ce même vase d'ailleurs dans la décoration de la panse présente une particularité : les lignes qui l'ornent sont placées à peu près au milieu des deux vases ; elles sont ainsi disposées : deux lignes verticales parallèles à gauche et

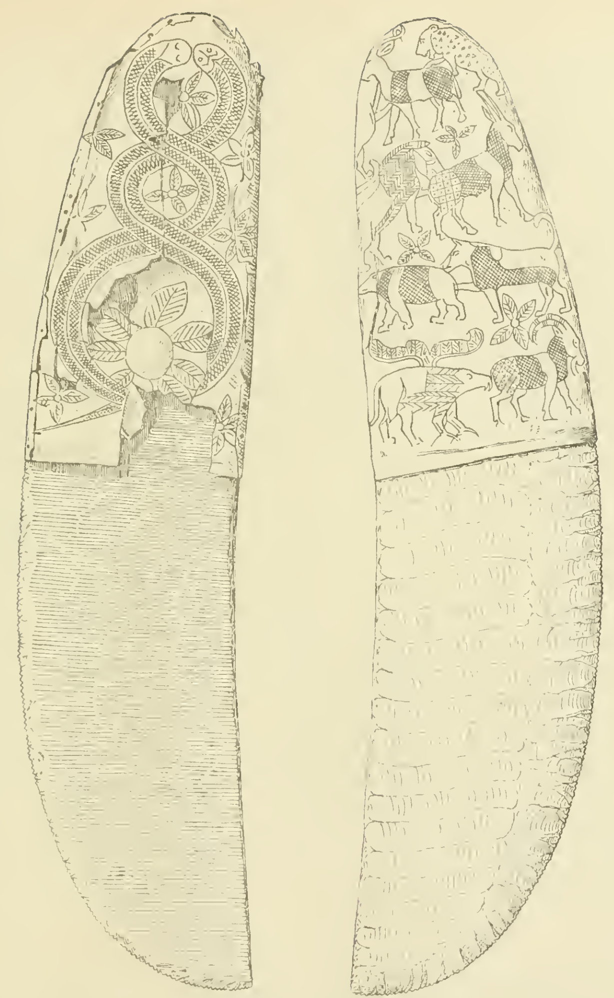


Fig. 75. — Couteau de silex blond, orné d'une feuille d'or.
4/5 grandeur naturelle.

deux autres de même à droite : l'intervalle entre cette double rangée est rempli par des lignes horizontales qu'on a voulu faire parallèles. Le numéro 5 de la rangée inférieure de la même planche présente aussi un nouveau dispositif de la même décoration : deux lignes recourbées, plus ouvertes à la partie supérieure qu'à la partie inférieure sont réunies par des lignes ondulées disposées parallèlement et plus longues aussi en haut qu'en bas. Le numéro 4 de la même rangée présente une autre variété de décoration géométrique : cette décoration se compose de quatre registres superposés les uns aux autres, prenant naissance sous le col et descendant jusqu'au milieu de la panse. Chaque registre est séparé par une ligne circulaire assez mal faite. Les deux premiers registres comprennent des triangles dont le champ est pointillé : on dirait de petits boucliers triangulaires avec des armes peintes à l'extérieur; le troisième registre se compose de lignes parallèles en deux sens, qui se coupent les unes les autres et forment de petits carrés. Cette partie de la décoration est assez mal faite. Le quatrième registre ne comprend qu'une ligne ondulée faisant le tour du vase. Le numéro 2 de la rangée intermédiaire de la planche XII est décoré par une double ligne, l'une indiquant la fin du col, l'autre ondulée située près du fond : cette dernière est d'un assez bel effet. Cette décoration, on le voit, est très primitive, quelquefois assez grossièrement exécutée, et telle qu'il convient pour ces vases.

M. de Morgan dans les planches de son ouvrage sur l'Égypte préhistorique a donné des spécimens de ces vases[1], et de même M. Petrie en a fourni de nombreux exemples dans le compte rendu des fouilles qu'il a faites à Neggadeh ou à Bullas[2]. Ces deux auteurs ont étudié ces poteries beaucoup mieux que je ne saurais le faire et je renvoie le lecteur qui voudra voir le sujet avec plus de développement à leurs deux ouvrages.

(1) J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, I, p. 159 et pl. I, III, IV, X, XI, XII et XIII plus les figures 461-470.

(2) *Naqada and Ballas*, by Flinders Petrie and Quibell, p. 37-40, etc. et planches XXIX, XXXIII, etc.

Les fouilles d'El-'Amrah ont fourni également des silex en petite quantité, qui ne peuvent entrer aucunement en comparaison avec ceux d'Abydos pour la perfection du travail, sauf un seul que je considère comme une pure merveille : c'est un bracelet très finement taillé et



Fig. 76. — Bracelet en silex jaune, nécropole d'Abydos. 1/2 grandeur naturelle.

poli. Lorsque j'eus retiré les ouvriers, l'un d'eux resta sur le lieu des fouilles pour fouiller illicitement ; il trouva le couteau recouvert d'une

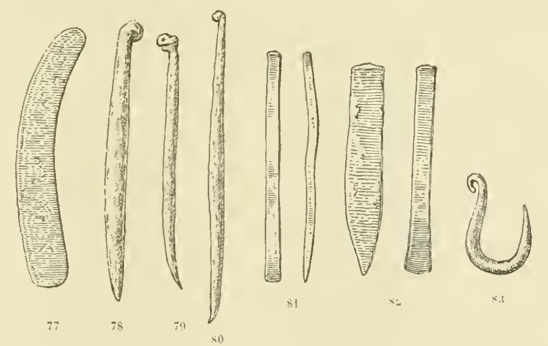


Fig. 77 à 83. — Objets divers en cuivre et en bronze ; nécropole d'El-'Amrah. 2/3 grandeur naturelle.

feuille d'or qui contenait la représentation d'animaux divers. En voici le dessin d'après le livre de M. de Morgan.

Je ne dois pas oublier qu'outre ces silex l'on rencontra une petite

quantité d'outils en métal : je les reproduis ici d'après le livre cité ci-dessus où ils ont été publiés avec ma permission. Enfin parmi les objets trouvés dans les tombes d'El-'Amrah il y avait une foule de petites perles sphériques en verre, percées d'un trou au milieu afin de permettre l'enfilage. Parmi ces perles, il y en avait sans doute en pierres précieuses, mais elle ont été mélangées dans les divers déballages et j'en ai déjà parlé à propos des fouilles d'Om el-Ga'ab. Tels sont tous les objets fournis par les fouilles d'El-'Amrah.

CONCLUSIONS

En arrivant à la fin de ce mémoire, il me semble bon de résumer d'abord les principales conclusions qui ressortent avec évidence des fouilles d'Om el-Ga'ab et d'El-Amrah, puis les hypothèses qu'on peut chercher à établir à cette occasion.

En dernier lieu les fouilles d'Om el-Ga'ab nous ont montré que dans une certaine partie de la nécropole d'Abydos avait lieu un pèlerinage qui dura autant que la nation égyptienne, puis qui changea dans la suite pour se continuer jusqu'à nos jours : jadis, par reconnaissance pour les morts enterrés dans cette nécropole, on allait porter les provisions nécessaires à la vie d'outre-tombe, selon les croyances égyptiennes; plus tard, au lieu d'aller porter les provisions aux morts qui ne les mangeaient pas, chaque année, le jour du vendredi saint, les habitants d'Abydos allaient quérir quelques-uns des vases qui couvraient la nécropole par millions et formaient des collines hautes par endroits de 9 ou 10 mètres, longues et larges de plus 100.

Cette nécropole déblayée montra des sépultures primitives, grossières, pillées de la plus épouvantable et de la plus déplorable des manières, où l'on rencontra cependant quelques squelettes ayant échappé à la dévastation. Ces squelettes étaient disposés d'une manière spéciale que M. Flinders Petrie avait déjà trouvée, je le savais vaguement, dans ses fouilles précédentes. L'art de la construction était rudimentaire, les revêtements des briques laissaient beaucoup à désirer. Ces tombes, dont le plan avait été diversifié de plusieurs manières, conte-

naient des poteries grossières, d'autres plus habilement faites, d'autres enfin attestant un art déjà grand; enfin des vases en cristal de roche taillés avec la plus grande sûreté. Les tombes ne contenaient pas seulement des vases en terre ou en pierre, mais aussi des objets en métal, en cuivre, en or, en électrum, c'est-à-dire une composition d'or et d'argent alliés, mais où les proportions de l'alliage étaient renversées, puisque l'argent dominait. Elles contenaient encore des silex taillés avec un art vraiment admirable, des morceaux de bois déjà ouvragés, et entre autres un fragment de coffret en bois d'ébène ouvragé, décoré, marqueté en petits triangles de bois et en petits triangles de verre émaillé. On trouva également des perles en pierres nommées toujours précieuses, des verroteries qui accusent une assez grande habileté dans la fabrication du verre. Tous ces objets temoignent d'une civilisation déjà avancée.

Les gens en ce temps-là connaissaient la culture de certaines céréales; les fouilles donnèrent en effet des noyaux de dattes, des fruits du napèka, en même temps que des grains de blé ou de seigle, vraisemblablement de seigle plutôt que de blé. Peut-être se nourrissait-on en ce temps-là de feuilles d'arbre, dont on a depuis abandonné l'usage. On connaissait l'encens, l'art de se mettre du kohol pour agrandir les yeux était pratiqué. L'usage de la viande n'était pas inconnu, puisque j'ai trouvé des ossements de bœuf et des cornes de gazelles ou d'antilope dans certaines tombes : tous objets qui témoignent des usages de la civilisation de cette époque.

Les hommes étaient gouvernés par des rois qui avaient déjà réuni les deux parties de l'Egypte, qui s'intitulaient Roi du Nord et du Midi, Vautour du Midi et Uræus du Nord, etc. ; mais qui ne connaissaient pas encore les titres venus depuis de *Fils du soleil* et d'*Épervier d'or*. Les seize bannières royales, pour employer une expression connue, ou, pour mieux dire, les seize noms de *doubles* royaux rencontrés sur les vases, les fragments de vases et les stèles trouvées dans les tombes royales où l'on en voyait encore la place primitive sont là pour défier toute objection sérieuse. Ces personnages ont bien existé, puisqu'on a

mis au jour leurs tombeaux encore tout bourrés de provisions dont quelques-unes étaient toujours intactes ; ce ne sont pas des personnages légendaires, mythiques comme semblait devoir l'assurer la tendance prédominante des derniers historiens de l'Egypte.

Ces pharaons connaissaient et sans doute protégeaient les sciences et les arts. On connaissait dès lors l'usage de l'écriture hiéroglyphique, on peignait les stèles, et j'ai trouvé un pot rempli de couleur rouge (une sorte de manganèse). Les caractères employés sont archaïques au premier chef, quelques-uns n'ont pas seulement une forme nouvelle, mais sont nouveaux dans la science : ils accusent un art enfantin, mais ayant déjà conscience de quelque habileté. Ceci pour les stèles de simples particuliers, stèles informes pour lesquelles on s'est servi de la première pierre venue dans un pays où le calcaire était rare. Les stèles royales, surtout celle du roi Serpent, sont autrement soignées ; la dernière est tout simplement admirable. On réussissait donc dans les arts. On sculptait les matières les plus dures, le granit, l'ivoire, l'onyx, etc. Les objets trouvés, surtout les pieds de fauteuil et le lion en ivoire témoignent du degré de perfection auquel on était arrivé.

Voilà des conclusions authentiques et certaines.

Maintenant, à quelle époque ont vécu ces rois et ces particuliers ? Ici je ne fais plus qu'une simple hypothèse que la continuation des fouilles résoudra sans doute. Je crois que les rois dont j'ai trouvé les tombes sont antérieurs à la Ire dynastie. Il n'y a nulle impossibilité à le soutenir. Tout au moins sont-ils des deux premières dynasties. J'ai contre cette seconde hypothèse à objecter que 16 noms ont déjà été trouvés sur 17 rois ; que je n'ai fouillé que le tiers environ de la nécropole ; que sans doute les fouilles ultérieures me livreront de nouveaux noms ; enfin — et cette observation est très importante — que la table de Palerme vient d'être publiée, que cette table contient un certain nombre de noms de *doubles* royaux des premières dynasties, et qu'elle n'en contient pas un seul de semblable à ceux que j'ai trouvés, bien qu'ils soient construits d'une manière analogue. Ce sont là des raisons qui ne me semblent pas à mépriser, mais qui me paraissent dignes au contraire

d'être prises en sérieuse considération par tous les savants de bonne foi, car les autres ne comptent pas pour moi.

Je pourrais ici combattre les théories qui ont vu le jour récemment sur l'origine des Égyptiens et de la civilisation égyptienne; mais l'occasion s'en présentera naturellement une autre année à la suite de l'exhumation complète de la nécropole d'Om el-Ga'ab. Les personnes qui chercheraient de plus amples détails sont donc priées de vouloir bien attendre jusque-là.

La Tremblaye, 16 novembre 1896.

Lettre de M. C. FRIEDEL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
PROFESSEUR DE CHIMIE ORGANIQUE A LA FACULTÉ DES SCIENCES

A propos de l'analyse chimique de certains objets provenant des fouilles d'Om-el-Ga'ab

« Monsieur,

« Vous avez bien voulu me demander d'examiner au point de vue chimique et minéralogique une partie des objets retirés par vous des tombes d'Abydos. Voici le résultat de cet examen :

» 1° *Matières minérales.* — Les vases, fragments de vases et objets divers taillés dans des matières minérales sont de nature très variée et montrent que les Égyptiens savaient mettre en œuvre presque tous les minéraux employés encore aujourd'hui et même quelques-uns qui ne le sont plus guère.

» A côté de nombreux vases et fragments en marbre onyx, nous trouvons un calcaire compact gris verdâtre ou gris qui possède une grande ténacité et est souvent taillé en lames assez minces, le porphyre vert, la serpentine, le quartz, et ce qui est plus curieux, un fragment de vase en giobertite blanche (carbonate de magnésium) veinée de calcite grise (carbonate de calcium) ainsi que plusieurs petits vases en anhydrite bleuâtre ou gris bleuâtre.

» Ces derniers, de même qu'un certain nombre d'autres de petite dimension (de 4 à 6 centimètres de haut) en marbre onyx, renfermaient, pour un certain nombre au moins, une matière concrète ou pulvérulente, qui s'est trouvée être formée principalement de sulfure de plomb

additionné d'une quantité plus ou moins grande d'une matière grasse. Un peu de fer accompagnait la galène dans certains échantillons sans doute sous forme d'oxyde.

» C'était évidemment une matière servant à noircir le bord des yeux, comme aujourd'hui encore dans diverses parties de l'Orient et de l'Afrique le sulfure d'antimoine (kohol).

» L'un des vases en marbre onyx m'avait fait espérer un moment d'avoir en main un autre cosmétique égyptien. C'était une matière terreuse concrétée d'un gris jaunâtre ; mais en la sortant du vase, j'ai pu m'assurer par les débris d'insectes qui l'accompagnaient que c'était le résultat du travail d'une guêpe maçonne. Malheureusement, il n'y a aucune garantie de l'ancienneté de ces restes d'hyménoptères.

» 2° *Matières métalliques.* — A côté du cuivre pur, en lames, se rencontrent des vases ou fragments de vases en bronze, recouverts comme le cuivre, d'une couche d'hydrocarbonate de cuivre et devenus fragiles par suite de la corrosion. Un échantillon de bronze a donné à l'analyse :

Cuivre	90.08
Étain	9,53
	99,61

» L'électrum ou asem s'est rencontré sous la forme de lames ou de petites tiges.

» Celui en lames a donné à l'analyse les nombres suivants :

Argent	60,35
Or	38,11
Cuivre	1,48
Fer	0,11
	100,05

» La couleur de l'alliage au-dessous de la patine brun foncé qui en recouvrait la surface est d'un blanc très légèrement jaunâtre.

» Une très petite lamelle d'or parfaitement brillante, détachée du revêtement d'un épervier en calcaire compact a permis d'y reconnaître l'alliage d'une petite quantité d'argent.

» Il reste encore à signaler un petit lingot de 120 grammes environ recouvert d'une croûte assez épaisse d'hydrate ferrique (rouille). Le lingot d'un gris très légèrement jaunâtre, assez dur et cassant est formé d'un alliage de cuivre et de fer renfermant des traces d'étain et de soufre et une quantité assez notable d'oxygène. Il est peu homogène et des portions diverses ont donné à l'analyse des résultats assez différents.

» On a trouvé dans une première analyse faite sur 0gr,9962 de matière :

Cuivre	69,57
Fer	23,75
Soufre	0,12
Oxygène et perte	6.56

» Dans une deuxième analyse : matière 1gr,209.

Cuivre	72,23
Fer	20,01
Étain	0,08
Oxygène, soufre et perte	7.68

» On a constaté la présence de l'oxygène en réduisant une portion de la matière grossièrement pulvérisée, par un courant d'hydrogène sec. Il s'est formé de l'eau. La croûte extérieure de rouille avait été soigneusement enlevée, ce qui est d'ailleurs assez facile à faire.

» C'est donc un alliage de cuivre et de fer, mélangé avec une certaine quantité d'oxydule de cuivre.

» 3° *Matières organiques.* — Vous avez bien voulu me remettre des fragments de matières d'un brun plus ou moins clair, grenues, à consistance tantôt boueuse, tantôt un peu cireuse, qui avaient été placées dans des vases de terre, à l'intérieur des tombes, sans doute comme provisions pour les morts.

» Le premier échantillon provenait d'une masse de plusieurs kilogrammes, ayant encore la forme du vase qui l'avait contenu et entouré d'une sorte de croûte noire.

» La masse elle-même est poreuse, grenue, d'un brun clair. Traitée par l'eau et surtout par l'eau bouillante, dans laquelle elle fond d'ailleurs, elle lui abandonne une matière à réaction acide, non volatile avec la vapeur d'eau.

» La masse principale, insoluble dans l'eau, se dissout dans l'alcool et peut être purifiée par cristallisation dans ce dissolvant. Elle se présente alors en écailles légèrement jaunâtres, dont le point de fusion est assez variable. On avait évidemment affaire à un acide gras, mais qui semblait être encore partiellement combiné à de la glycérine et qui donnait, après cristallisation dans l'alcool, des produits fondant à des températures assez variables (54° à 62°).

» On a saponifié une certaine quantité de la matière par une digestion prolongée avec la soude ; on a précipité l'acide gras par l'acide chlorhydrique et on l'a fait cristalliser à deux reprises dans l'alcool.

» Il fond alors à 59°, ce qui est sensiblement le point de fusion de l'acide palmitique.

» L'analyse de ce corps a donné :

	gr.
Matière	0,2034
Acide carbonique	0,5588
Eau	0,216

soit $C = 74,92$ pour 100 ; $H = 12,88$ pour 100.

» La formule $C^{16}H^{32}O^{2}$ exige $C = 75,00$, $H = 12,50$.

» C'est donc bien d'acide palmitique qu'est formée principalement la matière grasse.

» Les expériences suivantes ont donné la quantité de glycéride qui se trouve mélangée à l'acide libre :

» La matière étant trop colorée pour qu'un titrage fût possible sans une purification préalable, après l'avoir fait cristalliser dans l'alcool, essorer à la trompe et sur du papier joseph, sécher et fondre à l'étuve à 110° en l'y laissant quelque temps, on en a pris $0^{gr},5045$.

» On les a dissous dans l'alcool et on les a saturés par une solution de soude à $0^{gr},004$ de soude (NaOH) par centimètre cube. Il en a fallu $1^{cc},5$, soit $0^{gr},056$ de soude, qui correspondent à $0^{gr},358$ d'acide palmitique. Il reste donc $0^{gr},1465$ de glycéride, soit 29 pour 100 de glycéride, ce qui correspond à environ 3 pour 100 de glycérine.

» On a pris ensuite $0^{gr},5246$ de la portion de matière qui a cristallisé

dans l'alcool après la première. Elle fondait à 55° environ. Il a fallu 1^cc^,2 de solution de soude pour la saturer, c'est-à-dire 0^gr^,048 de soude correspondant à 0^gr^,3072 d'acide palmitique. Il reste donc 0^gr^,2174 de glycéride, soit 41,4 pour 100 de glycéride.

» D'autres essais ont donné des nombres analogues.

» On peut donc admettre qu'il y a eu, pendant la longue conservation de la matière grasse, saponification de plus de la moitié du glycéride. Ce départ de la glycérine ne semble pas pouvoir être attribué à l'action de l'eau, puisque la matière est encore imprégnée de composés solubles. Il résulte sans doute d'une oxydation par l'air s'exerçant de préférence sur la glycérine.

» Quant à la partie soluble dans l'eau, elle possède les caractères des acides de la série succinique. Le résidu cristallin de l'évaporation de la liqueur aqueuse représente environ 3 pour 100 de la masse totale. La petite quantité que l'on en a eue n'a pas permis de séparer complètement les acides qui forment évidemment un mélange de termes homologues de la série. Après une précipitation fractionnée par l'azotate d'argent du mélange des sels obtenus par neutralisation avec la soude, et après un assez grand nombre de cristallisations de l'acide mis en liberté par l'action de l'acide chlorhydrique sur les sels d'argent, on n'a pas réussi à obtenir un corps présentant un point de fusion constant. Pour une portion, le point de fusion s'est élevé jusqu'à 126°, pendant que pour une autre il s'abaissait jusqu'à 83°.

» Pour pouvoir faire une analyse au moins approximative, on a réuni diverses portions fondant à 117°, 123° et 126° ; le mélange, pesant 0^gr^,073, a donné : acide carbonique = 0^gr^,1518, eau = 0^gr^,0555 ; soit C = 56,71 pour 100, H = 8,43. L'acide azélaïque $C^9H^{16}O^4$ renferme C = 54,44 et H = 8,11.

» Les dosages d'argent, effectués par calcination des sels obtenus en précipitant par fractions les sels de sodium du mélange d'acides, ont donné des chiffres qui ont varié de 52,4 pour 100 à 57,5.

» Au sel d'argent de l'acide azélaïque correspond le nombre 53,7 et à celui de l'acide pimélique le nombre 57.7.

» Si l'on rapproche ces nombres des points de fusion qui, pour un produit ayant sensiblement la composition de l'acide azélaïque, sont supérieurs à ceux de cet acide et de l'acide pimélique, on voit que l'on avait en main un mélange d'acides de cette série qui sont précisément ceux qui se forment dans l'oxydation des acides gras par l'acide azotique.

» L'oxydation lente à l'air a donc produit un effet analogue à cette oxydation violente, en même temps qu'elle faisait disparaître une forte partie de la glycérine. L'acide gras étant formé d'acide palmitique sensiblement pur, il est probable que la matière grasse elle-même était de l'huile de palme, matière que l'on sait d'ailleurs bien se saponifier spontanément à la longue, ou une autre matière grasse analogue.

» La graisse, comme nous l'avons dit plus haut, se trouve entourée d'une couche d'une matière noire qui s'en sépare assez facilement. Cette matière est d'un aspect résineux. Elle est insoluble ou très peu soluble dans l'alcool, l'éther, le benzène. Elle est, par contre, soluble presque en entier dans la potasse et précipitable de la solution par un acide. L'acide précipité, brun clair et soluble dans l'alcool au moment de la précipitation, redevient vitreux et noir par la dessiccation. La matière primitive a laissé à la calcination 5 pour 100 de cendres, formées principalement de carbonate de calcium avec un peu d'alumine. C'est évidemment le produit de la transformation d'une couche de résine dont le vase destiné à contenir la graisse avait été revêtu pour empêcher la graisse de suinter à travers ses parois poreuses.

» Un deuxième échantillon de matière grasse était encore contenu dans un vase de terre. Il était plus solide, plus clair et plus grenu que le premier.

» On l'a fait bouillir avec l'eau ; il s'est séparé une quantité notable de sable.

» La graisse solidifiée a été reprise par l'alcool, qui la dissout en laissant encore un peu de sable. Après filtration à chaud, la liqueur alcoolique laisse déposer de petites lamelles très fines.

» On a pris 0gr,3154 de cette matière cristalline, après l'avoir fondue.

Il a fallu, pour saturer ce poids d'acide, 3cc,9 de soude à 0gr,008 par centimètre cube, c'est-à-dire 0gr,0312 de soude correspondant à 0gr,2215 d'acide stéarique, $C^{18}H^{36}O$, car on va voir que l'acide est de l'acide stéarique. Il reste donc 0gr,0939 de glycéride, soit 29,7 pour 100 de la matière.

» L'acide, après trois cristallisations dans l'alcool, fondait à 69°-70°.

» Il a donné à l'analyse :

	gr.
Matière	0,189
Acide carbonique.	0,527
Eau.	0,220

Soit C = 76,03 et H = 12,93 pour 100.

» L'acide stéarique contient C = 76,05, H = 12,67 pour 100. L'eau qui a servi à laver la graisse à chaud est à peine acide et ne laisse aucun résidu sensible à l'évaporation.

» Peut-être la matière grasse avait-elle été lavée par les eaux atmosphériques.

» C'était sans doute du suif de bœuf ou de mouton.

» Il est intéressant de constater que des acides gras, comme l'acide stéarique et l'acide palmitique, et même les glycérides de ces acides ont pu ainsi se conserver pendant des milliers d'années.

» Un troisième échantillon forme un pain grenu d'une couleur brun foncé. On l'a traité par le benzène et dissous ainsi 75,5 pour 100 d'une matière qui reste après l'évaporation du benzène, sous la forme d'une masse solide cristalline un peu jaunâtre, fondant seule vers 59° ou 60°. On retrouve le même point de fusion après cristallisation dans l'alcool.

» On en a pris 0gr,2956, qui ont exigé 6cc,8 de soude à 0gr,004 par centimètre cube. Ceci correspond à 0gr,741 d'acide palmitique, car, ainsi qu'on va le voir, l'acide est de l'acide palmitique. Il reste donc 41,1 pour 100 de glycéride.

» La matière, saponifiée par la potasse alcoolique, a donné par l'acide chlorhydrique un acide qui, cristallisé dans l'alcool, se présente en jolies lamelles nacrées, fondant à 58°-59°, après deux cristallisations.

» L'analyse a donné :

	gr.
Matière	0,1858
Acide carbonique	0,513
Eau	0,2115

d'où

$$C = 75{,}29 \text{ pour } 100, \qquad H = 12{,}64.$$

C'est donc de l'acide palmitique.

» Les dernières eaux-mères alcooliques donnent un résidu qui, tout en commençant à fondre à la température de 58°-59°, renferment encore juqu'au-dessus de 80° des parties solides. Celles-ci appartiennent à un acide à point de fusion élevé qu'il n'a pas été possible d'isoler à cause de la petite quantité de matière dont on disposait.

» Un quatrième échantillon, d'un brun jaunâtre clair, poreux, léger se présentait avec des caractères tout différents. Il brûlait en répandant une très légère odeur de graisse et en laissant une cendre abondante, fusible au chalumeau. 1gr,3015 de la matière ont laissé 0gr,6208 de cendres, se dissolvant dans l'acide chlorhydrique étendu avec effervescence et en faisant gelée. On y a dosé : silice, 0gr,0849 ; alumine et sesquioxyde de fer, 0gr,058 ; chaux, 0gr,1911 ; chlorures alcalins, 0gr,1638 ; chloroplatinate de potassium, 0gr,4822. Soit.

SiO^2	13,67 pour 100
CaO	31,42 »
$Al^2O^3 + F^2O_3$	9,34 »
K^2O	15,04 »
Na^2O	1,33 »

» Une autre prise de 2gr,4148 a laissé 1gr,1105 de cendres, soit 45,98 pour 100, dans lesquelles on a trouvé 0gr,1257 de silice, soit 11,31 pour 100 et 0gr,1184 d'anhydride phosphorique, soit 10,66 pour 100.

» Dans la matière primitive, on distingue un certain nombre de grains plus foncés, très fragiles, mais ayant toute l'apparence de pépins de raisin. Mon savant confrère, M. Guignard, a bien voulu constater que je ne m'étais pas trompé en les considérant comme tels. Il a de plus, en soumettant une parcelle de la masse à un examen microscopique, pu y reconnaître, en petit nombre, quelques corpuscules allongés portant une strie ou sillon dans le sens de la longueur, et de légères stries

en travers. Ces corpuscules proviennent évidemment d'une farine, mais sans qu'il soit possible de dire à quelle espèce de farine ils appartiennent.

» Toujours est-il qu'on peut conclure de ces observations que la matière en question est ce qui reste de gâteaux au raisin placés dans les tombes et dont une grande partie de la matière organique a été détruite par une combustion lente.

» Veuillez, agréer, Monsieur, avec mes félicitations sur l'intérêt que présentent les objets découverts par vous, même au point de vue chimique, l'expression de mes sentiments bien distingués.

« C. F. »

POST-SCRIPTUM

La date du 16 novembre 1896 indiquera aux lecteurs quand l'ouvrage qui paraîtra bientôt a été achevé; ils verront que deux ans se sont presque écoulés depuis que ce livre a été préparé et qu'il aurait dû paraître six mois plus tard, ce qui aurait été désirable par plus d'une raison, n'eût-ce été que pour prévenir les hypothèses mort-nées qui ont vu le jour. Je n'ai aucunement envie d'énumérer ici les déboires de toute sorte qui me sont survenus à cette occcasion et les empêchements multiples apportés de tous les côtés à cette publication : le lecteur n'en tirerait qu'un mince profit. Mais, depuis deux ans, on a beaucoup cherché à connaître les monuments que j'avais mis au jour, on les a étudiés et l'on a commencé de publier des études roulant sur cette question. Ces études, je ne les connais pas toutes; je n'en connais que quelques-unes, sans doute les plus importantes et je dois à ceux qui me liront de m'en préoccuper : d'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre de cette inquiétude des savants européens au sujet des objets et documents que j'ai découverts, et je n'ai que certaines explications à donner en examinant les résultats qu'on a obtenus ou cru obtenir.

Je dois mettre tout d'abord hors part les deux volumes que M. de Morgan a publiés et qui contiennent des *Recherches sur les origines de l'Égypte* [1]; dans le premier de ces volumes, M. de Morgan s'est borné à reproduire une partie de ma première brochure et à publier un très grand

(1) J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, 2 volumes publiés en 1896 et 1897, chez l'éditeur Leroux.

nombre d'objets que j'avais déposés entre ses mains : s'il a été le premier à publier ces documents, c'est que j'avais consenti à cette publication, car j'estimais et j'estime encore qu'il valait mieux, même au point de vue de mes intérêts personnels et scientifiques, voir examiner ces objets par quelqu'un d'entendu que de les examiner moi-même, parce que je n'aurais pas pu en tirer tout le parti convenable. Je n'adopte point toutes les étrangetés philosophiques et historiques, surtout géographiques, dont ce premier volume est émaillé, et je ne suis sans doute pas le seul; mais je crois que ce premier volume a été le point de départ de la révolution qui s'est faite en ma faveur. J'ai critiqué dans les pages précédentes ce qui m'en a paru criticable. Pour le second volume, la chose est tout autre; mais je n'ai pas à m'en occuper dans ce premier fascicule, je le retrouverai dans le second et j'examinerai alors la méthode de travail de M. de Morgan, les résultats qu'il préconise et j'indiquerai pourquoi je dois me séparer de lui. Un certain nombre de documents provenant de ma première année de fouilles ont été publiés dans cette seconde partie des *Recherches* de M. de Morgan par M. G. Jéquier : la plupart l'ont été assez mal et gagneront à être republiés. Malgré cette défaillance dans l'exécution et surtout malgré la désinvolture avec laquelle M. Jéquier adopte des conclusions qu'il n'a eu ni le loisir, ni la force d'examiner, ce second volume m'a été encore plus profitable que le premier, tout en égarant complètement le lecteur. Je n'ai pas eu à refuser, soit à M. de Morgan, soit à M. Jéquier, la communication de documents qu'ils connaissaient en partie, qu'ils ne pouvaient pas lire plus que moi, et sur lesquels ils n'ont presque pris aucun renseignement; ces documents n'étaient pas ma propriété, on aurait parfaitement pu se passer de ma permission si on l'avait voulu et d'ailleurs on ne me l'a demandée qu'au dernier moment, en me disant que je pourrais me servir, quand j'en aurais besoin, des mêmes clichés. J'ai accepté, en faisant passer l'intérêt de la science avant le mien, car ce que je demande, c'est que les documents soient connus, la personne qui les fait connaître important peu. A la manière dont on les étudiait, je prévoyais d'ailleurs ce qui est arrivé, à savoir qu'un assez grand nombre devraient être republiés, comme il est

arrivé. Le lecteur trouvera donc ici les mêmes dessins que ceux qui ont été publiés déjà dans les deux volumes de M. de Morgan toutes les fois qu'ils m'ont paru exacts et que j'ai pu les utiliser; pour les autres ils ont été photographiés et sont reproduits en phototypie.

Je dois au sujet des planches faire une observation : un certain nombre d'objets ne sont pas reproduits ici, bien que j'aie dû en faire mention au cours de ce compte rendu. Mon plan était d'abord de publier *in extenso* tous les objets trouvés soit au cours de mes fouilles préliminaires, soit au cours des fouilles spéciales d'Om el-Ga'ab et d'El-'Amrah. En conséquence, j'ai fait photographier tous les objets. Mais quand il a fallu faire exécuter les planches, on s'est trouvé en face d'une dépense trop grande et l'on n'a pas voulu s'en charger, et ainsi j'ai dù abandonner mon plan, bien malgré moi. C'est là le défaut capital de ce premier volume; mais ce défaut, on ne le retrouvera pas dans les volumes suivants, j'en prends l'engagement, car j'ai déjà fait exécuter l'illustration de mon second volume et une partie de celle de mon troisième.

J'arrive maintenant aux études publiées sur les monuments que j'ai découverts. Quelques-unes de ces études m'ont été tout à fait étrangères et je n'avais aucun droit de m'en montrer offusqué : ainsi la publication, par M. Spiegelberg, de la tablette d'ivoire trouvée dans le tombeau de *Den*. Cette tablette m'avait été dérobée et je n'en ai eu connaissance que par une lettre de M. Spiegelberg lui-même m'avertissant qu'il la publierait, ce dont je lui sais très bon gré. Pour d'autres au contraire, j'ai donné une complète autorisation de publier, notamment à M. Erman. J'avais eu occasion, en effet, en 1897, de communiquer à M. Erman la collection complète des photographies que j'avais fait prendre des objets trouvés à Om el-Ga'ab et à El-'Amrah. En les examinant dans son musée de Berlin de concert avec ses aides, ils furent frappés d'un nom : il m'écrivit alors en me demandant l'autorisation de publier une observation qu'il avait faite. Je lui répondis que s'il voulait me communiquer l'observation faite, je lui donnerais l'autorisation demandée au cas où je n'aurais pas moi-même fait cette observation; que, dans le cas contraire, je lui demandais à mon tour de me laisser la priorité de cette

publication, lui engageant ma parole de lui dire franchement si j'avais fait, oui ou non, la découverte susdite, lui offrant même de lui communiquer la partie de mon manuscrit roulant sur la question de la lecture d'un nom de roi. M. Erman ne crut pas devoir accepter cette proposition tout d'abord; nous échangeâmes plusieurs lettres et dans une de ces lettres je soutenais, comme je l'ai toujours fait, que les noms de rois remontaient avant la Ire dynastie; M. Erman me répondit que sa lecture ne se rapportait pas à de semblables noms, que par conséquent je n'avais pas fait l'observation dont il me parlait et il m'envoya le manuscrit en me disant que c'était à M. Sethe que revenait le mérite de la lecture. Je fus un peu désappointé, je dois le dire, de voir M. Sethe mêlé à cette affaire, car la réputation de M. Erman est très grande et quoique M. Sethe suive de son mieux les traces du maître, ce ne sera pas lui faire injure que d'écrire ici que l'âge ne lui a pas encore permis d'écrire les beaux ouvrages de M. Erman. Le manuscrit resta en chemin, car il m'avait été adressé à Paris où on l'avait retenu, mais je me hâtai de donner l'autorisation demandée, estimant encore ici que si la chose devant être publiée était exacte, peu importait au fond que ce fût M. Erman ou M. Sethe qui la publiât, que l'effet ne manquerait pas de m'être favorable. Dès que j'eus lu en manuscrit l'article de M. Sethe, je fus bien certain que je m'étais arrêté à la bonne décision : j'avais bien eu l'idée qu'il pouvait s'agir du roi Merbapen, le sixième roi de la Ire dynastie, mais j'avais été arrêté par le caractère insolite du signe *ba* que je ne me souvenais pas avoir vu fait de cette manière, et j'étais passé à côté d'une lecture qui m'aurait évité bien des ennuis et des désagréments si j'avais pu indiquer que j'avais rencontré le nom de l'un des rois de la Ire dynastie. M. Sethe publia donc son article dans la *Zeitschrift für Aegyptische Sprache* et en donna la primeur au Congrès des Orientalistes tenu au mois de septembre 1897 à Paris. Ces circonstances indiquées, je passe à l'examen des articles publiés sur les documents de cette première année.

Il ne me semble pas possible de révoquer en doute la lecture de M. Sethe, et c'est bien du roi Merbapen qu'il s'agit : ce roi, comme le

lecteur pourra le voir en se reportant à la planche VIII, dans le second morceau de la rangée du milieu, est précédé des titres de *Souten net*, c'est-à-dire de roi du Midi et du Nord, marque certaine que l'Égypte était déjà complète, que la royauté pharaonique dominait à la fois la Basse et la Haute Égypte, le Delta et le Saïd. Quant à ce qui est des deux autres noms que M. Sethe a cru reconnaître, à savoir le roi Hesepti et le roi Semenpetah, le cinquième et le septième de la Ire dynastie, je ne puis y ajouter une aussi complète adhésion qu'à la première identification, car le changement du en pour le premier pourrait à la rigueur provenir d'une fausse lecture du signe hiératique servant à écrire le , comme le voit M. Sethe, mais jusqu'à ce que nous ayons trouvé une orthographe qui le prouve, soit en hiératique, soit en hiéroglyphes, l'identification demeurera douteuse. Cependant une observation que M. Sethe eût pu faire et qu'il n'a pas faite, c'est que le document contenant deux noms de rois écrits sur le même fragment de vase, a le même aspect que celui qui nous a conservé le nom de Merbapen : on dirait même qu'ils ont été gravés par le même ouvrier, ce qui, sans doute, n'est guère possible, mais tout au moins d'après la même méthode. Les deux signes et sont également et identiquement conformés, d'après une méthode qui n'était pas encore sûre d'elle-même et avec des outils que la dureté de la pierre ne permettait pas de conduire comme on voulait. Il est vrai qu'en plus des titres de roi du Midi et du Nord on a ajouté ceux de et de , mais ces signes eux-mêmes ne dénotent pas une plus grande habileté dans la gravure et décèlent au contraire la même inhabileté. Ce que je regarde comme certain, c'est qu'il s'agit bien de deux noms de pharaons et je suis bien tenté d'admettre que le second est réellement Semenpetah, le septième de la liste de Manéthon pour la Ire dynastie. En est-il de même aussi d'un quatrième nom qui se trouvait sur un autre fragment qui est reproduit à gauche de la VIIIe planche, rangée inférieure en premier numéro, où le lecteur le trouvera? M. Sethe n'a pas cru que les signes continssent le nom du roi, comme le croyait au contraire un de ses col-

lègues, M. Borchardt; je ne le crois pas non plus, mais il faudrait être mieux renseigné sur l'histoire à cette éqoque lointaine que nous ne pouvons encore l'être pour pouvoir s'exprimer avec assurance. Ce qu'il y a de certain, c'est que sans doute l'inscription était répétée la même identiquement sur un autre fragment qui suit le précédent dans la même planche, quoique le nom enfermé dans la maison ☐ soit coupé par la moitié. Ce nom complet dans le premier fragment n'a pas encore été lu, quoiqu'il ait été déjà publié par M. Jéquier dans le second volume des *Recherches sur les origines de l'Égypte*[1].

Il va me suffire d'ailleurs des trois premiers noms, même il me suffira du premier nom dont la lecture est indubitable pour étayer mon raisonnement sur ce point. Il va sans dire cependant que, si je pouvais arguer de la lecture indubitable des noms portés par les pharaons qui occupent les cinquième, sixième et septième rangs dans la Ire dynastie, cela ne m'en serait que plus profitable. Ce que M. Sethe a lu lui a suffi pour me donner le plus puissant coup d'épaule que j'aie encore reçu jusqu'ici; mais il ne pouvait pas connaître les détails de la découverte, car ces détails je ne les ai donnés à personne et je me les suis réservés. Or ces détails les voici : ces noms ont été trouvés sur des fragments de vases en pierre, non pas dans les tombeaux des pharaons de la Ire dynastie, mais dans les tombes des quatre pharaons que je crois toujours appartenir aux dynasties ayant précédé la Ire, car il ne s'agit pas d'user d'hypercritique et il faut bien croire que Ménès a trouvé avant lui des hommes à gouverner, sans quoi on n'eût eu aucun besoin de sa personne pour remplir une sinécure. Les noms de ces quatre pharaons sont écrits sur les stèles et sur l'énorme mortier de granit trouvé dans le tombeau de *Den* : j'ai appelé le premier le roi *Serpent*, j'appelle le second le roi *Qà*, le troisième n'a pas encore pu être lu et le quatrième est le roi *Den* dont il vient d'être question. Comme j'ai trouvé les noms de ces pharaons gravés sur des monuments authentiques, dont personne ne soup-

(1) Cf. de Morgan, *op. cit.*, p. 241.

connait l'existence, lesquels monuments étaient ensevelis dans le sable dans les quatre tombeaux dont il s'agit, il est bien à croire que si j'avais trouvé d'autres tombes royales j'aurais également trouvé leurs noms incrits sur des stèles, puisque j'ai rencontré quarante-cinq stèles de particuliers qui n'avaient, d'après le peu que nous en savons, aucun droit à la stèle supérieur à celui des autres rois. Si je n'en ai pas trouvé, c'est que les autres tombes royales n'existaient pas sans doute. Et ici je ne parle pas des tombes royales de la Ire dynastie, mais des tombes royales antérieures à la Ire dynastie. Or, de ces quatre fragments dont il vient d'être question, deux ont été trouvés à la surface de la tombe du roi Qâ, les deux derniers et les deux autres dans la tombe du roi Serpent. J'en ai de même retrouvé d'autres, et en particulier un de ceux que j'avais trouvés la première année, dans la tombe que je crois être celle de Set et de Horus. Or que faisaient ces fragments en cet endroit? Ils témoignaient avoir fait partie de vases intacts sur lesquels avaient été gravés les noms des pharaons, dont l'un tout au moins appartenait à la Ire dynastie où il occupait le sixième rang, et dont faisaient aussi vraisemblablement partie deux autres. Pourquoi ces rois avaient-ils fait graver leurs noms sur des vases déposés en des tombes qui ne leur appartenaient pas? car la présence de deux noms sur un même fragment prouve à elle seule qu'il ne s'agissait pas de sépulture, puisque jamais encore on n'a trouvé deux rois enterrés dans le même monument. La réponse à cette question est bien simple : ces trois rois avaient fait un acte du culte funéraire à quelques-uns de leurs prédécesseurs. Qu'on le veuille ou non, le culte des Ancêtres a été la religion de l'Égypte comme il l'est encore de la Chine : ce culte explique une quantité de faits que nous ont conservés les monuments et qui ne sont pas explicables autrement; ne pas l'admettre, c'est fermer les yeux à la lumière et méconnaître la vie intime du peuple égyptien à toutes les époques de son histoire. Si donc ces rois ont rendu le culte funéraire à leurs ancêtres, c'est de toute nécessité qu'ils sont venus après eux : or, comme l'un d'eux occupe le sixième rang, et les autres peut-être le cinquième et le septième dans la Ire dynastie, il faut avouer ou que

j'ai rencontré leurs prédécesseurs immédiats ou que j'ai trouvé les prédécesseurs de ces prédécesseurs eux-mêmes. S'il s'agissent réellement de la première dynastie, puisque j'ai mis au jour les tombeaux de quatre rois, il me resterait à trouver le cinquième, et je pourrais dire que je l'ai trouvé, si j'adoptais la manière de voir de M. Borchardt à propos du tombeau royal de Neggadeh découvert en février 1897 par M. de Morgan dans la nécropole de ce village. Mais alors où placer les autres noms que j'ai découverts pendant ce même hiver 1895-1896, pendant celui de 1896-1897 et encore pendant la campagne de fouilles 1897-1898? Où placer les autres noms trouvés sur les grandes jarres et dont j'ai déjà parlé au cours de ce volume? Où placer aussi Perabsen dont j'ai exploré la tombe cette année, car j'ai trouvé son nom écrit dans une bannière, comme l'on disait autrefois, alors qu'on ne le connaissait que d'après la stèle de Scheri, du Musée de Gizeh, qui le place dans un cartouche? Or, si l'on veut raisonner *a priori* d'après les fragments dont il s'agit et sur lesquels les noms des trois pharaons ne sont enfermés dans aucun enroulement elliptique ni dans aucune maison, on peut dire que sous la Ire dynastie on n'avait pas encore l'habitude d'enrouler le cartouche autour du nom royal, mais qu'on avait au contraire l'habitude, témoin le nom de Perabsen, de l'écrire dans la maison qui servait d'habitation au *double* après la mort. De là à conclure que les noms enfermés dans ces maisons d'éternité étaient ceux réellement portés pendant leur vie mortelle par les personnages ainsi désignés, il n'y a qu'à faire un pas, un tout petit pas. Par conséquent, l'hypothèse contenue à ce sujet dans ma première brochure sur les *Nouvelles fouilles d'Abydos*[1] n'était pas aussi ridicule et aussi sujette aux dédains scientifiques qu'a bien voulu le dire M. Maspero[2] : l'événement a décidé entre nous, il m'a donné raison en lui donnant tort. D'ailleurs, il suffit de réfléchir tant soit peu pour comprendre qu'à l'origine il en dut être ainsi, que tout le protocole royal des pharaons égyptiens et leurs noms de *doubles* empruntés tous à des idées religieuses n'ont pu être imaginés qu'à la suite du développement des idées religieuses et de la supers-

(1) E. Amélineau, *Les nouvelles fouilles d'Abydos*. Angers, Burdin, p. 42 et sqq.

(2) *Revue critique*, 4 janvier 1897.

tition raisonnée. Sans doute de pareilles conclusions sont faites pour surprendre les esprits timides; mais il faut savoir laisser en arrière toute timidité et accepter les explications qui se donnent comme basées sur des faits. Pour me résumer, d'après les fragments que je viens d'examiner, nous sommes obligés de croire en raison des témoignages formels apportés par les monuments, ou que les tombes d'*Om el-Ga'ab* appartiennent à une dynastie antérieure à la Ire, ou tout au moins à la Ire dynastie, car il serait difficile que les rois de cette dynastie aient déposé des monuments de leur piété dans des tombes construites après eux.

Mais cela ne saurait me suffire : j'ai déjà parlé plus haut de M. Bor-

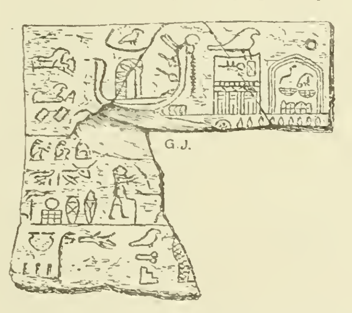


Fig. 84. — Plaquette d'ivoire portant la bannière royale. Grandeur naturelle (dessin de M. G. Jéquier).

chardt et de son opinion à propos du roi Qâ; il me faut encore en parler à propos d'un autre document sur lequel il a été le premier à proposer une explication. Ce document est une tablette d'ivoire trouvée par M. de Morgan au cours de ses fouilles de 1897 à Neggadeh : je le reproduis ici afin que le lecteur ait la pièce sous les yeux telle qu'elle a été publiée dans les *Recherches sur les origines de l'Égypte*[1]. M. Borchardt en examinant au Musée de Gizeh le document original crut pouvoir lire dans le signe qui se trouve au-dessous des titres de vautour de la Haute

(1) De Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, II, p. 167.

Égypte et d'Uræus de la Basse Égypte, à l'extrémité supérieure droite, en dessous du trou fait pour suspendre ladite plaque, le nom de Ménès. Ayant adopté cette lecture, il voulut photographier le document et je le trouvai au Musée de Gizeh occupé à le photographier en compagnie de M. J. J. Hess, si je ne me trompe. Il m'annonça sa découverte et me dit que c'était bien le pharaon Ménès, le premier roi de la première des dynasties égyptiennes, dont M. de Morgan avait trouvé le tombeau à Neggadeh. Je lui répondis que sans doute cela se pouvait, mais qu'il se pouvait aussi que ce ne fût pas ce tombeau et que certaines particularités s'opposaient à ce que cette identification fût admise. M. Borchardt me répondit qu'il était certain de la chose qu'il affirmait, que c'était bien les tombes des deux premières dynasties qui avaient été découvertes d'abord par moi à Abydos, ensuite par M. de Morgan à Neggadeh, et ajouta : « Où sont les mânes maintenant? » Je lui répondis encore que rien ne me serait plus agréable que l'identification qu'il proposait, car j'avais tout à gagner à son adoption; mais que je ne l'adopterais qu'après mûr examen. Ce que je pouvais lui dire tout d'abord, c'est qu'il ne devait pas mettre sa découverte en dehors des circonstances dans lesquelles la plaquette avait été trouvée. Sur sa réplique qu'il connaissait les circonstances de la trouvaille, je lui répliquai à mon tour : « Eh bien! savez-vous que j'ai trouvé moi aussi, à Abydos, le nom de *double* de celui que vous prenez pour Ménès et qui peut l'être? » Il me répondit qu'il ne connaissit pas cette trouvaille, qu'en tout cas elle ne changeait absolument rien à sa lecture, que le nom de Ménès se trouvait bien sur la plaquette. Nous nous quittâmes là-dessus et le lendemain je partais pour Abydos. Dans le courant de l'hiver, je reçus dans une lettre d'un de mes amis, une coupure de la *Gazette de Cologne* où je lus que M. Borchardt avait envoyé une note à l'*Académie des sciences* de Berlin en lui faisant part de sa découverte. D'après ce journal, il avait toujours la persuasion qu'il s'agissait du nom de Ménès et de la découverte de son tombeau à Neggadeh. Si j'en juge aussi par ce qu'a écrit M. Maspero dans la *Revue critique* du 13 décembre 1897, il pense bien

que c'est de Ménès qu'il s'agit[1]. Cependant je dois dire pour être juste que j'ai entendu d'autre part affirmer qu'il n'avait pas soutenu l'identification du tombeau de Neggadeh avec celui de Ménès, de sorte que je ne sais pas trop à quoi m'en tenir, puisque je n'ai pas lu le travail même de M. Borchardt. Je le regrette.

Toutefois, en admettant la possibilité de cette lecture, on peut y faire certaines objections. Le nom de Ménès, d'après la plaquette d'ivoire du tombeau de Neggadeh, se réduirait au signe fait plus tard, tandis que dans tous les autres monuments où ce nom a été rencontré, on l'a écrit dans la table d'Abydos, , dans le papyrus de Turin, dans un autre monument de Turin, , d'après le *Königsbuch* de Lepsius et simplement d'après une stèle provenant du Sérapéum et dont le titulaire était prêtre de Nectanèbe Ier et des deux premiers rois de la Ire dynastie. Cette orthographe insolite du nom de Ménès est expliquée ainsi par E. de Rougé : « Dans le cartouche de Ménès, l'écrivain a négligé de tracer le final, dont il avait néanmoins réservé la place[2] », si bien que ce seul exemple témoigne lui-même de l'orthographe constante de ce nom dans les œuvres des scribes égyptiens : il fallait donc un second signe après le signe accompagné de son complément pour écrire le nom de Ménès. Ce signe est divers, sans doute, mais il existe toujours, et j'ajoute qu'il devait faire partie essentielle du nom qui était sans doute composé, car la lettre qui le représente est restée attachée à ce nom dans la transcription copte ⲙⲏⲛⲁ. Donc, si dans l'orthographe de ce nom réduite au simple syllabique on peut comprendre l'absence du signe complémentaire , il est beaucoup plus difficile d'expliquer l'absence de la seconde partie du mot, celle qui est représentée soit par , soit par , soit par , soit simplement par . De plus le signe que M. Borchardt a

(1) *Revue critique*, 13 décembre 1897, p. 440.

(2) E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon*, p. 31.

lu , qui n'est pas très lisible sur le facsimile publié par M. de Morgan et qui est d'une lecture encore difficile sur la plaque d'ivoire, doit-il bien se lire ? C'est ce qu'on serait tenté de mettre en doute. Je sais fort bien que l'échiquier se fit d'abord autrement que le signe qui a été régularisé; mais est-ce bien un échiquier que l'on a voulu représenter? Ce qu'il y a de certain, c'est que la plaquette d'ivoire est funéraire, qu'elle représente sans doute les funérailles avec l'adduction du corps dans la barque et des offrandes dans la tombe, laquelle serait représentée par l'hiéroglyphe qui représente d'ordinaire une salle dont le toit est soutenu par des piliers de bois et qui se serait appelée ici la salle *stable du Vautour de la Haute Égypte, de l'Uræus de la Basse Égypte*, s'il s'agit bien du signe *men*. La solution de ce problème archéologique serait sans doute plus facile si toute la partie inférieure droite n'avait pas été détruite. Cependant une chose est bien certaine, c'est que le nom de *double* du roi prêt à entrer dans cette salle est écrit à côté et ce nom est *Aha*, le *combattant* (?), nom que j'ai retrouvé dans les tombes d'Om el-Ga'ab pendant la première année des fouilles, ainsi que le lecteur pourra s'en convaincre en se reportant à la planche XXXIII du présent volume, au nº 2 de la rangée inférieure, et que j'ai retrouvé encore plusieurs fois au cours de la troisième campagne de fouilles[1]. Par conséquent, il n'est donc pas aussi certain que l'a cru tout d'abord M. Borchardt, que le nom de Ménès se trouve sur la plaquette d'ivoire provenant de Neggadeh; il est tout aussi probable qu'il s'agit d'un autre personnage encore inconnu.

Ces réserves faites, j'admets pour le moment que l'identification proposée par M. Borchardt soit reconnue répondant à la réalité, acceptée par tous les savants et que le tombeau de Neggadeh soit réellement le tombeau du pharaon qui est regardé comme le fondateur de la monarchie égyptienne, et alors je reprends mon raisonnement comme plus haut : il est constant que j'ai rencontré moi-même dans la nécropole

(1) J'ai été mis sur la voie de cette explication par une conversation que j'ai eue avec M. E. Naville à l'hôtel de Louqsor le 19 février 1898. Le fond doit être rapporté à son honneur et ce sont seulement les détails qui viennent de moi.

d'Om el-Ga'ab des monuments gravés au nom de ce même roi que j'admets être Ménès et des bouchons de terre estampillés à son nom; or, je le demande, comment pouvaient-ils se trouver à Om el-Ga'ab, si les tombes d'Om el-Ga'ab ne renfermaient que les rois de la Ire dynastie? Comme précisément Ménès ouvre la Ire dynastie, comment a-t-il pu déposer dans les tombes d'Om el-Ga'ab des monuments portant son nom, car, à supposer même que les monuments ne soient pas contemporains de Ménès et qu'ils aient été gravés plus tard en son nom, comment les Égyptiens auraient-ils pu être amenés à faire ce faux véritable qui ne leur aurait absolument été d'aucune utilité? Quand on réfléchit aux mœurs des antiques générations humaines, aux raisons de ces mœurs et à la simplicité des mobiles qui dirigeaient alors les actes des hommes, on s'aperçoit bien vite qu'une semblable conduite était impossible, qu'on ne pouvait pas se rire ainsi de la réalité dans l'exercice du culte le plus cher au cœur de l'homme. D'ailleurs si l'on voulait admettre cette supercherie pour les tombeaux d'Om el-Ga'ab, on serait aussi forcé de l'admettre pour les autres tombes et il n'y aurait plus de certitude possible dans les preuves du témoignage humain considérées jusqu'ici comme les plus indiscutables. On est donc conduit à croire que, si le nom de Ménès se trouve sur les monuments trouvés dans les tombes d'Om el-Ga'ab, c'est que le personnage de Ménès lui-même a déposé les objets dont il est question dans les tombeaux dont il s'agit. Or, rien ne saurait mieux prouver que les personnages royaux que j'ai trouvés à Om el-Ga'ab sont antérieurs à Ménès, puisqu'encore une fois ce n'est pas l'habitude que les gens disparus de la terre puissent rendre un culte funéraire à ceux qui sont venus après eux dans la vie. Je ne vois pas le moyen d'échapper à ce raisonnement ni à l'obligation d'admettre que j'ai bien rencontré en Abydos ces mânes dont parle Manéthon. Et c'est tout ce que je voulais prouver.

D'ailleurs, si j'en crois les preuves qui m'en arrivent, bientôt mon opinion sera partagée par un grand nombre de savants : je ne veux citer ici que l'une de ces conversions, parce qu'elle fait autant d'honneur à celui qui a changé d'opinion, qu'aurait pu lui en faire sa théorie mal assise

d'une *nouvelle race* ayant conquis l'Égypte après la IVe dynastie et s'y étant perpétuée jusque vers la XVIIIe [1]. M. W. Max Müller dans une note mise à la fin du compte rendu des dernières fouilles faites par M. Flinders Petrie à Denderah pendant l'hiver dernier, dit que M. Petrie « a saisi cette circonstance pour constater qu'il a abandonné sa théorie d'une *nouvelle race*, — ce nom avait été d'ailleurs choisi provisoirement — et en ces extraordinaires trouvailles il reconnaît les plus anciennes traces de la civilisation égyptienne avant et pendant la Ire dynastie [2] » ? Quand un homme qui a été le premier à découvrir ces plus anciennes traces, mais qui s'est trompé sur leur âge, effrayé par la redoutable antiquité dont elles témoignaient, se rallie lui-même à une théorie qui n'a eu un moment qu'un seul défenseur, à savoir celui qui avait osé la mettre au grand jour, je ne saurais rien désirer de plus et j'estime qu'un grand nombre d'autres adhésions suivront.

Il me reste encore à examiner la publication que M. Spiegelberg a faite, dans le même numéro de la *Zeitschrift* [3] dans lequel a paru le petit mémoire de M. Sethe, de la plaquette d'ivoire provenant du tombeau de *Den*. M. Spiegelberg qui a très bien décrit cette plaquette ne se prononce pas sur l'âge de ce petit monument : il voit très bien que cette date est très ancienne, mais l'examen des monuments connus qui ressemblent à cette plaquette ne lui indique aucune date à laquelle il puisse l'attribuer avec certitude. Il ne pourrait pas en placer l'exécution plus bas que la IVe dynastie et il est très porté à l'attribuer à la IIIe dynastie, ainsi qu'il me l'écrivait. Évidemment il est tourmenté par l'idée que le bas-relief de Snéfrou est de la même époque. Mais outre que je crois que l'on ne peut pas uniquement se baser sur des comparaisons de monument à monument pour savoir l'âge de celui qui n'est pas daté, à moins que la ressemblance ne soit par trop frappante et ne décèle une même origine, en l'espèce j'estime que le bas-relief de Snéfrou triomphant des Bédouins du Sinaï au Ouady-Maghara, ne ressemble pas le

(1) Petrie, *Naqadah and Ballas*, p. 60 et seqq.
(2) Cf. *Orientalische Litteratur-Zeitung*, 15 juin 1898, p. 187,
(3) Voir l'article de M. Spiegelberg dans la *Zeitschrift für Aegyptische sprache*, t. XXXV.

moins du monde à celui qui est gravé sur ladite plaquette d'ivoire. Je reproduis ici ce bas-relief tel qu'il a été dessiné par M. Jéquier lors de l'expédition de M. de Morgan au Sinaï et le lecteur qui n'en sera pas satisfait pourra se reporter au volume III des *Denkmäler* de Lepsius, planche II, où il retrouvera le même monument. L'apparence en est toute

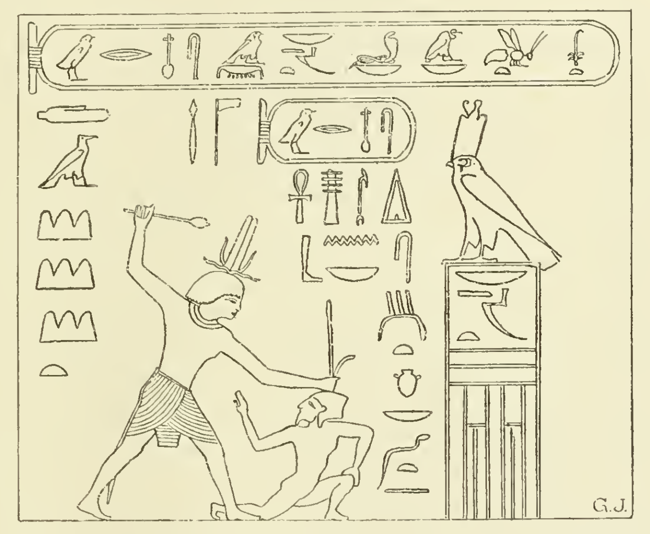


Fig. 85. — Stèle triomphale du roi Snéfrou (IIIe dynastie), gravée sur les rochers de Wadi-Maghara (Sinaï). (*Dessin d'après nature de M. G Jéquier*).

différente. D'abord, dans la gravure de la plaquette du roi *Deu*, le protocole n'existe pas comme dans la stèle du roi Snéfrou, et le lecteur observera de lui-même la présence du groupe qui ne s'est pas rencontré parmi les titres trouvés dans les inscriptions provenant de mes fouilles ou des autres fouilles similaires. Le nom de *double* est gravé tout simplement et au plus court, tandis que le nom de *double* de Sné-

frou est donné avec un grand luxe de détails. La stèle de Snéfrou ne contient pas ce qu'on appelle l'enseigne militaire consistant en un chacal représenté sur une planchette debout devant une uræus et peut-être une plume d'autruche retournée. L'inscription énumérant les souhaits « de richesse, de stabilité, de vie, de santé, de toute joie éternellement » ne se trouve pas sur la plaquette d'ivoire, comme au-dessous du nom de « Snéfrou le Dieu grand ». Enfin le fait en l'honneur duquel on a gravé ce petit bas-relief en l'honneur de *Den* n'est pas exprimé, s'il est exprimé, — ce qui est encore douteux, malgré l'ingénieuse explication donnée par M. Spiegelberg, — du même côté que sur la stèle de Snéfrou, tandis que du côté où se trouve cette mention sur la stèle, la plaquette d'ivoire contient trois signes qui attendent encore une explication. De plus, entre la taille du roi et la figure de l'ennemi abattu sont aussi trois autres signes non encore expliqués. Voilà pour les inscriptions. Si maintenant nous regardons les personnages, le prisonnier qui va être immolé ne ressemble pas le moins du monde à celui que Snéfrou frappe, ni comme disposition, ni comme geste, ni peut-être comme type. Comme disposition, il a la figure tournée vers le roi, et non seulement la figure, mais le corps tout entier; de la main droite, il saisit le mollet droit du pharaon, et de la gauche il semble vouloir desserrer l'étreinte du roi. Le pharaon lui-même est très bien proportionné, son geste est naturel, son pagne et sa coiffure ne ressemblent aucunement à ceux de Snéfrou. Les armes qu'il tient en ses mains sont aussi différentes, l'arc tenu en la main gauche est rendu dans la tablette d'une tout autre manière que dans la stèle et beaucoup plus naïvement, il me semble. Somme toute, de la ressemblance qui devait exister entre les deux monuments il reste seulement une scène de massacre dans les deux, et toutes les particularités de détails sont différentes. Comment donc serait-on autorisé à conclure sur cette simple coïncidence que le premier doit être à peu près de la même époque que le second? A l'heure qu'il est, personne ne peut porter un pareil jugement. Ce qui saute aux yeux, c'est que la gravure de la tablette d'ivoire est bien plus naïve que la gravure de la stèle, que les formules hiéroglyphiques ne sont pas encore complètes et que

l'on se borne strictement à ce qui est nécessaire, tandis que sur la stèle de Snéfrou on trouve, outre un protocole complet, le nom du pharaon et les souhaits en son honneur. Il y a donc une énorme différence entre les deux et, comme tout concourt à le montrer, la plaquette d'ivoire est bien antérienre à la stèle de la IIIe dynastie. Que s'y l'on s'étonne comment on a pu graver un pareil morceau à une époque si primitive, je répondrai en priant le lecteur de vouloir bien se rappeler la stèle du roi Serpent, les pieds de fauteuil et le petit lion en marbre : qui pouvait faire ceux-ci pouvait sans doute faire celui-là. Il n'y a pas jusqu'à la forme des hiéroglyphes qui ne prouve l'antériorité de la plaquette : les hiéroglyphes de la stèle de Snéfrou ont déjà la régularité des caractères de l'époque classique à l'Ancien Empire ; ceux de la plaquette sont primitifs : on n'a qu'à considérer la manière dont est faite la main dans les deux pour voir l'énorme différence. Et puisqu'il est prouvé par ailleurs que le roi *Den* est antérieur à Ménès, l'examen détaillé des deux monuments en question ne saurait aller à l'encontre de cette conclusion : au contraire elle concorde parfaitemeni avec elle. Donc, de ce côté aussi, j'arrive à une semblable antiquité.

Je pourrais ici citer d'autres noms de rois encore inconnus trouvés à Om el-Ga'ab ; mais j'estime que citer dès ce volume des noms que je n'ai trouvés qu'en la seconde ou même la troisième année serait prématuré : je me contenterai donc de parler de ceux que j'ai rencontrés dès la première année de mes fouilles. Le lecteur trouvera le nom du premier à la planche XXXIII, dans le fragment situé au-dessus des deux premiers de la rangée inférieure, avant la plaquette d'ivoire dont il vient d'être question. M. Maspero l'a lu Azou-abou[1]. Le second signe que M. Maspero a pris pour le cœur n'est pas ce caractère, du moins je ne le crois pas. J'ai trouvé le nom de ce roi en haut d'une chambre en fouillant le grand monument que j'ai découvert la seconde année et que je crois être le tombeau de Set et de Horus. Mais outre ce premier roi, j'en ai découvert un second dont malheureusement le nom de *double* n'est

(1) Cf. *Revue critique*, 13 décembre 1897, p. 440.

pas intact, comme le montrera la planche XLI, au numéro 3 : ce nom a été retrouvé par M. Quibell à El-Kab au cours de l'hiver dernier, sur une palette en schiste ardoisier. Toutefois, si j'en crois le dessin que m'en a fait M. Quibell et qu'il m'a envoyé, il y a une différence puisque, si le poisson est bien semblable, le second signe ne semble pas le même dans les deux exemplaires. D'après la lecture de M. Quibell, ce serait le pharaon *Narmer* par son nom de *double*[1]. Quoi qu'il en soit, ce nouveau nom de roi reste encore une énigme. M. Quibell a aussi trouvé un nom de roi enfermé dans un cartouche presque circulaire : ce roi, d'après le catalogue des objets provenant des fouilles de M. Quibell exposés à *University college* à Londres, aurait eu pour nom de *double Kha sekhem*[2], c'est-à-dire l'inscription que j'ai trouvée des centaines de fois dans ce que je crois être le tombeau de Set et de Horus; il se serait appelé de son nom *Besch*. Je ne discuterai pas ici le premier point qui n'appartient pas aux fouilles de cette année : j'en ai déjà dit d'ailleurs un mot dans mon *Tombeau d'Osiris* et je le discuterai plus au long dans mon second volume ; mais je dois dire une chose, c'est que j'ai trouvé aussi le même nom de *Besch* appartenant à un simple particulier, comme le lecteur pourra s'en convaincre en se reportant à la planche XXXIV, à la seconde rangée, numéro 2 où ce nom est accompagné d'un autre signe.

Ces quelques observations suffiront pour cette année : dans le volume qui suivra bientôt je discuterai quelques autres points. On peut voir que déjà une moisson de faits nouveaux ont été livrés au public savant par M. Petrie, M. de Morgan, M. Quibell et par moi-même. Seul de mon opinion au début, je ne demeure plus seul aujourd'hui et j'espère bien rallier de nouvelles adhésions à mesure qu'on étudiera sérieusement les faits que j'ai fait connaître par ce volume. J'ai eu la grande chance de tomber sur des monuments royaux, ce n'est pas une raison pour m'en

(1) *Catalogue of antiquities from the excavations of the Egypt exploration Fund at Dendereh and the Egyptian research account at Hieraconpolis*, p. 11.
(2) *Ibid.*, 13.

vouloir et pour rejeter en bloc et sans examen les monuments que j'ai découverts, uniquement en raison de la personne qui les a tirés du sol. J'attendrai donc avec espoir le verdict des savants qui auront étudié sans arrière-pensée et en toute sincérité l'œuvre que je publie aujourd'hui, regrettant seulement qu'en raison de causes qui ne sont pas de mon ressort je n'aie pas pu leur présenter le volume que j'avais rêvé.

La Tremblaye, 1er septembre 1898.

CORRIGENDA ET ADDENDA

Page IX, lignes 6 et 7, *au lieu de* qu'ils ont fait exécuter, *lire* : qu'ils ont fait exécuter :

Page XIX, ligne 25, *au lieu de* dans cet ensemble d'ossements, *lire* : dans cet ensemble de chairs et d'ossements

Page XXVI, ligne 6, *au lieu de* quand il veulent, *lire* : quand ils veulent

Page XXXIII, ligne 18, *au lieu de* ses raisons, *lire* : ces raisons

Page 2, ligne 21, *au lieu de* dans cet état, *lire* : dans cet endroit

Page 3, lignes 25 et 26, *au lieu de* Les bandelettes de ces toiles, *lire* : Les bandelettes et les toiles

Page 7, ligne 19, *au lieu de* Schoumet, *lire* : Schounet

Page 12, ligne 8, *au lieu de* déblayer cette cinquième salle, *lire* : déblayer par mes ouvriers cette cinquième salle

Page 17, ligne 31, *au lieu de* et il trois fois fallut, *lire* : et trois fois il fallut

Page 19, ligne 23, *au lieu de* 9m,02, *lire* : 2m,02

Page 30, ligne 24, *au lieu de* et une femme Tabakkhonsou, *lire* : et une autre, celui d'une femme Tabakkhonsou

Page 54, *au lieu de* Chapitre IV, *lire* : Chapitre V

Page 66, ligne 4, effacer la première virgule.

Page 75, ligne 4, *au lieu de* et le moment est venu, *lire* : et le moment n'est pas venu

Page 75, lignes 10 et 11, *au lieu de* de tombeaux et de momies, avec cadavres, *lire* : de tombeaux avec cadavres et de momies

Page 87, ligne 13, *au lieu de* tons différents des vases, *lire* : tons différents de vases

Page 98, ligne 11, *au lieu de* fils de bronze, *lire* : fils de cuivre

Page 103, *au lieu de* Chapitre II, *lire* : Chapitre III

Page 104, ligne 25, *au lieu de* restes de bronze, *lire* : restes de cuivre

Page 105, ligne 28, *au lieu de* autochtone, *lire* : autochthone

Page 106, ligne 21, *au lieu de* deux aiguilles en bronze, *lire* : deux aiguilles en cuivre

Page 111, ligne 32, *au lieu de* ou de vases de pierre, *lire* : ou vases de pierre

Page 118, ligne 2, *au lieu de* sans doute qu'il fallait, *lire* : sans doute il fallait

Page 125, ligne 33, *au lieu de* et tombeaux, *lire* : les tombeaux

Page 139, lignes 7 et 8, *au lieu de* entre des caractères gravés sur des stèles, *lire* : entre des caractères gravés sur des vases en onyx et sur des stèles

Page 147, ligne 2 de la note, *au lieu de* le docteur Fouqué, *lire* : le docteur Fouquet

Page 154, première ligne d'hiéroglyphes, *au lieu de* [hiéroglyphes], *lire* : [hiéroglyphes]

Page 154, deuxième ligne d'hiéroglyphes, *au lieu de* [hiéroglyphes], *lire* : [hiéroglyphes]

Page 154, troisième ligne d'hiéroglyphes, *au lieu de* [cartouche] *lire* : [cartouche]

Page 154, quatrième ligne d'hiéroglyphes, *au lieu de* [hiéroglyphes], *lire* : [hiéroglyphes]

Page 176, ligne 11, *au lieu de* vases de vin, *lire* : vases à vin

Page 197, ligne 10, *au lieu de* striée irrégulièrement *lire* : striée irrégulièrement,

Page 197, ligne 28, *au lieu de* planches XVI à XX, *lire* : planches XVI à XIX

Page 199, ligne 14, *au lieu de* en indiquant le contour, *lire* : en indiquant le contenu

Page 217, lignes 7 et 8, *au lieu de* bracelets en bronze, *lire* : bracelets en cuivre

Page 256, ligne 2, *au lieu de* j'ai, au contraire, *lire* : j'ai au contraire

Page 256, ligne 26, *au lieu de* Bullas, *lire* : Ballas

Page 293, ligne 13, *au lieu de* Nectanèbe, *lire* : Nectanébo

TABLE DES PLANCHES

Planche I. — Objets divers recueillis dans les fouilles préliminaires. Les sept premiers objets, le 10e, le 11e, les 12e, 13e et 14e qui sont au-dessus des deux premiers, sont des parties du corps humain en terre émaillée; le 5e est un vase dont la partie antérieure représente deux personnages; le 9e est une petite couffe en calcaire; le 15e est une main en ivoire; les 16e, 18e et 19e sont des têtes de canope, le 18e ayant été trouvé dans le tombeau de Mesmin; le 17e est une petite assiette en terre émaillée, représentant au fond une perche au milieu de fleurs de lotus; le 20e est une coupe avec pied en terre émaillée.

Planche II. — Poteries trouvées dans les tombeaux explorés d'abord. Le numéro 1 est une gargoulette avec décoration polychromée; le 7 est une grande amphore ayant contenu de l'huile, comme dit l'inscription; le 11e et le 12e sont des vases en pierre. Certains de ces vases sont à formes grecques; mais ils remontent à la XXIIe dynastie.

Planche III. — Tablette de calcaire avec inscription hiératique, provenant des fouilles préliminaires.

Planche IV. — Statuettes funéraires. Les numéros 1, 2 et 8 proviennent des fouilles préliminaires; les autres des fouilles d'Om el-Ga'ab. Le numéro 6 est la partie postérieure du numéro 5, et le 14 du numéro 7. Les numéros 9 et 10 sont en albâtre et les 11 et 12 en bois; le 13 est le couvercle du 12.

Planche V. — Grand épervier en calcaire trouvé dans les décombres de la grande butte. A droite sont les parties de la coiffure.

Planche VI. — Statuette en granit, et objets votifs trouvés dans le vase. Les objets votifs sont aux deux premières rangées; la troisième contient le vase dans lequel ils étaient, entre la partie antérieure et la partie postérieure de la statuette qui est au nom de Iouiou.

Planche VII. — Petits vases votifs en pierre et en terre trouvés dans la première butte d'Om el-Ga'ab.

Planche VIII. — Objets divers provenant des tombeaux d'Om el-Ga'ab. Les numéros 1, 2, 3 et 7 contiennent des inscriptions hiéroglyphiques, royales sauf le 3; le 4 et le 8 sont des vases votifs en terre émaillée et proviennent de la première butte; le 5 et le 9 sont de petits vases en pierre avec oreilles et suspensoirs en or; le 6 est un fragment d'onyx portant le nom IWANNHC, Jean; les 10, 11 et 12 sont des vases trouvés dans la première butte.

Planche IX. — Objets en cuivre provenant d'Om el-Ga'ab et d'El-'Amrah. Tous les objets des deux premières rangées sont d'Om el-Ga'ab; seuls, les aiguilles et les ciseaux à droite de la troisième rangée sont d'El-'Amrah. Le numéro 3 a été trouvé dans une

tombe à l'ouest de la grande colline, tous les autres et le 7 des aiguilles, et ciseaux, sont de la première butte.

Planche X. — Poteries provenant d'Om el-Ga'ab. Les quatre cruchons de la rangée supérieure ont été trouvées dans les décombres de la grande colline.

Planche XI. — Poteries trouvées dans les tombes d'Om el-Ga'ab et d'El-'Amrah.

Planche XII. — Poteries trouvées dans les tombes d'Om el-Ga'ab et d'El-'Amrah, sauf les cinq premiers numéros de la rangée supérieure qui sont des petits vases provenant des décombres de la grande butte.

Planche XIII. — Poteries trouvées dans les tombes d'Om el-Ga'ab (1, 2, 3 et 7) et d'El-'Amrah (les nos 8, 9, 10, 11 et 12).

Planche XIV. — Poteries provenant des tombes d'Om el-Ga'ab, sauf les numéros 5 et 7 qui ont été trouvés dans les décombres de la grande butte.

Planche XV. — Deux poteries trouvées à Om el-Ga'ab, dans une tombe du premier plateau.

Planches XVI-XIX. — Grandes jarres en terre trouvées dans les tombes du second plateau à l'ouest de la grande colline.

Il n'y a pas de planche XX.

Planche XXI. — Bouchons en cône avec inscriptions ayant servi à sceller les grandes jarres précédentes.

Planche XXII. — Vases cylindriques en pierre dure, provenant des tombes d'Om el-Ga'ab.

Planches XXIII et XXIV. — Vases de toutes formes en pierre dure, trouvés dans les tombes d'Om el-Ga'ab et d'El-'Amrah.

Planche XXV. — Fragments de vases en pierre dure et vases complets trouvés à Om el-Ga'ab.

Planche XXVI. — Vases complets et fragmentaires trouvés à Om el-Ga'ab.

Planches XXVII et XXVIII. — Fragments de vases ouvragés en pierre provenant des tombes d'Om el-Ga'ab.

Planche XXIX. — Tablettes en pierre schisteuse ardoisière (les deux rangées du bas et du haut) et fragments de cristal de roche (rangée intermédiaire).

Planche XXX. — Planche avec métal trouvée à Om el-Ga'ab; fragments d'objets en métal trouvés au même endroit : bracelets en cuivre, aiguille et pincettes trouvés à El-'Amrah ; ciseaux, rasoirs et cylindres de cuivre venant d'Om el-Ga'ab. Le numéro 3 est le reste d'un bracelet travaillé en cuivre; il provient d'El-'Amrah.

Planche XXXI. — Objets divers trouvés à Om el-Ga'ab. Le numéro 1 est la tête de statuette en ébène trouvée dans la tombe du roi Serpent; le 2, un chevet votif trouvé dans la première butte; le 3, un lion en ivoire ; le 4, une plaquette d'ivoire avec dessins; le 5 et le 6, des bracelets en ivoire dont le dernier seul est intact; le 7, un vase cylindrique en ivoire; le 8 et le 9, le fragment de bois d'ébène incrusté d'émail; le 10, un caillou sur lequel a été gravée la déesse Isis; le 11 et le 12, des fragments d'ivoire travaillé.

Planche XXXII. — Pieds de fauteuil en ivoire, trouvés dans les tombes qui étaient sous la grande butte.

Planche XXXIII. — Objets divers. Les numéros 1, 2 et 3 sont des fragments avec inscriptions; le 4 est la tablette d'ivoire trouvée dans le tombeau de Den et qui m'a été dérobée; le 5 est un fragment d'ivoire; les 6 et 7, des fragments de grandes jarres avec inscription.

Planches XXXIV à XXXVII. — Stèles trouvées à Om el-Ga'ab. Les stèles de la

planche XXXIV sont à Gizeh; à droite est un petit sarcophage votif. Le numéro 10 de la planche XXXV est à supprimer : il faisait partie d'une stèle complète qui est au numéro 4 de la planche XXXVI.

PLANCHES XXXVIII-XXXIX. — Fragments de grandes jarres avec inscriptions.

PLANCHE XL. — Poteries provenant d'El-'Amrah.

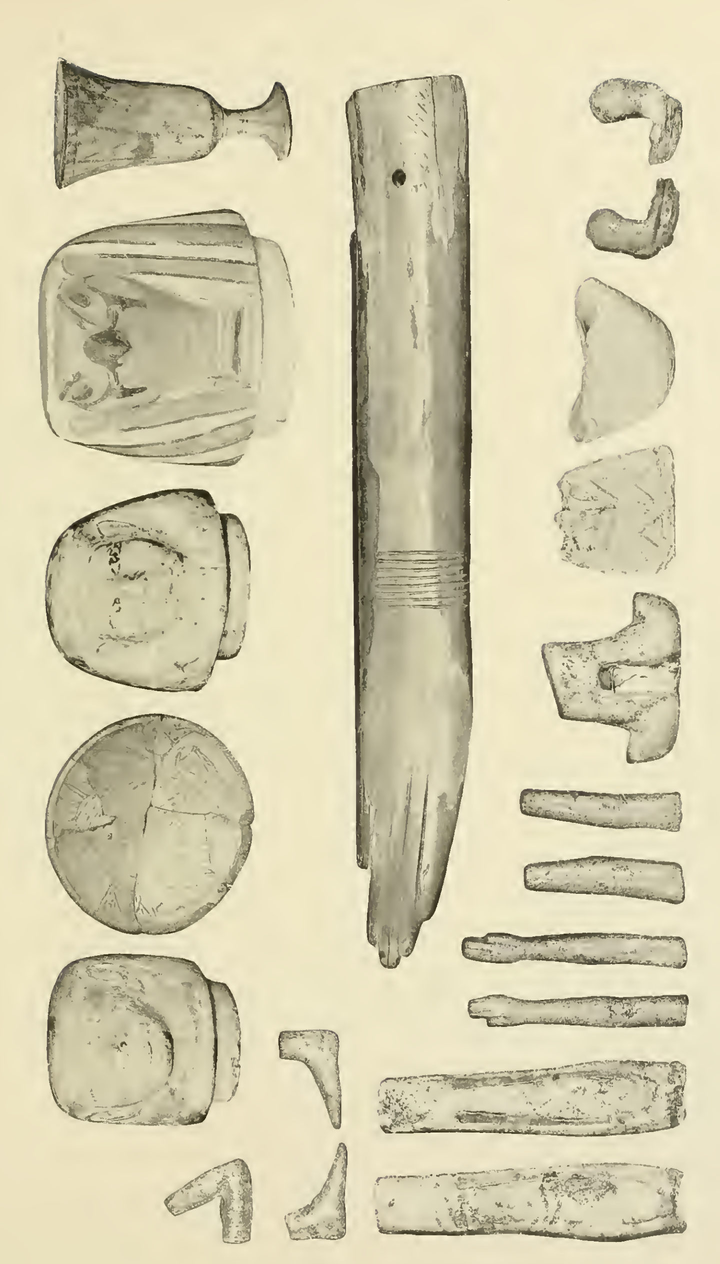
PLANCHE XLI. — Objets divers. Le numéro 1 est un fragment de vase avec deux noms de rois; le numéro 2 est un composé de petits ivoires au milieu desquels se trouve une plaquette avec représentations d'hommes; le numéro 3 est un fragment de vase avec nom royal; le numéro 4 est la stèle du roi Serpent; le numéro 5 est une tête de félin en bois ou en ivoire (?) brûlé.

PLANCHE XLII. — Stèle (1); mortier de Den (2); flèches, grenouille, bracelet de perles de verroterie (3); perles en pierre et en verroterie (4).

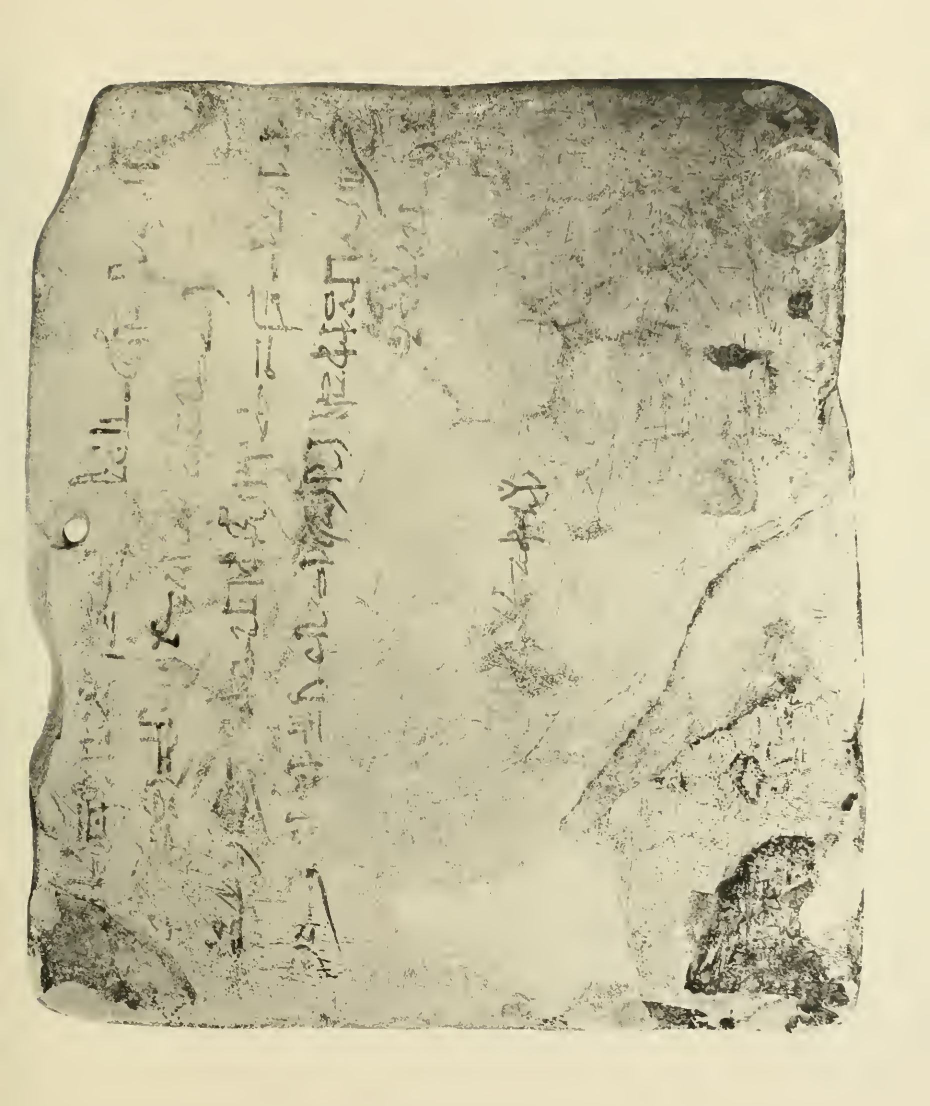
PLANCHE XLIII. — Fragments de vases ouvragés en schiste ardoisier.

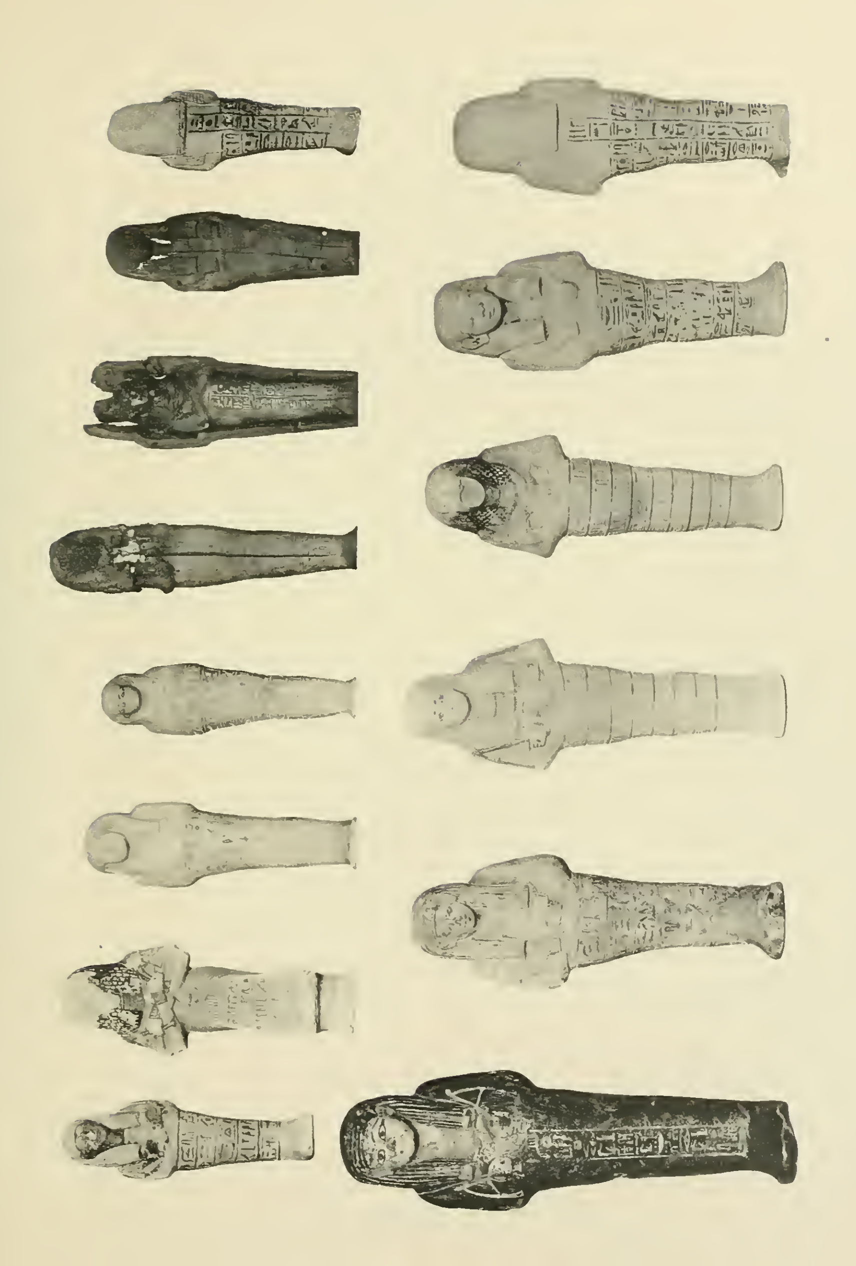
TABLE DES MATIÈRES

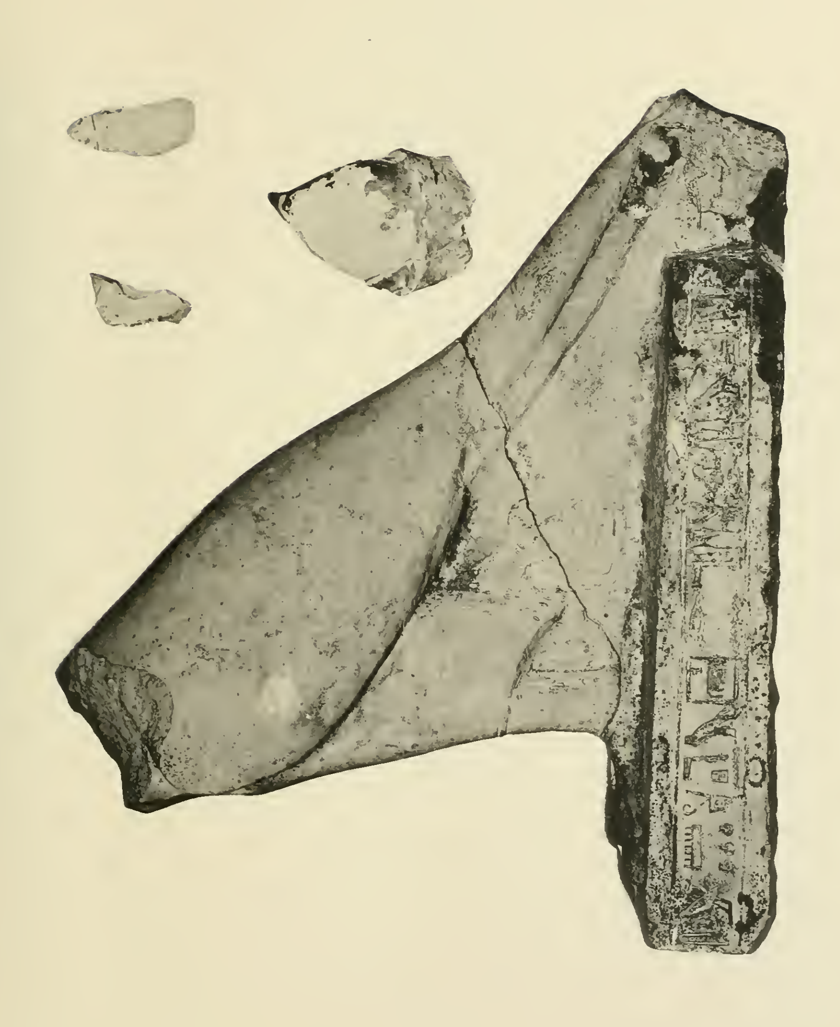
IMP. CAMIS ET Cie, PARIS. — SECTION ORIENTALE A. BURDIN, ANGERS.



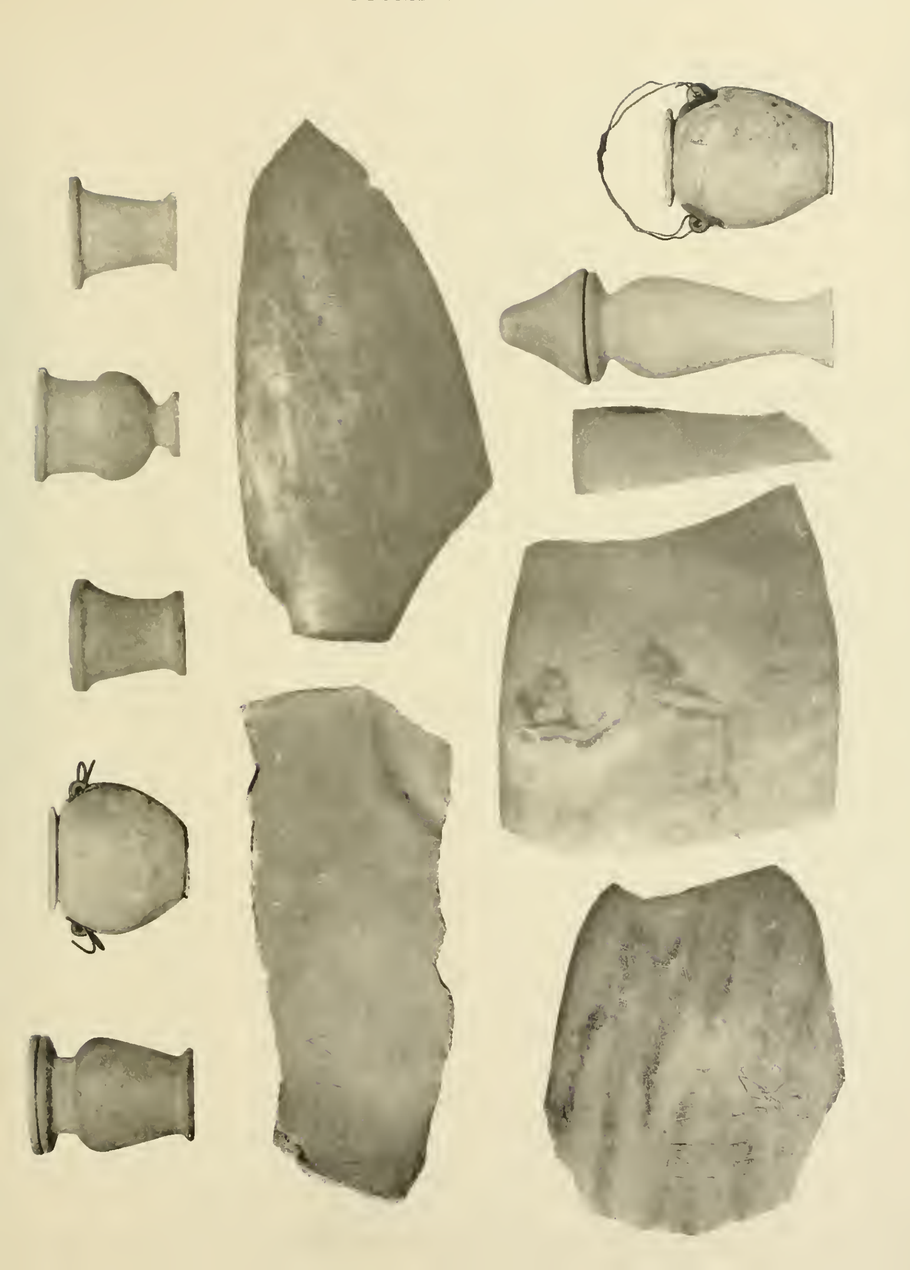


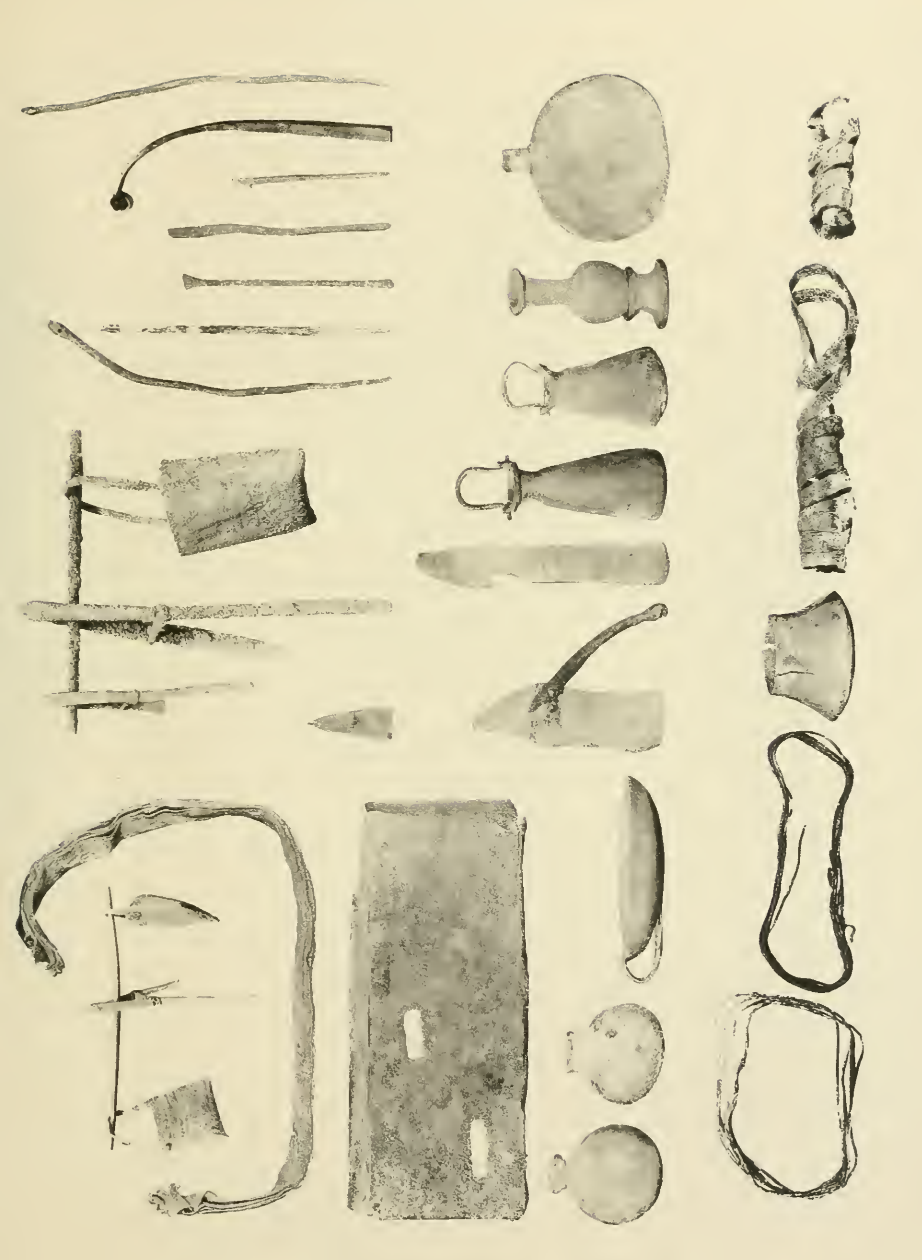


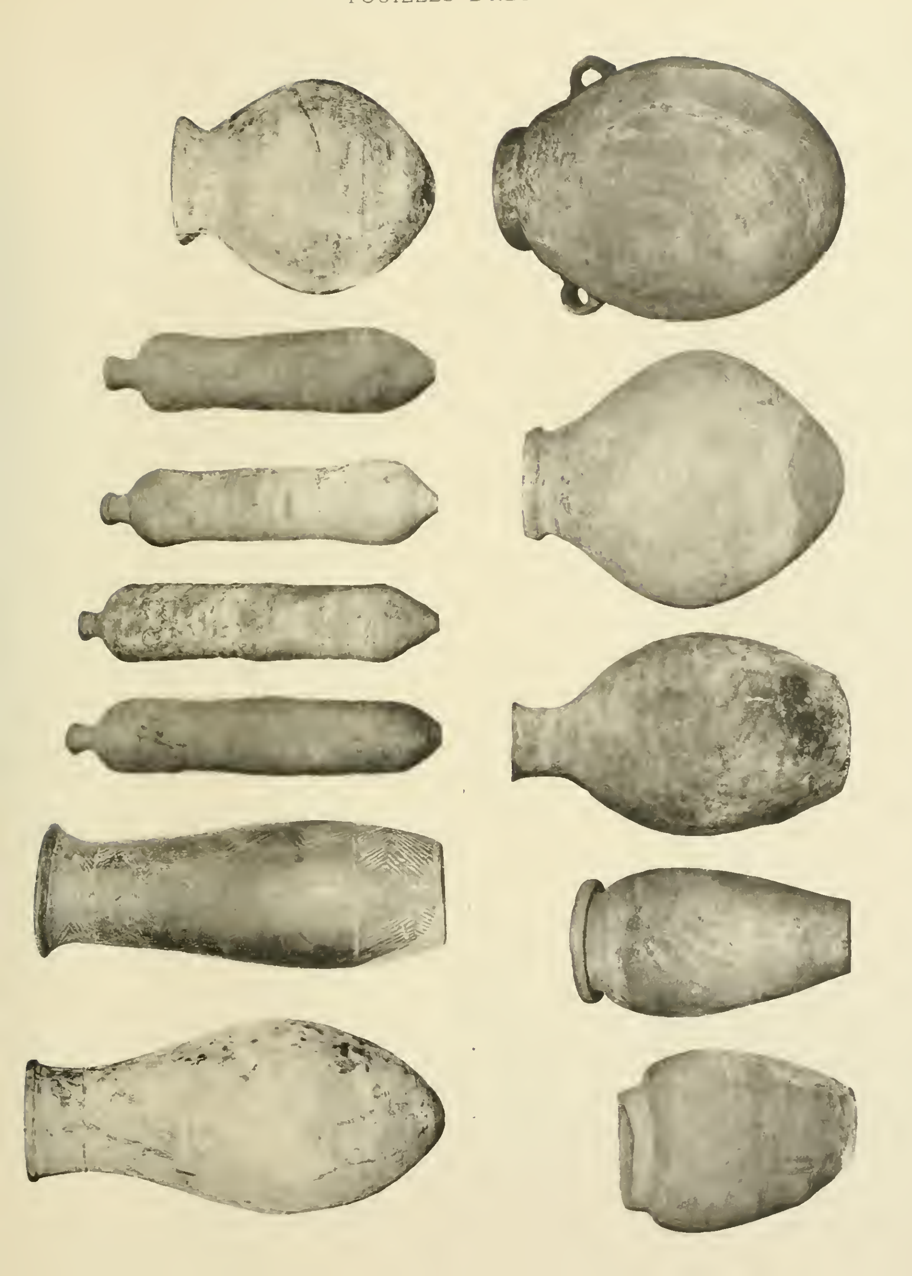


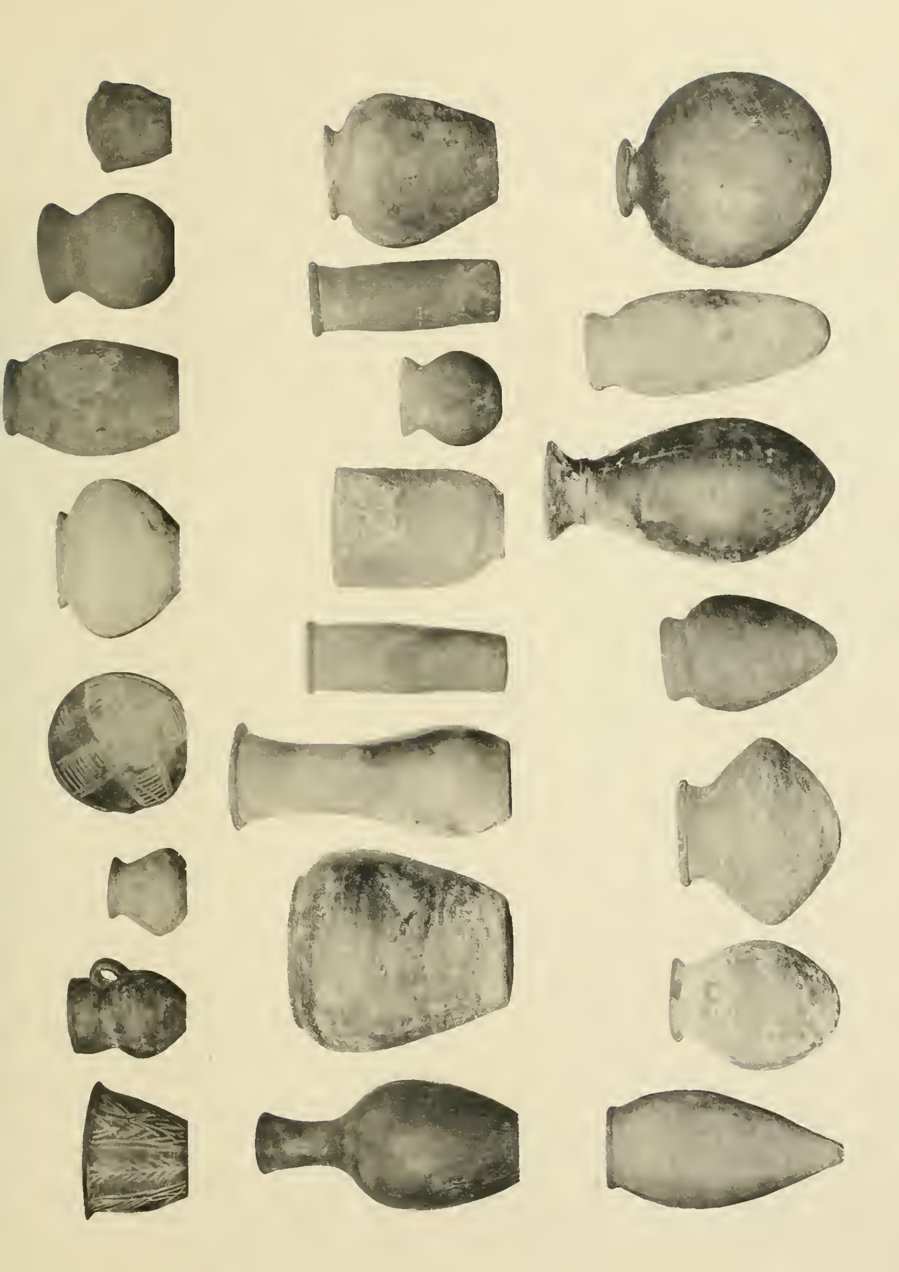


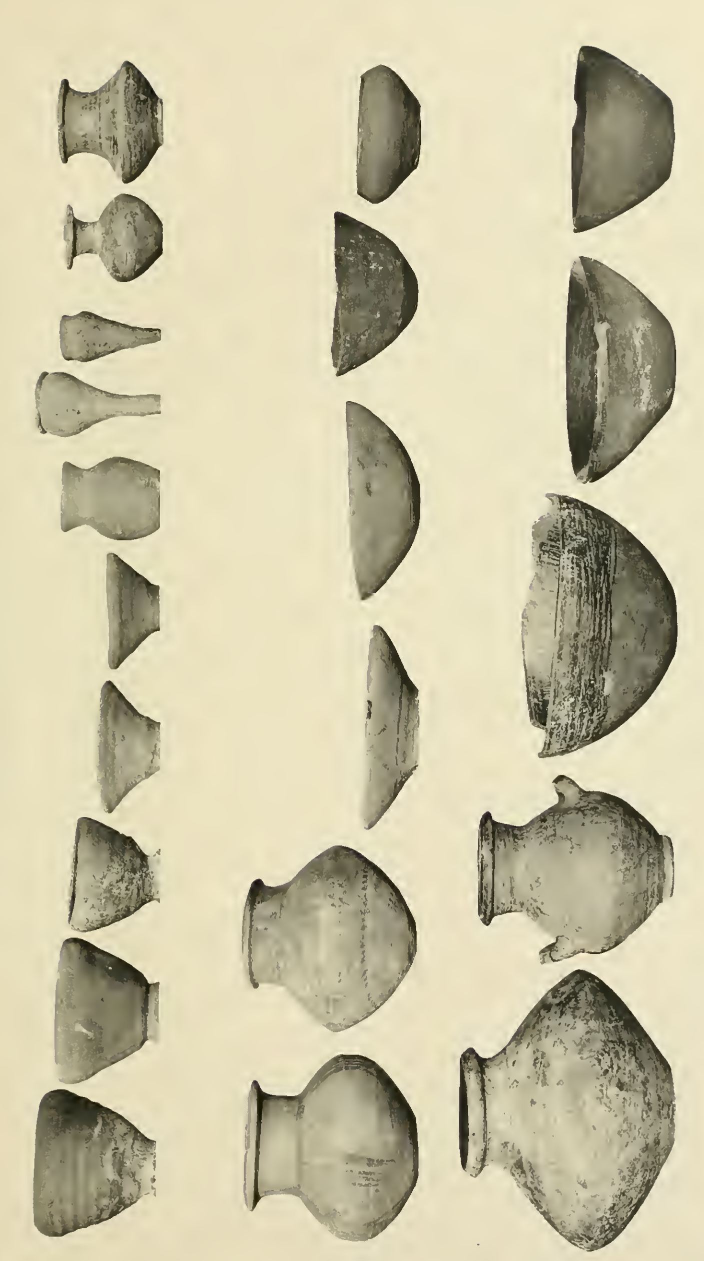


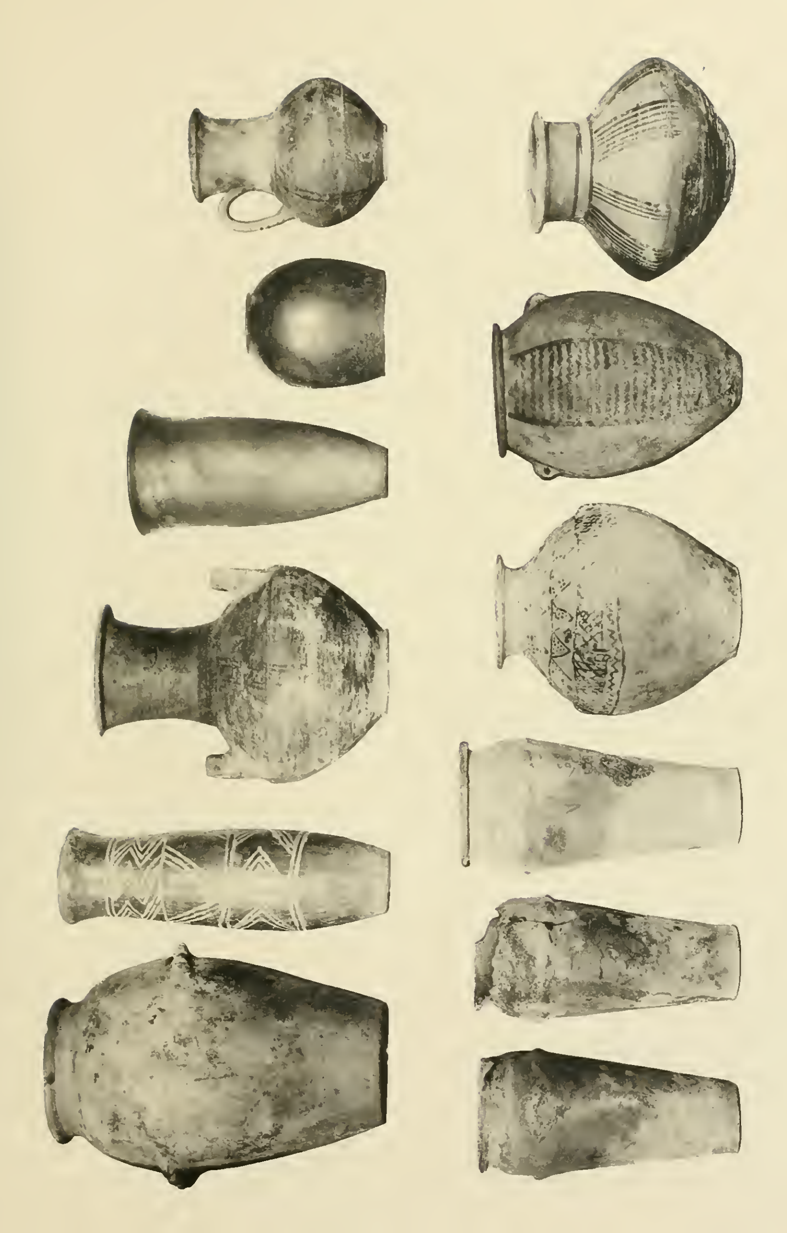


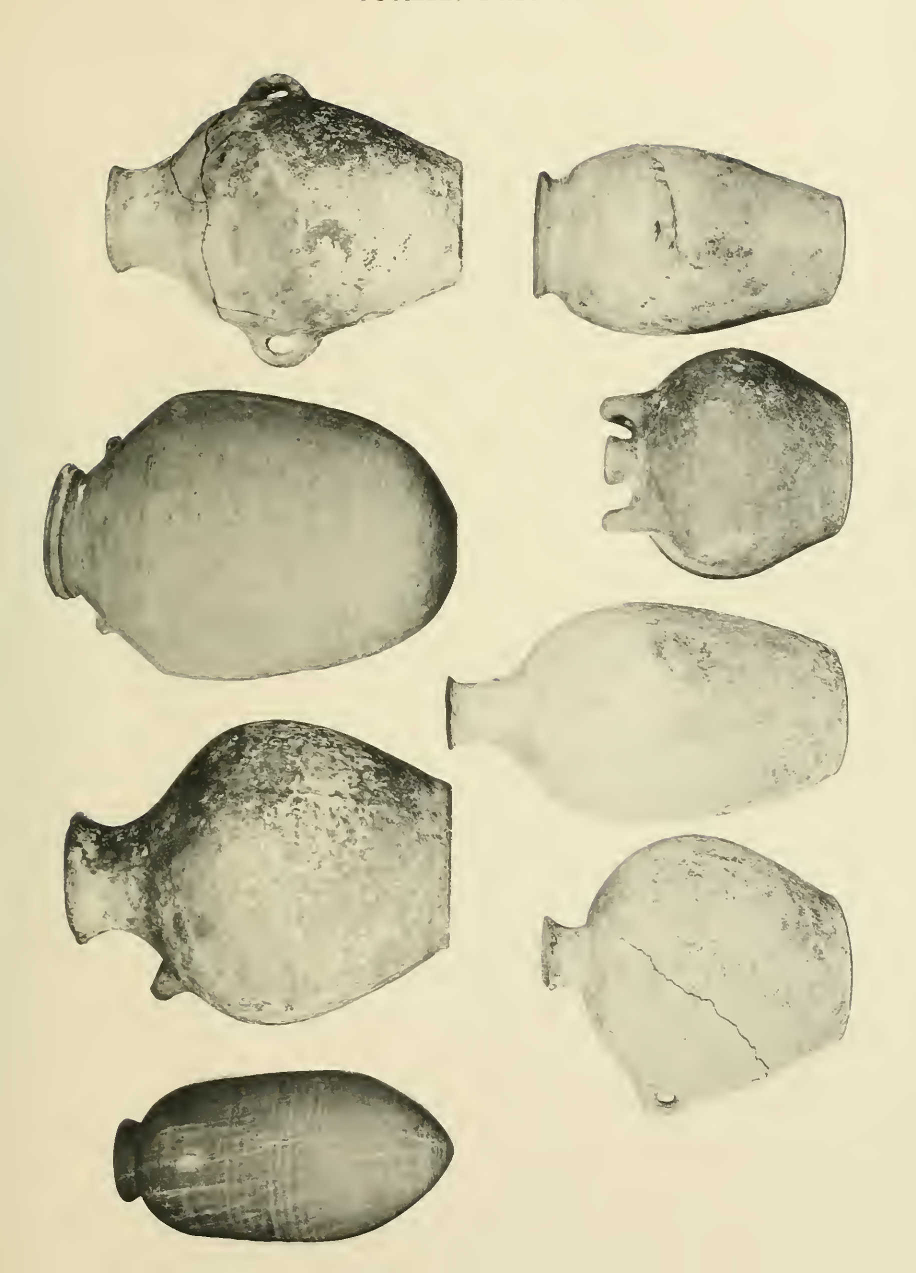










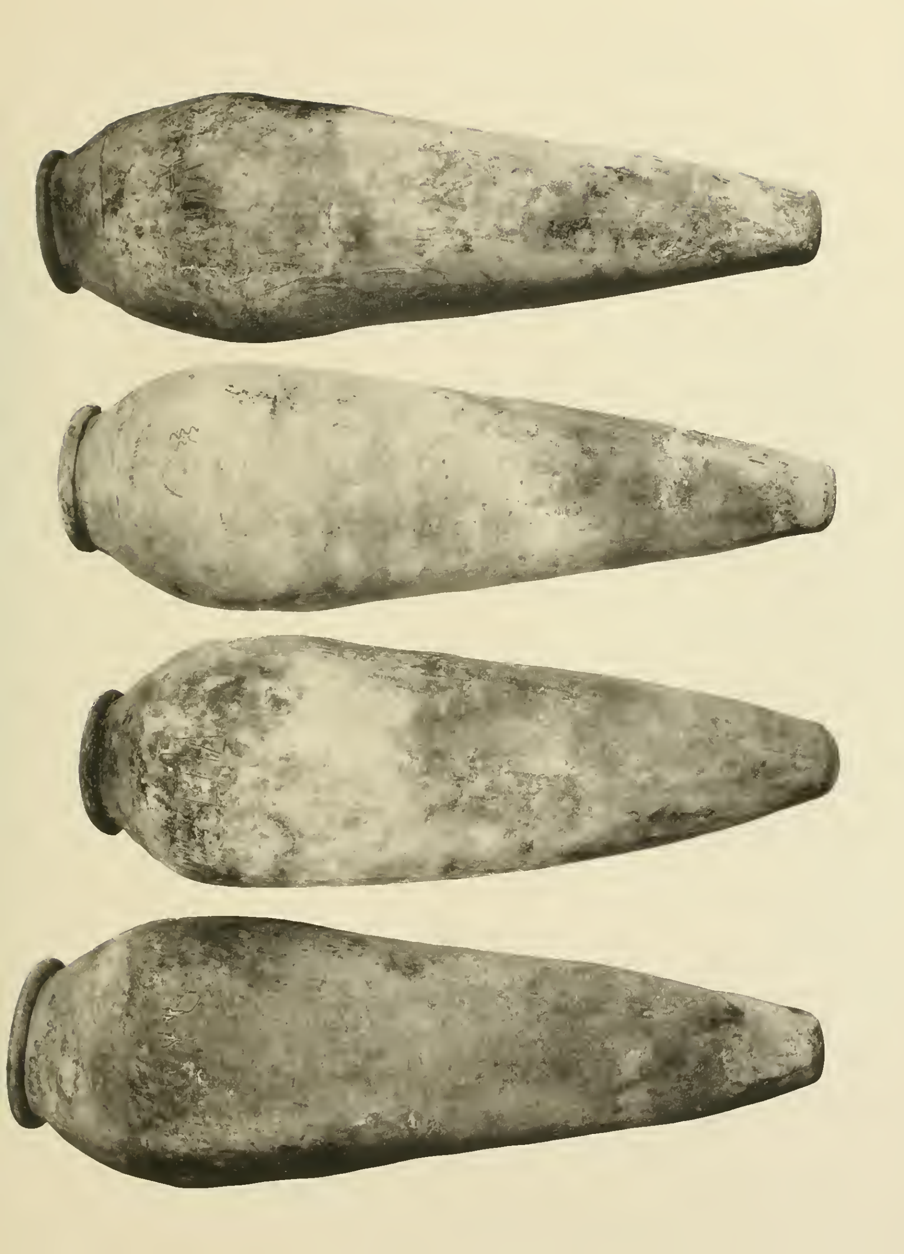




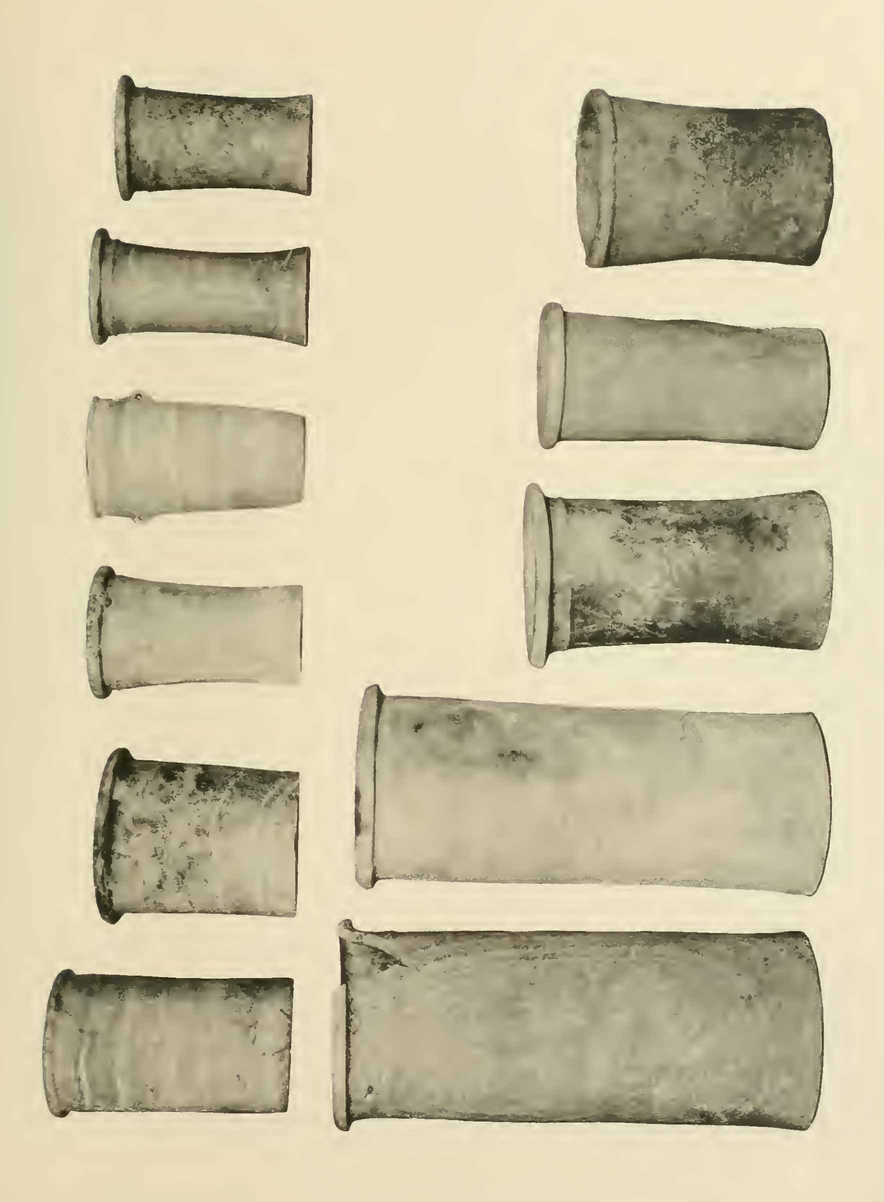




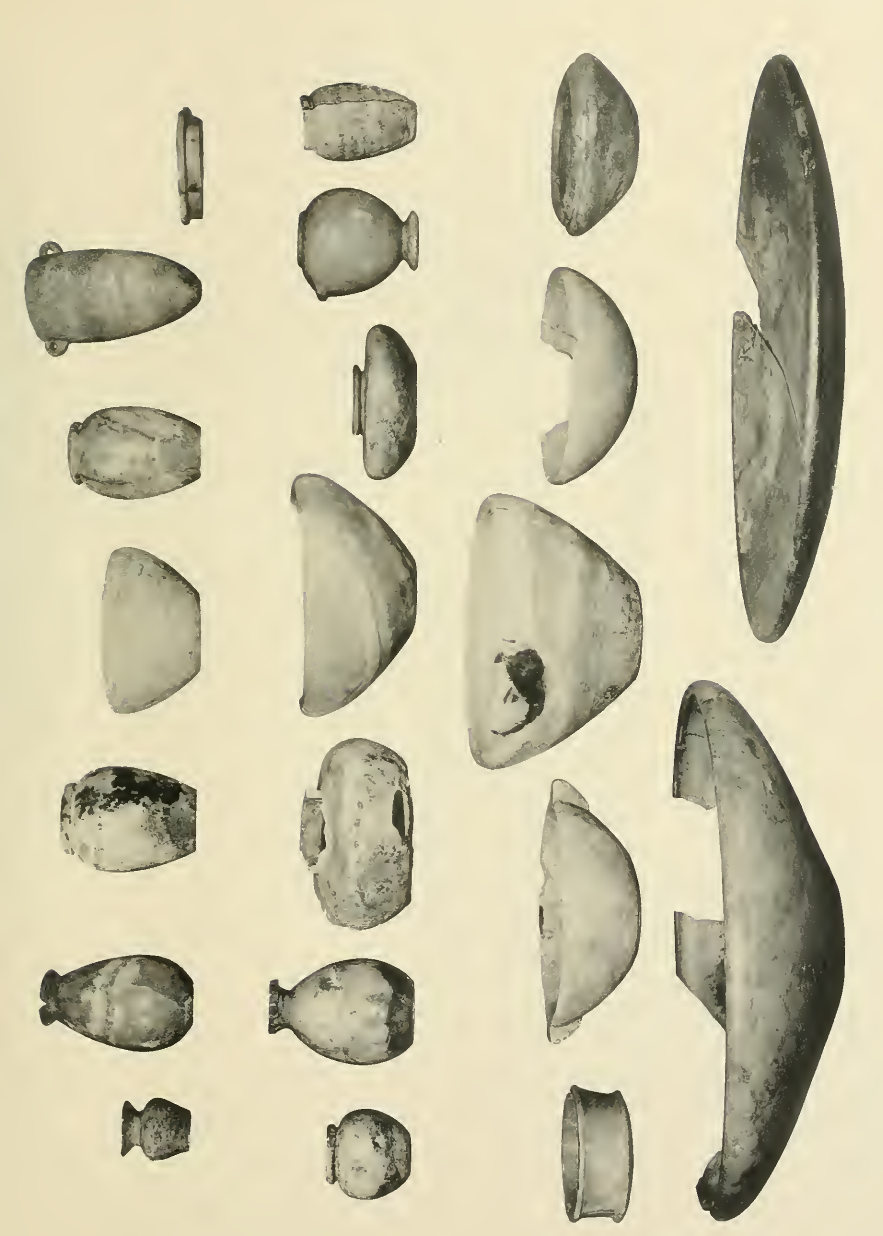


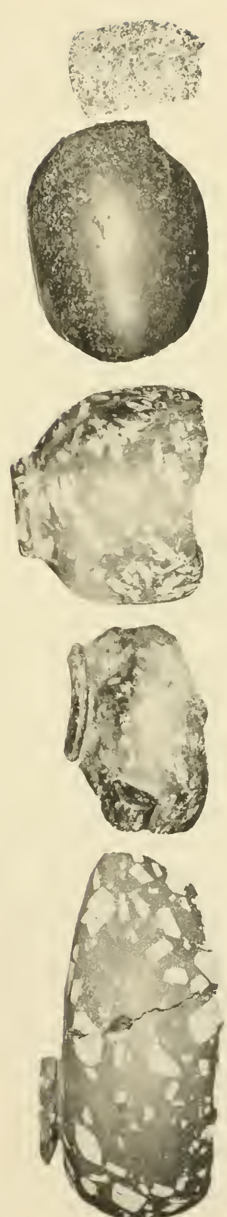




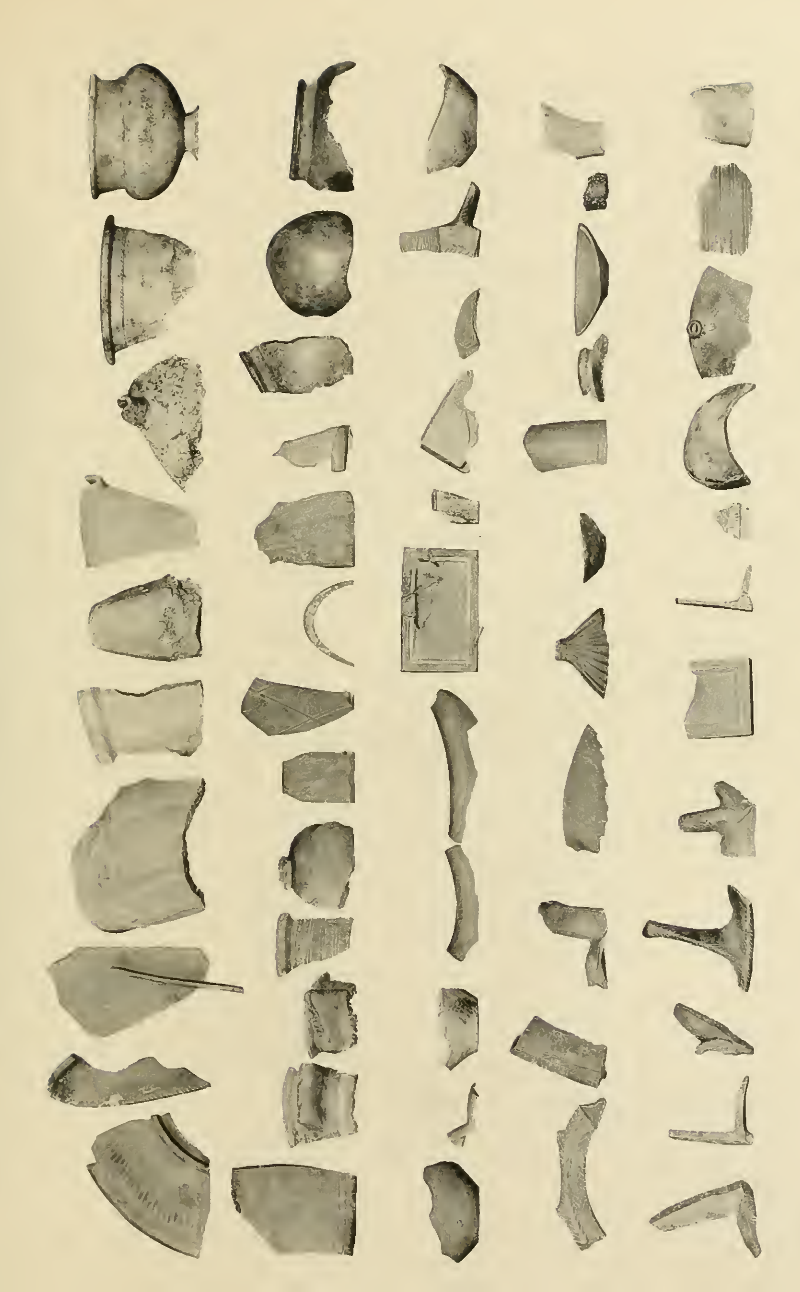




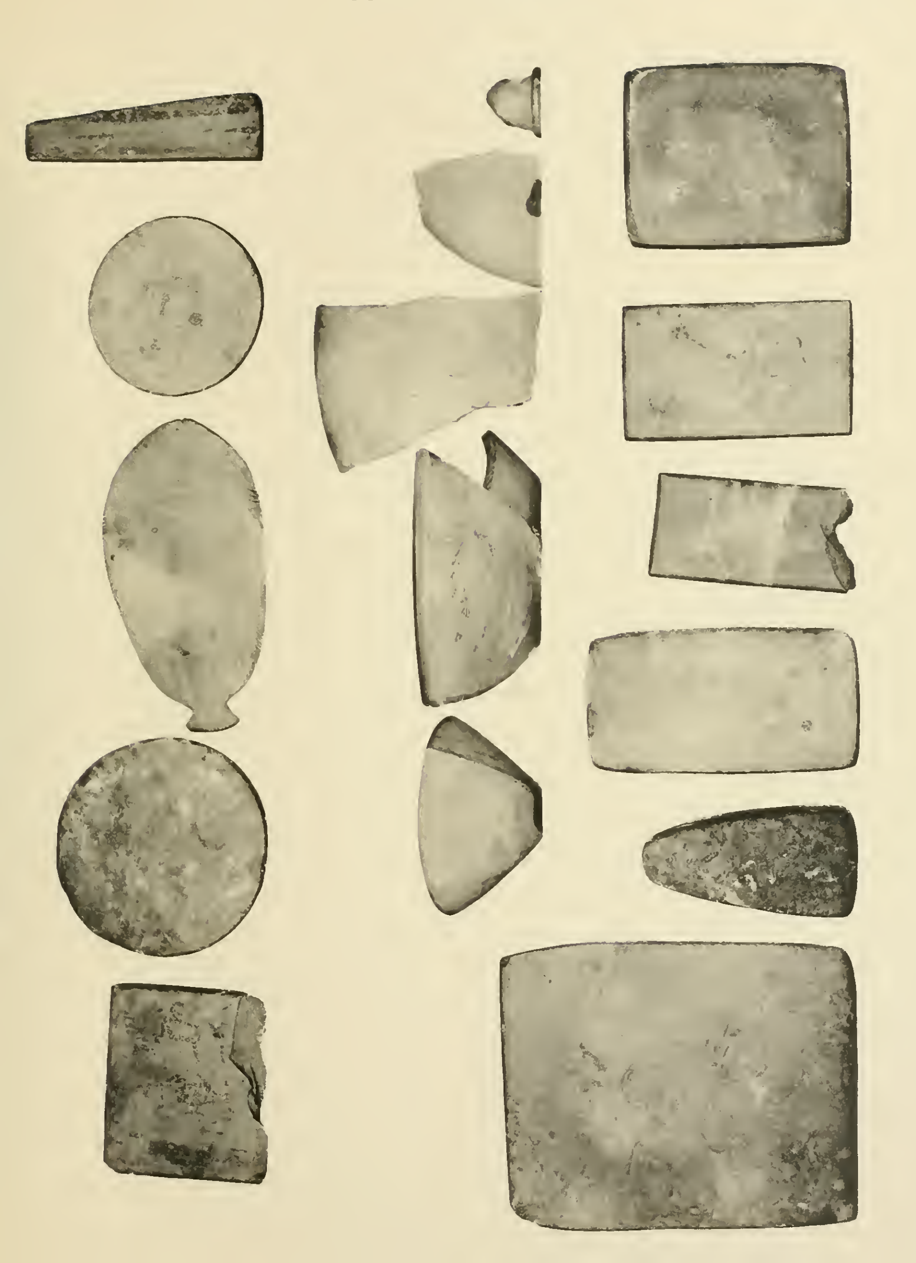


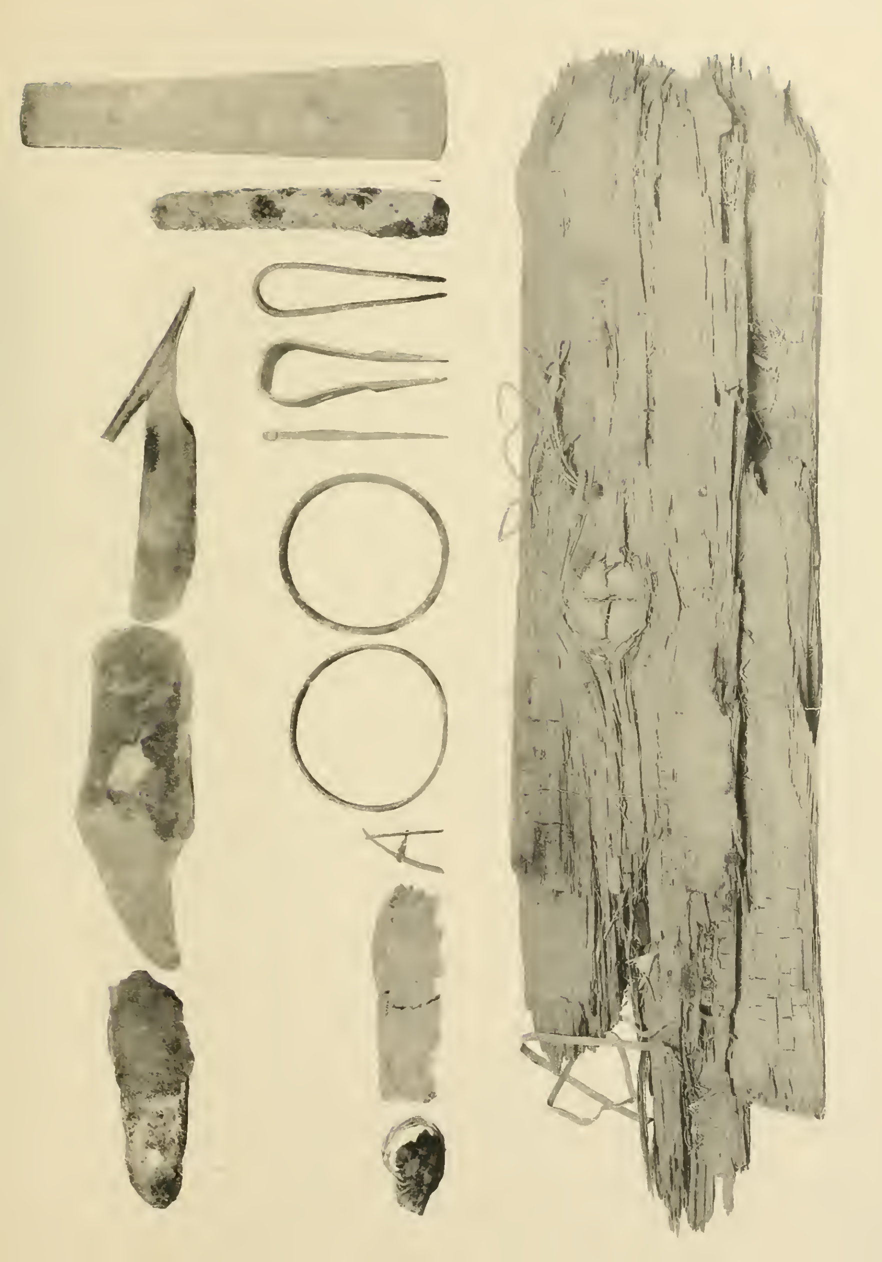


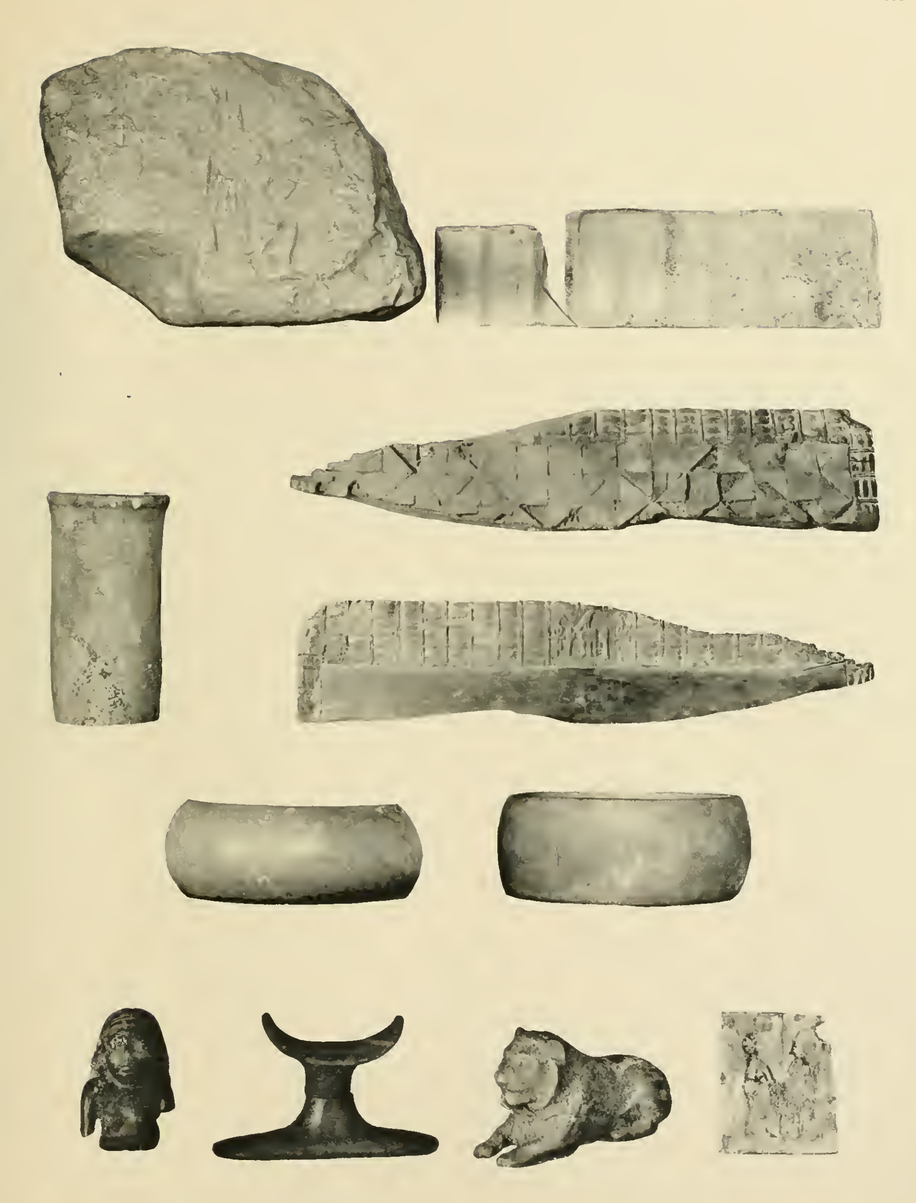








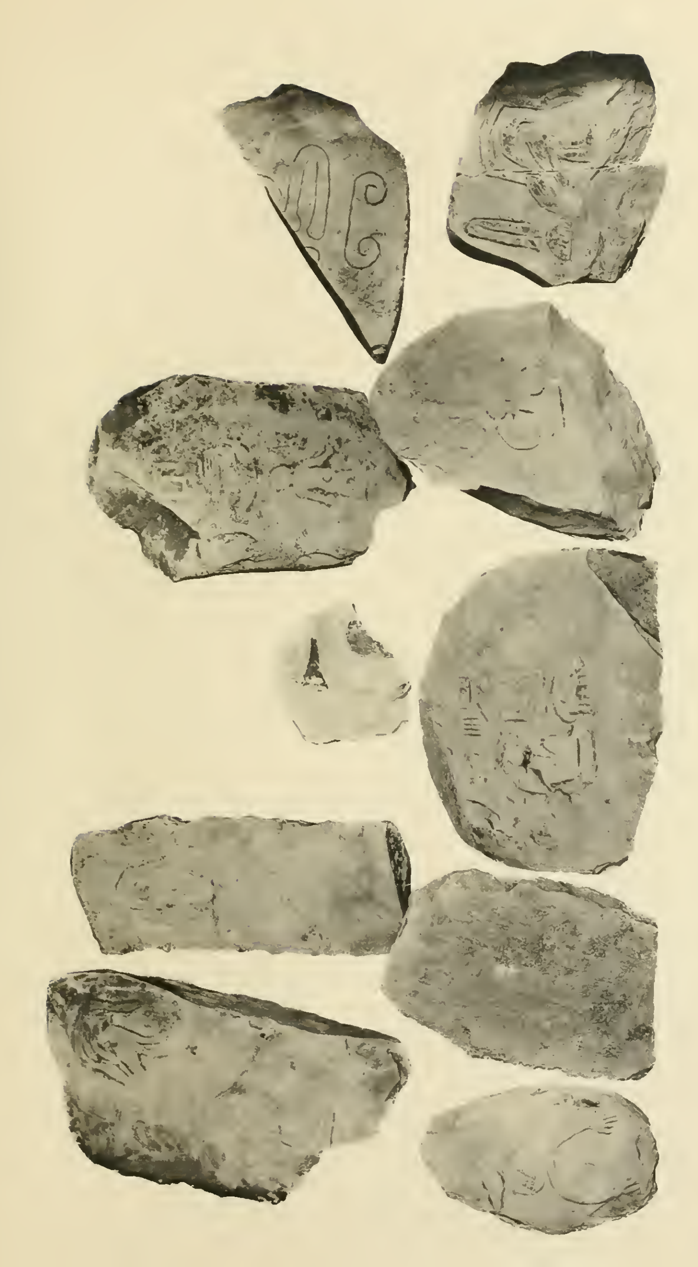






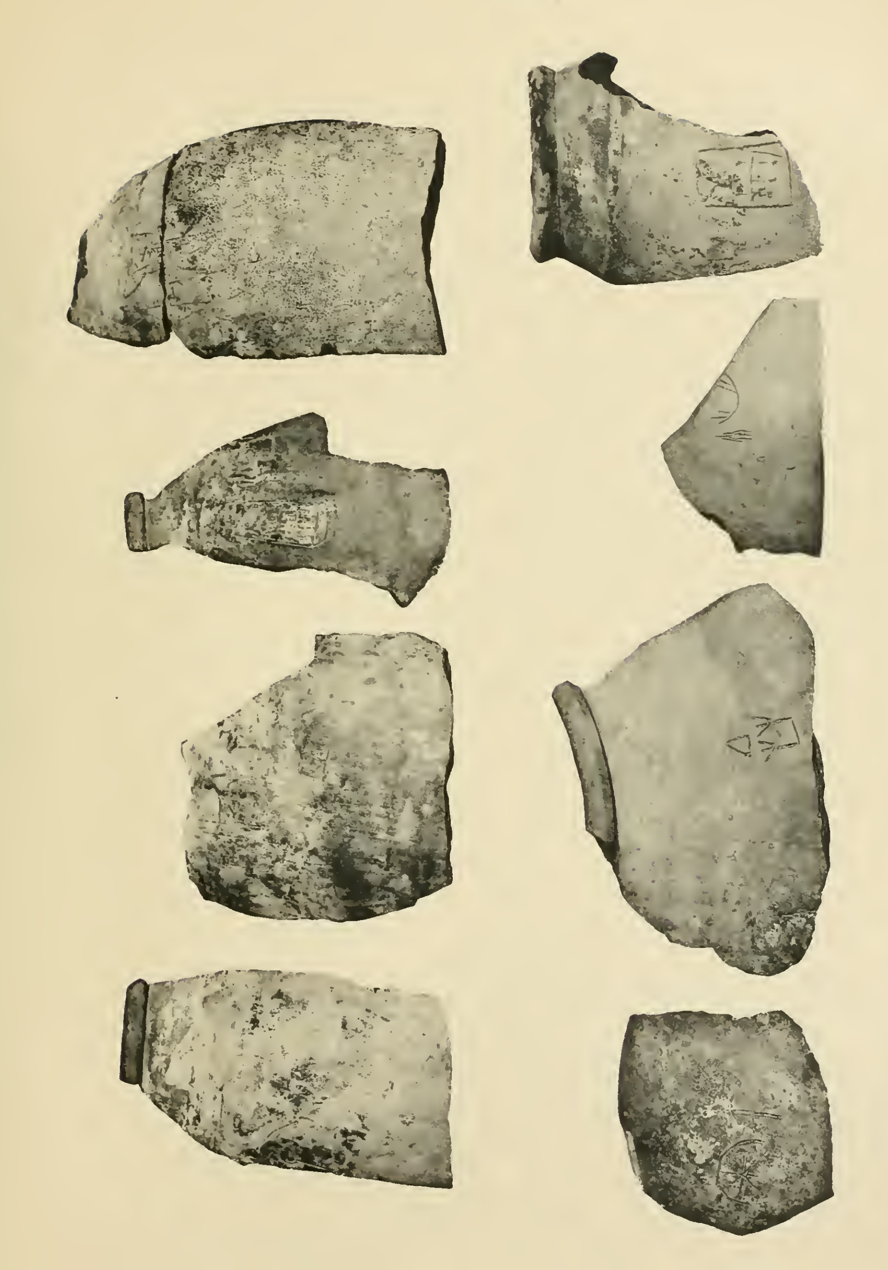




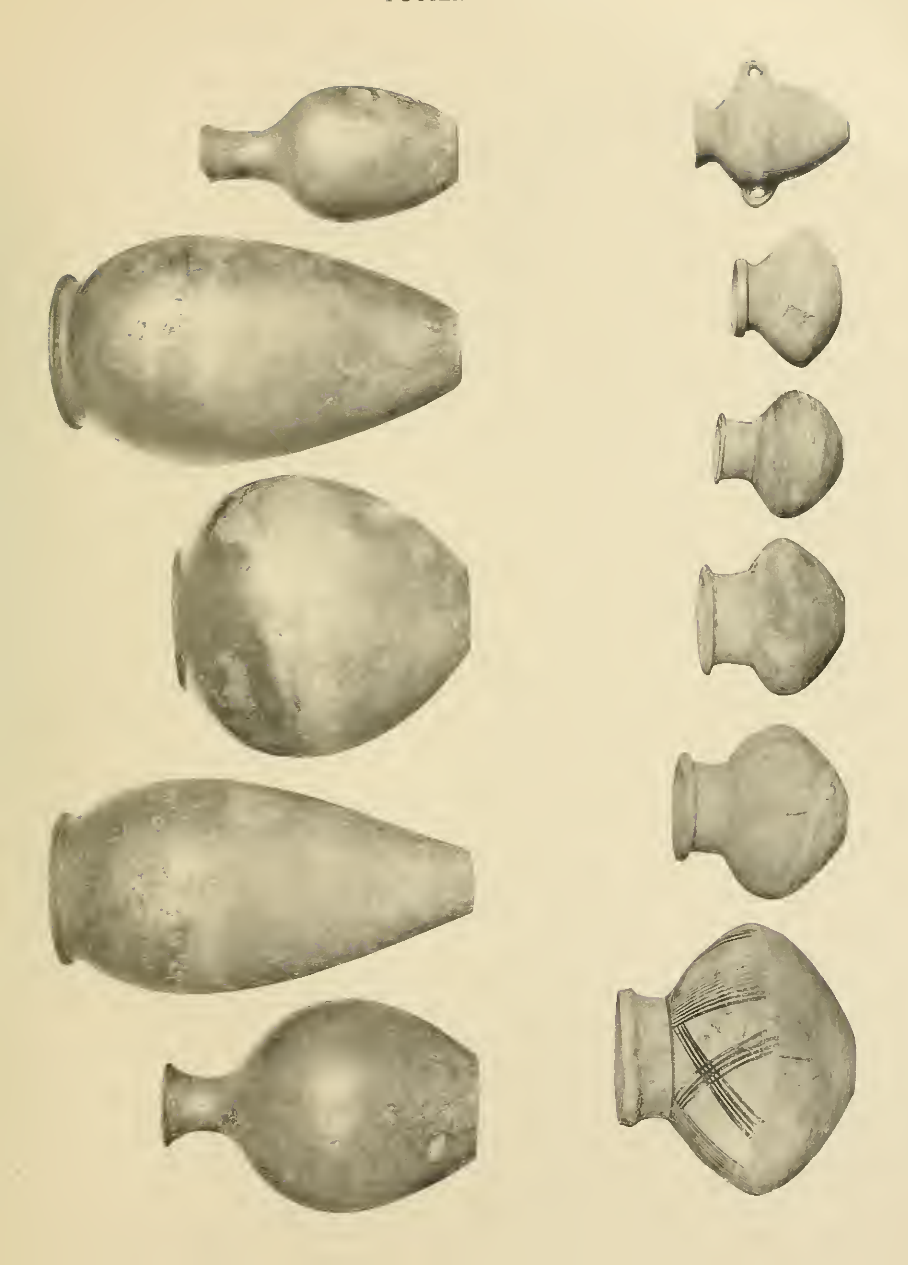




















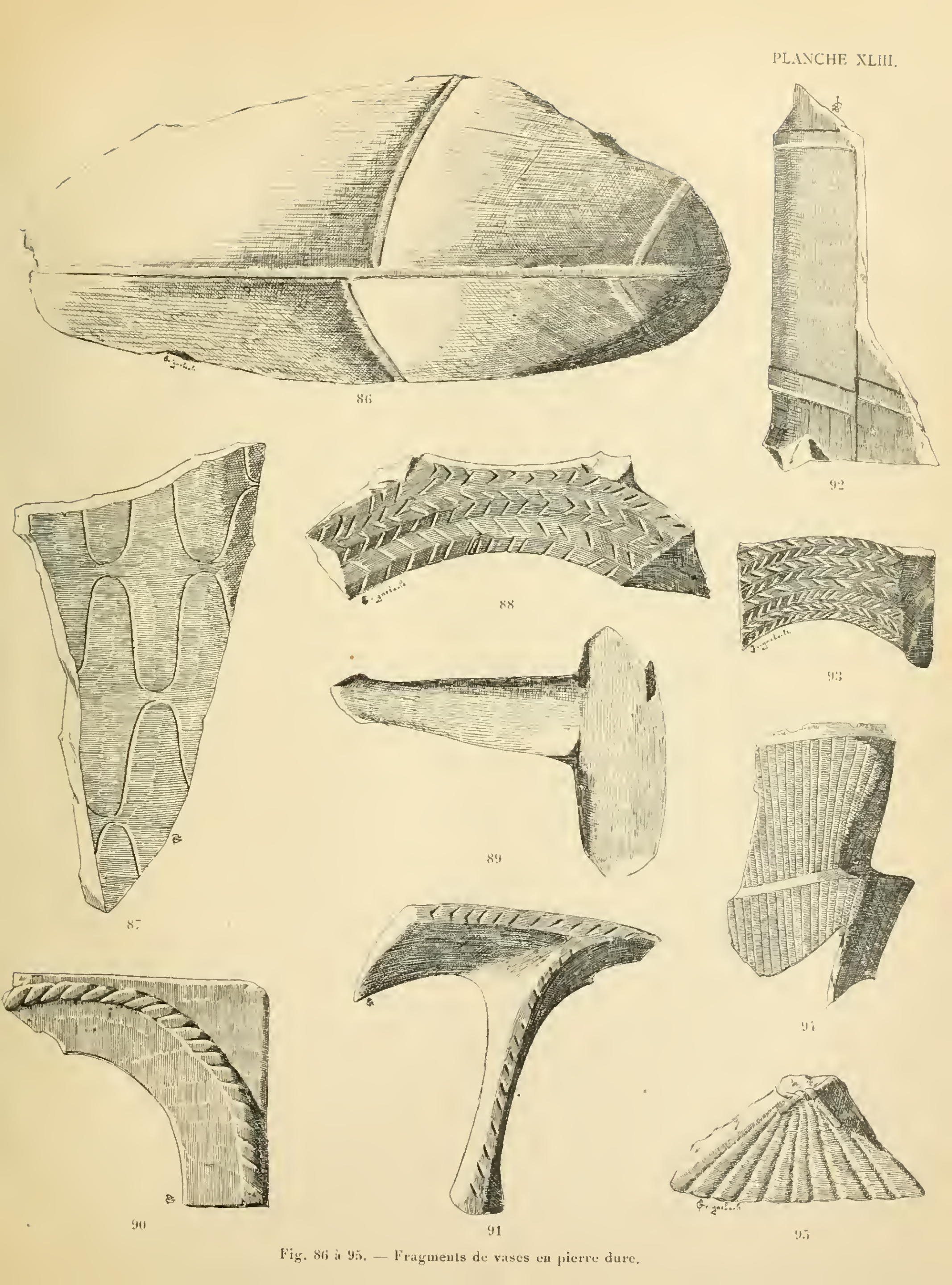


Fig. 86 à 95. — Fragments de vases en pierre dure.

